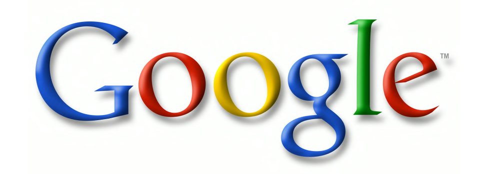
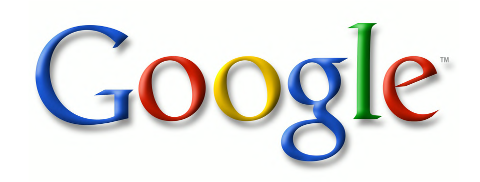
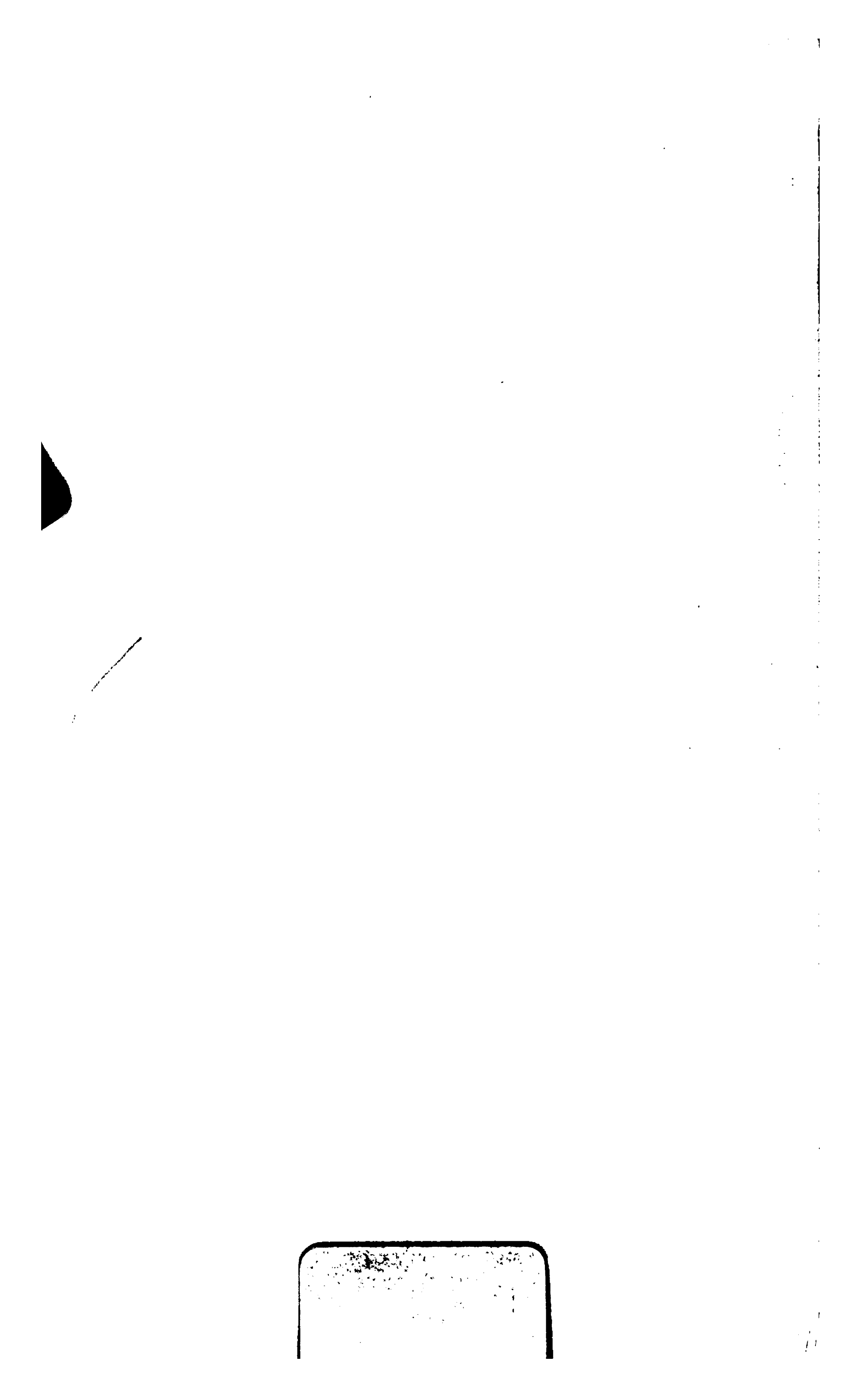






DGD

MÉMOIRES

DE MASSENA.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 36.

MÉMOIRES

DE MASSENA

RÉDIGÉS

D'APRÈS LES DOCUMENTS QU'IL A LAISSÉS

ET

SUR CEUX DU DÉPOT DE LA GUERRE

ET DU DÉPOT DES FORTIFICATIONS

PAR

LE GÉNÉRAL KOCH.

AVEC UN ATLAS.

TOME PREMIER.

PARIS

PAULIN ET LECHEVALIER, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE RICHELIEU, 60

ET CHEZ ROUSSEAU, LIBRAIRE

RUE RICHELIEU, 96

1848

PRÉFACE.

Quand les héros retracent eux-mêmes l'histoire de leurs exploits, ils méritent doublement de la postérité, et, ce qui l'atteste, c'est le prix que nous attachons à la retraite des dix mille par Xénophon. Tacticien profond, homme d'État, philosophe, ayant eu presque tous les honneurs de cette marche mémorable, son récit l'emporte certainement en exactitude sur celui des historiens qui l'ont racontée sur la foi d'autrui. Nous lisons avec une sorte de respect les commentaires de César; nous admirons la sagesse de ses marches, l'habileté de ses campements, et, malgré la différence que le temps et les nouvelles découvertes ont apportée dans la manière de combattre, ses préceptes et ses exemples servent encore aujourd'hui d'enseignements aux plus grands maîtres.

En se rapprochant de notre époque, les Mémoires de Rohan, de Villars, et de nos jours ceux de Saint-Cyr, dans lesquels ces illustres généraux ont donné le récit de leurs campagnes avec une simplicité qui n'exclut pas le talent, ne méritent-ils pas plus de confiance et n'offrent-ils pas plus de leçons que la plupart des écrits

composés dans un but ordinairement moins historique que littéraire? Oui, sans doute; et le rôle personnel de ces auteurs dans les scènes qu'ils ont décrites, leurs réflexions, fruit de l'expérience, les feront toujours préférer aux autres par les hommes sérieux. Mais tous les grands capitaines ne pouvant retracer leurs campagnes, il est utile que des écrivains se donnent cette tâche, surtout quand ils joignent, comme Ramsay ou d'Espagnac, la connaissance des faits à celle de l'art militaire, et qu'ils racontent sur des pièces authentiques et originales. Malheureusement aucun auteur contemporain n'a rempli encore chez nous ces conditions.

Entre tous les hommes illustres que la révolution de 1789 fit surgir, Massena fut un de ceux qui activèrent le plus la propagande armée. Survivant presque seul à cette pléiade de généraux célèbres qu'enfanta la République, il devint naturellement un des premiers lieutenants du consul Bonaparte lors de la chute du Directoire, et, plus tard, le bras droit de l'empereur Napoléon; son génie militaire se déploya sur des théâtres divers en face des plus grands généraux du siècle, et contre des armées de nations différentes dans onze commandements, dont quatre en chef.

Le maréchal, désirant léguer à sa patrie les principes féconds et les grands exemples que présente sa glorieuse carrière, songea à faire rédiger ses mémoires. Malheureusement le tumulte des camps, et ensuite la longue maladie qui le conduisit au tombeau, lui en ôtèrent la possibilité; mais, au soin qu'il avait apporté dans le classement de ses nombreux documents et de sa corres-

pondance, sa famille comprit après sa mort l'importance qu'il attachait à leur emploi.

Plusieurs militaires ont déjà entrepris de faire connaître quelques-unes de ses campagnes ; nous citerons au premier rang feu le lieutenant-général Thiébault, dont le siége de Gênes, sauf plus de détails sur les opérations de l'assiégeant, ne laisse rien à désirer ; le chef de brigade du génie Marès, ancien aide-de-camp du maréchal, avait écrit ses sept premières campagnes ; mais son manuscrit et ses plans ont été perdus, et tout ce qui nous reste des travaux de ce savant officier se réduit à un recueil de pièces officielles sur la première période de la campagne d'Helvétie ; le lieutenant-général baron Pelet, qui, de 1805 à 1811, a également rempli les fonctions d'aide-de-camp auprès de Massena, a publié un précis de la campagne de 1805, et en a fait insérer un autre de celle de 1811 dans les *Victoires et Conquêtes :* il est regrettable que ses occupations comme homme d'État et directeur du dépôt général de la guerre ne lui aient pas permis de continuer ce travail, qu'il eût sans doute enrichi d'anecdotes intéressantes puisées dans ses propres souvenirs ; enfin le chef d'escadron des ingénieurs géographes, Duvivier, avait aussi commencé l'histoire des campagnes de Massena, mais il est mort avant de l'avoir terminée, et l'on ignore ce qu'est devenu son manuscrit.

Lorsque le fils de l'illustre maréchal nous confia les papiers de son père, cette grande entreprise nous intimida d'abord ; cependant, excité par l'intérêt puissant qui s'attache aux actions des grands hommes de guerre,

et d'autre part flatté de transmettre à notre jeune armée les traditions de nos mémorables campagnes, nous nous vouâmes sérieusement à cette œuvre ardue, en regrettant que les devoirs de notre emploi ne nous permissent pas de l'offrir plus tôt au public. Rédigé sous les yeux du maréchal, cet ouvrage aurait eu sans doute plus d'intérêt, parce qu'il eût présenté ses propres réflexions, ses vues et une infinité de traits perdus aujourd'hui. Forcé de nous borner aux renseignements écrits, nous avons cherché à compenser du moins ce désavantage par le nombre et le choix des pièces recueillies soit au dépôt de la guerre, soit au dépôt des fortifications, soit dans des portefeuilles particuliers soigneusement fermés du vivant de Massena. Nous avons enfin consulté tous les ouvrages militaires étrangers de quelque réputation, et nous en donnons ici une fois pour toutes la nomenclature campagne par campagne. Nous avons indiqué les mouvements des Impériaux, durant celle de 1795, d'après le mémoire du capitaine autrichien Aulich [1], qui s'arrête malheureusement à la bataille de Loano.

Plus heureux pour les campagnes de 1796 et 1797, nous avons trouvé tous les détails désirables dans les articles intéressants du major Schels [2]. Quoique nous n'ayons pas eu la prétention d'écrire l'histoire de cette double campagne, voulant nous borner à présenter la

[1] Œstreichische militärische Zeitschrift, Jahrgänge 1835-1836, IV Band.

[2] Œstreichische militärische Zeitschrift, Jahrgänge 1813, Bände II, III; 1822, II; 1825, II; 1827, III, IV; 1828, II, III; 1829, I, II; 1830, I, II, IV; 1832, I, II, III, IV.

part que Massena y a prise, l'abondance et le choix des matériaux français, combinés avec les versions de l'historiographe autrichien, en font une esquisse bien plus complète que celles données par Clauzewitz et Erdmannsdorf.

Nous ne pouvions puiser à de meilleures sources pour les opérations de l'armée autrichienne, en 1799, que dans l'ouvrage publié par l'archiduc Charles; il serait à souhaiter seulement que, au lieu d'être rédigé à priori pour l'application de certaines théories, il n'eût pas négligé des détails indispensables dans un cadre purement historique. Nous avons aussi emprunté quelques pièces aux annales de l'Europe par le docteur Posselt.

Le capitaine Mras nous a fourni tous les détails nécessaires pour la campagne de 1800 [1], et nous avons encore consulté avec fruit les mémoires du major Spanogli pour celle de 1805 [2].

Dans celle de 1806, nous avons utilisé les trop courts renseignements de l'*Antologia militare* [3] sur le siége de Gaëte.

Nous nous sommes principalement servi de l'ouvrage du général Stutterheim [4] et de celui du général Wagner pour la campagne de 1809 [5]. Le premier, comme on sait, décrit les événements d'une manière très-circon-

[1] Ibid., Jahrgänge 1822, Bände III, IV; 1823, III.

[2] Ibid., Jahrgänge 1823, Bände I, II, IV.

[3] 1838, n° 6; 1839, n° 7.

[4] Der Krieg von 1809, Zwischen Œstreich und Frankreich von eineim œsterreichischen Offizier, in-8°. Wien, 1811.

[5] Darstellung des Feldzugs vom Jahr 1809, von einem Augenzeugen. In-8°, 1811.

stanciée jusqu'après la bataille d'Echmühl; le second reprend la narration à celle d'Essling, et la continue jusqu'à la fin de la campagne. Ces deux ouvrages nous ont inspiré d'autant plus de confiance que le premier a été composé sur les matériaux recueillis à l'état-major et élaborés avec soin, et que le second a été écrit par un officier honoré à juste titre de l'estime particulière du prince généralissime. Nous avons encore tiré divers renseignements d'ouvrages périodiques et autres [1]. Ajoutons enfin que, pour les campagnes de 1797, 1799, 1805 et 1809, nous avons utilisé les histoires du prince Charles, publiées par Schneidavind [2] et par Édouard Duller [3].

Quant à la campagne de Portugal, en 1810, nous avons puisé quelques renseignements dans les histoires du marquis de Londonderry et du colonel Napier; mais nous nous sommes surtout attaché à rendre compte des opérations militaires de lord Wellington, d'après sa propre correspondance et les ordres de mouvement du général Murray, son chef d'état-major [4]. Bien qu'on ait

[1] Œstreichische militärische Zeitschrift, Jahrgänge 1832, Bänd III. Besuchen der Insel Lobau und der Schlachtfelder von Aspern (Eslingen) und Wagram in Sommer 1835. Zeitschrift für Kunst, Wissenschaft und Geschichte des Krieges; Jahrgänge 1836, Hefte VIII, IX; 1837, I, II. Denkwürdigkeiten aus dem Leben Feldmarschalls Landgrafen Philipp zu Hessen-homburg, mit Benutzung, Œsterreichischer orriginal. Quellen dargestellt von Wilhelm Gebler; Major im KK. General-Quartiermeisterstabe.

[2] Carl Erzherzog von Œsterreich und die Œsterreichisch Armée unter Jhm. In-8°, 2 B de Bamberg 1840.

[3] Erzherzog Karl von Œsterreich geschildert von Eduard Duller mit Illustrations. Wien 1847, gr. in-8°.

[4] Memoir annexed to an atlas containing Plans of the principal

déjà publié des journaux circonstanciés des siéges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, nous avons cru devoir les présenter de nouveau, attendu qu'il n'avait pas été fait mention *in extenso* des opérations de l'artillerie et de plusieurs autres circonstances.

Le plan le plus simple nous a paru le plus convenable pour ces mémoires. Principalement destinés aux militaires, ils ont été divisés par campagnes, chacune comprenant un certain nombre de chapitres qui contiennent une ou plusieurs séries d'opérations. Nous nous sommes appliqué à présenter, autant qu'il a été possible, la description des théâtres de guerre, et, à ce sujet, nous devons dire que le bel ouvrage publié récemment par l'état-major sarde[1] nous a fourni de bons matériaux pour la description de l'Italie et du Tyrol. Nous avons indiqué la force et les pertes des armées opposées à chacune des périodes principales de la campagne, essayé de caractériser les généraux en chef étrangers et mentionné rapidement la réaction que les révolutions politiques ont exercée sur les événements militaires; nous n'avons pas négligé les détails techniques quand ils pouvaient offrir quelque intérêt aux officiers des armes spéciales.

Notre ouvrage étant purement historique, nous nous sommes abstenu de toute appréciation sur les opéra-

battles, sieges and affairs in which the british troops were engaged during the ware in the spanish Peninsula and the south of France from 1808 to 1814. In-4°, London, 1841.

[1] Le Alpi che cingono l'Italia considerate militarmente; gr. in 8°. Torino, 1845.

tions dans lesquelles Massena n'a figuré qu'en qualité de lieutenant de Napoléon, mais notre tâche était de considérer sous toutes leurs faces celles qu'il a conçues et exécutées comme général en chef; nous l'avons remplie. Au reste, nous avons recueilli avec soin toutes les circonstances de terrain, de temps et de personnes qui pouvaient aider le lecteur à porter lui-même son jugement.

On trouvera à la fin de chaque volume les pièces justificatives dont l'étendue aurait ralenti notre récit, et quelques notes sur des points susceptibles d'éclaircissement.

L'atlas, composé de 16 planches, a été dressé par M. E. Lapie, capitaine au corps royal d'état-major, qui s'est servi des nombreux matériaux appartenant au maréchal. Parmi les ouvrages qui ont été d'une grande utilité pour l'exécution de ce travail, nous citerons principalement les cartes du royaume Lombardo-Vénitien et du Tyrol, publiées par l'état-major autrichien; celle des Alpes, de Raymond; la carte du théâtre de la guerre en Italie, de Bacler d'Albe; celle du duché de Venise, par de Zach; la carte administrative du royaume d'Italie; celle de Suisse, par Weiss, et les atlas des guerres de la Péninsule, publiés l'un en France, par le colonel Belmas, l'autre en Angleterre, par J. Wyld. Nous n'avons indiqué ni sur les cartes ni sur les plans la marche des armées et des divers mouvements de troupes pendant les batailles, les unes et les autres ne pouvant l'être toujours avec la précision désirable à cause de l'exiguïté des échelles.

Nous avons esquissé rapidement, dans la notice placée en tête des mémoires, les traits principaux de la vie du maréchal, et donné sur les débuts et la fin de sa carrière quelques détails qui ne pouvaient trouver place dans l'ouvrage. Malgré son peu d'étendue, cette notice suffit pour l'appréciation d'un caractère dont l'énergie et la simplicité formaient l'essence.

Quoique nous n'ayons fait, sous les ordres du maréchal, que le siége de Gaëte et l'expédition des Calabres, nous avons l'avantage de connaître presque tous les théâtres qu'il a illustrés, et d'avoir vu à l'œuvre en d'autres temps et d'autres lieux la plupart de ses lieutenants, dont quelques-uns nous ont honoré de leur amitié.

Parvenu au terme d'une carrière qui fut pendant trente ans semée d'obstacles et de dégoûts; étranger à l'intrigue, ne devant rien à la faveur, ennemi de la flatterie et surtout ami de la vérité, nous l'avons exprimée avec modération, mais avec l'indépendance d'un homme qui ne peut être influencé par l'espérance ou la crainte.

En livrant au public les faits tels qu'ils ressortent des documents authentiques embrassant vingt-trois années de la vie militaire de Massena, nous lui offrons de nouvelles données qui faciliteront l'étude des guerres de la révolution; mais nous appelons l'indulgence du lecteur sur le style. Soldat avant d'avoir complété notre instruction littéraire, uniquement occupé depuis la paix de travaux spéciaux qui n'exigeaient pas le talent d'écrivain, ici nos efforts ont dû tendre principalement à l'exactitude, à la clarté, à la précision. Simple appareilleur,

toute notre ambition s'est bornée, comme dans les *Mémoires sur la campagne de 1814*, à préparer des matériaux pour l'architecte qui voudra les mettre en œuvre.

10 février 1848.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES CAMPAGNES

DE MASSENA.

La famille de Massena est originaire de Levens, village près de Nice. Son aïeul paternel eut trois fils, Jules, Augustin et Marcel; les deux premiers, ayant appris à Toulon la tannerie et la fabrication du savon, vinrent s'établir à Nice, et le troisième, Marcel, prit du service en France dans le régiment Royal-italien.

Vers 1754, Jules épousa une demoiselle Marguerite Fabre, dont le père, ingénieur de Toulon, avait été appelé à Nice pour diriger les travaux importants qu'on exécutait dans son port. De ce mariage naquirent cinq enfants, trois filles et deux garçons; André, le troisième de la famille, vit le jour le 6 mai 1758. Jules mourut peu après les dernières couches de sa femme; et celle-ci ayant convolé en secondes noces avec M. Ferandy, négociant à Nice, les orphelins furent recueillis par leur grand'mère maternelle et passèrent quelques années auprès d'elle à Levens. A sa mort, Lucrèce et Jean rejoignirent en France leur oncle Marcel; Jean y prit du service et fut tué en duel

quelque temps après ; Marie, André et Marguerite furent recueillis par leur oncle Augustin.

André, dont le caractère ardent ne pouvait se plier à la vie patriarcale et uniformément laborieuse de son oncle, s'embarqua clandestinement sur un vaisseau marchand, comme mousse, à l'âge de treize ans, et fit plusieurs voyages dans la Méditerranée et même la traversée de Cayenne, où étaient établis plusieurs de ses parents maternels. Quoique la dureté physique et l'énergie dont il donna depuis tant de preuves fussent déjà les traits dominants de sa constitution, les fatigues et les mauvais traitements le dégoûtèrent de la marine, et à dix-sept ans, le 18 août 1775, il s'enrôla dans le régiment Royal-italien. Son oncle Marcel était sur le point d'y obtenir l'épaulette ; ses conseils et sa protection développèrent rapidement la vocation de Massena pour les armes. Le jeune soldat, assidu à ses devoirs, profita de tous les instants de loisir que lui laissait son service pour se fortifier dans la lecture et l'écriture, dont il avait appris les éléments dès sa première jeunesse, et il parvint en peu de temps à se former une belle main et à orthographier passablement la langue française. Il fut nommé caporal le 1er septembre 1776, et souvent on lui a entendu dire depuis, que jamais, dans le cours de sa brillante carrière, il ne ressentit autant de joie et de fierté qu'en recevant les marques distinctives de ce modeste grade. Il fut attaché dès lors au peloton d'instruction, et cette distinction flatteuse pour un homme aussi jeune le mit à même d'acquérir tout l'aplomb nécessaire dans le commandement. Son zèle et son aptitude l'ayant fait nommer sergent le 18 avril 1777, sa réputation s'étendit bientôt dans tous les régiments de la Provence, où il fut noté comme un des meilleurs instructeurs. Passé fourrier au bout de six ans, il ne tarda pas à être cité pour modèle dans la tenue de la comptabilité, et fut promu au grade d'adjudant sous-officier.

Non-seulement il possédait à fond les trois écoles, mais

encore les évolutions de ligne. S'élevait-il quelque question sur l'application du service intérieur, de celui de place ou de campagne, ou bien s'agissait-il d'aplanir quelque difficulté dans l'administration intérieure encore sans règles fixes, on recourait à lui dans le régiment, et ses décisions étaient reçues comme des oracles.

Son lieutenant-colonel, M. de Chauvet d'Allons, l'honorait d'une bienveillance particulière. Par malheur, la vivacité avec laquelle il la manifesta un jour fut nuisible à son protégé. Passant la revue du régiment et mécontent des officiers, il les apostropha sur le front des troupes : « Votre ignorance sur les manœuvres est honteuse, mes- » sieurs, s'écria-t-il, vos inférieurs, Massena, par exemple, » feraient manœuvrer le bataillon mieux que pas un de » vous. » Cette parole imprudente fit tomber sur le jeune adjudant tout le poids du dépit du corps d'officiers ainsi gourmandé, et lui attira nombre de vexations. D'un autre côté, les emplois de sous-lieutenant à la disposition du colonel étant en fort petit nombre, Massena se lassa d'attendre l'épaulette, et prit son congé le 19 août 1789. (Voyez *Pièces justificatives*, *n°* 1.)

Retiré à Antibes, il rechercha alors et obtint non sans peine la main de mademoiselle Lamarre, fille unique d'un maître en chirurgie qui passait pour avoir une fortune considérable ; cependant cette union ne lui procura pas tous les avantages sur lesquels il avait compté. Après un an de séjour dans la famille de sa femme, André, ne trouvant aucune voie ouverte devant lui, sollicita une sous-lieutenance dans la maréchaussée, que le crédit de M. Négrin, médecin de l'hôpital de la marine à Toulon, semblait devoir lui faire obtenir.

Mais la révolution venait d'éclater. Massena ayant été plus qu'aucun autre à même de reconnaître tous les abus de l'ancien régime, du moins en ce qui concernait la constitution militaire qui donnait les grades à la naissance au préjudice

de l'ancienneté ou du mérite, adopta les principes nouveaux avec enthousiasme, et fut nommé adjudant-major de la garde nationale sédentaire d'Antibes, dont ses soins éclairés et intelligents hâtèrent l'instruction. Bientôt après, la création des volontaires de la garde nationale lui fournit l'occasion de rentrer avec avantage dans la carrière militaire. Ses connaissances théoriques et pratiques le firent élire adjudant-major le 1er février 1791, et bientôt après lieutenant-colonel en second au 2e bataillon du Var par 431 suffrages sur 463 votants. (Voyez *Pièces justificatives*, *n*° 2.) Peu de temps après il fut nommé lieutenant-colonel en premier de ce bataillon.

La guerre qui éclata bientôt força la France à établir des camps défensifs sur toutes ses frontières. Le général en chef Montesquiou chargea le lieutenant-général Anselme d'asseoir celui du Var, qui compta 6,000 hommes vers la fin de septembre, et les 2e et 3e bataillons du Var formèrent, avec le 1er de l'Hérault et le 18e de dragons, la 3e brigade sous les ordres de l'adjudant-général Lasalcette. Mais on ne devait pas rester longtemps sur la défensive. Anselme avait tout préparé pour le passage du Var; lorsque le général Courten, commandant les Piémontais à Nice, n'ayant que 2,500 hommes sans espoir de renfort, encloua son canon et se retira dans la nuit du 28 au 29 septembre. La garnison abandonna Nice, qui fut pillée par les marins du pays, et quelques habitants vinrent trouver Anselme et le prièrent d'accélérer son entrée dans la ville pour prévenir de plus grands malheurs. Le général français passa le Var à la hâte et reçut les clefs des mains des magistrats; les forts de Montalban et de Villefranche se rendirent à première sommation. Bientôt les troupes restées sur la rive droite du Var vinrent rejoindre l'avant-garde, et Massena, pour la première fois depuis 15 ans, remit le pied sur le sol de sa patrie.

Afin d'assurer sa conquête, Anselme fit armer les an-

ciennes batteries du château de Nice, en éleva de nouvelles qui éclairaient toutes les approches du port et de la ville, et poussa la brigade Barral jusqu'à Belvedere et Lantosca. Les habitants de ce pays pauvre reçurent de leur mieux nos troupes ; mais la nécessité de former des approvisionnements ayant obligé d'enlever tout le bétail, cette mesure excita un soulèvement : les paysans tombèrent sur le détachement cantonné à Levens et le massacrèrent. Le général Dumerbion reçut l'ordre de réprimer l'insurrection dans son foyer, et forma son avant-garde du 2e bataillon du Var ; Massena, qui le commandait, sut si bien allier la persuasion à la force qu'il rentra sans coup férir dans ce bourg, berceau de sa famille, et y ramena les esprits aigris par nos exigences. Sa conduite en cette occasion fixa sur lui les yeux, et depuis lors il ne cessa de figurer dans toutes les affaires d'avant-postes qui eurent lieu. Les bataillons de volontaires avaient d'abord inspiré peu de confiance aux troupes de ligne, mais bientôt ils rivalisèrent avec elles d'audace et d'aplomb.

Cependant le comte de Saint-André, commandant l'armée sarde, songeait à reprendre l'offensive ; dix bataillons se portèrent sur Saorgio, forcèrent le cordon d'avant-postes et marchèrent par Sospello pour couper l'avant-garde française, tandis qu'une seconde colonne, partie de Mangiabo, exécutait un mouvement concentrique. La brigade Brunet en fut quitte pour ses bagages, et se replia en bon ordre sur Escarena ; elle eût vraisemblablement été coupée si la colonne de Mangiabo ne s'était égarée et n'eût donné contre le bataillon de Massena qui l'arrêta pendant huit heures, et se replia en combattant sur les hauteurs de Berra où Brunet se trouvait alors en état de recevoir les Piémontais.

A la nouvelle de cette irruption, Anselme accourut avec quelques renforts et se détermina à marcher droit à Sospello en trois colonnes. Massena, dont tous les chefs ont

déjà apprécié le sang-froid, le coup d'œil et l'intrépidité, prend le commandement d'un bataillon de grenadiers à l'avant-garde. Les trois colonnes opèrent leur jonction au col de Raus, d'où l'on découvre Sospello, et pénètrent dans cette ville, évacuée déjà par l'ennemi, pour se retirer au col de Perus.

Biron, qui remplaça Anselme quelque temps après, confia à Massena le commandement du camp de Baolet, formé de six bataillons. Sa réputation, parvenue déjà aux représentants en mission à l'armée, le fit ensuite choisir pour commander le camp de Fougasse, fort de 3,000 hommes. En conséquence, il reçut, le 19 août 1793, ordre du chef d'état-major Gauthier de se rendre sous les Fourches, de prendre le commandement du camp et de faire arrêter et conduire à Nice le général de brigade Dortoman, dénoncé pour trahison par des ennemis secrets. (Voir *Pièces justificatives, n°* 3.) Bien que la dernière partie de cet ordre émané de Robespierre jeune et de Ricord répugnât singulièrement à Massena, comme la subordination lui semblait le premier devoir du soldat, il l'exécuta. A son arrivée, il trouva les volontaires du camp de Fougasse dans une extrême pénurie et par cela même disposés à la désertion et à l'indiscipline. Il usa de tous les moyens en son pouvoir pour rétablir l'ordre et retenir les volontaires sous leurs drapeaux, et ne tarda pas, en maniant habilement les sentiments d'amour-propre et d'honneur de ces troupes, à acquérir leur confiance et leur affection. Le premier usage qu'il en fit fut d'engager sous main les officiers et les soldats à signer une pétition en faveur du vieux général Dortoman, partisan des idées nouvelles, mais rigide observateur des lois de la discipline, et qui s'était fait à ce titre quelques ennemis dangereux. En même temps, comme les Piémontais filaient sur Belvedere et que de continuelles attaques d'avant-postes annonçaient une affaire plus sérieuse, il mit un poste au Moulinet, renforça celui de Pietra-Cava et se hâta d'avertir le général en chef et

Serurier, commandant la gauche, de la marche de l'ennemi. C'est dans cette circonstance qu'il reçut avis de sa nomination au grade de colonel du régiment de la Sarre; mais promu général de brigade le 22 août 1793, il n'eut ni la faculté ni le temps de voir son régiment.

L'horizon s'élargit dès lors pour Massena; et s'il ne lui fut pas donné de prévoir toute l'étendue de sa fortune militaire, il put néanmoins, sentant sa force, espérer une part éclatante dans nos travaux et nos succès. Dans les huit premiers jours de son arrivée au camp de Fougasse, il essuya plusieurs attaques des Piémontais; mais la vivacité de celle qui fut repoussée le 7 lui fournit la mesure de ce qu'il pouvait attendre de troupes dont il possédait déjà la confiance, quoiqu'il les commandât depuis si peu de temps. Le lendemain, à trois heures du matin, l'attaque recommença et dura quatorze heures, pendant lesquelles 1,500 projectiles pleins ou creux écrasèrent le camp. Plusieurs assauts tentés sans succès malgré la présence du roi de Sardaigne et de son fils, le prince de Chablais, au milieu de leurs troupes, lassèrent la constance des Piémontais, qui se retirèrent à la chute du jour. Par prudence Massena fit évacuer La Condamine.

L'attaque recommença le 12, et, quoique fort vive, n'eut pas plus de succès que les précédentes. Lassé de se tenir sur la défensive, Massena ayant demandé au général en chef la permission d'attaquer à son tour le grand camp ennemi, Dumerbion ne voulut pas prendre une telle responsabilité et fit part de cette proposition aux représentants, qui, sans l'admettre, en surent néanmoins bon gré à Massena. Obligé de renoncer à son projet, dont la réussite lui avait semblé certaine et les résultats probables comme très-importants, il se borna à faire exécuter des travaux sur toute l'étendue de sa ligne et à renforcer ses avant-postes. Bientôt après Dumerbion fut nommé général en chef de l'armée d'Italie, et Dugommier, depuis

peu à la tête de l'aile gauche en remplacement de Serurier, partit pour commander l'armée de siége de Toulon. Le coup d'œil, l'énergie, la patience déployés par Massena dans les dernières affaires, en fixant sur lui l'attention, le désignaient dès lors pour remplir un rôle plus en rapport avec ses talents. Le général en chef ayant tiré sept bataillons des Mille-Fourches pour les envoyer sous Toulon, lui donna l'ordre d'aller en toute diligence à Utelle se mettre à la tête de l'aile gauche de l'armée d'Italie, et l'importance de ce nouveau commandement fut encore pour lui un stimulant. Une circonstance à noter, c'est que dans cette occasion il détacha lui-même sous Toulon la compagnie Bonaparte du 4e d'artillerie alors sous ses ordres..

Quelques jours après, ayant appris l'évacuation de Torre et la retraite des Piémontais sur la montagne de Lebroc, Massena les attaqua le 25 novembre dans de fortes positions, les chassa de cinq postes, leur tua une centaine d'hommes, fit autant de prisonniers, et enleva trente mulets chargés de pain, 300 tentes et 20,000 cartouches.

Cependant la nécessité où se trouvait le général Dumerbion de continuer à envoyer des renforts au corps de siége devant Toulon, le décida à faire de nouveaux changements sur sa ligne. Massena perdit le général Parra, le 3e bataillon de la Haute-Garonne, un bataillon du 28e de ligne et la compagnie franche de Clérat. Ces troupes furent à la vérité remplacées par quatre compagnies de grenadiers et un bataillon d'Entrevaux; mais leur départ pour Toulon n'en affaiblit pas moins sa brigade, et lui fit penser que l'armée d'Italie se tiendrait désormais sur la défensive. Il avait témoigné à plusieurs officiers le vif désir d'aller joindre le corps de siége de Toulon, il reçut le 14 décembre ordre de Dumerbion de partir immédiatement pour Solliès, quartier-général de l'armée révolutionnaire. Malgré sa diligence, il ne put y arriver à temps pour assister au conseil de guerre à l'issue duquel Lapoype avait immédiatement désigné les comman-

dants de ses colonnes d'attaque. Il ne prit donc part au combat du lendemain qu'en qualité de volontaire, et quoique son nom ne figure pas dans le rapport du commandant de la division, il marcha en tête de la colonne de gauche, dont Lapoype s'était réservé le commandement. Les colonnes de droite et du centre, sous les ordres du chef de bataillon Argod et de l'adjudant-général Micas, contrariées par le mauvais temps et les obstacles du terrain, ne purent prendre pied dans le fort de Pharon aussitôt que Barras l'avait espéré; mais la colonne de gauche, bien que seule engagée dans le premier moment, parvint à repousser les Anglais dans les forts Lartigue et Sainte-Catherine. Le lendemain Massena y entra le premier, fit sur-le-champ désenclouer six pièces et canonner l'escadre anglaise, qui louvoyait à l'entrée de la rade. Pour ces faits glorieux les représentants l'élevèrent au grade de général de division (voir *Pièces justificatives*, n° 4), et deux jours après le général en chef Dugommier le nomma commandant supérieur de la place et des forts de Toulon. Pendant les vingt jours qu'il exerça ce commandement, il déploya tant d'activité, de vigueur et d'habileté, qu'il inspira la plus haute confiance aux représentants; ils jugèrent que ses talents ne devaient point rester enfouis dans une place où l'ordre d'ailleurs était parfaitement rétabli, quand l'armée d'Italie réclamait le concours des hommes les plus expérimentés. Massena remit donc, le 15 janvier, le commandement de Toulon au général Durand et se rendit à Nice, où on le plaça à la tête de l'aile droite de l'armée d'Italie.

La campagne s'ouvrit : on voulait châtier Oneglia, refuge ordinaire des corsaires qui entravaient le cabotage entre Gênes et les ports du midi de la France, mais l'on ne pouvait y aborder par mer à cause de la station d'une flotte anglaise, ni par terre sans violer la neutralité génoise. La Convention leva le dernier obstacle en prenant la responsabilité de cette violation; et 18,000 Français commandés

par Massena furent chargés de l'expédition, qui avait le double but de s'emparer d'Oneglia et de tourner la position que les Austro-Sardes occupaient aux sources de la Roya pour couvrir la route de Nice à Turin. Pendant qu'une colonne cheminait sans difficulté sur la côte, et qu'une autre tenait en échec l'armée austro-sarde dans sa ligne, Massena, avec le gros de l'armée, remonta les vallées des tributaires directs de la Méditerranée, emporta les postes de Ponte-di-Nava, enleva Ormea et Garessio et menaça ainsi les communications de l'armée piémontaise avec Turin. Revenant ensuite sur ses pas par le col Ardente, il fait enlever la redoute de Feil par le général Bruslé, qui y trouve une mort glorieuse, et vient se placer entre le fort de Saorgio et le col de Tende; ce fort est enlevé et l'ennemi culbuté sur le col. Dans cette dernière partie de l'opération, Massena aida de ses conseils et de son épée le général Macquard, qui commandait le centre.

Plus tard, lorsque Dumerbion voulut mettre les Autrichiens rassemblés entre les sources des Bormida dans l'impossibilité d'enlever Savone, c'est encore Massena qui fut chargé du premier rôle, et il enleva les magasins de l'ennemi après l'avoir battu à Dego.

Dans la campagne suivante, il prit une part très-active aux combats qui en signalèrent l'ouverture aux environs de San-Giacomo. Ce fut lui que Kellermann chargea de défendre la fameuse ligne de Borghetto, derrière laquelle il tint en échec pendant plus de deux mois l'armée austro-sarde commandée par le baron de Wins. Au mérite de cette défensive pénible allaient se joindre des succès plus marquants.

Lorsque la France eut signé la paix avec l'Espagne, Kellermann céda le commandement à Scherer, qui arriva vers le milieu de l'automne avec une partie des troupes de l'armée des Pyrénées-Orientales, et ces renforts durent faire penser qu'on allait bientôt changer de rôle en Italie; mais

le général en chef, connaissant peu le théâtre de la guerre et effrayé de la misère des troupes, avait besoin d'être excité, inspiré par ses lieutenants.

L'armée austro-sarde, forte d'environ 30,000 hommes, occupait une ligne retranchée dont la droite s'appuyait au groupe des trois places piémontaises Coni, Ceva et Cherasco, situées dans la vallée du Tanaro, et la gauche à Loano. Massena, consulté par Scherer, lui proposa deux plans d'attaque : par le premier, on aurait tourné la droite des alliés, composée en majeure partie des troupes sardes, pour la prendre à revers de sa droite à sa gauche en la mettant entre deux feux ; par le second, l'effort principal devait être dirigé contre le centre à Bianco, Roccabarbene et Bardinetto, pour se rabattre ensuite sur la gauche de l'ennemi vers la mer. Scherer s'arrêta au premier de ces projets, et allait en commencer l'exécution lorsque la chute d'une énorme quantité de neige le força d'y renoncer ; il adopta alors le second, et chargea Massena de la partie la plus délicate, en lui donnant le commandement du centre ; il confia à Serurier la direction de la gauche, qui devait retenir l'ennemi pendant l'effort de la droite, et se réserva la conduite de cette dernière.

Massena, ayant sous ses ordres les généraux Charlet et Laharpe, enfonça le centre d'Argenteau et se rabattit, après vingt-quatre heures de marche et de combats, sur l'aile gauche des Impériaux, vivement poussée par Augereau dans le bassin de Loano. Sans l'ouragan qui couvrit le champ de bataille de ténèbres et de grêle, et força Scherer à suspendre ses coups, c'en était fait de la gauche des alliés ; néanmoins ils abandonnèrent dans leur retraite artillerie et bagages. Cette victoire remit les Français en possession de Loano et de Savone, rouvrit leurs communications avec Gênes et leur procura des positions avantageuses d'où ils pouvaient descendre dans les plaines du Piémont à l'ouverture de la campagne suivante.

A la reprise des hostilités, en 1796, Massena commandait l'avant-garde, composée de deux divisions. A sa tête il défit le comte Argenteau à Montenotte et le força à évacuer Caïro. Il commandait la droite de l'armée à la bataille de Dego, où il tourna l'ennemi; sa division campait sur les hauteurs voisines lorsque le corps autrichien de Vukassowich surprit cette position, mais alors il était retenu à Caïro par une indisposition. Il entend le bruit de la fusillade, remonte à cheval malgré son état de malaise, rallie les fuyards, les ramène à Dego, et, par ses dispositions improvisées, force les Autrichiens à lui céder le champ de bataille dont ils s'étaient rendus maîtres. S'élançant alors lui-même sur le chemin d'Acqui à la tête d'une douzaine d'hommes de son escorte, il coupe la retraite à une colonne autrichienne et fait plus de 1,500 prisonniers. Il assista ensuite de sa personne à la bataille de Mondovi, et, en trois heures de combat, enleva la forteresse de Cherasco. Après cette action vigoureuse, il alla s'emparer de Bra, où il apprit la conclusion d'un armistice avec les Piémontais.

Bientôt l'armée française ayant passé le Pô entre l'Adda et l'Oglio, Beaulieu se vit dans la nécessité de renoncer à défendre cette dernière ligne, et se retira sur le Mincio, en laissant 10,000 hommes sur l'Adda inférieur pour en disputer le passage. Massena, qui avait repris le commandement de l'avant-garde après la mort de Laharpe, tué à Codogno, arriva sur la rive droite en face de Lodi, où le général Sebottendorf était établi au débouché du pont avec une artillerie formidable. Il n'y avait pas à balancer, il fallait se résoudre à emporter ce pont de vive force ou aller chercher un passage à deux marches plus haut, car un retard de vingt-quatre heures aurait permis aux Impériaux de gagner sans encombre la route du Tyrol. Bonaparte n'hésita pas : à son ordre, Massena forme les grenadiers de Dallemagne en colonne serrée, place à leur tête le 1er de carabiniers, se pré-

cipite au pas de course, et, protégé par l'artillerie, enlève le pont sous une pluie de mitraille.

Il était juste que l'auteur d'un si beau fait d'armes eût l'honneur d'entrer le premier à Milan; Massena prit donc possession de cette capitale et forma le blocus de la citadelle. Après avoir remis au général Despinois le commandement des troupes qui en étaient chargées, il força le passage du Mincio à Borghetto et Valeggio, et fit ouvrir, par les Vénitiens stupéfaits, les portes de Verone à sa division.

Bonaparte, prêt à entreprendre sa première expédition contre le pape, confia à Massena le commandement de l'armée d'observation et le chargea de couvrir le siége de Mantoue, tâche dont il s'acquitta avec non moins de bonheur. Au mois de juillet, quand Wurmser voulut délivrer cette place, sa division, forte au plus de 6,000 hommes, occupait le Montebaldo, entre l'Adige et le lac de Garda. Assaillie par un corps autrichien de plus de 12,000 hommes, elle lui tint tête pendant quarante-huit heures, et opéra sa retraite sur Peschiera sans abandonner une voiture. Plus tard, résolu à livrer bataille aux Impériaux entre l'Adda et le Mincio, Bonaparte concentra toutes ses troupes à Brescia, et réunit les divisions Sauret et Despinois sous les ordres de Massena. Ces deux généraux ayant été battus, ce dernier accourut avec sa division, les dégagea et se porta le lendemain sur le point central de Lonato où il écrasa le général Ott, lieutenant de Quosdanowich; il se réunit ensuite à Augereau dans les environs de Castiglione par une contremarche rapide, afin d'y livrer la bataille célèbre qui força Wurmser à se replier précipitamment en Tyrol. Immédiatement après cette victoire, Massena marcha sur Peschiera, en fit lever le siége, et reprit le commandement de l'avant-garde aux frontières du Tyrol. Durant la courte expédition exécutée dans ce pays, il prit Ala, Roveredo et Trente, suivit le mouvement d'Augereau, arriva en même temps que

lui au pont de Carpenetto, le passa et descendit la rive droite de la Brenta, tandis que ce général remontait cette vallée par la rive gauche.

Cependant Wurmser n'avait point abandonné le projet de délivrer Mantoue. Laissant une partie de son armée sur le Lavis pour tenir les républicains en respect, il espéra pénétrer dans le Mantouan, et se mit en marche sur Bassano. Massena déjoua ce calcul par sa promptitude, surprit Davidowich, le refoula dans les montagnes du Tyrol, puis, chargeant Vaubois de le contenir à son tour, fit volte-face avec sa propre division et vint, par une marche forcée, heurter, de concert avec Augereau, la gauche du feld-maréchal à Bassano. Le gros des Autrichiens culbuté et dispersé, Wurmser n'en poursuivit pas moins son but avec une énergie et une promptitude de décision qui lui fit honneur; il nous déroba une marche, passa l'Adige à Ronco et s'avança sur Mantoue. Massena, qui le suivait à la piste, essuya un léger échec à Sanguinetto par la faute du général Sahuguet; mais prenant ensuite une revanche éclatante il contribua puissamment à cette victoire de Saint-Georges, qui rejeta Wurmser dans la place même qu'il voulait délivrer.

Pour faire lever le blocus de Mantoue, l'Autriche envoya une troisième armée en Italie, sous les ordres d'Alvintzy, qui attaqua les Français sur le Montebaldo et l'Adige. Bonaparte, dont l'armée était considérablement affaiblie, se voyant sur le point d'être écrasé dans Verone, loin de battre en retraite comme un général vulgaire et de lever le siége de Mantoue, ordonna à Vaubois de disputer le terrain pied à pied sur sa gauche, ne conserva dans Verone que le nombre d'hommes strictement nécessaire pour tenir tête à l'ennemi, vint opérer avec les divisions Massena et Augereau le passage de l'Adige à Ronco et se jeta sur les derrières de son adversaire. Dans la première journée de cette bataille mémorable, Massena bat la droite de l'en-

nemi sur la digue de Porcile; cependant l'attaque d'Augereau ayant échoué sur Arcole, il est obligé de revenir sur ses pas; dans la seconde, il culbute encore la division qui lui tient tête, et, forcé de rétrograder comme la veille, neutralise l'avantage remporté par les Impériaux sur notre droite, en renversant une de leurs colonnes; dans la troisième enfin, il aborde de front le village d'Arcole pendant qu'Augereau le tourne par la gauche, et leurs efforts réunis décident enfin la victoire.

Mais, tandis qu'on remportait ces succès glorieux à la droite, le corps autrichien du Tyrol avait précipité les troupes de Vaubois sur les revers du Montebaldo. Bonaparte ordonne à Massena de repasser l'Adige pour aller s'opposer aux progrès de Davidowich, et ne tarde pas à le suivre avec le reste de l'armée. Massena et Joubert attaquent à l'envi les Autrichiens; et, tandis que le premier, après les avoir battus à Rivoli, marche sur la Favorite, Joubert achève leur défaite le lendemain à la Corona. De son côté, Massena se trouve en présence d'une forte colonne autrichienne qui, ayant mis en défaut la vigilance d'Augereau, a franchi l'Adige à Legnago pour délivrer Mantoue; le combat, indécis le premier jour, n'est point douteux le second; aidé de la division Augereau et d'une partie du corps de blocus, il force la colonne de 7,000 hommes qui avait espéré pénétrer dans la place à déposer les armes à la queue des glacis.

La campagne était terminée : Mantoue allait se rendre, et cet événement avait pour conséquence l'expulsion définitive des Autrichiens de la Lombardie. Massena, dont les talents et l'énergie furent d'un si grand secours au général en chef durant cette mémorable campagne, vit la célébrité s'attacher à son nom, et trouva sa plus douce récompense dans les félicitations réitérées du gouvernement. (Voir *Pièces justificatives*, n° 5, A, B, C, D, E, F, G, H, I, J.)

Désormais il va déployer son génie sur un nouveau théâtre. L'orgueilleuse cour de Vienne, frémissant de ses

défaites, alarmée surtout de la dernière catastrophe, ne renonçait pourtant pas à l'espoir de rentrer dans ces riches contrées, l'un des plus beaux fleurons de la couronne impériale. A sa voix, le prince Charles, victorieux jusqu'alors en Allemagne, accourt avec des renforts tirés de l'armée du Rhin et de toutes les parties des États héréditaires pour défendre les dernières barrières qui couvraient la monarchie autrichienne. Mais à peine a-t-il le temps de réunir ses derniers moyens, que l'armée française se met en mouvement et passe le Tagliamento pendant que Massena remonte vers ses sources, s'élance dans les trois ravins de la Fella, y écrase le corps de Lusignan, repousse tout ce qui débouche de la vallée de la Drave, force la Chiusa-Veneta qui barre cette gorge sauvage et arrive à la fourche de Ponteba, au pied des Alpes Juliennes. Pressés par le gros de l'armée, les Autrichiens sont rejetés derrière la Torre. Bientôt la division Guieu s'enfonce dans l'étroite vallée de l'Isonzo, remonte le Natisone et force la gorge de Pufero; arrêtée par la Chiusa di Pletz, fermant celle de la Coritheza, elle l'attaque et la foudroie, tandis que, par un sentier détourné, l'infanterie légère arrive sur le roc qui plonge sur le fort et écrase sa garnison à coups de pierres. Cet obstacle franchi, Guieu poursuit à travers les ravins, sur le mont Prédiel et les cimes de Raibl, les restes de la colonne autrichienne, déjà coupée par Massena.

Surmontant tous les obstacles, et précédant sur ce point la colonne autrichienne en fuite et poursuivie dans les gorges de l'Isonzo, ce dernier s'était, en quatre marches, élevé sur la crête de la grande chaîne qui sépare la Drave des sources de l'Isonzo et de celles de la Save; le prince Charles revint alors sur Tarvis pour arrêter sa marche et dégager les convois et les troupes entassées à Raibl sur l'autre versant de la chaîne.

Ce fut un beau moment pour cette division célèbre déjà par tant d'exploits; elle allait combattre l'élite des troupes

autrichiennes commandées par un prince illustre; mais elle-même était conduite par celui qui avait déjà mérité dans cent combats le nom d'*Enfant chéri de la Victoire;* d'ailleurs, les têtes de colonnes du corps de bataille commençaient à paraître dans plusieurs directions sur le sommet de cette chaîne; elle vit donc le péril avec l'enthousiasme de la gloire, et obtint, après un combat sanglant, l'honneur du premier trophée élevé par les armées françaises sur les Alpes Juliennes. En vain les Impériaux se rallièrent en avant de Klagenfurth; déjà trois de nos divisions sont dans la vallée; Massena les atteint, les bat, leur enlève deux pièces de canon, 200 prisonniers, et entre, le soir, dans la capitale de la Carinthie.

Les propositions de paix faites par Bonaparte à l'archiduc n'ayant point été acceptées, l'armée française remonta bientôt la Glaù et la Gurck pour franchir le contre-fort qui sépare la Drave de la Muhr. A Frisach commencent les gorges où s'enfonce la route qui lie les deux vallées; l'arrière-garde autrichienne y avait pris une position formidable, mais Massena la culbute partout; vainement le prince Charles, pour retarder cette terrible avant-garde, fait revenir de son corps de bataille les huit bataillons de grenadiers, dernier espoir de l'armée impériale; Massena met en fuite, sur les bords de la Muhr, ce corps redoutable qui laisse les champs de Friesach couverts de morts et de débris. Nous entrons au point du jour à Neumarck, au pied du dernier mont qui borde la Muhr. Massena, en descendant cette rivière, atteint une dernière fois à Hundsmarck les Impériaux et les met encore en déroute.

Tant de défaites et l'approche des républicains firent trembler l'empereur pour sa capitale; il alla chercher un refuge en Bohême et implora la paix du vainqueur. Les préliminaires en furent signés à Léoben, et Massena, qui avait pris une si grande part à nos succès, reçut la mission d'en porter le traité au Directoire.

Paris l'accueillit avec les marques de la plus vive admiration. Partout le peuple se pressait sur son passage, afin de contempler les traits de ce fameux guerrier dont il bénissait les exploits. Le 9 mai, admis à l'audience solennelle du Directoire, il reçut de la bouche du président les témoignages les plus flatteurs de la reconnaissance nationale; et, le 18, on lui donna, dans la salle de l'Odéon, une fête brillante qui fut terminée par un bal et un banquet de 800 couverts

A cette époque, il y avait scission entre les deux pouvoirs de l'État, qui s'accusaient réciproquement d'aspirer à la tyrannie. Le Directoire craignait les conseils et ceux-ci redoutaient le Directoire. Deux de ses membres eurent la pensée d'opposer Massena à Bonaparte; on lui fit même des ouvertures; mais il repoussa toutes les propositions et se hâta de retourner à l'armée. A peine l'eut-il rejointe que le 18 fructidor, en portant le premier coup à la constitution de l'an III, décida les armées de la république à proclamer leur opinion sur ce coup d'État. Celle d'Italie surtout applaudit à des mesures qu'elle jugeait indispensables au salut de la révolution; et Massena, dans l'adresse de sa division, sut si bien allier les sentiments de bon citoyen avec les devoirs du soldat, que, pour lui en tenir compte, l'opinion publique le porta immédiatement, après Merlin de Douai et François de Neuchâteau, sur la liste des candidats au Directoire.

Lorsque, par l'assassinat du général Duphot, la cour de Rome eut attiré sur elle la vengeance du gouvernement français, une partie de l'armée d'Italie fut chargée d'aller, sous la conduite de Berthier, renverser le trône pontifical; et ce général, bientôt rappelé par Bonaparte qu'il devait accompagner en Égypte, remit son commandement entre les mains de Massena.

A son arrivée à Rome, le nouveau général en chef trouva l'armée en proie à la misère, sans vêtements et sans pain, et irritée des impudentes exactions qui se commettaient sous

ses yeux. Une nuée de concussionnaires insultaient par leur luxe et leurs débauches à la misère des soldats, et ceux-ci accusaient leurs chefs d'insouciance ou de mauvaise volonté. Des brouillons excitaient d'un côté les troupes à la révolte, de l'autre le peuple de Rome et des campagnes voisines, travaillé par les menées des agents du gouvernement sacerdotal et de l'étranger, épiait le moment favorable pour se lever en masse contre les Français. Le désordre allait croissant et la calomnie désigna Massena comme l'auteur des maux du soldat, bien qu'il ne fût revêtu du commandement que depuis peu de jours; une centaine d'officiers refusèrent même de le reconnaître et se constituèrent en corps délibérant. Cette violation des lois de la discipline exigeait que Massena se montrât sévère; il le fut, et conserva jusqu'au dernier moment la dignité du commandement. Mais, quand, loin de tous les regards, il mesura la hauteur de sa chute, sa fermeté l'abandonna et il versa ses douleurs dans le sein de Bonaparte, dont il avait reçu tant de fois des témoignages de considération et d'attachement; mais soit que celui-ci vît avec indifférence la disgrâce non méritée d'un lieutenant qui naguère lui avait fait sentir avec trop de fierté l'utilité de sa coopération, ou qu'il fût absorbé par ses préparatifs d'expédition, il partit pour l'Égypte sans lui donner un mot de consolation.

Cependant la conquête de Rome et de Naples, l'envahissement de la Suisse et la prétention, avouée par le Directoire, de former autour de la France une ceinture d'États démocratiques, firent bientôt renouer une coalition entre les empereurs d'Autriche et de Russie, les rois d'Angleterre, de Sardaigne et de Naples. Le congrès de Rastadt ne faisant plus qu'un vain échange de notes mensongères, la guerre allait éclater en Italie et en Allemagne. En de telles circonstances Massena ne pouvait rester dans l'oubli; on lui donna d'abord une division à l'armée de Mayence; mais, à l'approche du danger, on lui confia celle d'Helvétie sous les ordres de

Jourdan, chargé de diriger en chef les trois armées du Danube, d'Helvétie et d'Observation.

D'après le plan de campagne adopté par le Directoire, la seconde devait, en se portant du Saint-Gothard vers les sources de l'Adige, lier l'armée du Danube à celle d'Italie, par la conquête des Grisons, qui s'étaient mis sous la protection des Impériaux; mais cette conquête était subordonnée aux progrès de l'armée du Danube. Dès que le signal est donné, Massena franchit le Rhin, s'empare du Luciensteig, prend Coire et fait le corps d'Auffenberg prisonnier, tandis que Lecourbe avec l'aile droite pénètre dans l'Engadine. Les Impériaux organisent aussitôt la défense du Tyrol. D'un autre côté, Massena échoue dans l'attaque du Vorarlberg, et cet échec, coïncidant malheureusement avec la perte de la bataille de Stockach livrée par Jourdan à l'archiduc Charles, l'armée est obligée de se replier sur le Rhin, amenant à sa suite les Autrichiens sur les bords du fleuve. L'Alsace et la Lorraine étaient menacées et l'armée d'Italie compromise.

Dans ce moment critique, le Directoire confia à Massena le commandement des armées du Danube et d'Helvétie. Son premier soin fut alors de les réunir en une seule masse et de renforcer son flanc gauche; mais le moment favorable pour reprendre l'offensive en Allemagne était perdu. Prévoyant alors que l'archiduc Charles ne tarderait pas à passer le Rhin, et craignant que la Thur ne pût lui offrir une ligne de défense assez respectable, il choisit la position de Zurich pour point de concentration et y fit commencer un vaste camp retranché. Heureusement les généraux autrichiens, entravés par les instructions du conseil aulique, laissèrent à Massena le temps de se reconnaître et de faire ses dispositions. Cependant l'inaction des Impériaux ne pouvait être de longue durée; le comte Bellegarde rejeta Lecourbe dans l'Engadine sur Bellinzona, pendant que Hotze se disposait à enlever le Luciensteig; mais une partie de la colonne de ce dernier,

écrasée par les généraux Menard et Chabran, mit bas les armes.

Bientôt la guerre se compliqua d'insurrections sur les derrières, et ce ne fut pas sans peine que Massena parvint à les étouffer. Scherer ayant attribué ses revers en Italie à l'inaction de l'armée d'Helvétie, Massena s'en justifia, démontra au Directoire qu'il n'avait pas dépendu de lui de pousser sa droite vers la vallée de l'Adige, et, dans la prévision d'un effort prochain et simultané des Impériaux, il raccourcit encore sa ligne de moitié. Bientôt en effet l'archiduc Charles ayant passé le Rhin, le général Hotze manœuvra pour opérer sa jonction avec lui à travers les Grisons. Massena fit alors faire un demi à gauche à une partie de sa droite, qui devait frapper sur le corps de Hotze, et dirigea deux divisions contre l'archiduc. Après avoir vaillamment disputé les rives de la Thur, de la Toss et de la Glatt, la position de l'armée lui paraissant toujours dangereuse, il se retira dans le camp retranché de Zurich sans laisser au prince Charles un seul trophée. Quoiqu'il ne fût pas encore achevé, il résolut de le défendre, et, en effet, la première attaque des Impériaux fut repoussée; mais, craignant d'être forcé et voulant épargner à Zurich les conséquences d'un assaut, il exécuta le surlendemain sa retraite sur l'Albis, sans que l'ennemi osât la troubler.

Cependant les défiances réciproques du Directoire et des deux conseils amenèrent une crise dans le gouvernement. Deux directeurs furent renvoyés et un troisième éliminé sous prétexte de défaut d'âge; Massena, pour la troisième fois, réunit un grand nombre de voix dans les deux conseils pour remplacer l'un des directeurs sortants, et ce témoignage spontané d'estime publique le toucha vivement sans l'enorgueillir, car jamais il ne se crut appelé à jouer un rôle politique. Au reste, à peine organisé, le nouveau Directoire lui suscita plus de difficultés et d'embarras que l'ancien. N'appréciant pas l'importance de la Suisse, il voulut, sur la

proposition du nouveau ministre de la guerre Bernadotte, changer le système suivi jusqu'alors et affaiblir l'armée d'Helvétie pour renforcer celles du Rhin et d'Italie. Massena s'opposa avec toute l'énergie d'une conviction profonde à ces mesures désastreuses et offrit sa démission, qui fut refusée.

A cette époque le cabinet de Vienne, voyant les succès de l'armée austro-russe en Italie et ne trouvant pas dans Suworof un instrument assez docile, réussit, en maniant habilement les défiances et les jalousies des cours du Nord, à faire changer le plan de campagne et la destination des armées alliées. Suworof dut traverser les Alpes, rallier en Suisse l'armée de 25,000 hommes qu'amenait Korsakof à travers l'Allemagne et combiner ses opérations avec celles du prince Charles, qui descendrait le long du Rhin, tandis qu'une armée anglo-russe pénétrerait en Belgique après la conquête de la Hollande, se lierait à la droite de l'archiduc et menacerait la frontière septentrionale de la république. L'Italie entière restait ainsi à la disposition des Impériaux, qui s'apprêtaient en même temps à mettre le pied en Alsace et en Lorraine.

La masse principale des alliés allait donc fondre sur l'armée du Danube alors que, depuis deux mois victime des intrigues intérieures et en proie aux plus grands besoins, elle se soutenait avec peine au centre de la Suisse.

Jusqu'ici nous avons vu Massena agir avec circonspection, disputer le terrain pied à pied et mettre tous ses soins à éviter une action générale pour ménager une armée, désormais l'unique sauvegarde de l'indépendance nationale. Bientôt nous allons le voir homme du moment, comme le prince de Condé, puiser dans le péril ces inspirations soudaines qui décident les batailles et changent le destin des empires; comme lui encore, tirant du danger même, des ressources pour l'exécution de ses plans.

A l'arrivée de Korsakof en Suisse, l'archiduc descendit

sur Philipsbourg, qu'assiégeait Ney avec le corps d'observation, laissant provisoirement derrière lui sous les ordres de Hotze 25,000 hommes pour favoriser l'installation des Russes sur la ligne.

En face de l'armée française, Korsakof, concentré en avant de Zurich, se lie par sa gauche à Hotze, dont la ligne s'étend de Raperschwil au Rhin antérieur, et par sa droite au corps auxiliaire bavarois et à celui de Condé en position sur le bord du Rhin; il attend avec 55,000 hommes l'arrivée des 25,000 de Suworof, qui s'avancent de l'Italie par le mont Saint-Gothard. Il importe de saisir l'instant où les circonstances donnent aux républicains une supériorité momentanée; il faut frapper un coup décisif sur l'armée russe de Korsakof avant que l'arrivée de Suworof ne rétablisse l'équilibre. Toute l'Europe a les yeux fixés sur Zurich, où va se dénouer ce drame terrible. Massena va-t-il attendre la réunion des Russes pour les attaquer ou se replier sur l'Aar inférieur, et disputer jusqu'à l'extrémité le dernier coin de la Suisse au seuil de la France? Le Directoire le presse de profiter du moment; chaque courrier lui apporte des ordres plus impératifs, mais il ne se laisse point ébranler. Le coup qu'il va frapper pour être décisif, doit, par cela même, être dirigé en temps opportun; il méprise les accusations de faiblesse, d'hésitation que déjà, de toutes parts, on lui adresse, et redouble de vigilance. Enfin il apprend que Suworof va déboucher du Saint-Gothard; les ordres volent alors et font passer dans l'âme de ses lieutenants l'ardeur généreuse qui l'anime.

A droite, Lecourbe se portera au point de jonction des vallées du Rhône et du Tésin, couronnera les hauteurs qui dominent le débouché de l'Italie dans les Grisons, et attendra de pied ferme le sauvage vainqueur de la Pologne; au centre, Soult passera la Linth et frappera sur le corps de Hotze, pendant que le reste de l'armée franchira la Limath à Dietikon et culbutera Korsakof.

Ce plan s'exécute avec une admirable précision. Korsakof, qui, derrière une rivière large et rapide, se croit en mesure de défier tous les efforts des républicains, voit cependant cette barrière franchie en un instant avec autant de secret que d'habileté. Surpris dans son camp à Zurich, il est rejeté sur le Rhin, et le corps autrichien de Hotze, ayant vu tomber son général atteint mortellement sur la Linth, fuit en désordre dans la même direction. Massena se tourne alors contre Suworof, que l'héroïque résistance de la brigade Molitor a arrêté pendant trois jours; il l'atteint dans le Muttenthal, le harcèle, le rejette sur Glaris, et l'oblige enfin à se réfugier dans les Grisons en abandonnant son artillerie et ses bagages. A la nouvelle de la défaite de Korsakof, l'archiduc accourt des environs de Manheim à la tête de 20,000 hommes, mais il est trop tard; il n'arrive que pour être témoin impuissant de la défaite du vieux maréchal russe. Vainement, sur le Rhin, les débris des corps battus, renforcés par une division bavaroise et le corps de Condé, tentent une nouvelle attaque; ils sont repoussés à Schaffausen et obligés de renoncer à prendre des quartiers d'hiver en Suisse.

Ainsi 3 armées battues et dispersées, 30,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, 15 drapeaux, 60 bouches à feu, tous les bagages de l'ennemi, le Bas-Rhin dégagé, la France délivrée d'une invasion imminente, la liberté de la Suisse affermie, tels furent les résultats de cette fameuse campagne commencée sous les plus funestes auspices et où jamais les espérances de la coalition n'avaient été plus près de se réaliser. En d'autres temps, des résultats aussi glorieux et aussi utiles auraient valu au général en chef un témoignage éclatant de la munificence nationale; mais Massena se crut alors suffisamment récompensé en entendant trois fois proclamer que l'armée dont il était le chef avait bien mérité de la patrie (voyez *Pièces justificatives* n° 6, A, B, C).

Les victoires de Massena en Helvétie et de Brune en Hollande avaient sans doute délivré les frontières de l'est et du nord, mais les départements du midi restaient toujours ouverts aux Impériaux, qui venaient de porter le dernier coup aux armées d'Italie et des Alpes. Le gouvernement et la nation étaient divisés par les factions qui s'accusaient réciproquement des désordres de l'intérieur et des revers de nos armées. Le Directoire, avili, chancelait sous le mépris public, et tous les bons citoyens sentaient le besoin de placer le gouvernail de l'État entre des mains plus fermes et plus capables. Massena, presque le seul de nos généraux que la victoire n'eût jamais abandonné, grandi par le titre de sauveur de la patrie, n'aurait peut-être eu qu'à tendre la main pour saisir le pouvoir, mais il préféra l'honneur d'être le bouclier de la France, à l'ambition de la dominer, et, citoyen pénétré de ses devoirs, il repoussa tous les conseils qui l'engageaient à profiter de cette crise pour son élévation personnelle. Bonaparte, récemment arrivé d'Égypte, n'eut pas les mêmes scrupules, et accomplit le 18 brumaire la révolution à laquelle on s'attendait depuis deux ans. Massena aurait applaudi sans réserve à ce coup d'État s'il n'eût craint pour la liberté de son pays. Il déclara hautement néanmoins, que, la France voulant confier à un seul le soin de son indépendance et de sa gloire, nul, plus que le premier consul, n'était capable de remplir cette grande mission.

Le pays, désormais sauvé de l'anarchie et des bouleversements politiques, ainsi que de l'invasion des armées étrangères sur les frontières du nord et de l'est, courait toujours des dangers pressants au midi, car les départements du sud-est étaient ouverts à l'armée autrichienne de Melas. Il fallait du temps au gouvernement consulaire pour relever le crédit public, créer des ressources et mettre sur pied des forces capables de rendre à la France la prépondérance qu'elle avait conquise en Europe à l'époque du traité de

Campo-Formio. Les débris affamés et demi-nus de l'armée d'Italie, qui se disputaient la chair de leurs chevaux dans la rivière de Gênes, devaient donc continuer une lutte inégale sans espoir de secours prochains. Il semblerait ici que Massena, rayonnant de l'éclat de ses derniers services, ne doit quitter son armée victorieuse que pour être investi d'un plus vaste commandement ; toutefois la politique du premier consul n'en juge point ainsi. Nommé successeur de Championet, Massena reçoit l'ordre de se rendre dans la rivière de Gênes et de tenir la campagne avec les débris de l'armée d'Italie. Dévoué à un gouvernement qui n'a pas toutes ses sympathies, mais qui est devenu nécessaire à la France, il part, et immole ainsi au patriotisme ses sentiments d'amour-propre.

A son arrivée à Nice, il trouva l'armée en pleine dissolution ; des corps entiers rentraient en armes dans l'intérieur, demandant du pain et des vêtements ; ceux restés en face de l'ennemi témoignaient le plus grand découragement ; la majorité des officiers et des généraux, hostiles au nouveau pouvoir, se montraient peu disposés à obéir à un général en chef émané de lui ; enfin la ligne, d'une immense étendue, des environs de Gênes au petit Saint-Bernard, était menacée par 100,000 Impériaux, fatigués, il est vrai, mais bien approvisionnés et dans l'exaltation de leurs succès.

Massena s'attacha d'abord à relever le moral des troupes ; et, usant des pouvoirs discrétionnaires qu'on lui avait confiés, il parvint, malgré les circonstances, à organiser, en moins de trois mois, une armée de 40,000 hommes. Toutefois, la pénurie des différents services permit à Melas de lui arracher l'initiative ; il put cependant contenir ses premiers efforts ; bientôt, se voyant coupé du centre et sentant la nécessité de ramener les esprits à Gênes par une victoire, il tomba avec sa droite sur les Autrichiens, qu'il culbuta dans la rivière du Levant, et rentra dans la ville aux acclamations de la population. Sur les entrefaites, le

centre ayant éprouvé un échec, il fallut arrêter le baron Melas aux environs de Savone, afin de couvrir la communication avec la gauche. Laissant donc le général Miollis dans Gênes avec deux brigades, il partagea le reste de ses troupes en deux divisions, dont l'une, sous les ordres de Soult, devait le rejoindre au Montenotte pour couper la ligne d'opération des Impériaux et se réunir à Suchet dans la direction de Savone.

Soult, s'étant mis en marche, fut arrêté par l'ennemi, et ne put rejoindre le général en chef. Massena réussit pourtant à réunir l'élite de ses troupes sur un point d'où il pouvait veiller sur Gênes et manœuvrer avec avantage contre les colonnes éparses de son adversaire. L'aile droite y arriva enfin; mais, entouré bientôt par des forces tellement supérieures qu'il ne lui restait aucun espoir de tenir la campagne avec chance de succès, il rentra dans Gênes, et ne tarda pas à être bloqué par terre et par mer. Suchet, abandonné à lui-même et vivement poursuivi, gagna la rive droite du Var.

Massena, ayant été forcé de commencer ses opérations avant de connaître positivement le plan de Bonaparte, avait néanmoins compris que sa tâche était de fatiguer l'attention de Melas et de la détourner du nord de l'Italie pour faciliter le passage des Alpes à l'armée de réserve, en retenant aux environs de Gênes une partie considérable de l'armée autrichienne. Contraint de se renfermer dans une enceinte protégée par une chaîne de forts détachés, il ne renonce pas à l'exécution de son projet, et espère, par sa résistance, donner au premier consul le temps d'arriver à son secours.

L'expédition qu'on venait de terminer, bien qu'elle n'eût pas eu le succès qu'on était en droit d'attendre, avait raffermi les esprits chancelants des Génois; Massena trouva dans la puissance de l'opinion une force morale qui lui permît d'exécuter pour le salut de l'armée et de Gênes tout ce qui était humainement possible. C'est alors qu'inspirant aux

troupes et à la population son énergique résolution, il soutint ce blocus dont le souvenir se transmettra d'âge en âge comme un des faits d'armes les plus brillants des annales militaires. Livré à toutes les horreurs d'une famine épouvantable, le peuple donne un exemple admirable de résignation, et les généreux soldats, accablés vingt fois par un ennemi supérieur, mais jamais vaincus, renouvellent tous les jours des sorties qui tiennent l'ennemi en échec et procurent de temps à autre quelques ressources.

Massena, voyant la misère empirer et l'armée se fondre à vue d'œil, résolut d'exécuter une grande sortie, pour forcer les Autrichiens à lever le blocus ou tout au moins faire entrer quelques grains dans la place. Il conçut un projet d'expédition sur Portofino, que le général Soult le pressa vivement d'abandonner en lui conseillant de diriger tous ses efforts contre le Monte-Creto. Massena céda, par condescendance pour son lieutenant, bien qu'il semblât pressentir l'issue fatale de ce projet. En effet, Soult, battu sur le Monte-Creto, fut blessé, fait prisonnier, et le blocus devint encore plus rigoureux.

Qu'on se représente une ville de 70,000 âmes étroitement bloquée pendant 60 jours, sans approvisionnements dès le premier; qu'on se figure les rues encombrées de morts et de mourants; la population se disputant les chevaux morts de maladie, les chiens, les chats, tous les animaux immondes, l'herbe même des jardins, et l'on n'aura encore qu'une faible idée des souffrances de Gênes pendant ce cruel blocus. L'excès des maux épuise enfin la patience et la résignation des Génois; des murmures éclatent; la population six fois plus nombreuse que l'armée, exaspérée par les souffrances, va se révolter, et les troupes sont tellement exténuées que les sentinelles ne peuvent plus veiller qu'assises et leurs armes à côté d'elles. Massena redouble d'énergie et déploie une activité surhumaine. Partageant la misère commune, sa force d'âme soutient sa vigueur physi-

que, mais sa tête blanchit en quelques jours. Un autre embarras se joint à tant de soucis. De nombreux prisonniers à nourrir réduisent les rations; Massena renvoie les officiers sur parole et rend les soldats au général autrichien, qui les remet immédiatement en ligne contre nous. Il faut donc embarquer les nouveaux prisonniers dans le port, et partager avec eux l'exécrable mélange de toutes substances qu'on donne au soldat sous le nom de pain.

Sur ces entrefaites le chef d'escadron Franceschi, dépêché par Massena au Premier Consul au moment de se renfermer dans Gênes, revient avec la nouvelle que l'armée de réserve descendait le Saint-Bernard. Peut-être le baron Ott va-t-il lever immédiatement le blocus? vain espoir! Il ne restait plus qu'une ration par homme, on avait dépassé tout ce qu'on pouvait attendre de la patience et du dévouement, force était à Massena d'évacuer la ville à des conditions dignes de lui. Suivant la convention signée le 4 juin, le petit nombre de soldats qui avaient survécu rentrèrent en France par terre ou par mer avec armes et bagages.

Ainsi se termina ce blocus mémorable qu'un Français ne citera jamais sans un sentiment d'orgueil. On a vanté la défense de Gênes par Boufflers en 1746, mais cette dernière la surpassa de beaucoup en durée comme en souffrances.

Sauveur de la République dans la campagne précédente, Massena augmenta ses titres à la reconnaissance nationale en prolongeant sa résistance dix jours au delà du terme fixé par le Premier Consul et, malgré son éloignement, par sa puissante coopération, à la victoire de Marengo. (Voir *Pièces justificatives*, n° VII.) Cette glorieuse défense ne satisfit pourtant pas complétement Bonaparte. Plus tard, il prétendit que Massena n'aurait point été bloqué dans Gênes s'il eût établi la masse de ses forces à une marche en avant de cette place au début de la campagne; mais, pour cela, il aurait fallu abandonner la ligne de communications avec Nice, qu'il lui avait surtout recommandé de conserver, et

d'ailleurs par quels moyens Massena eût-il pu nourrir l'armée? Bonaparte lui reprochait aussi de n'avoir point rallié à Finale le centre sous Suchet et poursuivi le corps d'Elsnitz en marchant sur Alexandrie au-devant de l'armée de réserve, comme s'il eût été possible de mobiliser 8,000 hommes exténués depuis deux mois par la faim et privés d'artillerie et de munitions. Cependant Massena lui étant devenu indispensable pour réorganiser les restes des armées d'Italie et de réserve, le premier consul dissimula ses griefs, et après l'entrevue de Milan il fut chargé du commandement en chef.

Ici commence une nouvelle période durant laquelle Massena remplit une tâche moins glorieuse et plus pénible. Il n'avait pas accepté sans défiance le dangereux honneur de ce commandement, car un bruit vague des besoins de l'armée était parvenu jusqu'à lui, et ses appréhensions furent malheureusement bientôt justifiées. On devait aux corps de l'armée de deux à cinq mois de solde, et la caisse ne contenait que des papiers à long terme avec une destination spéciale. La promesse d'une gratification faite aux troupes victorieuses à Marengo n'avait pas été tenue; les jeunes soldats étaient à moitié nus; il fallait approvisionner les places, créer des arsenaux, former des équipages de siége, remonter l'artillerie et une partie de la cavalerie, réorganiser tous les services; chacun tirait à soi; le désordre était partout; les généraux, les administrateurs frappaient des réquisitions en nature à différents titres et sous divers prétextes. Bientôt les communes et les villes retentirent de réclamations. Dans cette situation critique, après avoir donné, dans un ordre du jour, le bilan de la caisse de l'armée, Massena adressa des plaintes amères au premier consul; mais l'état des finances ne lui permettant pas de le satisfaire, Bonaparte se tira d'embarras en reprochant à Massena de ne rien entendre à l'administration, lui enleva le commandement, et chargea son successeur de distribuer un à compte pour apaiser les murmures des troupes.

Rentré dans la vie privée, Massena, malgré sa disgrâce, ne perdit rien de sa gloire, et continua à jouir du titre et des prérogatives de général en chef. Le 7 octobre 1801, il reçut du premier consul une arme d'honneur où étaient inscrites ses victoires et celles auxquelles il avait contribué; il vit, aux acclamations de ses compatriotes, son buste placé à Nice dans la salle des délibérations du conseil municipal. Le département de la Seine le nomma, pour l'an XII, membre du Corps législatif, et la république ligurienne lui décerna bientôt après une armure complète.

Le gouvernement consulaire s'affermissait et manifestait chaque jour davantage ses tendances monarchiques. Mieux que beaucoup d'autres, Massena pouvait bien penser que le salut de la patrie ne reposait pas uniquement sur la tête de Bonaparte; aussi refusa-t-il de voter en faveur du consulat à vie et s'abstint-il de paraître à la nouvelle cour. Au Corps législatif, il se montra constamment en opposition avec le premier consul et entrava sa marche ascensionnelle autant qu'il dépendait de lui. En 1800, il s'était prononcé d'une manière énergique contre l'expédition de Saint-Domingue et contre la mesure qui réduisait à deux bataillons quarante-une demi-brigades suspectes de républicanisme au nouveau gouvernement. A l'époque du procès de Moreau, sa loyauté n'admit pas qu'une âme élevée fut capable de sacrifier sa patrie à un vil sentiment d'envie, et, ne pouvant croire à la trahison du général, il se prononça d'abord hautement en sa faveur, bien qu'il ne l'eût jamais connu personnellement. Plus tard, quand ses convictions furent changées par les débats, il ne craignit pas d'avouer son erreur, et fit de cette manière une sorte d'amende honorable au premier consul, qui le nomma membre de la Légion-d'Honneur à sa création.

Quand Bonaparte saisit la couronne impériale, il ne put oublier les services que Massena avait rendus à la patrie. Compris dans la première liste des maréchaux, en 1804,

il fut presque en même temps nommé grand officier de la Légion-d'Honneur, et proclamé, le 13 juillet, chef de la 14e cohorte. Acceptant alors comme la France celui qui se chargeait du salut de tous, il assista à la cérémonie du couronnement et du sacre. Grand-cordon de la Légion-d'Honneur le 1er février, Massena devint alors un des plus hauts dignitaires de l'Empire, et put s'enorgueillir d'avoir conquis sa haute position sans flatter le chef de l'État et sans transiger avec ses principes.

Dans le cours de cette année, une troisième coalition menaça de nouveau l'indépendance de la France; Massena reçut de l'empereur, alors à Boulogne, l'ordre d'aller prendre le commandement en chef de l'armée d'Italie. Il s'agissait pour lui, sinon de sauver encore une fois la patrie, comme en 1799, du moins de couvrir une partie de son territoire; car, dans le plan des alliés, leur armée principale devait, sous l'archiduc Charles, pénétrer en France par la frontière de l'est, après avoir conquis la Lombardie.

Cette tâche offrait de grandes difficultés. Il avait à lutter contre un adversaire dont la renommée doublait la force. En effet l'archiduc Charles, idole de ses troupes, commandait la plus belle et la plus forte armée de l'Autriche. N'ayant que 40,000 hommes à opposer aux 80,000 rassemblés dans le Frioul et en Tyrol, il semblait naturel que Massena se tiendrait sur la défensive; mais ce rôle convenait peu à son caractère impétueux. Confident des plans de l'empereur, il prendra l'offensive et harcèlera son adversaire de manière à l'empêcher d'arriver à temps pour sauver Vienne, ou d'inquiéter les derrières de la grande armée.

Ses dispositions menacent aussitôt tout le développement de la frontière du royaume d'Italie. A la nouvelle de la marche de l'empereur sur Ulm, il surprend le passage de l'Adige à Verone et va chercher le prince Charles dans la position de Caldiero. Vainement les Autrichiens l'avaient hérissée de retranchements et de batteries, ils

allaient y être forcés après deux jours de combat, lorsque le cabinet de Vienne rappela l'archiduc dans le bassin du Danube. Ce prince, forcé de précipiter sa retraite, abandonne aux environs de Verone la brigade Hillinger, qui est faite prisonnière. Massena, s'attachant alors à ses pas, le suit pied à pied et le harcèle tous les jours par des combats nouveaux, à Vicence, à San-Pietro-in-Giu, sur la Brenta, sur le Tagliamento, et pénètre à sa suite dans la Carniole, après avoir laissé un corps d'observation devant Venise.

Cependant le prince de Rohan, poursuivi en Tyrol par le maréchal Ney, profite de l'éloignement du gros de l'armée française et cherche à se réfugier dans Venise avec un corps considérable; mais le général Saint-Cyr, rappelé du royaume de Naples pour commander le blocus de cette place, marche à sa rencontre, et, digne lieutenant du maréchal, force le corps autrichien tout entier à mettre bas les armes.

En obligeant l'archiduc de s'arrêter tous les jours afin de lui faire face, Massena retarda tellement sa marche que ce prince ne put arriver à temps sur le Danube pour sauver Vienne, ni même se joindre à l'armée que l'empereur battit à Austerlitz.

Napoléon, trompé par de faux rapports, n'apprécia pas d'abord à leur valeur les services que le maréchal avait rendus dans cette campagne. Il disloqua l'armée d'Italie, en réunit une partie à la grande armée sous le nom de 8e corps, en mit une autre sous les ordres du prince vice-roi, et fit passer le reste à l'armée de Naples. Mais il prisait si haut la capacité de Massena, que bientôt après, lorsqu'il eut résolu d'asseoir son frère Joseph sur le trône de Naples, il eut tout d'abord l'idée de confier au maréchal le commandement de l'armée française qui devait faire la conquête de ce royaume. Massena se rendit donc à Rome, et vit en passant Lucien Bonaparte, avec lequel il était lié d'amitié de-

puis longtemps. Dans cette entrevue il y eut épanchement de cœur réciproque, et ils tombèrent d'accord que l'empereur s'engageait dans une voie fatale à la gloire et à la prospérité de la France.

Rendu à Spolette vers la fin de février, Massena, après avoir pris connaissance de la situation politique et militaire du royaume de Naples, jugea qu'il fallait conquérir sur-le-champ la capitale pour ne pas donner le temps à la résistance de s'organiser. Le prince Joseph, général de nom, approuva toutes ses dispositions; et, sans attendre l'arrivée des corps en marche de la haute Italie, pénétra dans le royaume sur trois colonnes. Les Anglais et les Russes, que le roi Ferdinand avait appelés comme auxiliaires, s'étaient rembarqués. Naples et toutes les places fortes, à l'exception de Gaëte et de Civita-del-Tronto, nous furent livrées par convention, et l'armée napolitaine se retira dans les Calabres. Suivie pied à pied, elle voulut arrêter les Français dans la forte position de Campo-Tenese; mais, battue et dispersée, elle ne trouva de refuge qu'en Sicile. La conquête du royaume fut donc achevée en moins d'un mois, et Joseph plaça sans opposition la couronne sur sa tête.

Gaëte, situé sur un promontoire à l'extrémité d'une presqu'île, défendu par une forte garnison qui pouvait se renouveler et se ravitailler par mer, semblait pourtant d'autant plus à l'abri d'attaque que l'armée était dépourvue de parc de siége, et qu'il fallait en réunir les éléments dans toute l'étendue du royaume; on se borna donc à le bloquer durant quatre mois. La cour de Ferdinand, refugiée en Sicile, fit effectuer des débarquements partiels sur les côtes qui allumèrent partout le feu de l'insurrection, et le général Stuart prit terre dans le golfe de Sainte-Euphémie avec un corps anglais, battit le général Reynier et le rejeta sur la Basilicate, où il fut cerné par les insurgés. Ces revers subits jetèrent l'alarme à Naples, dépourvu de troupes. Les partisans du roi déchu levaient déjà la tête; et Joseph hésitait à

continuer le siége de Gaëte; le maréchal insista fortement; et, lorsque tous les préparatifs furent faits, il pressa si vivement la place qu'elle capitula après douze jours de feu. Par cette conquête il se montra aussi habile dans l'art de prendre les places qu'il l'avait été à Gênes dans celui de les défendre. Elle assura la possession du royaume de Naples à Joseph, et calma l'agitation de la capitale et des provinces.

Le maréchal marcha ensuite au secours de Reynier, força les Anglais à se rembarquer, s'empara de Lauria, place d'armes des insurgés, et pacifia complétement le royaume en moins de cinq mois, par un système de colonnes mobiles rayonnant autour de plusieurs points déterminés.

Appelé en 1807 à la grande armée, il arriva à Osterode après la bataille d'Eylau, et Napoléon lui fit oublier par la cordialité de son accueil, les dégoûts de toute espèce dont il avait été abreuvé. Il lui donna immédiatement le commandement de l'aile droite, composée du 5e corps, des légions polonaises et du contingent bavarois, et lui prescrivit de contenir les Russes et de surveiller les Autrichiens. Malgré le délabrement de sa santé, suite naturelle des fatigues de la guerre, et les vomissements de sang qui le prirent à cette époque, Massena pourvut à tout; il fit retrancher les bords de la Vistule et de la Narew, repoussa les attaques des Russes à Werbiza, à Pultusk et à Ostrolenka, et donna le temps à l'empereur, par sa diversion au fond de la Pologne, de gagner la bataille de Friedland. Il suivit ensuite le mouvement de la grande armée sur Grodno, et il arrivait sur le Bober lorqu'un armistice, qui fut suivi de la paix de Tilsitt, l'arrêta dans sa marche.

Le titre de duc de Rivoli, avec une belle dotation, fut la récompense de tous ces services. Il passa quinze mois à Rueil, au milieu d'un cercle d'anciens frères d'armes et de quelques amis politiques, dans le château qui avait appartenu au cardinal de Richelieu, dont il avait fait l'acquisition. Il se montrait aussi rarement que possible à la cour

dont l'étiquette l'importunait. N'ayant pu refuser néanmoins une partie de chasse à Fontainebleau, il y fut atteint, par la maladresse d'un chasseur, d'un grain de plomb dans l'œil gauche qui paralysa cet organe sans le détruire, et reçut en cette circonstance des témoignages sincères de l'intérêt de l'empereur et de tous ses anciens compagnons d'armes. (Voir *Pièces justificatives*, n° 7.)

Lorsque Napoléon résolut de placer la couronne d'Espagne sur la tête de son frère Joseph, celui-ci témoigna le désir d'avoir Massena près de lui, comme un siècle auparavant Philippe V avait demandé le duc de Vendôme à Louis XIV; mais Napoléon s'y refusa, craignant peut-être de donner trop d'importance au maréchal. De son côté, Massena, qui avait besoin de repos et voyait à regret se dérouler le drame odieux de Bayonne, applaudit à cette décision, qui le dispensait de frapper les premiers coups dans une guerre impolitique.

Bientôt l'invasion de l'Espagne ayant allumé la guerre d'Autriche, l'empereur François supposa presque toutes nos forces engagées dans la Péninsule, et crut le moment favorable pour ressaisir les provinces qu'il avait perdues par le traité de Presbourg. Napoléon, menacé par ses armements, revint en toute hâte d'Espagne et nomma Massena général en chef d'une armée d'observation sur le Rhin, destinée à soutenir les corps français qui se rassemblaient dans la haute vallée du Danube.

Quand les Autrichiens passèrent l'Inn, l'Empereur n'était point encore à l'armée, et le major général, retenu à Strasbourg par des soins secondaires, n'avait pris que des mesures insuffisantes pour s'opposer à leurs progrès. Heureusement, Massena, sur la rive droite du Danube, et le duc d'Auerstaedt, sur la rive gauche, firent de bonnes dispositions; le duc de Dantzick et les généraux Vandamme et Oudinot groupèrent leurs corps autour de celui du maréchal et se tinrent prêts à tout événement.

Massena suivit d'abord sur la rive droite du Danube une route parallèle à celle du reste de l'armée sur la rive gauche. Après un premier combat à Pfaffenhofen livré par le corps d'Oudinot, il marcha sur Landshut et contribua puissamment au succès de celui qui s'engagea devant cette ville. Ayant suivi de sa personne l'Empereur à Eckmuhl, il assista à la bataille qui fut livrée aux environs, et, quoique sans commandement, il participa à la victoire en déployant toute son activité pour faire exécuter les ordres de l'Empereur. Après les journées d'Abensberg et d'Eckmuhl, il poursuivit avec le 4ᵉ corps et une partie de la cavalerie le général Hiller sur la rive droite du Danube; il enleva les ponts de Passau et marcha sur le Lintz. Le 4ᵉ corps se trouvant isolé et exposé à se heurter contre des fractions considérables de l'armée autrichienne, il sut allier la prudence à l'audace. Mais la témérité d'un général de brigade qui n'attendit pas le reste de sa division pour enlever le pont de la Basse-Traun, donna lieu à Eberaberg à une échauffourée; la nécessité de le soutenir changea cette action en un combat sanglant qui se termina, du reste, à notre avantage.

Arrivé devant Vienne, Massena ayant reçu de l'Empereur ordre de tourner cette capitale et de s'emparer du faubourg de Léopoldstadt, rejeta l'ennemi dans le Prater. Chargé de protéger la construction d'un pont à Ebersdorf et d'opérer le passage du Danube, il fit occuper l'île Lobau par la division Molitor, déboucha le 21 mai sur la rive gauche du fleuve avec le 4ᵉ corps, et s'établit à Aspern et Essling après avoir reployé les troupes légères autrichiennes. Le reste de l'armée se disposait à le suivre sur la rive gauche, mais la rupture des ponts, en retardant son passage, exposa Massena à recevoir avec moins de 30,000 hommes le choc des Autrichiens. Acculé dans la presqu'île entre Aspern et Essling par l'immense supériorité des forces de l'archiduc, le maréchal lui fait face, et le maintient à dis-

tance jusqu'à la nuit, dont on profite pour rétablir les ponts, ce qui permet au corps de Lannes et à la garde de venir le rejoindre. Le 22, au point du jour, Napoléon reprit l'offensive, et se disposait à enfoncer le centre de l'archiduc lorsqu'un nouvel accident survenu au grand pont, en arrêtant encore le passage des troupes, changea la face du combat, et força les Français à céder aux Autrichiens le terrain qu'ils avaient gagné. Massena, chargé de la défense d'Aspern, oppose alors une résistance héroïque aux efforts réunis pour l'accabler. Les jardins, les clôtures, les maisons sont pris et repris quatorze fois; en vain les morts s'amoncèlent et le village est en feu, il court l'épée à la main au milieu des flammes et des débris, ranime les courages qui mollissent et oppose à ce danger pressant une présence d'esprit admirable. Essling n'avait pu être défendu avec le même bonheur, et, après que le duc de Montebello eut été mis hors de combat, l'Empereur perdit l'espoir de réunir le jour même le reste de son armée sur la rive gauche, repassa le Danube, ordonna la retraite dans l'île Lobau et chargea Massena de la diriger. Le maréchal se fit un point d'honneur de n'abandonner aucun trophée à l'ennemi; après avoir fait évacuer tous les blessés et ramasser les armes sur le champ de bataille, il se replia en manœuvrant sur les ponts qu'il repassa seulement le lendemain matin avec l'extrême arrière-garde.

Ainsi, dans cette journée où le salut de l'armée française avait été compromis par des circonstances indépendantes de l'habileté de son chef, ce furent encore l'expérience et la valeur de Massena qui sauvèrent l'honneur de nos armes. Mais la lutte n'était que suspendue; avant de la reprendre il fallait faire de grands préparatifs pour la rendre décisive; le dévouement et l'activité de Massena ne se démentirent pas dans cette nouvelle période de la campagne. Il suivit avec la plus grande assiduité tous les travaux qui s'exécutèrent dans l'île Lobau et aux environs, soit pour

l'établissement des batteries, soit pour leur armement ou la construction des ponts. « Voici mon bras droit, » dit un jour Napoléon à son état-major en s'appuyant affectueusement sur le maréchal; et il avait raison, car nul n'approchait autant de lui, pour le coup d'œil, l'activité et l'ardeur. Dans la dernière tournée qu'ils firent ensemble la veille de la bataille de Wagram, Massena fit une chute de cheval qui froissa violemment sa jambe gauche; Napoléon, craignant qu'il ne fût dans l'impossibilité de commander, songea d'abord à lui donner un successeur; mais le maréchal l'ayant assuré que ses souffrances ne l'empêcheraient pas de suivre tous les mouvements en calèche, Napoléon envoya, pour le suppléer au besoin, le général Reille, son aide-de-camp, qui avait rempli les mêmes fonctions auprès de lui pendant près de dix ans; et par ce procédé plein de délicatesse prouva tout le cas qu'il faisait du maréchal.

Dans la journée du 6 juin, Massena, après le passage du Danube, eut le commandement de l'aile gauche de l'armée. Il s'empara d'Ebersdorf, et, prenant à revers tous les retranchements que l'archiduc avait fait établir vis-à-vis l'ancien point de passage, battit et refoula le corps de Klenau qui les défendait, tandis que le centre marchait sur Aderklaa et que la droite se portait sur Neusiedel. L'attaque du Rusbach par le centre et la droite ayant échoué dans la soirée faute d'ensemble, Napoléon ordonna à Massena de marcher le lendemain sur Aderklaa, et de détacher la division Boudet à Aspern afin de couvrir les ponts; le duc d'Auerstaedt devait attaquer de nouveau Neusiedel, et le corps de bataille au centre, attendre que l'archiduc eût démasqué ses projets. Mais ce prince, reprenant l'offensive, avait déjà culbuté les Saxons au delà d'Aderklaa, lorsque Massena survint avec 3 divisions d'infanterie et 2 de cavalerie. De la calèche découverte où il était retenu comme le maréchal de Saxe à Fontenoy, il dirige aussitôt la division Carra-Saint-Cyr sur Aderklaa, quand le prince Charles, ar-

rivant avec des réserves, ranime le courage des troupes de Bellegarde et culbute la division Saint-Cyr sur celle de Molitor. En vain le prince de Ponte-Corvo revient à la charge après avoir rallié les Saxons, son infanterie est repoussée, sa cavalerie mise en déroute, et Massena se voit obligé de la faire charger, de peur qu'elle n'entraîne les débris de la division Saint-Cyr.

Cependant les Autrichiens, en se prolongeant sur la droite, avaient culbuté la division Boudet à la tête des ponts, lui avaient enlevé son artillerie et s'apprêtaient à couper l'armée française du fleuve. Dans ce moment où tout semblait désespéré, l'Empereur, qui a enfin deviné les projets de son adversaire, vient rejoindre Massena, monte dans sa calèche et lui explique son plan nouveau. Aussitôt, le 4e corps, remplacé par la garde impériale, retourne vers Aspern pour attirer à lui les efforts de l'archiduc, tient en respect la moitié de l'armée autrichienne répandue dans la plaine entre Aderklaa et Aspern, et donne le temps au reste de l'armée d'opérer un grand changement de front sur la gauche. Quand il voit la redoutable colonne conduite par Macdonald percer le centre de l'armée autrichienne et arriver vers Sussenbrunn, il exécute une contre-marche, et ce mouvement fait avec vigueur contribue puissamment au gain de la bataille.

Le 4e corps poursuivit l'armée autrichienne dans sa retraite sur la route de Bohême, et lui livra des combats à Korneuburg, Stockerau, Hollabrunn, Schœngraben et Guntersdorf, en sorte que l'archiduc ne put la rallier qu'à Znaym derrière la Taja, à l'embranchement des routes de Hongrie et de Bohême. Attaqué par Massena et par Marmont sur les deux rives, l'ennemi y aurait probablement été défait et coupé de son unique route de retraite, si après douze heures de combat il n'eût demandé un armistice. Dans cette dernière affaire, le maréchal, encore tout brisé de sa chute, fut forcé de quitter sa voiture afin de ne pas tomber entre

les mains des Autrichiens, et à l'instant où il posait pied à terre pour se faire mettre en selle, un boulet emporta sa calèche.

Si, comme tout portait à le croire, la guerre avait continué, Napoléon destinait Massena à opérer en Bohême avec son corps d'armée et ceux des ducs de Dantzick et d'Abrantès, c'est-à-dire à la tête de 80,000 hommes. Mais la paix fut signée à Vienne, et, en récompense de ses services pendant cette campagne, il reçut le titre de prince d'Essling, auquel fut attachée la jouissance du château de Thouars pour lui et ses descendants. Peu de temps après, Napoléon épousa l'archiduchesse Marie-Louise. Massena regarda cette alliance comme très-impolitique, et, malgré la distinction avec laquelle la nouvelle impératrice le traita toujours, il redoubla d'assiduité à la Malmaison.

Le traité de Vienne ne laissa pas un long repos au maréchal; il avait à peine passé huit mois à Rueil lorsqu'il fut investi, presque malgré lui, d'un grand commandement en Espagne. A cette époque le duc de Dalmatie venait d'échouer dans sa tentative pour reprendre le Portugal, qui servait aux Anglais de place d'armes et d'où ils menaçaient le nord, le centre et le midi de la Péninsule. Napoléon, en promettant 70,000 hommes à Massena, lui peignit cette conquête comme très-facile; et, en effet, s'il n'avait eu affaire qu'à l'armée anglaise, l'expédition eût pu être terminée en moins de six semaines; mais celle de sir Arthur Wellesley, forte à elle seule d'environ 36,000 hommes, était soutenue par autant de troupes portugaises, par les milices et plusieurs divisions de l'armée espagnole, ainsi que par les guerillas portugaises et espagnoles agissant constamment sur nos flancs et nos derrières.

Il fallait d'abord soumettre les places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeyda, défendues par de bonnes garnisons, en présence d'une armée de secours plus forte que l'armée assiégeante, et, ces places conquises, s'enfoncer dans un pays

sauvage et presque inconnu dans lequel l'ennemi ne laissait aucune ressource.

C'est seulement à son arrivée à Valladolid que le maréchal, étranger jusqu'alors à ce nouveau théâtre de guerre, put se faire une véritable idée des obstacles à surmonter. Toutes les troupes de son armée n'étaient point encore réunies, il n'y avait sur la frontière que les corps des ducs d'Elchingen et d'Abrantès, et le parc de siége enfin, en route de Bayonne, n'était point encore arrivé. La ruine du pays qui s'étend entre Valladolid et Ciudad-Rodrigo fit perdre un temps précieux à réunir le matériel, et ce ne fut qu'après vingt-cinq jours de siége, dont quinze de feu, que Ciudad-Rodrigo tomba en notre pouvoir; mais son armement servit à compléter le parc de siége d'Almeyda, dont on se rendit maître après treize jours d'attaque.

Un général plus entreprenant que sir Wellesley eût trouvé une belle occasion d'attaquer l'armée française, alors qu'occupée des travaux du siége, elle eût à peine pu mettre 25,000 hommes en ligne derrière la Coa et fournir les escortes nécessaires aux convois de vivres et de munitions; mais il ne bougea point, et dès qu'il apprit la reddition d'Almeyda, il battit en retraite sur Coïmbre. Massena, ayant réorganisé son armée, que l'Empereur avait déjà affaiblie du quart de ses forces, se mit à la poursuite des Anglo-Portugais et les atteignit aux environs de Busaco, où Wellesley attendait résolument la bataille. La position des Anglais, quoique très-forte, pouvait être tournée par la gauche; et si les reconnaissances que Massena en avait ordonnées eussent été bien faites, on aurait attaqué de revers et jeté l'armée ennemie sur le Mondego. Mais ces reconnaissances ne se firent pas ou se firent mal, et, le terrain ne permettant pas à Massena d'embrasser l'ensemble du champ de bataille, il ne put changer à temps ses dispositions et donner aux attaques de Ney et de Reynier l'ensemble qui en eût probablement assuré le succès.

La bataille fut sanglante et demeura indécise; et, dans la situation des partis, tout combat non couronné par la victoire pouvait être considéré comme un revers. Toutefois les troupes ne furent point ébranlées de cet échec, seulement il développa les tristes germes de mésintelligence existant déjà entre le général en chef et ses lieutenants. Par bonheur on découvrit un chemin qui permit de tourner le lendemain l'armée anglaise et de la rejeter sur Coïmbre, d'où elle se retira ensuite sur Lisbonne. La nécessité de réparer les équipages, d'organiser des moyens de transports et de créer des hôpitaux fit perdre un temps précieux dans cette ville, et quand l'armée française arriva sous les murs de la capitale, elle trouva les alliés en position derrière trois lignes formidables de retranchements hérissés de batteries.

Le maréchal, après une reconnaissance de ces lignes, ne crut pas possible de les enlever de vive force; mais, jugeant que son adversaire ne pourrait s'y maintenir longtemps avec une armée aussi considérable, il prit la résolution de s'établir en avant, et d'attendre l'occasion de les attaquer. Ce parti paraissait fort sage, car les subsistances des troupes anglo-portugaises, ainsi que de la capitale, dont la population était doublée par l'affluence des réfugiés à la suite de l'armée, dépendaient de l'arrivage des grains à l'embouchure du Tage, soumis à toutes les chances maritimes.

On était alors au 29 octobre et sans aucune nouvelle de France, les communications avec l'Espagne ayant été interceptées dès les premiers jours de l'invasion; Massena ignorait si les officiers dépêchés à l'Empereur avaient pu échapper aux embuscades. Il se décida alors à faire accompagner jusqu'à Ciudad-Rodrigo le général Foy, qui fut chargé d'instruire l'Empereur des événements et de presser l'envoi des renforts promis.

L'armée française s'établit donc dans un camp retranché en face des lignes, et Massena résolut de construire un pont sur le Tage pour manœuvrer sur les deux rives et vivre avec

les ressources de l'Alentejo; n'ayant pu y parvenir et se voyant à la veille de périr par la famine, il revint sur ses pas et s'établit solidement à Santarem, où l'administration, en régularisant la maraude, trouva moyen de faire vivre l'armée.

Le général Gardanne, qui avait été laissé sur les derrières pour presser l'approvisionnement des places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeyda, s'était mis en route avec les hommes sortis des hôpitaux pour rejoindre l'armée; mais dès les premières marches, ajoutant trop légèrement foi au bruit de notre retraite, il se replia précipitamment et ne se remit en route que quelque temps après, appuyé par la division Conroux du corps de d'Erlon. Massena ayant besoin de renfort, la retint auprès de lui dans l'attente d'une bataille inévitable et prochaine, et se maintint plusieurs mois dans sa position; lorsque l'épuisement du pays l'obligea de la quitter, il résolut de se jeter de l'autre côté du Tage à l'aide d'un équipage de pont créé par le général Éblé. Forcé d'abandonner ce projet, faute de ressources et par l'impossibilité où se trouva le maréchal Soult de pousser un détachement dans l'Alentejo, il se décida enfin à quitter le Portugal. Au moment de commencer la retraite, il dépêcha de nouveau le général Foy à Paris pour en informer l'Empereur. De fatales dissensions éclatèrent alors entre Massena et ses lieutenants, qui prétendaient lui imposer leurs plans; toutefois le mouvement rétrograde s'opéra avec autant de bonheur que de régularité, et durant les quarante myriamètres qui nous séparaient de la frontière d'Espagne, lord Wellesley, nous suivant pied à pied, nous livra plusieurs combats d'arrière-garde, sans parvenir, non-seulement à nous entamer, mais à prendre un homme, une pièce d'artillerie ou un caisson. Massena ramena l'armée saine et sauve dans la province de Salamanque et prête à reprendre l'offensive aussitôt qu'elle serait suffisamment reposée et qu'on aurait réparé son habillement et sa chaussure. A peine

s'établissait-elle dans ses quartiers de rafraîchissements que les Anglais assiégèrent Almeyda. Aussitôt Massena se remet en marche pour rallier la garnison de cette place et trouve Wellington en avant des rochers de la Coa dans une position contraire à tous les principes de l'art de la guerre. Il le fait tâter dans un premier combat; puis, tombant brusquement sur sa droite, il la fait tourner sur les hauteurs de Pozo-Velho par la cavalerie de Montbrun, et la met en désordre; si la cavalerie de la garde n'avait été retenue par des considérations de discipline, le maréchal eût certainement remporté ce jour-là une victoire éclatante sur l'armée anglo-portugaise. Malheureusement ce contre-temps, auquel il était loin de s'attendre, changea les rôles et permit à lord Wellington de prendre une attitude imposante à quelque distance en arrière sur la crête d'un plateau. Néanmoins, après un examen rapide de la nouvelle ligne des Anglais, Massena entrevoit la possibilité d'enfoncer leur centre et déjà la majeure partie de ses troupes est réunie pour frapper le coup décisif, mais le manque de munitions lui enleva une seconde fois la victoire.

Dégoûté enfin par les fatigues et les ennuis de cette guerre, il avait sollicité plusieurs fois son rappel, et venait de renouveler ses instances à l'Empereur lorsque le général Foy lui en apporta l'ordre.

Le mécontentement de Napoléon était à son comble; le duc de Raguse, successeur du maréchal, avait articulé contre lui une dénonciation d'autant plus odieuse, qu'étant depuis le 7 mai sur les lieux, il en connaissait mieux que personne toute la fausseté. L'Empereur refusa d'abord de recevoir Massena, qui allait, non pour solliciter l'indulgence, mais réclamer la justice qui lui était due. Il écrivit à l'Empereur :

« Sire, depuis mon arrivée à Paris je n'ai point pu
» avoir l'honneur d'être présenté à Votre Majesté. Le re-
» tard que m'annonce encore votre major-général m'af-

» flige vivement; après une des campagnes les plus péni-
» bles que j'aie faites, il m'est bien douloureux de penser
» que Votre Majesté n'a pas eu sous les yeux mes rapports
» sur les opérations et les différentes situations de l'armée
» de Portugal. Sire, je vous supplie de m'accorder une au-
» dience dans la journée de demain; j'ose espérer que je
» convaincrai Votre Majesté que je n'ai pas cessé de justi-
» fier la confiance dont elle m'a honoré et que j'ai mis dans
» l'accomplissement de mes devoirs en Portugal tout le zèle
» et le dévouement dont je suis capable. Je réclame cette
» audience comme une grâce à laquelle je devrai de jouir
» toujours de vos bontés et d'un repos, dont me privent les
» marques de votre mécontentement. »

Cette audience lui fut enfin accordée. Napoléon l'accueillit avec une froideur dédaigneuse : « Eh bien! prince d'Essling, dit-il, vous n'êtes donc plus Massena? — Plût à Dieu pour Votre Majesté, sire, et pour la France! — Je ne vous comprends pas. — C'est que, la cause de nos revers n'étant qu'en moi, le mal serait réparable. — Expliquez-vous. » Massena, dans un tableau rapide et coloré par une indignation longtemps contenue, déroula alors devant l'Empereur étonné tous les embarras que lui avaient suscités ses lieutenants. « Et comment, s'écria-t-il, m'était-il possible de surmonter tant de difficultés renaissantes? qu'est-ce qu'une armée où le chef est à la merci de ses subordonnés? Sire, le mal est profond, il s'étend à toute la péninsule. Partout règnent la jalousie, l'envie, les mauvaises passions; ici la rapacité trafique des prisonniers, là le nom français est rendu exécrable par des rapines et une honteuse cruauté, nulle part le respect pour soi-même et le dévouement à la patrie. Sire! au nom de vous-même et pour le salut de l'empire!... » Napoléon, marchant à grands pas, écoutait Massena; ce monarque, d'ordinaire si impassible, s'abandonnait à une exaltation croissante; des paroles saccadées s'échappaient de sa bouche : « Ces hommes!...

comme ils me servent!... ils me doivent tout!... quelle corruption!... » Puis, s'arrêtant tout à coup devant Massena, il lui tendit la main. — « Allons, Massena, j'en conviens, j'ai été bien trompé sur votre compte. — Sire, je vous demande justice. — Vous avez ma confiance. — Mais ma gloire, mon nom déshonoré aux yeux de l'Europe et de l'armée? — Je ne puis! ces secrets terribles il faut les étouffer; que penserait l'ennemi? Ils n'ont que trop transpiré déjà! — Ainsi on dira de Massena qu'il sut vaincre pendant vingt ans, et que, devenu vieux, il échoua misérablement devant un Anglais. — L'histoire vous rendra justice après moi, vous retournerez en Espagne, vous y aurez de grands pouvoirs, vous vous montrerez ce que vous êtes. — Sire, je ne veux plus servir que sous vos yeux. — Non, ils diraient que je vous ai pardonné! »

Telle fut, après dix-neuf ans de guerre, la dernière campagne de Massena; plus heureux que la plupart de ses frères d'armes, il avait eu le bonheur d'échapper sans blessure à tous les combats; mais sa vigoureuse constitution étant altérée par les fatigues de cette année où il avait déployé toute l'activité de sa jeunesse, il renonça momentanément à la carrière active. L'année suivante, après les revers du duc de Raguse et la retraite de l'armée du centre sur Valence, il fut nommé général en chef en Espagne; cette fois l'étendue de ses pouvoirs lui aurait permis de briser les résistances et de se faire obéir; aussi Joseph, en le félicitant de sa nomination, se réjouit de ce choix qui faisait espérer un prompt changement dans l'état des affaires. Malheureusement, à peine arrivé à Bayonne, Massena tomba dangereusement malade et demanda un congé.

Il se rendit à Nice, sa patrie, dont le doux climat contribua autant qu'un repos absolu à lui rendre, sinon la santé, du moins l'existence supportable, et il entrait en convalescent lorsque Napoléon, de retour de la malheureuse expédition de Russie, voulant utiliser son zèle dans la limite des

forces qui lui restaient, le nomma, le 16 avril 1813, gouverneur de la 8e division militaire, alors menacée par les armements de l'Angleterre. Cette charge nouvelle lui donnait le commandement supérieur des troupes de terre et de mer, ainsi que des gardes nationales. Ainsi, par un hasard singulier, il eut, vers la fin de sa carrière, la tâche de défendre une place à la conquête de laquelle il avait contribué à son début.

Aussitôt toute son attention fut tournée vers la côte et il s'entendit avec le vice-amiral Émériau pour la mettre en état de défense depuis l'embouchure du Rhône jusqu'au Var. Ce n'était pas chose facile, vu le manque d'artillerie, de ressources et de personnel. Il porta d'abord sa sollicitude sur le golfe de Marseille, où il fit armer les batteries des mouillages de l'Estaque, du Frioul et de Doume. Le port et le golfe de la Ciotat l'occupèrent ensuite : comme les corvettes y trouvaient un bon port de relâche, et que les frégates mêmes pouvaient y mouiller à l'abri de quelques batteries, il en fit élever une sur l'île Verte destinée à être appuyée par une tour modèle. Il fit renforcer, à Toulon, les batteries de Carqueranne, de Mord'huy et de l'Aiguillon, qui, au moyen d'affûts exhaussés, croisèrent parfaitement leur feu et protégèrent la petite anse des Canniers, où les Anglais auraient pu opérer un débarquement nocturne pour pénétrer dans la presqu'île de Sepet. Il entoura la batterie de Mord'huy d'un mur crénelé; enfin, pour assurer la rade et la baie d'Hyères, des ouvrages et des batteries furent exécutés sur différents points du continent et sur les pointes avancées des îles de Porquerolle, Porto-Cros, Bagau et du Levant. En outre, Massena, sentant l'importance de cette station maritime, qui était la plus exposée, fit travailler activement à des fortifications intérieures, et tint constamment sur les îles des garnisons aussi fortes que possible.

La fin de la campagne de 1813 le surprit dans ces tra-

vaux : déjà les armées alliées menaçaient nos frontières du Nord, de l'Est et du Midi, et ses forces ne lui permettaient plus de voler à la défense de la patrie, comme vingt ans auparavant. Que de tristes réflexions lui inspira le changement des hommes et des choses ! Alors l'esprit de parti se fondait sous le souffle du patriotisme, la France se levait tout entière et repoussait l'invasion, pour propager ensuite au loin les conquêtes de la liberté ; maintenant les peuples de l'Europe, soulevés par leurs souverains au nom des principes que nous avions proclamés, allaient poser un pied insolent sur le théâtre de nos premiers succès. Quelques semaines plus tard, le maréchal, à peu près délivré de toute crainte sur l'invasion immédiate de la 8e division militaire, suivit de l'œil avec angoisse les mouvements des armées coalisées. Quand le duc de Castiglione eut réuni à Lyon les éléments de l'armée destinée à arrêter les progrès du comte de Bubna, il dirigea sur cette ville tous les détachements qu'il put distraire sans danger de la 8e division, et activa la mobilisation des gardes nationales.

Bientôt le cours des événements généraux, dont le contre-coup se fit violemment ressentir sur les populations impressionnables du Midi, força Massena à détourner les yeux du cœur de la France, et à donner tous ses instants à l'administration intérieure de la 8e division. Les officiers de marine et aspirants hollandais embarqués sur la flotte de l'amiral Émériau, s'appuyant sur la situation politique de leur pays, donnèrent leur démission à cette époque et demandèrent à être déliés du serment de fidélité à Napoléon. On ne pouvait sévir contre des hommes dont ce procédé prouvait la loyauté, ou grossir les rangs ennemis d'officiers qui s'étaient formés parmi nous. Le maréchal, dans cette position perplexe, autorisa l'amiral Émériau à les envoyer au fort Lamalgue et enjoignit au commandant de les traiter avec égards. Il prit ensuite ses mesures pour faire approvisionner, pendant trois mois, Toulon, Antibes et

Montalban, et convertit le lazaret de Marseille en dépôt pour les prisonniers de guerre internés dans le Midi, dont l'affluence augmentait tous les jours.

Les mesures de police et d'administration, devenues forcément vexatoires par la gravité des circonstances, disposaient la population à la résistance. Après la levée des 300,000 hommes, une quantité considérable de réfractaires s'était répandue dans les campagnes; la mise en activité d'une partie des conscrits de 1815 en augmenta le nombre. Encouragés par la sympathie des habitants qui les cachaient, ils se réunissaient inopinément en bandes nombreuses et armées, parcouraient le pays, empêchaient les recrues de joindre leurs corps, et faisaient une guerre continuelle à la gendarmerie et aux autorités locales; dans le nord du Luberon ils livrèrent même un combat sanglant aux troupes qu'on avait mises à leur poursuite. (Voir *Pièces justificatives*, *n°* 8.)

Des désordres aussi graves dans un pays français, depuis des siècles, donnent l'idée de ce qu'ils pouvaient être dans les départements que les mêmes liens de nationalité ne nous rattachaient pas. Celui des Alpes-Maritimes surtout, travaillé par les agents de l'ancien roi de Sardaigne, n'était plus tenable pour les employés du gouvernement impérial, et l'autorité militaire n'avait point de forces pour s'opposer au débordement des passions ennemies. (Voir *Pièces justificatives*, *n°* 9 A, B, C.) Voulant remédier autant que possible à l'impuissance des autorités civiles, Massena réunit tous les détachements disponibles sous les ordres de son chef d'état-major et organisa plusieurs colonnes mobiles qui saisirent un grand nombre de réfractaires, et forcèrent les autres à se cacher. Il encouragea ensuite et facilita de tout son pouvoir les démarches de MM. Lercario, Floquin et Colavier d'Albizzi, qui levèrent deux corps francs dans les Bouches-du-Rhône.

Le dernier acte du drame touchait alors à sa fin. Le duc

de Castiglione avait évacué Lyon immédiatement après le combat de Limonest, s'était retiré derrière l'Isère, et en avait détruit les deux ponts. Massena, sans soupçon contre son ancien frère d'armes, crut, d'après sa correspondance (voir *Pièces justificatives, n°* 10), que le prince de Hesse-Hombourg se réunirait à Wellington pour opérer dans le Midi, déjà menacé par les troupes de débarquement de lord Bentinck; il approuva donc la résolution de son collègue de se replier sur Toulon si la 8e division était attaquée.

Dans l'état actuel des choses, le maréchal ne pouvait lui être utile qu'en activant et protégeant le départ des convois de vivres et de munitions pour l'armée de Lyon; mais la rapidité des événements ne lui en donna pas le loisir; les grandes calamités, comme la foudre, tombent inopinément, et le bruit s'en répand avec la rapidité de l'éclair : le bulletin adressé par le duc de Bassano au préfet de l'Allier, annonçant la reddition de Paris, arriva au comte Thibaudeau par l'intermédiaire des préfets de la Haute-Loire et du Gard; celui-ci le transmit à l'amiral Gantheaume, qui l'envoya au maréchal. (Voir *Pièces justificatives*, *n°* 11, A, B.) Cette nouvelle fut bientôt suivie de celle d'un mouvement royaliste à Bordeaux : alors pour raviver le patriotisme, Massena approuva la circulaire adressée par le comte Thibaudeau aux maires de son département, et la fit répandre dans toute la 8e division. Le 14 avril, le général Dupont lui annonça l'abdication de Napoléon et l'établissement d'un gouvernement provisoire. Voyant alors que ses camarades y avaient presque tous donné leur adhésion, il fit taire ses répugnances, envoya la sienne et se rallia franchement à la cause dont le triomphe lui semblait le seul garant de l'indépendance du pays; quelques jours après, il fit sa soumission au duc d'Angoulême.

Depuis longtemps son affection pour l'empereur s'était refroidie, quoiqu'il eût toujours respecté en lui le chef de l'État; mais il avait conservé pour ses frères Joseph et Lu-

cien une amitié sincère, et il leur en prodigua les témoignages dans les épreuves qu'ils subissaient. (Voir *Pièces justificatives*, n° 12.)

Maintenu par Louis XVIII gouverneur de la 8e division militaire, Massena vint à Paris vers la fin de mai, reçut un accueil bienveillant du roi, qui le nomma commandeur de Saint-Louis le 24 septembre, et s'il ne fut pas créé pair de France, c'est qu'il lui fallait d'abord obtenir des lettres de grande naturalisation. A la sollicitation du commerce de Marseille, il s'employa néanmoins avec tant de chaleur auprès de ses anciens collègues, que la franchise de ce port fut votée à l'unanimité.

Massena n'était point sans inquiétudes sur l'avenir des institutions libérales, livrées à une famille imbue de préjugés funestes, en lutte depuis vingt-cinq ans contre les principes régénérateurs, et ramenée par l'étranger. Il pensait qu'à moins d'une sagesse surhumaine, Louis XVIII ne saurait concilier les vœux des hommes de l'Empire et ceux des partisans de la Restauration; la charte octroyée, les mesures politiques et administratives qui furent son complément, en fournirent la preuve, et ce qui se passa bientôt après dans l'armée justifia toutes ses craintes. L'exil des corps réorganisés de la garde, la formation de la maison militaire du roi où furent appelés 2,000 jeunes gens étalant à Paris un luxe insolent, tandis que 30,000 braves officiers étaient exilés avec la demi-solde au lieu de leur naissance, semèrent des germes de mécontentement dans toute l'armée. Bientôt d'ailleurs les événements prouvèrent à Massena que le mal était plus profond qu'il ne le pensait.

Il était à Marseille, à 17 myriamètres de Cannes, quand Napoléon débarqua le 1er mars 1815. Il reçut le lendemain par courrier deux dépêches des généraux Morangis et Abbé, commandant l'arrondissement de Draguignan et le département du Var, qui annonçaient le débarquement de 50 hommes de l'ex-garde impériale, et les mesures prises par l'au-

torité locale pour arrêter la marche de cette petite troupe si on reconnaissait en elle des intentions hostiles.

Effectivement, le général Morangis avait fait partir pour le Muy 50 hommes du 87ᵉ, sous la conduite d'un capitaine, et la brigade de gendarmerie, qu'il avait suivie lui-même avec le préfet du Var. De son côté, le général Abbé, après avoir réuni à la première brigade de gendarmerie qui s'était portée au Muy, celles des environs de Draguignan et les détachements qui se trouvaient sous sa main, les avait tous poussés sur l'Estrelle, lieu de débarquement, et était parti en poste pour Draguignan en expédiant au général Lardenoy, commandant la place de Toulon, ordre de tenir prêts et sacs au dos les voltigeurs de sa garnison.

Jusqu'ici on ne faisait point encore mention de l'Empereur, et les mesures prises par le général Abbé durent paraître suffisantes à Massena pour arrêter, s'il y avait lieu, la marche de 50 hommes. Le lendemain, par de nouvelles dépêches du préfet et du général Abbé, il apprit que c'était un millier d'hommes dont le débarquement avait été opéré au golfe Jouan, et que ce corps, en marche vers les Hautes-Alpes, devait, selon toute probabilité, coucher le même jour à Digne. En effet, le soir l'Empereur entrait dans Barême, à 20 kilomètres au-dessous de la première de ces villes et à 14 myriamètres de Marseille, au moment même où ces nouvelles étaient transmises au maréchal.

L'imprévu de cette invasion et sa rapidité neutralisaient les dispositions de Massena; néanmoins il prit sur-le-champ toutes les mesures possibles pour arrêter les progrès de la colonne de l'île d'Elbe, et fit partir pour Aix, une heure après la réception des dernières dépêches, le général Miollis avec les 58ᵉ et 83ᵉ, qui formaient la garnison de Marseille, en lui donnant l'ordre de marcher sur Sisteron, où Napoléon devait certainement se rendre en quittant Digne, et de requérir l'appui des gardes nationales. Il adressa ensuite une proclamation aux Marseillais et fit délivrer des

cartouches à un bataillon de volontaires qui suivit, le 6, la colonne de Miollis. Mais le 4, jour où ce général sortit d'Aix, Cambronne était déjà maître de Sisteron et Napoléon entrait dans Gap à 12 myriamètres de là. De Sisteron, Miollis força de marche, et ne put cependant arriver à Gap que le 9 au matin. De leur côté, les généraux Rostolan et Loverdo se mirent en campagne; mais le 10 on apprit à Gap que Napoléon était entré le 7 à Grenoble. Déjà la défection se répandait dans les rangs de Rostolan; Massena, pour la prévenir dans les autres corps, fit rétrograder sur Aix les troupes de Miollis et rentrer à Marseille, sur la demande du maire de cette ville, les gardes nationales qui avaient pris part à cette poursuite sans se débander comme celles du Var. Le 11, il reçut enfin du ministre de la guerre, avec l'avis de la présence de Monsieur à Lyon et du duc d'Angoulême à Nîmes, l'ordre d'exécuter les mesures que prescriraient ces deux princes. Presque en même temps il apprit l'entrée de Napoléon à Lyon, et peu de jours après, son arrivée à Paris.

Ni les prodiges de cette marche de Cannes à la capitale, ni la retraite du roi, ni la défection de l'armée, ni la soumission des autres départements, ni même les ordres réitérés de l'Empereur ne purent ébranler Massena; il se rendit à Toulon, exigea des troupes un nouveau serment de fidélité au roi, et réprima les séditions excitées par les bonapartistes à Marseille, à Antibes et à Tarascon.

La préoccupation des esprits tournés vers le grand événement qui s'accomplissait alors au centre de la France ne permit pas au maréchal de prévoir un fait d'une haute gravité qui se perdit alors au milieu du tumulte des passions soulevées par le retour de l'Empereur. Le 14 mars les Anglais occupèrent Monaco, État indépendant placé, par les traités de 1814, sous le protectorat de la France, et Massena ne put, entraîné par la force et la rapidité des événements, joindre sa protestation à celle du duc de Valentinois. (Voir *Pièces justificatives* n° 13, A, B.)

Néanmoins, pour empêcher les Anglais de faire de semblables tentatives sur Antibes ou sur Toulon, le 16 il mit d'abord en état de siége la première de ces places, et ordonna de surveiller rigoureusement la rive droite du Var; ensuite, ayant appris que le 1er régiment Anglo-Sicilien, arrivé à Nice, allait être suivi de deux autres, et que les Anglais faisaient des embarquements considérables d'hommes, d'artillerie et de munitions, il recommanda la vigilance au général Abbé, et fit armer aussi bien que possible les batteries à gauche de la rade. Comme le rétablissement de la ligne sémaphorique aurait exigé deux ou trois mois, il mit du moins en état les postes de Secié, du Sepet et de Giens. Toutes ces mesures furent prises sous les yeux et avec l'entière approbation du duc d'Angoulême, qui prouva par là, que, malgré sa fâcheuse position, son cœur du moins restait français. Ces dispositions arrêtées, le maréchal dirigea sur Nîmes en toute hâte des cartouches et des effets d'armement et d'équipement pour le corps du prince; il activa la rentrée des contributions et organisa, sous les ordres du général Ernouf, 15 compagnies franches avec les gardes nationales de Marseille.

Mais enfin le duc d'Angoulême ayant été forcé par le maréchal Grouchy de capituler à La Palue et de quitter la France, Massena, voyant dès lors son dévouement sans objet et reconnaissant dans le triomphe merveilleux de l'Empereur le vœu général de la nation, ne voulut point livrer sa patrie à des déchirements intérieurs et à des discordes civiles; en conséquence il dépêcha son fils à Louis XVIII pour le prévenir qu'il ne devait plus compter sur lui, et se rallia au gouvernement impérial. La majeure partie des employés civils et militaires du Midi étant dévoués aux Bourbons ainsi que presque tous les habitants; il fallait une prudence bien grande pour opérer sans désordre un changement si brusque. Il réussit pourtant à mener cette entreprise hasardeuse à bonne fin, et fit flotter, le 10 avril, le

drapeau tricolore dans toute l'étendue de la division. Il expédia à tous les préfets l'ordre de dissoudre les gardes nationales levées par le duc d'Angoulême, et de réintégrer dans les magasins et arsenaux les armes et effets d'équipement qui leur avaient été distribués. Il fit remplacer les employés royalistes et l'on enferma au fort Lamalgue le préfet du Var qui voulait résister. Son énergie triompha de tous les obstacles; en trois jours les résistances les plus opiniâtres furent vaincues, et le ralliement de la 8e division s'opéra sans qu'on eût d'excès à déplorer.

La fermeté avec laquelle Massena avait soutenu l'un des derniers la cause royale, donna généralement à penser qu'il encourrait la disgrâce de Napoléon. Un jeune général qui avait été sous ses ordres s'offrit alors pour servir d'intermédiaire entre l'Empereur et lui; mais Massena, fort de sa loyauté, répondit avec fierté que, sa conscience ne lui reprochant rien, il ne craignait rien.

Le maréchal ne se trompait pas; Napoléon le connaissait depuis trop longtemps pour se méprendre sur son compte; aussi, à peine eut-il reçu sa soumission, qu'il le rappela à Paris, et le reçut comme un ancien ami dont il n'avait osé espérer le retour.

Massena ne l'aborda pas néanmoins sans émotion, mais la cordialité du sourire de l'Empereur le rassura avant même qu'il eût ouvert la bouche. « Eh bien! Massena, lui dit-il, vous vouliez donc servir de lieutenant au duc d'Angoulême pour me combattre? — Oh! sire; vous savez bien que le drapeau de la patrie est toujours le mien et que, si je me suis trompé, c'est involontairement. — Involontairement, bien! Cependant vous m'auriez rejeté dans la mer, si je vous avais laissé le temps de rassembler des forces? — Oui, sire, tant que je pus croire que vous n'étiez pas rappelé par la majorité des Français. » En faisant cette question l'Empereur devinait certainement la réponse, car il avait eu maintes preuves de la franchise du maréchal, aussi s'écria-

t-il : « C'est pour cela qu'il vaut infiniment mieux pour nous deux que l'événement ait ainsi tourné. Je regrette seulement que l'état de votre santé ne vous permette pas de partager avec moi les fatigues de la prochaine campagne. » En effet, la maladie cruelle qui le consumait depuis trois ans l'empêcha de prendre aucun commandement actif; mais, nommé membre de la chambre des pairs, il prit part aux travaux de cette assemblée dans sa courte et orageuse session.

Tant qu'il resta quelque doute à Napoléon sur l'accueil qui l'attendait en France, il se montra libéral et fit les plus belles promesses à la nation; mais, une fois rentré aux Tuileries, il manifesta ses tendances incorrigibles au pouvoir absolu, et l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire, en dessillant les yeux de tous, lui fit un grand nombre d'ennemis; aussi commit-il une faute grave en retournant à Paris après le désastre de Waterloo. A la tête de son armée, il aurait gardé un prestige qui devait nécessairement s'évanouir s'il se présentait seul devant une assemblée ennemie, qui lui attribuerait nos désastres.

Le bruit ayant couru qu'il était rentré dans la capitale avec l'intention de renouveler le 18 brumaire, la chambre des représentants se déclara en permanence et se constitua corps gouvernant. L'abdication de l'Empereur suivit naturellement cet acte intempestif de résistance, et une commission de cinq membres, dont trois pris dans son sein et deux dans la chambre des pairs, fut nommée pour vaquer aux soins du gouvernement intérimaire. La chambre nomma aussi le maréchal Macdonald généralissime des armées de terre et de mer, Lafayette commandant en chef, et le maréchal Oudinot commandant en second des gardes nationales de France; enfin elle déclara la guerre nationale, et néanmoins envoya cinq de ses membres au-devant des souverains alliés pour demander la paix.

Le premier acte du gouvernement provisoire fut d'investir Massena du commandement en chef de la garde na-

tionale de Paris, que jusqu'alors Napoléon s'était réservé, et bien qu'accablé par ses infirmités, il ne crut pas devoir refuser ce fardeau. Cette garde nationale se composait alors de 12 légions à 4 bataillons, de 24 bataillons de tirailleurs fédérés, formés d'artisans et d'ouvriers soldés par la ville de Paris, commandés par des officiers et sous-officiers tirés de la ligne, et de 10 compagnies d'artillerie formées des élèves volontaires des écoles de droit et de médecine, et des lycées impériaux, âgés de dix-sept ans accomplis.

Les 48 bataillons de garde nationale sédentaire, sur un effectif de 36,951 hommes dont 25,518 armés et équipés, fournissaient journellement 4,239 hommes pour le service des 61 postes de l'intérieur. Les tirailleurs, au nombre de 14,103 hommes, étaient répartis dans les faubourgs extérieurs, et on exerçait dans l'intérieur de la ville les 900 canonniers volontaires. (Voir *Pièces justificatives*, n° 14, A, B.) Le maréchal, sans se dissimuler tout ce que sa nouvelle position entraînerait de dégoûts et de responsabilité, se dévoua néanmoins avec un courage politique bien rare à cette époque; il seconda de toute son énergie les mesures de sûreté générale prescrites par le gouvernement provisoire, tint sur le meilleur pied cette milice citoyenne, et arrêta une répartition éventuelle de la garde nationale pour la défense des fortifications extérieures, basée sur l'abandon de la ville à ses propres forces, et sur le petit nombre de troupes de ligne présentes à Paris. (Voyez *Pièces justificatives*, n° 15.)

S'il eût été vrai, comme les alliés l'avaient d'abord publié, qu'ils n'eussent fait la guerre qu'à Napoléon, il ne leur restait plus de motif pour continuer à envahir notre territoire après son départ pour Rochefort. Mais les propositions des commissaires du gouvernement n'arrêtèrent point leur marche sur Paris, et ils apportèrent tant d'obstacles et de retards au retour de ces envoyés, qu'on aurait dû y reconnaître la perfide intention des étrangers et se hâter d'organiser la défense nationale.

Cependant les débris de l'armée défaite à Waterloo s'étaient, comme par enchantement, ralliés en avant de Paris, et occupaient le 28 juin les positions qui le couvrent immédiatement sur la rive droite de la Seine, où tout paraissait disposé pour livrer une grande bataille. Le comité de défense, institué par l'Empereur avant son départ pour Waterloo, avait pris des mesures qui devaient faire croire à une résistance opiniâtre; la ligne de défense extérieure avait été partagée en divisions et subdivisions dont les commandants étaient désignés. (Voir *Pièces justificatives*, n°s 16 et 17.) L'enceinte en terre commencée dès le mois de mai était terminée sur quelques points, comme Belleville et Montmartre, et l'armement, quoique incomplet, se trouvait déjà dans un état respectable. (Voir *Pièces justificatives*, n° 18.) Les troupes brûlaient de venger leur défaite; dans la garde nationale même, nombre de patriotes et d'anciens militaires (voir *Pièces justificatives*, n° 19) s'offraient volontairement pour combattre à côté de l'armée, forte de 73,500 hommes, dont 14,000 de cavalerie avec une nombreuse artillerie. La fortune nous présentait les chances les plus favorables; les Prussiens, entraînés par la haine, s'étaient imprudemment avancés en laissant les Anglais à deux journées derrière eux; les Bavarois se trouvaient encore à dix ou douze marches, et les Autrichiens et les Russes à vingt ou vingt-cinq.

Malheureusement, après l'abdication de l'Empereur, il n'existait plus de général en chef. Le duc de Tarente, nommé par les représentants, n'avait point accepté, et aucun maréchal après lui n'osait assumer la responsabilité du commandement; restait le ministre de la guerre, prince d'Eckmühl, qui pouvait bien transmettre les ordres du gouvernement, mais n'avait point qualité pour en donner en son nom propre.

Cette absence de commandant facilita les menées du duc d'Otrante, qui, gagné depuis longtemps à la cause des royalistes et sentant que la victoire dont nous avions toutes les

chances perdrait entièrement les Bourbons, effraya ou gagna quelques-uns des chefs militaires, et, résumant la défense de la France dans celle de la capitale, persuada à ses collègues de prendre l'avis des généraux et des membres influents des chambres.

Le 1er juillet, la commission du gouvernement manda auprès d'elle plusieurs pairs et représentants membres des bureaux des deux chambres, les maréchaux prince d'Essling, ducs de Dantzick et de Dalmatie, ainsi que les généraux de l'artillerie et du génie Evain et Deponthon et les généraux Gazan et Duvernet. La discussion fut animée, et, chose remarquable, la majorité des fonctionnaires civils penchait pour la résistance, contre l'avis des militaires, soutenant que l'armée était trop faible pour défendre les positions qui couvrent immédiatement Paris sur les deux rives, et l'enceinte trop imparfaite pour le protéger contre une attaque de vive force. Plusieurs représentants prétendirent au contraire que l'armée suffirait à sa tâche et ferait face partout, et sur l'objection qu'on exposerait la ville à une ruine certaine, en risquant sa défense, l'un d'eux cita les exemples de Naples, Vienne, Berlin et Madrid pris deux fois par les armées françaises sans avoir été ravagés ou détruits. Les esprits s'échauffèrent; Carnot et Grenier, les deux membres de la commission les plus capables de l'entraîner, se montraient disposés à partager l'avis des militaires, et entraient si bien en cela dans les vues secrètes de Fouché, qu'il se hâta de renfermer la question dans les limites du point de vue militaire, et insista sur les dispositions de lord Wellington à conclure un armistice.

Par ordre du gouvernement provisoire le prince d'Eckmühl convoqua donc le soir à la Villette un conseil où furent appelés tous les maréchaux présents à Paris, les généraux commandant les corps, le général Gazan et les chefs de l'artillerie et du génie. Le conseil assemblé, on lui posa les questions suivantes :

1° Quel est l'état des retranchements et leur armement tant sur la rive droite que sur la rive gauche?

2° L'armée peut-elle défendre les approches de Paris, même sur la rive gauche de la Seine?

3° L'armée pourrait-elle recevoir le combat sur tous les points à la fois?

4° En cas de revers, le général en chef pourra-t-il réserver ou recueillir assez de moyens pour s'opposer à l'entrée de vive force?

5° Existe-t-il des munitions suffisantes pour plusieurs combats?

6° Enfin peut-on répondre du sort de la capitale et pour combien de temps?

Il résultait de la combinaison de ces questions qu'une seule réponse négative annulerait toutes les affirmatives. La séance devint orageuse; Massena fut de l'avis de la majorité, et motiva son opinion sur l'impossibilité de recevoir la bataille à la fois sur les deux rives et de s'opposer à l'enlèvement de vive force de la capitale. Un des membres lui ayant objecté qu'il avait défendu Gênes dans des conditions bien plus désavantageuses, il répondit que cette place était couverte par trois enceintes, dont l'une de forts détachés et les deux autres continues, la première permettant de tenir l'ennemi hors de portée de canon de la ville, tandis que l'enceinte de Paris ne mettait pas les quartiers les plus populeux à l'abri des projectiles de l'ennemi; il ajouta, que d'ailleurs, autre chose était de défendre une place en pays conquis, ou la capitale de son propre pays, sans avoir les moyens de préserver les habitations contre le jeu des batteries incendiaires. Un membre fit observer qu'en 1746 les Génois ayant chassé les Impériaux, il serait bien plus facile aux Parisiens d'expulser l'ennemi, fût-il parvenu dans l'intérieur de la ville; Massena répondit que si les Génois avaient chassé les Autrichiens de leurs murs, c'était par surprise; que toute la population s'était armée contre une garnison

de 8,000 hommes disséminée, mais qu'il en serait autrement à Paris, dont la moitié des habitants appelaient de leurs vœux les alliés et leur offriraient tous les moyens de se maintenir dans les quartiers où ils auraient pénétré.

L'impossibilité de la défense se trouvant ainsi militairement résolue, le gouvernement provisoire nomma une commission pour traiter avec les alliés de la reddition de la capitale. Cette commission ayant conclu le 3 une convention d'évacuation avec les chargés de pouvoir prussien et anglais, le gouvernement provisoire nomma Massena gouverneur de Paris pour entrer en fonctions quand le prince d'Eckmühl conduirait les troupes derrière la Loire.

Cette nouvelle situation du maréchal n'exigeait pas moins de prudence que de fermeté. Il fit d'abord relever par la garde nationale les postes de l'intérieur et des barrières qu'occupait la ligne, et ordonna de réunir au Champ-de-Mars toutes les troupes et les dépôts de la garnison. Cette mesure s'effectua sans désordres, et Massena, en apprenant aux légions qu'elles demeuraient désormais seules avec la gendarmerie municipale pour le service de l'intérieur, fit un appel à leur patriotisme et leur recommanda le maintien des couleurs nationales (voir *Pièces justificatives, n° 20*).

L'article VII de la Convention laissant la faculté aux officiers et sous-officiers de tirailleurs de suivre l'armée derrière la Loire ou de rentrer dans leurs foyers, il disloqua les bataillons qui occupaient les faubourgs extérieurs et les versa dans leurs légions respectives. Cette opération délicate se serait accomplie sans accidents, si les 6 bataillons campés à Belleville, croyant qu'on venait les désarmer, ne s'étaient débandés à l'approche des officiers de la garde nationale qui venaient en prendre le commandement et n'avaient engagé une vive fusillade avec les avant-postes ennemis. Toutefois les officiers de ligne parvinrent à les ramener en dissipant leur erreur; ils rentrèrent donc en

ville, mais non sans protester avec énergie contre la convention d'armistice (voir *Pièces justificatives*, *n°* 21). Le maréchal approuva ensuite et facilita l'évacuation des ateliers d'armes sur Orléans, et arrêta aux barrières, par des consignes vigoureuses, les rassemblements de royalistes qui tentaient d'entrer en ville au cri de : Vive le roi!

On atteignit ainsi le 6 juillet, veille de la remise aux alliés des barrières de la capitale; il y régnait une grande inquiétude, et de tous côtés s'y manifestaient des symptômes de guerre civile. Paris fourmillait, en effet, de déserteurs de toutes armes et de tous grades, ayant abandonné leurs drapeaux avec la résolution d'organiser des tueries de soldats et d'officiers alliés dans les carrefours et les rues écartées; et, tandis que les chefs et les majors de onze légions de la garde nationale invitaient le maréchal à informer le gouvernement qu'ils tenaient à honneur de conserver la cocarde tricolore, des ordres étaient portées dans plusieurs légions, au domicile des gardes nationaux présumés royalistes, pour se rendre en armes le lendemain au-devant de Louis XVIII, qui devait faire son entrée à Paris par la barrière Saint-Denis. Grâce à la sagesse et à la fermeté des mesures prises, il y eut peu de scènes de désordre et elles furent aussitôt réprimées.

La nature des services rendus par le maréchal à la chose publique dans ces jours de deuil, ne devait pas lui attirer les faveurs de Louis XVIII; aussi à peine ce prince fut-il rentré à Paris, qu'il lui enleva le commandement de la garde nationale pour le rendre au général Dessoles, qui en avait été investi après la restauration de 1814 jusqu'au retour de Napoléon à Paris.

Cependant la capitulation dont les souverains alliés recueillaient les bénéfices n'avait été qu'un leurre pour faire tomber les armes des mains de notre armée. Quand elle fut réunie derrière la Loire, et que les portes du palais des Tuileries s'ouvrirent de nouveau à cette tourbe de transfuges

ramenés par l'ennemi, la haine de la faction royaliste contre les patriotes s'accrut de la crainte qu'ils lui inspiraient encore, et les armées étrangères de leur côté ne mirent plus de bornes à leurs exigences. D'une part les vengeances des réacteurs, de l'autre le pillage des propriétés publiques et particulières et les persécutions de tous genres, témoignèrent le honteux et parfait accord des alliés et de leurs fauteurs. L'assassinat du maréchal Brune à Avignon, et des généraux Ramel à Toulouse et Lagarde à Nîmes, la proscription et l'exil d'une foule d'hommes et de généraux illustres, l'honneur et l'espoir de la France, le licenciement de l'armée, indiquèrent dès lors la voie fatale où la royauté s'engageait. Qu'attendre au reste de généreux d'un gouvernement qui s'imposait par la force des baïonnettes étrangères, et allait s'autoriser bientôt de l'exemple des Prussiens et des Anglais pour manquer à la foi jurée et nier les engagements les plus sacrés?

Massena pleurait encore dans la solitude la mort du maréchal Brune, son ami, lorsqu'il fut arraché à sa retraite par le procès intenté au prince de la Moskowa. Avec le moindre sentiment de pudeur, le gouvernement n'aurait point compris Massena au nombre de ses juges, car il était de notoriété publique que, depuis 1811, il existait entre eux des motifs d'inimitié personnelle. D'ailleurs le déplorable état de sa santé ne lui permettant pas de suivre les débats du procès, il réclama contre sa nomination (voir *Pièces justificatives, n° 22*); mais le pouvoir, à cette époque, peu soucieux du choix des moyens, et voulant avant tout la condamnation du prince de la Moskowa, espérait que Massena, aveuglé par la haine, n'hésiterait point à condamner son malheureux collègue. Le ministre renvoya l'appréciation de ses excuses au conseil de guerre, auquel, suivant son opinion, il appartenait seul de prononcer sur leur validité.

Dans la première séance, Massena lui présenta donc ses motifs de récusation, mais ils furent rejetés; et, forcé de

siéger, il résolut de renvoyer le prince devant un autre tribunal. Cette opinion était, du reste, celle de ses collègues, qui ne pouvaient, sans une vive répugnance, se voir appelés à condamner une conduite politique que tous avaient suivie à différents intervalles. Courageux dans sa pensée de résistance, timide dans le choix du moyen, le conseil ne se jugea point autorisé par la loi, et l'accusé déclinant sa compétence, il crut faire acte de rigoureuse justice et d'opposition aux tendances réactionnaires, en se déclarant incompétent.

Mais la fureur de la faction royaliste ne se borna pas à vouloir forcer Massena à tremper ses mains dans le sang d'un de ses collègues; les restes du prince de la Moskowa n'étaient pas encore refroidis, qu'elle le poursuivit à son tour. Les habitants de la ville en faveur de laquelle il avait naguère employé son crédit pour obtenir la franchise du port, et qui avaient été témoins de son énergie et de sa loyauté, le dénoncèrent dans les premiers jours de février 1816, à la chambre des députés, comme un traître et comme un capitaine dont les rapines souillaient les lauriers. Le maréchal, pour répondre à ces clameurs, emprunta la plume de Manuel, et prouva jour par jour, heure par heure, et par le simple exposé des faits et des chiffres, qu'il lui avait été matériellement impossible de s'opposer à l'invasion de l'Empereur. Et en cela, on ne peut se dissimuler qu'il fut admirablement servi par les circonstances; quel langage aurait-il tenu si, pour sa justification, remontant aux sources des faits accomplis, il s'était fait accusateur à son tour? Quoi qu'il en soit, la majorité de cette chambre, bien que renommée par son aveugle dévouement au pouvoir, fit justice de ces dénonciations en les condamnant au mépris, et les hommes sans passion ne doutèrent pas un instant de la loyauté des intentions et de la conduite du maréchal.

Cependant l'abaissement de la France et les persécutions dirigées contre ses anciens compagnons d'armes avaient

contribué à hâter les progrès de la maladie mortelle dont Massena était atteint depuis plus de six ans. Après une agonie lente et douloureuse, il termina en disgrâce sa glorieuse carrière, le 4 avril 1817, à l'âge de 59 ans. Lorsque le bruit de sa mort se répandit, une foule de militaires se réunirent spontanément à la maison mortuaire pour accompagner son convoi. Il n'avait point encore reçu le bâton de maréchal de Louis XVIII; le général Reille, son gendre, écrivit au ministre que la famille attendait cet insigne, sans lequel elle se verrait obligée de placer sur le cercueil celui de maréchal d'Empire. Le duc de Feltre en référa au roi, qui accorda sur-le-champ par prudence ce qu'il avait refusé au droit et à la justice. Le général Thiébault et le colonel Beaufort-d'Hautpoul retracèrent sur sa tombe ses glorieux exploits avec une noble simplicité.

Massena était de taille moyenne. Il avait les traits assez agréables, une belle bouche, le nez aquilin, les yeux noirs et perçants. Tous ces signes extérieurs révélaient chez lui une organisation énergique et passionnée.

Son esprit militaire éminemment original était reconnu de ses amis comme de ses ennemis. Ses collègues abandonnés à eux-mêmes eurent plus d'une fois recours à ses conseils; le grand-duc de Bade se félicita, en 1809, de voir son contingent sous ses ordres, et le roi de Bavière lui témoigna ses regrets de ce qu'il ne commandait pas le sien comme en 1807, car ces deux souverains pensaient que leurs jeunes fils ne pouvaient être placés à une meilleure école. Le prince Charles même montra de son côté, sinon d'une manière aussi flatteuse, au moins fort significative, le cas qu'il faisait de son adversaire (voyez la note n° 1); et Napoléon enfin, ce juge suprême, écrivit à Sainte-Hélène[1] : « Massena était éminemment noble et brillant au milieu du » feu et du désordre des batailles : le bruit du canon lui

[1] Gourgaud, 1823, Paris, t. I, p. 238.

» éclaircissait les idées, lui donnait de l'esprit, de la péné-
» tration, de la gaieté... » « [1] Au milieu des morts et des
» mourants, de la grêle de balles qui moissonnait tout, au-
» tour de lui, Massena était toujours lui-même. Il donnait
» ses ordres et faisait ses dispositions avec le plus grand
» sang-froid et le plus grand jugement. Voilà *la verà nobi-*
» *lità di sangue.* »

Massena était père tendre et éclairé; il chercha à inspirer à ses enfants les goûts simples qui prémunissent l'âme contre les revers de fortune. « Mes amis, leur disait-il souvent, le temps des préjugés est à jamais passé; l'homme se créera désormais à lui-même ses titres de noblesse; et, si je vous laisse un nom glorieux, rappelez-vous bien que je ne l'ai rendu tel que par ma propre valeur et en m'efforçant tous les jours de justifier davantage les distinctions dont on m'a honoré. »

Le maréchal eut toujours la plus grande considération pour sa femme, qui, douée de toutes les qualités du cœur et ne s'étant jamais laissé éblouir par la brillante fortune de son mari, avait conservé les habitudes d'une bonne mère de famille, et savait heureusement allier l'économie à la générosité. Elle mourut le 2 janvier 1829. De leur union naquirent deux fils et deux filles.

L'aîné des fils, le comte d'Essling, sur lequel le maréchal fondait les plus grandes espérances, nommé page de l'Empereur, n'en fit jamais le service, et quitta la maison paternelle à l'âge de quinze ans et demi, pour faire, sous les yeux du maréchal, la campagne d'Autriche en 1809. Sous-lieutenant, il soutint dignement l'honneur de son nom pendant les journées d'Essling, et Massena disait à l'aide-major général Dumas en parlant de lui : *Ce drôle-là m'a donné à lui seul plus d'inquiétudes que tout le corps d'armée.* Durant la campagne de Russie il fut obligé, par suite d'une maladie

[1] O'Meara, 1823, t. I, p. 229.

organique, de quitter le 7e de chasseurs à cheval, où il était déjà capitaine, et rentra en France où il remplit auprès de son père les fonctions d'aide-de-camp. Nommé chef d'escadron en 1814, il languit jusqu'en 1821, et s'éteignit trois ans après le maréchal, dont l'existence fut sans doute abrégée par le dépérissement visible de son fils.

L'aînée des filles était morte en bas âge, et le maréchal donna la main de la seconde, le 12 septembre 1814, au général Reille, son ancien aide-de-camp, devenu maréchal en 1847.

Le dévouement de Massena s'étendait à tous les membres de sa famille. Il pourvut à l'établissement de ses neveux et nièces, et le fils de son oncle Marcel remplissait auprès de lui les fonctions d'aide-de-camp lorsqu'il fut blessé mortellement à la bataille de Caldiero.

Constant dans ses amitiés, le maréchal conserva jusqu'au dernier moment une vive affection pour Augereau, Brune, Lannes, Suchet, Oudinot et Gazan. Doué d'une grande finesse et d'une remarquable pénétration, il avait acquis la distinction des manières, le tact de l'homme du monde, et l'habileté nécessaire au maniement des affaires. Ayant au plus haut degré la conscience de son génie militaire, mais bien différent de tant d'autres maréchaux, il ne s'abusa jamais sur la portée de sa capacité politique, et se renferma toujours dans son rôle de général. Jaloux de sa propre gloire, il n'envia jamais celle des autres; toujours prêt à faire valoir le mérite et les services de ses lieutenants, il savait leur faire une large part dans ses rapports; Joubert, Brune, Lecourbe et Soult durent à ses éloges le commencement de leur réputation militaire; Saint-Cyr enfin, qui fut plus d'une fois injuste à son égard, reçut lui-même, en 1805, une preuve irrécusable de son impartialité.

Cette nature, si heureusement douée, n'était pourtant pas accomplie. Ainsi que Maurice de Saxe, Massena avait la passion des femmes, mais sans jamais manquer d'égards

envers la sienne; s'il donna un mauvais exemple à l'armée, du moins ses amours ne le détournèrent point de ses devoirs; on le vit bien à Busaco, dans la retraite de Portugal et à Fuentès de Onoro dans sa dernière campagne. Comme Villars, et plus excusable que lui, n'étant pas né dans l'opulence, sans être cupide, il aima les richesses, et les traitements considérables dont il jouit pendant plus de douze ans lui donnèrent les moyens d'en amasser. C'est à tort qu'on le jugeait avare, il n'était qu'avaricieux, et à sa mort il laissa une fortune médiocre par rapport aux grands commandements qu'il avait exercés en pays étrangers. Les bruits calomnieux dont Kilmaine et Baraguey-d'Hilliers furent gratuitement l'écho, lui firent, dès 1798, une réputation qu'il était loin de mériter, et on en acquit la preuve lors de la révolte militaire de Rome, quand le corps d'officiers eut envoyé des commissaires à Padoue, pour faire une enquête sur les exactions dont il était accusé. Si postérieurement il imposa une contribution de cinq millions au duché de Venise, à la Styrie et à la Carinthie, il crut en avoir le droit comme général en chef, et ne suivait d'ailleurs en cela que l'exemple donné huit ans auparavant par Bonaparte. D'ailleurs son intention n'était pas de se l'approprier, et il en avait déjà distribué une partie en gratification aux généraux et officiers de tous grades de son armée, lorsque l'Empereur exigea le versement de cette contribution dans les caisses de l'État.

Au reste, la gloire éclatante de Massena couvre ces taches, et sa mémoire parviendra à la postérité comme celle d'un des plus grands capitaines et des meilleurs citoyens. S'il était brusque, emporté, violent même, son cœur ne connaissait pas la rancune; il revenait facilement sur un premier mouvement et aurait fait sans hésiter des excuses à un inférieur. Ayant conservé de sa jeunesse la sobriété et surtout la bonté, il savait compatir à des misères qu'il avait longtemps partagées. Enfin il haïssait le faste, riait avec ses amis du cérémonial de l'Empire et ne se prévalut de ses ti-

tres qu'en présence de la noblesse ramenée par Louis XVIII, parce qu'elle semblait les lui contester. Jamais ses anciens amis ne s'adressèrent en vain à sa bourse ou à son crédit; il leur tendit toujours une main secourable.

Dans une des nombreuses revues que Massena passa avant la campagne de 1805, un vieux sergent sortit des rangs, se plaça devant lui à trois pas, et lui présenta l'arme. Le maréchal, étonné, le regarde, reconnaît son ancien camarade de lit au régiment Royal-Italien, l'embrasse avec effusion, et des applaudissements éclatent aussitôt de toute part. On est charmé de voir le maréchal accueillir ainsi un obscur témoin de son humble et ancienne position dans l'armée. Il le plaça dans ses gardes à pied; mais, cette compagnie ayant été supprimée par ordre de l'Empereur, le sergent rentra dans son corps et fut tué à Caldiero.

En 1807, un Sicilien, sergent aux chasseurs de Provence, réformé depuis longues années pour cause d'infirmités, vint se réclamer de lui afin d'obtenir une pension. Barbieri, c'est le nom du sergent, n'avait point droit à la retraite, parce qu'il n'avait ni blessures graves ni trente ans de service effectif. Massena lui dit que sa protection serait impuissante, mais se hâta de le consoler en lui assurant qu'il ne manquerait désormais plus de rien. Tout aussitôt il l'emmène à Rueil, le présente à sa femme et à ses enfants, lui assigne un appartement, lui fait mettre un couvert à sa table, et ce brave vécut depuis dans la maison, libre commensal respecté de la famille. Le maréchal se plaisait à le présenter comme un ancien camarade aux dignitaires et aux généraux qui venaient le visiter; tout Rueil fut témoin de son affection pour ce soldat, qui mourut en 1812 comblé d'égards et de soins.

Plusieurs sociétés littéraires ou scientifiques se firent honneur d'admettre Massena dans leur sein; il était membre de l'Athénée de la langue française, de la Société galvanique et de celle des Antiquaires.

Ses exploits n'occuperont pas seulement la muse de l'histoire ; la défense de Gênes a déjà inspiré un poëme épique national (voir *Pièces justificatives*, *n°* 23) ; le passage de l'Adige et la bataille de Caldiero ont été célébrés par un des poëtes les plus fameux de l'Italie. (Voir *Pièces justificatives*, *n°* 24.)

Pour caractériser une vie si bien remplie, ajoutons que Massena vainquit Suworof, balança deux fois la fortune du prince Charles, et ne recula que devant celui-là même dont la fortune l'emporta sur celle de Napoléon.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

INFANTERIE LÉGÈRE.

Bataillon des Chasseurs royaux de Provence.

Nous, lieutenant-colonel-commandant, major, capitaines, lieutenants et sous-lieutenants audit bataillon, certifions que le sieur Massena a servi quatorze ans audit bataillon formé de l'ancien Royal-Italien, dont cinq en qualité d'adjudant; que son service a été distingué par ses connaissances sur son état, son zèle et sa conduite constamment soutenus *qui lui ont toujours donné droit d'être promu à tout grade*, et lui laissent nos regrets.

En foi de quoi nous lui avons expédié le présent sous le sceau des armes du régiment à Antibes. Le 10 août 1789.

Boucher-Barvicht, d'Allons, de Montchoisy, Bunetier, Chiarelli, Tozy, Vagnon. *Scellé du cachet du régiment.*

N° 2.

Extrait du procès-verbal de la nomination au grade de lieutenant-colonel en second (chef de bataillon), du citoyen André Massena, adjudant-major audit bataillon.

L'an mil sept cent quatre-vingt douze, quatrième de la liberté, et le premier jour du mois de février, à Vence.

Le 2e bataillon du Var s'est assemblé pour procéder à la nomination

de la place de lieutenant-colonel en second dudit bataillon, vacante par la démission du citoyen Théodore Gazan, passé capitaine au 27e régiment d'infanterie.

Il a d'abord procédé à la nomination de son président; la pluralité absolue s'est réunie en faveur du citoyen Sanglier, lieutenant-colonel commandant ledit bataillon, ensuite à celle de secrétaire; le citoyen Torreille, volontaire, a eu la pluralité absolue. Il a de suite procédé à celle de ses trois scrutateurs. Les citoyens Massena, adjudant-major, Alberny, capitaine, et Blay, quartier-maître, ont réuni la pluralité : le tout conformément à la loi de la formation des volontaires.

Après avoir prêté le serment requis, le président a annoncé le sujet de l'assemblée, et a fait procéder de suite à la nomination du lieutenant-colonel en second. Le scrutin a eu lieu de la manière accoutumée. Le président, après avoir demandé si quelqu'un avait quelque chose à réclamer avant l'ouverture de la boîte; à la réponse de *non*, il en a ordonné le dépouillement. Sur quatre cent soixante-trois voix, le citoyen Massena, adjudant-major, en *a eu quatre cent trente et une*, et les autres ont été perdues. Le citoyen Massena, ayant eu la majorité absolue, a été proclamé à la tête du bataillon lieutenant-colonel en second, et est entré ce jour même en exercice de son nouveau grade.

Fait à Vence, les jours, mois et an que dessus.

SANGLIER, *président;* ALBERNY, BLAY, MASSENA, *scrutateurs;* TORREILLE, *secrétaire.*

Pour copie conforme à l'original : Saint-Amoux, 15 frimaire an II.

RAYBAUD, *commandant;* GIRAUD, *adjudant-major;* COURT, *capitaine;* BELLISSON, *lieutenant;* CUREL et GIRAUD, *sous-lieutenants;* RAIBAUD, *sergent-major;* FENOUIL, *fourrier;* GEOFFROY, *volontaire.*

Scellé du cachet du bataillon.

N° 3.

AU NOM DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE UNE ET INDIVISIBLE.

Il est ordonné au chef de bataillon Massena de se rendre sur-le-champ au camp de Fougasse sous les Fourches, pour en prendre le commandement, ainsi que celui des postes qui en dépendent, mettre

sur-le-champ le général Dortoman en état d'arrestation, et le faire traduire sous bonne et sûre garde par-devant le citoyen Durand, commandant de la ville, pour être statué ce que de droit. Il se fera donner par le général Dortoman toutes les instructions qu'il peut avoir reçues, et procédera à l'apposition des scellés sur tous les papiers dudit général.

A Nice, le 19 août 1793, l'an II de la République française.

Le général commandant en chef l'armée d'Italie,

DUMERBION.

N° 4.

ÉGALITÉ, LIBERTÉ.

Au nom du peuple français,

Les représentants du peuple près l'armée dirigée contre Toulon,

D'après le compte qui leur a été rendu par le général en chef de l'armée d'Italie chargé du siége de Toulon, de la bravoure, zèle, intelligence et civisme qu'a montrés le citoyen Massena, général de brigade, dans toutes les actions qui ont eu lieu contre cette ville rebelle, nomment le citoyen Massena au grade de général de division, pour en exercer les fonctions et jouir des prérogatives et appointements attachés à ce grade;

Chargent le général en chef de l'armée de le reconnaître et faire reconnaître en ladite qualité.

Fait au quartier-général à Toulon, le 30 frimaire de l'an II de la République une et indivisible.

PAUL BARRAS, FRÉRON, RICORD, SALICETI.

N° 5.

Lettres écrites par le Directoire exécutif au général Masséna.

A.

Paris, le 4 floréal an IV (23 avril 1796).

Le Directoire vient d'apprendre avec intérêt la nouvelle de la victoire remportée les 22 et 28 germinal sur les ennemis de la République. Il a vu, par le rapport du général en chef, que vous n'aviez pas peu contribué au succès de ces glorieuses journées; il n'attendait pas moins de votre courage et de vos talents; ils lui sont un sûr garant des nouveaux succès que va avoir l'armée d'Italie, en exécutant les nouveaux mouvements ordonnés par le Directoire et concertés avec le général en chef.

Pour expédition conforme, Letourneur, *président. Par le Directoire exécutif*, le secrétaire-général, Lagarde.

B.

Paris, le 6 floréal an IV (25 avril 1796).

Le Directoire exécutif a vu, citoyen général, avec le plus grand intérêt dans le rapport du général en chef Bonaparte, que, par votre valeur et vos talents militaires, vous avez encore puissamment contribué à l'éclatante victoire remportée les 24 et 25 germinal par la brave armée d'Italie. Il est très-satisfait d'avoir à ajouter aujourd'hui de nouveaux éloges à ceux que vous avez mérités à la bataille de Montenotte : vous devez déjà regarder l'estime et la reconnaissance nationale comme une récompense qui vous est justement acquise.

Pour expédition conforme, Letourneur, *président. Par le Directoire exécutif*, le secrétaire-général, Lagarde.

C.

Paris, le 12 floréal an IV (1er mai 1796).

Vous vous êtes distingué de nouveau à Dego. Organe de la reconnaissance nationale, le Directoire s'empresse de vous en témoigner sa satisfaction.

Pour expédition conforme, CARNOT, *président. Par le Directoire exécutif*, le secrétaire-général, LAGARDE.

D.

Paris, le 29 floréal an IV (18 mai 1796).

Le Directoire exécutif reçoit, citoyen général, avec une satisfaction toujours plus vive, le compte glorieux des services que vous rendez à la République. Il n'ignore pas que vous vous êtes trouvé à la tête de l'intrépide colonne qui a forcé le pont de Lodi défendu par une artillerie formidable, et que vous avez partagé la gloire de décider par cette action mémorable le succès de la bataille.

Le Directoire est persuadé que vous déploierez dans toutes les occasions les talents et le courage dont vous avez donné jusqu'ici des preuves distinguées.

Pour expédition conforme, CARNOT, *président. Par le Directoire exécutif*, le secrétaire-général, LAGARDE.

E.

Au quartier-général à Brescia, le 13 fructidor an IV (30 août 1796).

LE GÉNÉRAL DE DIVISION CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR AU GÉNÉRAL DIVISIONNAIRE MASSENA.

Je m'empresse, général, de vous envoyer copie de la lettre que le général en chef vient de recevoir du Directoire exécutif.

Vous ne doutez pas combien il m'est agréable d'être chargé par le général en chef de vous transmettre les témoignages de satisfaction que le gouvernement se plaît à rendre aux services éclatants que vous

ne cessez de rendre à la République et qui vous donnent de nouveaux droits à la reconnaissance nationale.

Salut et fraternité.

ALEXANDRE BERTHIER.

F.

13 fructidor an IV (30 août 1796).

LETTRE DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE, COMMANDANT L'ARMÉE D'ITALIE.

Paris, 3 fructidor an IV de la République.

Le compte que vous rendez au Directoire, citoyen général, dans votre dépêche du 21 thermidor, de la conduite brillante des généraux de division Augereau et Massena dans le combat du 19 du même mois, nous engage à vous autoriser de les féliciter au nom du Directoire, qui voit avec satisfaction la suite des services que ces deux généraux ne cessent de rendre à la République.

Pour expédition conforme, J.-M. REVEILLÈRE-LEPEAUX, *président. Par le Directoire exécutif*, le secrétaire-général, LAGARDE. *Pour copie conforme*, le général divisionnaire chef de l'état-major général de l'armée d'Italie, ALEXANDRE BERTHIER.

G.

Paris, le 20 frimaire an V (10 décembre 1796).

Le Directoire exécutif a reçu, citoyen général, la lettre dans laquelle vous appelez son attention sur plusieurs officiers de l'armée d'Italie qui ont des droits à un avancement en grade; c'est aux braves et habiles généraux, parmi lesquels vous occupez un rang distingué, qu'il appartient d'apprécier le mérite militaire, et le Directoire, qui désire d'ailleurs vous donner des témoignages de sa satisfaction, aura égard aux observations que vous lui avez faites.

Pour expédition conforme, P. BARRAS, *président. Par le Directoire exécutif*, le secrétaire-général, LAGARDE.

H.

Au quartier-général de Bologne, le 6 pluviôse an V (25 janvier 1797).

LE GÉNÉRAL DE DIVISION CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR BERTHIER AU GÉNÉRAL DIVISIONNAIRE MASSENA.

Le Directoire exécutif, mon cher Massena, m'a adressé pour vous une lettre que je m'empresse de vous transmettre. Ce gage de la reconnaissance nationale doit d'autant plus vous être agréable et flatteur que depuis longtemps vos talents, votre zèle et votre bravoure ont commandé l'estime de toute l'armée.

ALEXANDRE BERTHIER.

I.

Paris, le 26 pluviôse an V (14 février 1797).

Le Directoire exécutif vous félicite, citoyen général, des nouveaux succès que vous avez obtenus sur les ennemis de la République. La brave division que vous commandez s'est couverte de gloire dans les trois journées consécutives qui viennent de forcer Mantoue à capituler, et le Directoire se fait un devoir de vous placer dans son estime parmi les généraux de la République les plus habiles et les plus utiles.

Pour expédition conforme, REWBELL, *président. Par le Directoire exécutif*, le secrétaire-général, LAGARDE.

J.

Paris, le 17 germinal an V (6 avril 1797).

Après avoir, citoyen général, puissamment contribué avec la division que vous commandez à la conquête de l'Italie, vous venez d'ouvrir à la brave armée que commande le général Bonaparte l'entrée de l'Allemagne. Le combat de Tarvis, où la foudre républicaine a grondé au-dessus des nuages, sera longtemps mémorable, et le passage de cette chaîne des Alpes, où les Français portent pour la première fois leurs armes victorieuses, rend votre nom encore plus cher à la patrie.

Pour expédition conforme, REWBELL, *président. Par le Directoire exécutif*, le secrétaire-général, LAGARDE.

N° 6.

A.

N° 3320 du *Bulletin des lois*.

Le Conseil des Anciens, adoptant les motifs de la déclaration d'urgence qui précède la résolution ci-après, approuve l'acte d'urgence.

Suit la teneur de la déclaration d'urgence et de la résolution du 9 vendémiaire.

Le Conseil des Cinq-Cents, après avoir entendu la lecture d'un message du Directoire exécutif, sous la date de ce jour, annonçant de nouveaux triomphes de l'armée de la République en Helvétie;

Considérant que le Corps Législatif doit s'empresser de donner de nouveaux témoignages de la reconnaissance nationale aux armées de la République qui combattent avec tant de dévouement pour sa gloire et son indépendance;

Déclare qu'il y a urgence et adopte la résolution suivante :

Art. 1er. L'armée française en Helvétie ne cesse de bien mériter de la patrie.

2. La présente sera lue à la tête des armées; elle sera imprimée.

J.-P. Chazal, *président;* Crochon, Maras, Émile Gaudin, Lenormand, *secrétaires.*

Après une seconde lecture, le Conseil des Anciens approuve la résolution ci-dessus. Le 11 vendémiaire an VIII de la République française.

Joseph Cornudet, *président;* Baron, Gaudin, *secrétaires.*

B.

N° 3360 du *Bulletin des lois*.

Le Conseil des Anciens, adoptant les motifs de la déclaration d'urgence qui précède la résolution ci-après, approuve l'acte d'urgence.

Suit la teneur de la déclaration d'urgence et de la résolution du 18 vendémiaire.

Le Conseil des Cinq-Cents, après avoir entendu la lecture d'un message du Directoire exécutif, en date de ce jour, annonçant de nouveaux triomphes des armées de la République en Égypte, en Batavie et en Helvétie;

Cédant à l'impatience de faire éclater les sentiments d'admiration et de reconnaissance dont les cœurs sont pénétrés;

Déclare qu'il y a urgence et prend la résolution suivante :

Art. 1er. Les armées françaises en Orient, en Batavie et en Helvétie ne cessent de bien mériter de la patrie.

2. La présente sera lue à la tête des armées; elle sera imprimée

J.-P. Chazal, *président;* Crochon, Maras, Émile Gaudin, Lenormand, *secrétaires.*

Après une seconde lecture, le Conseil des Anciens approuve la résolution ci-dessus. Le 19 vendémiaire an viii de la République française.

Joseph Cornudet, *président;* Gaudin, Lejourdan, *secrétaires.*

C.

N° 3365 du *Bulletin des lois.*

Le Conseil des Anciens, adoptant les motifs de la déclaration d'urgence qui précède la résolution ci-après, approuve l'acte d'urgence.

Suit la teneur de la déclaration d'urgence et de la résolution du 21 vendémiaire.

Le Conseil des Cinq-Cents, après avoir entendu le message du Directoire exécutif en date de ce jour, annonçant de nouveaux avantages remportés par les armées du Danube et du Rhin;

Considérant que rien ne peut suspendre l'expression de la reconnaissance nationale;

Déclare qu'il y a urgence et prend la résolution suivante :

Art. 1er. Les armées du Danube et du Rhin ne cessent de bien mériter de la patrie.

2. La présente sera lue à la tête des armées; elle sera imprimée.

J.-P. Chazal, *président;* Crochon, Lenormand, Maras, *secrétaires.*

Après une seconde lecture, le Conseil des Anciens approuve la résolution ci-dessus. Le 22 vendémiaire an viii de la République française.

Joseph Cornudet, *président;* Lejourdan, Baron, *secrétaires.*

N° VII.

Paris, le 17 messidor an VIII (6 juillet 1800).

LE MINISTRE DE LA GUERRE A MASSENA.

La prise des drapeaux ennemis que vous m'avez fait remettre, citoyen général, par votre aide-de-camp chef d'escadron Burthe, attestera à jamais que la brave armée que vous commandez, après avoir combattu non-seulement l'ennemi, mais encore la famine et les fléaux de toute espèce conjurés ensemble, après avoir défendu contre eux l'Italie avec une courageuse obstination, était digne de concourir à sa conservation. Il était dû à celui qui avait précipité les Russes des rochers de l'Helvétie et mis en fuite leur général jusqu'alors vainqueur, de donner l'exemple de la constance la plus opiniâtre et la plus glorieuse en supportant au delà de toute espérance les fatigues d'un long blocus et les horreurs suite inévitable des besoins de toute espèce.

Enfin cette armée peut s'enorgueillir d'avoir contribué aux succès qui viennent d'affranchir l'Italie. Privée de l'honneur de remporter la victoire, elle a du moins soutenu tout l'effort des armées ennemies pour donner à une autre armée française le temps de la remporter elle-même.

Ce que l'armée d'Italie a fait avec si peu de ressources, citoyen général, est un gage assuré de ce qu'elle fera sous vos ordres, si l'opiniâtre aveuglement de l'Autriche nous oblige à cueillir de nouveaux lauriers et à aller chercher la paix jusque sous les murs de Vienne.

Je vous salue.

CARNOT.

N° 7.

Palais des Tuileries, 15 septembre 1808.

Mon cousin, j'ai appris avec la plus vive peine le malheureux accident qui vous est arrivé. Après avoir échappé à tant de dangers, être

blessé à la chasse, c'est un peu de guignon. J'apprends cependant que votre blessure va mieux, et je me flatte qu'elle n'aura pas de suite; je le désire fort, afin de pouvoir utiliser votre zèle et vos talents pour la gloire de nos armes.

Sur ce, etc.

NAPOLÉON.

N° 8.

Apt, le 19 février 1814.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que, d'après les intentions de M. le préfet de Vaucluse, exprimées par une lettre du 11 février courant, j'ai mis en mouvement, le 15, les troupes sous mes ordres, pour dissiper les rassemblements considérables d'insoumis de l'arrondissement de la montagne de Lubéron; en conséquence, je me suis dirigé sur l'Ille et Cavaillon. Je suis arrivé à l'époque précitée à 9 heures du soir dans cette dernière commune, où il paraît que l'insoumission a pris naissance, pour de là parcourir toutes les communes et hameaux du nord du Lubéron réputées pour être les points de réunion des bandes organisées, tels que le Cheval-Blanc, les Taillades, Roubion, Opède, Menerbe, le château de Saint-Hilaire, Lacoste et Romieux.

En arrivant dans chaque commune, mon premier soin a été de faire connaître aux autorités constituées, et de les prier d'annoncer aux parents des insoumis, que mon unique but était de poursuivre les rassemblements armés, sans que les conscrits réfractaires paisibles dans leurs foyers pussent rien craindre jusqu'au 20 du courant, délai à eux accordé pour rentrer dans le service.

J'ai passé à Cavaillon la journée du 16, j'en suis parti le 17 au point du jour, tout y était dans la plus parfaite tranquillité : le 17, j'ai parcouru le Cheval-Blanc, les Taillades, Roubion, sans rencontrer le moindre rassemblement. Le même jour, sur les 11 heures du matin, à une demi-lieue d'Opède, village situé sur un mamelon très-élevé et à gradins où il existe un château-fort adossé à la montagne du Lubéron, j'ai entendu sonner le tocsin; cet indice, joint à quelques renseignements recueillis à Cavaillon, ne m'a plus permis de douter qu'Opède ne fût occupé par un nombre considérable d'insoumis. J'ai

continué ma marche jusqu'à un quart de lieue d'Opède; là, ayant fait faire halte à ma troupe, je me suis rendu, accompagné seulement du chef d'escadron major, M. Fitremann, et du gendarme Didier, au village, dont l'entrée présente une montée très-rapide. A peine arrivés au haut de cette éminence, nous avons essuyé une vive fusillade de la part de ces insoumis rangés en bataille sur le plateau. En même temps la générale a battu sans que l'on eût cessé de sonner le tocsin. Ainsi assurés d'une résistance ouverte, monsieur le major et moi, après avoir pris connaissance des localités avancées, nous nous sommes repliés sur la colonne pour prendre toutes les dispositions convenables dans la circonstance, dont le résultat a été de chasser en deux heures de temps les rebelles des diverses positions très-fortes qu'ils occupaient extérieurement et intérieurement, et notamment celle du château-fort, leur dernière ressource; d'où, descendus les uns à l'aide d'échelles, les autres en se précipitant du haut en bas dans la colline formant séparation entre le château-fort et le Lubéron, nous sommes parvenus à délivrer complétement le village de leur présence, et la fusillade a continué sur les fuyards jusqu'à ce qu'ils aient été hors de portée.

Le colonel de la 24e légion de gendarmerie,

OULIÉ.

N° 9.

LE GÉNÉRAL ÉBERLÉ AU PRINCE D'ESSLING.

A.

Nice, 22 février 1814.

. . . .

Je me dispenserai de toute espèce de réflexions sur l'un et l'autre objet, mais je ne puis taire à V. A. S. que l'esprit de révolte et d'insoumission se propage dans presque toutes les communes de la montagne de ce malheureux pays, qu'on s'est porté à des excès impardonnables à Scarena, que les impositions ne se payent plus, que tous les conscrits désertent, et qu'on tient publiquement, sans qu'on prenne des mesures pour en empêcher, les propos les plus infâmes contre l'Empereur et tout ce qui tient à la France.

Je sais que, pour peu qu'on réfléchisse à ce qui se passe aujourd'hui

dans ce département, on ne trouvera rien d'étonnant si on considère que presque tous les moines et les employés sont des anciens serviteurs ou des partisans du roi de Sardaigne, et qu'il y a plus de 15 jours qu'on dit ouvertement qu'une expédition venant de Sardaigne, commandée par le duc d'Aoste en personne, doit incessamment descendre sur nos côtes.

ÉBERLÉ.

B.

Le 2 mars.

Plusieurs communes sont dans une espèce d'état d'insurrection; à Sospello, Scarena, Lantosca, Rocabigliere on continue à se porter à des excès impardonnables. Plusieurs personnes ont été obligées d'en sortir et de venir à Nice pour se soustraire aux poignards des assassins. Presque tous les conscrits appartenant auxdites communes, qui étaient partis pour l'armée, sont rentrés.

ÉBERLÉ.

C.

Le 7 mars.

A Scarena le percepteur des contributions a été obligé de fuir; les soldats de la compagnie de réserve, placés par lui en garnisaires chez les contribuables en retard, ont été forcés de se retirer et de quitter la commune; on y a insulté les militaires isolés et tenu publiquement les propos les plus outrageants contre l'Empereur et tout ce qui tient à la France.

ÉBERLÉ.

N° 10.

Valence, le 28 mars 1814.

Mon cher ami,

Je reçois à l'instant ta lettre d'hier. J'avais prévenu tes désirs, et je te faisais connaître ma position par une lettre que je joins à celle-ci. Le plus grand service que tu puisses me rendre dans la circonstance, c'est de nous procurer le plus de vivres que tu pourras. Je viens d'envoyer un commissaire au Saint-Esprit pour requérir des départements

voisins des subsistances et former des magasins. Appuie-le, je t'en prie, de tous tes moyens et de toute ton autorité. Je fais occuper par une brigade le pont Saint-Esprit; ce point me paraît de la plus haute importance, car les forces autrichiennes, au nombre de 60 à 70,000 hommes, se portent sur le Midi. Ils étaient 50,000 à la bataille du 20. Si tu étais menacé, je pourrais me porter sur toi. Mon armée vient encore d'être affaiblie par un détachement de 6,000 hommes de vieilles troupes d'Espagne que j'ai été obligé d'envoyer avant-hier en poste par ordre de l'Empereur sur la Dordogne, car tu sais sans doute que les Anglais sont à Bordeaux et bien près de Toulouse. Je leur suppose, ainsi qu'à l'armée autrichienne que j'ai devant moi, le projet de se réunir dans le Midi. Le lord Bentinck, avec des troupes de débarquement dont une partie a débarqué à Livourne, est en vue des côtes de Gênes et pourrait bien aller de ton côté. Dans cette supposition, tu vois que le pont Saint-Esprit est un point essentiel; ce soir il sera occupé par 3,000 hommes de mes troupes. J'ai fait détruire les deux ponts sur l'Isère et je suis en position derrière cette rivière. L'ennemi a déjà 40,000 hommes rassemblés devant moi, et a porté une colonne sur Grenoble que le général Marchand, qui revient de Gênes, se hâte de couvrir.

J'aurai soin de te faire connaître tous mes mouvements; si de ton côté tu étais menacé d'un débarquement, envoie-moi de suite un courrier. Mon armée n'est pas considérable, mais j'ai partie bonnes troupes et partie conscrits.

Adieu, je t'embrasse.

Ton ami,

AUGEREAU.

N° 11.

A.

LE VICE-AMIRAL GANTHEAUME AU PRINCE D'ESSLING.

Monsieur le maréchal,

Je ne m'attendais pas en arrivant dans cette ville d'avoir à vous annoncer l'événement le plus malheureux, Paris a été occupé par l'ennemi le 30; on dit que le prince royal de Suède était réuni aux armées russes et prussiennes, qui, de Laon, se sont portées vers la capitale.

La plume me tombe des mains, et j'ai l'honneur de vous envoyer copie de la lettre officielle qui nous annonce ce fatal événement.

M. le comte Thibaudeau a reçu, par la voie de Nîmes, la lettre dont je vous envoie copie.

Le vice-amiral,

GANTHEAUME.

B.

COPIE DE LA LETTRE ÉCRITE A MONSIEUR LE PRÉFET DE L'ALLIER PAR SON EXCELLENCE LE DUC DE BASSANO, SECRÉTAIRE-D'ÉTAT, LE 1er AVRIL 1814.

Monsieur le préfet,

Je vous envoie le duplicata du dernier bulletin qui n'a pas pu paraître dans les journaux de Paris.

L'Empereur, qui avait porté son quartier-général à Troyes le 29, s'est dirigé à marche forcée par Sens sur sa capitale; mais il apprit que l'ennemi, arrivé 24 heures avant l'armée française, a occupé Paris, après avoir éprouvé une forte résistance qui lui a coûté beaucoup de monde. Les corps des ducs de Trévise, de Raguse, et celui du général Compans, qui ont concouru à la défense de la capitale, se sont réunis entre Essone et Paris, où Sa Majesté à pris position avec toute l'armée qui arrive de Troyes.

L'occupation de la capitale par l'ennemi est un malheur qui afflige profondément le cœur de Sa Majesté, mais dont il ne faut pas concevoir d'alarmes; la présence de l'Empereur avec son armée aux portes de Paris empêchera l'ennemi de se porter à ses excès accoutumés, dans une ville si populeuse, qu'il ne saurait garder sans rendre sa position très-dangereuse. Elle l'empêche aussi de détacher autre chose que des troupes légères pour inquiéter les départements voisins.

Sa Majesté l'impératrice, les rois, les grands dignitaires, le président, les officiers et les membres du sénat, les conseillers d'État, etc., se sont portés sur la Loire, où le centre du gouvernement s'établit.

Sa Majesté attend de vous, monsieur le préfet, que vous emploierez tous vos moyens et le zèle actif qui vous anime pour rassurer tous les esprits, porter vos administrés à redoubler d'efforts dans cette circonstance importante, à se mettre partout en état de défense, et à seconder en tout leur souverain dans une lutte contre des ennemis qui ne viennent pas pour combattre des armées, mais frapper chaque citoyen de ce qu'il y a de plus cher, dévaster ce beau pays dont la

gloire et la prospérité ont été de tout temps l'objet de leur haine jalouse, et en faire le théâtre de tous les ravages et de tous les crimes.

En faisant imprimer et répandre le bulletin que je vous envoie, vous jugerez sans doute utile d'y ajouter sur ces divers événements, et sous forme de simple notice, quelques mots dans le sens du second paragraphe de cette lettre. Vous pouvez, monsieur le préfet, diriger votre correspondance avec les ministres à Orléans.

Je vous prie d'envoyer par la voie la plus prompte copie du bulletin et de ma lettre à messieurs les préfets dont les noms sont ci-après, en leur écrivant que le temps n'a pas permis de leur écrire directement, mais que ma lettre est pour eux comme pour vous. Il importe que les expéditions soient faites avec toute la célérité possible.

J'ai l'honneur de vous offrir, monsieur le préfet, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le duc DE BASSANO.

Pour copie conforme :

Le préfet du département de la Haute-Loire,

Pour copie conforme :

Le préfet du département du Gard,

Le baron ROLLAND.

N° 1 .

.... 26 avril 1814.

Mon très-cher Massena, voilà donc enfin le drame terminé! tant de gloire perdue par la plus lâche fin!... Bon Dieu! que de souvenirs et de regrets!

Dans toute cette catastrophe, moi, persécuté depuis dix ans pour les plus honorables motifs, dois-je encore l'être aujourd'hui? n'y a-t-il plus de patrie pour moi?... je vous écris à cœur ouvert et vous prie de me répondre un mot à Rome, où je vais embrasser ma mère. Suis-je encore considéré comme sénateur à Paris?

C'est à vous que je m'adresse comme à un ami; je vous recommande vivement Charles de Châtillon, porteur de la présente, qui est avec moi depuis six ans; il vous parlera de nous : de quelque manière que les choses se passent pour moi, la paix honorable et la monarchie tempérée sont les vrais biens de la France et j'en jouirai de loin et de près. Lucien vous fait ses compliments.

Je vous embrasse.

Votre affectionné serviteur,

LUCIEN BONAPARTE.

N° 13.

A.

Monaco, le 14 mars 1815.

Monsieur le maréchal,

J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Excellence qu'hier, sur les deux heures après midi, le colonel Burcke, au service de Sa Majesté britannique, s'est présenté à mon palais et m'a remis une lettre de M. d'Osase, gouverneur du comté de Nice, que je joins ici.

J'ai représenté au colonel Burcke que, par le traité du 30 mai 1814, la principauté de Monaco étant rétablie dans ses anciens rapports avec la France, la place de Monaco ne devait être occupée que par

des troupes françaises, que ces troupes étaient attendues d'un moment à l'autre, et que je ne pouvais consentir à recevoir des troupes d'une autre nation.

Le colonel m'a répondu qu'il ne connaissait que son devoir, et que ce devoir lui commandait d'occuper la place; n'ayant aucun moyen de résistance en raison des troupes qui m'environnent, et les troupes britanniques étant d'ailleurs au service d'une puissance alliée de la France, je n'ai pas cru devoir sacrifier les braves gens qui m'environnent sans aucun résultat.

J'ai fait une protestation dont copie est ci-jointe, ainsi que la lettre de M. Dosasque.

Veuillez, monsieur le maréchal, faire le rapport de cet événement au ministre de la guerre, auquel j'en écris par ce même courrier, et me faire connaître la marche à tenir dans cette circonstance.

Au moment de mon arrivée ici, j'avais demandé au gouverneur d'Antibes de mettre à ma disposition quelques forces, mais sa position ne lui a pas permis d'obtempérer à ma demande.

J'envoie dans ce moment un officier à l'ambassadeur de France auprès du roi de Sardaigne pour obtenir une explication de la cour.

Agréez, monsieur le maréchal, l'assurance de ma très-haute considération et de mon respect.

Le prince héréditaire de Monaco,
Duc DE VALENTINOIS, *pair de France.*

Pour copie :

Le maréchal duc DE RIVOLI,
Gouverneur de la 8e *division militaire.*

B.

LE GÉNÉRAL DE CORSIN AU PRINCE D'ESSLING.

Antibes, le 14 mars 1815.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que M. le prince de Monaco vient de m'expédier un officier chargé de se rendre auprès de Votre Excellence et de me prévenir que des troupes anglaises se sont emparées de sa forteresse malgré ses protestations. Cette conduite équi-

voque des troupes anglaises ne doit-elle pas faire naître quelque crainte sur la place d'Antibes? Vous êtes informé, monseigneur, que nous n'avons pas un seul canonnier de ligne pour servir l'artillerie et que la place a été complétement désarmée. Les 12 pièces que j'ai fait mettre en batterie lors du débarquement des troupes d'Elbe y sont encore, et j'avais demandé à M. le lieutenant-général Abbé de provoquer votre décision pour savoir si je devais faire continuer l'armement. Nous n'avons non plus ni viande, ni denrées d'approvisionnement, mais il y a de la farine et du blé pour environ deux mois.

J'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, le très-obéissant subordonné.

Le maréchal-de-camp commandant l'arrondissement d'Antibes,

baron de Corsin.

Pour copie :

Le maréchal duc de Rivoli,

Gouverneur de la 8e *division militaire.*

N° 14.

A.

ÉTAT DE LA GARDE NATIONALE DE PARIS A L'ÉPOQUE DU 22 JUIN 1815.

S. E. le maréchal prince d'ESSLING, commandant en chef.

S. E. le comte DUROSNEL, commandant en second.

	Lieutenants-généraux.	
Le comte de MONTESQUIOU, inspecteur-général des conseils de discipline.	Le comte de MONTMORENCY, aide-major-général.	Le baron DARRICAU, commandant les tirailleurs.
	Maréchaux-de-camp.	
Le baron de BORELLI, chef d'état-major.	TOURTON, chef d'état-major-adjoint.	Le baron DARRIULE, inspecteur de l'instruction.
	Adjudants-commandants.	
Le comte de LA BORDE. LE MOYNE.	DELESSERT (Gabriel), chargé des détails de l'administration. Le baron GILBERT DEVOISINS.	Le baron COLIN DE SUSSY. BOCHER, chargé du personnel. BOGNE DE FAY.
	Chefs de bataillon adjoints.	
DECHAVANAT. DUROUX. MALLET. CARDON. LECORDIER.	HOCQUART. CAUMONT DE LA FORCE. DUFRESNE DE LA CHAUVINIÈRE, chargé des détails du service. DE SOLIZÈNES. Le baron ROGER.	LAVOLLÉE. SUCHET. REGNAUD. FÉLIX DESPORTES. BRETON, adjoint au chef d'état-major.

Nº des légions.	LIEUX de RASSEMBLEMENT.	CHEFS de LÉGION.	MAJORS.	OFFICIERS.	SOUS-OFFICIERS.	GRENADIERS.	CHASSEURS.	TAMBOURS et sapeurs.	TOTAL des hommes non habillés, officiers non compris.	TOTAL des hommes non habillés, officiers compris.	FUSILIERS non habillés.	EFFECTIF.	TIRAILLEURS.
1re	Place de la Concorde.	Le comte de Choiseul Praslin....	Barry.....	101	266	533	693	36	1,528	1,629	1,139	2,768	891
2e	Place Vendôme......	Le comte de Girardin..	Odiot......	124	344	724	1,335	30	2,433	2,557	1,021	3,578	884
3e	Place des Victoires...	"	Billing.. ...	113	340	612	1,512	33	2,497	2,610	806	3,416	1,080
4e	Jardin de l'Infante (au Louvre)...........	Le comte Jaubert.	Gentil.....	109	302	694	2,050	34	3,080	3,189	542	3,731	826
5e	Boulevard Bonne-Nouvelle...............	Patinot..........	Bonnet....	108	293	488	1,010	28	1,819	1,927	854	2,781	1,588
6e	Abbaye Saint-Martin.	Sennepart........	Laugier....	117	309	680	2,072	27	3,088	3,205	765	3,970	1,286
7e	Rue du Grand-Chantier...............	Guitone.........	Tarbé.	105	314	484	1,108	28	1,934	2,039	1,204	3,243	1,570
8e	Place des Vosges.....	Richard Lenoir...	De La Rue.	100	294	471	366	30	1,161	1,261	1,560	2,821	1,475
9e	Quai de l'Archevêché.	Charmet..	De Brioude.	96	273	394	520	29	1,216	1,312	1,316	2,628	1,096
10e	Palais du Corps Législatif..	Le comte Nicolaï.	Philippon..	103	300	565	976	34	1,875	1,978	690	2,668	1,540
11e	Grande allée du Luxembourg......	Acloque..........	Fain.......	112	299	601	862	30	1,792	1,904	1,001	2,905	814
12e	Place de l'Estrapade..	Salleron.........	Roard.....	105	277	498	997	30	1,802	1,907	535	2,442	1,032
			Totaux..	1,293	3,611	6,744	13,501	369	24,225	25,518	11,433	36,951	14,103
											Total général....	51,054	

N. B. — Les tirailleurs, à l'époque du 1er juillet, s'élevaient à 16,500 hommes.

B.

ÉTAT DES DIFFÉRENTS POSTES FOURNIS PAR LA GARDE NATIONALE.

Désignation des Légions.	Désignation des lieux où sont situés les postes.	Nombre d'hommes par poste.	Total par poste et par légion.
1re	Mairie, rue Saint-Honoré, nº 14	150	197
	Rue de Marigni	12	
	Boulevard de la Madeleine	15	
	Rue d'Anjou, caisse de la ville	10	
	Place de la Concorde	10	
2e	Mairie, rue d'Antin	150	211
	Trésor impérial	36	
	Direction des Domaines	8	
	La Chancellerie	17	
3e	Mairie, place des Petits-Pères	150	196
	Postes aux Lettres	18	
	Boulevard Bonne-Nouvelle	18	
	Marché Saint-Joseph	10	
4e	Mairie, place du Chevalier-du-Guet	150	211
	Caisse d'amortissement	10	
	Rue de Malte	12	
	Port Saint-Nicolas	14	
	Pont-Neuf	25	
5e	Mairie, rue Grange-aux-Belles	150	173
	Rue Saint-Denis	13	
	Rue du Caire	10	
6e	Mairie, rue et abbaye Saint-Martin	150	197
	Boulevard du Temple	20	
	Atelier d'armes du marché Saint-Martin	17	
	Boulevard Amelot	10	
7e	Mairie, rue Saint-Avoie	150	187
	Imprimerie Impériale, vieille rue du Temple	10	
	Marché Saint-Jean	10	
	Pont-au-Change	17	
8e	Mairie, place Royale	150	222
	Rue de Montreuil	25	
	Rue de Charonne	25	
	Rue du Chemin-Vert	12	
	Marché Beauveau	10	
9e	Mairie, rue de Jouy	150	186
	Archevêché, parvis Notre-Dame	10	
	L'île Saint-Louis	12	
	Atelier d'armes de la Cité	14	
	A reporter	1,780	1,780

DÉSIGNATION des Légions.	DÉSIGNATION DES LIEUX où SONT SITUÉS LES POSTES.	NOMBRE d'hommes par poste.	TOTAL par poste et par légion.
	Report....	1,780	1,780
10e	Mairie, rue de Verneuil..............	150	210
	Ministère de l'Intérieur...............	10	
	Barrière de l'Ecole-Militaire..........	10	
	Poste de la Légion-d'Honneur........	10	
	Port des Invalides..................	10	
	La pompe à feu des Invalides.........	10	
11e	Mairie, rue du Vieux-Colombier.......	150	201
	Rue de la Monnaie..................	25	
	Rue de Sèvres......................	11	
	Atelier d'armes, rue des Grés.........	15	
12e	Mairie, rue Neuve-Sainte-Geneviève...	150	192
	La maison Léger, quai de l'Hôpital.....	17	
	Pont de l'Hôtel-Dieu.................	10	
	Atelier d'armes, rue Mouffetard.......	15	
POSTES-GÉNÉRAUX.	Tuileries..........................	200	1,856
	Chambres des Pairs et des Représentants..........................	1,100	
	Etat-major général..................	150	
	Hôtel-de-Ville......................	150	
	Maison d'arrêt......................	11	
	Le prince Lucien....................	200	
	Le prince Joseph....................	25	
	Madame mère......................	10	
	La princesse Hortense...............	10	
	Total.....	4,239	4,239

N° 15. — GARDE NATIONALE DE PARIS.

Répartition éventuelle des troupes dans les différents postes de défense, arrêtée le 25 juin 1815 par le maréchal commandant.

LIGNES de défense.	DÉSIGNATION DES POSTES.	TROUPES QUI LES OCCUPENT.		RÉSERVES.		GRANDES RÉSERVES.	
		Garde nationale.	Tirailleurs.	Emplacement.	Force de la troupe.	Emplacement.	Force de la troupe.
Rive droite.	Poste de Montmartre....	Un bataillon de la 1re légion. Un bataillon de la 2e légion.	"	A la barrière de Clichi. A la barrière St-Denis.	Un bataillon de la 1re légion. Un bataillon de la 2e légion.	Boulevard des Italiens.....	Deux bataillons de la 1re légion. Deux bataillons de la 2e légion. Deux bataillons de la 3e légion. Deux bataillons de la 4e légion.
	Maison Rouge de Clignancourt et moulins de La Chapelle.	"	Un bataillon du 1er régiment.	"	"		
	Ligne entre les moulins de La Chapelle et le bassin de La Villette.	"	Un bataillon du 1er régiment.	A la barrière de Pantin.	Un bataillon de la 3e légion.		
	Butte Chaumont et dépendances, la gauche au bassin de La Villette.	Un bataillon de la 3e légion. Un bataillon de la 4e légion.	"	A la barrière de Belleville.	Un bataillon de la 4e légion.	Boulevard Saint-Martin.......	Troisième brigade de tirailleurs. Quatrième brigade de tirailleurs.
	De Belleville à Ménilmontant.	"	Le 2e régiment.	A la barrière de Ménilmontant.	Un bataillon de la 5e légion.		
	Mont-Louis de Ménilmontant à la route de Charonne.	Un bataillon de la 5e légion. Un bataillon de la 6e légion.	"	A la barrière des Amandiers.	Un bataillon de la 6e légion.		
	Fontarabie et Montreuil jusqu'à la route de Vincennes.	"	Le 3e régiment.	"	"	Boulevard Saint-Antoine......	Deux bataillons de la 5e légion. Deux bataillons de la 6e légion. Deux bataillons de la 7e légion. Deux bataillons de la 8e légion.
	Ouvrages depuis la route de Vincennes jusques et compris ceux en avant de la barrière de Picpus.	Un bataillon de la 7e légion. Un bataillon de la 8e légion.	"	A la barrière Charonne.	Un bataillon de la 7e légion.		
	Route de Charenton à Bercy.	"	Le 4e régiment.	A la barrière de Charenton.	Un bataillon de la 8e légion.		

LIGNES de défense.	DÉSIGNATION DES POSTES.	TROUPES QUI LES OCCUPENT.		RÉSERVES.		GRANDES RÉSERVES.	
		Garde nationale.	Tirailleurs.	Emplacement.	Force de la troupe.	Emplacement.	Force de la troupe.
Rive gauche.	Depuis la barrière de la Gare jusques et compris l'abattoir de Villejuif.	Un bataillon de la 9e légion. Un bataillon de la 12e légion.	"	A la barrière d'Italie.	Un bataillon de la 9e légion.	Boulevard du Mont-Parnasse......	Deux bataillons de la 9e légion. Deux bataillons de la 10e légion. Deux bataillons de la 11e légion. Deux bataillons de la 12e légion. Deux bataillons du 10e régiment de tirailleurs. Deux bataillons du 11e régiment de tirailleurs.
	De l'abattoir à l'inondation de la Bièvre.	"	Un bataillon du 9e régiment.	A la barrière d'Enfer.	Un bataillon de la 12e légion.		
	De l'inondation de la Bièvre jusqu'au Petit Montrouge.	"	Un bataillon du 9e régiment.	A la barrière de Vaugirard.	Un bataillon de la 11e légion.		
	Du Petit Montrouge à la barrière des Fourneaux.	Un bataillon de la 11e légion. Un bataillon de la 10e légion.	"	A la barrière de l'École-Militaire.	Un bataillon de la 10e légion.		
	De la barrière des Fourneaux à la barrière des Cunettes.	"	Le 12e régiment.	"	"		

RÉSUMÉ :

Rive droite..	Postes de défense.	8 bataillons de garde nationale.	8 bataillons de tirailleurs.
	Réserves.........	8 id.	8 id.
	Grandes réserves..	16 id.	
Rive gauche.	Postes de défense.	4 bataillons de garde nationale.	4 bataillons de tirailleurs.
	Réserves.........	4 id.	4 id.
	Grandes réserves..	8 id.	—
	Totaux..	48 bataillons de garde nationale.	24 bataillons de tirailleurs.

Total général... 72

N° 16.

Extrait du registre du conseil de défense de la ville de Paris.

Séance du 13 juin 1815.

Le conseil de défense nommé en vertu des ordres de l'Empereur composé de :

Son Excellence le prince d'Eckmühl, maréchal d'empire, ministre de la guerre, gouverneur-général de Paris et de la 1re division militaire, président;

Son Excellence le duc de Rovigo, lieutenant-général, premier inspecteur de la gendarmerie;

Le comte Caffarelli, lieutenant-général, aide-de-camp de l'Empereur, commandant la 1re division militaire;

Le comte Durosnel, lieutenant-général, aide-de-camp de l'Empereur, commandant la garde nationale de Paris;

Le baron Darricau, lieutenant-général, commandant les tirailleurs de la garde nationale de Paris;

Le comte Hulin, lieutenant-général, commandant d'armes de la place de Paris;

Le comte Valée, lieutenant-général, commandant l'artillerie;

Le baron de Ponthon, maréchal-de-camp, commandant le génie;

Le comte de Bondy, préfet du département de la Seine;

Le comte Réal, conseiller d'État, préfet de police de la ville de Paris et arrondissements.

A commencé ses séances :

Sur la proposition de Son Excellence le prince d'Eckmühl, le conseil a arrêté que le premier objet dont il devait s'occuper était la division des postes à assigner à chacun des officiers généraux chargés de leur défense.

La défense de la rive droite a été divisée en deux parties, savoir :

1° De la Seine en aval de Paris au bassin de la Villette;

2° Du bassin de la Villette à Bercy.

Le comte Sébastiani, lieutenant-général, a été désigné pour être chargé du premier commandement.

Le comte Grenier, lieutenant-général, a été désigné pour être chargé du second.

Subdivision du commandement du général Sébastiani.

Le général Sébastiani aura sous ses ordres :

1° Un lieutenant-général pour commander Saint-Denis, la ligne du canal jusqu'à la prise d'eau du canal de l'Ourcq, et en suivant ce canal jusqu'au bassin de la Villette; et trois maréchaux-de-camp, dont un pour commander Saint-Denis;

2° Un lieutenant-général pour commander de Clichy au pied de la butte Montmartre et sur les derrières, ayant sous lui trois maréchaux-de-camp chargés de surveiller le cours de la rivière de Saint-Denis au pont d'Iéna. On confiera à un de ces maréchaux-de-camp la surveillance de Clichy et de la Seine depuis Saint-Denis jusqu'à Clichy, au second le pont de Neuilly et le cours de la rivière jusqu'à Suresne, au troisième de Suresne au pont d'Iéna, et en particulier des ponts de Saint-Cloud et de Sèvres;

3° Un lieutenant-général pour commander Montmartre et le terrain jusqu'au bassin de la Villette, ayant sous ses ordres deux maréchaux-de-camp; un de ces officiers généraux sera spécialement chargé du commandement de la place de Montmartre.

Subdivision du commandement du général Grenier.

Le lieutenant-général Grenier aura sous ses ordres :

1° Un lieutenant-général pour commander depuis le bassin de la Villette jusques et y compris le Mont-Louis jusqu'à la route de Charonne exclusivement, ayant sous ses ordres trois maréchaux-de-camp, dont un à la butte Chaumont, le second à Belleville, le troisième à Mont-Louis;

2° Un lieutenant-général pour commander depuis la route de Charonne jusqu'à la rivière au bas de la terrasse de Bercy, ayant sous lui trois maréchaux-de-camp, dont un, placé au Petit-Charonne, commandera jusqu'à la route de Vincennes exclusivement; le second depuis et compris cette route jusqu'à celle de Charenton exclusivement, le troisième depuis et compris cette route et l'ouvrage qui la coupe jusqu'à la Seine;

3° Un lieutenant-général chargé du commandement du Petit-Vincennes, de Vincennes, du mur d'enceinte du parc jusqu'à la coupure qui le joint à la Marne, de tout le cours de la Marne jusqu'à son embouchure et du cours de la Seine jusqu'au Petit-Bercy.

Il aura sous ses ordres trois maréchaux-de-camp non compris le gouverneur de Vincennes; un de ces officiers généraux sera placé à

Saint-Maur pour surveiller tout le cours de la Marne jusqu'à Saint-Hilaire.

Un autre à Charenton devra surveiller le cours de la Marne depuis Saint-Hilaire jusqu'à son embouchure.

Le maréchal-de-camp commandant Saint-Maur sera chargé de la défense de la pointe de Saint-Maur, c'est-à-dire de l'isthme que forme la Marne.

Le troisième aura mission de surveiller le cours de la Seine depuis l'embouchure de la Marne jusqu'au Petit-Bercy.

Défense de la rive gauche.

Un lieutenant-général commandant en chef, le comte de Valence, ayant sous lui deux lieutenants-généraux :

1° Un lieutenant-général commandera depuis la Seine en amont de Paris et Bicêtre, ayant sous lui deux maréchaux-de-camp, dont un à Bicêtre ;

2° Un lieutenant-général ayant sous lui trois maréchaux-de-camp, dont un à la barrière de l'École militaire, le second en avant de la barrière des Fourneaux, le troisième au Petit-Montrouge.

A la première séance, le conseil s'occupera de compléter le nombre d'officiers généraux nécessaire à employer. Il sera adressé à chacun des membres un état des disponibles, afin que chacun puisse arrêter son choix.

Le général Valée, commandant l'artillerie, apportera les états du personnel et du matériel de son arme, et fera connaître l'emplacement des officiers et l'armement des batteries selon les dispositions arrêtées ci-dessus ; il apportera également un état de situation et d'emplacement des compagnies de canonniers attachées à la défense de Paris, et il proposera les mesures nécessaires pour les compléter et pour porter la force de l'artillerie au point nécessaire pour le service des pièces.

Le général Deponthon adressera à MM. les généraux Durosnel et Darricau un état de répartition des troupes nécessaires à la défense des ouvrages. Ces deux officiers généraux feront, pour la répartition de leurs troupes, un travail préparatoire d'après les bases ci-après :

1° On déduira de la force totale le montant des hommes nécessaires pour les gardes montantes et descendantes des postes de la ville de Paris ;

2° Le reste sera divisé par quart et distribué de la manière suivante :

Un quart dans les ouvrages ;

Un quart en réserve à proximité des ouvrages;

Un quart aux barrières;

Un quart en réserve sur la place de la Concorde et sur le boulevard Beaumarchais.

Il sera nécessaire que l'on indique le bataillon de gardes nationales et de fédérés qui devra occuper tel ou tel ouvrage, tel ou tel emplacement, et même les rues et les chemins que les troupes doivent suivre pour s'y rendre.

Le duc de Rovigo sera chargé du commandement de la réserve et apportera au premier conseil le projet d'organisation de cette réserve, qui sera composée de la légion de gendarmerie de Paris, de toute la gendarmerie qui s'y sera retirée et des troupes que M. le prince d'Eckmühl y joindra.

Le général Hulin apportera également un état de la situation de la garnison de Paris, sans y comprendre ce qui appartient à la garde nationale ou à la gendarmerie.

MM. les préfets de la Seine et de police sont invités à apporter l'état numérique des hommes formés en corporation enregistrés à la police, et proposeront leurs vues sur la meilleure manière de les employer. Ceux d'entre eux qui font partie de la garde nationale ou des tirailleurs n'y seront portés que pour mémoire.

M. le préfet de la Seine apportera au conseil un projet d'organisation d'ambulances pour qu'au premier signal, au moment où l'on battra la générale (et la générale sera le gros bourdon), il y ait à chaque barrière un service d'ambulance. Le général Hulin établira à chaque barrière un officier qui en aura le commandement pour faire emporter les blessés et faire retourner à leurs postes les hommes bien portants.

Il sera désigné, dans tous les postes commandés par un maréchal-de-camp, un local à l'abri du feu de l'ennemi pour servir de magasin et capable de contenir des vivres de toute nature pour quatre jours, pour les troupes destinées à la défense des ouvrages. Les dispositions seront telles que celles prescrites ci-dessus, de manière qu'un ordre puisse être exécuté vingt-quatres heures après qu'il aura été donné.

Un objet de la plus grande importance étant d'assurer la subsistance à toute la population, MM. les préfets de la Seine et de police feront connaître au premier conseil quelles seront les mesures les plus propres à amener ce résultat. On doit s'attendre à ce qu'une grande partie de la population des campagnes affluera sur Paris et augmentera considérablement la consommation.

Une mesure avantageuse, mais qui doit s'exécuter plus par insinuation que par autorité, serait d'établir dans Paris des dépôts où

l'on recevrait tous les effets et les denrées que les gens de la campagne voudraient y déposer et qu'ils ne trouveraient pas à placer ailleurs. Ces dépôts seraient sacrés et toujours à la disposition des propriétaires.

Le préfet de la Seine préparera dans le plus grand secret un travail pour transporter et répartir dans les divers hôpitaux de Paris les malades qui sont établis à l'hospice Saint-Louis, de manière à pouvoir évacuer ce local si les circonstances l'exigent.

Le général commandant la 1re division militaire fera les dispositions nécessaires pour que les commissaires des guerres et autres employés d'administration auxquels les troupes auront journellement affaire pour leurs subsistances, s'établissent à portée des postes qu'elles occupent.

Le général commandant la 1re division militaire et M. le préfet de la Seine apporteront à la première séance du conseil de défense un projet d'organisation pour utiliser les levées en masse pour la défense de la Marne, de la Seine et de l'Oise. Ce travail sera fait dans ce sens : au moment où le tocsin sonnerait par ordre du commandant de l'arrondissement, tous les hommes portés sur le tableau se réuniraient au lieu du rendez-vous, qui sera toujours dans le voisinage de la rivière, pour défendre un pont ou un gué. Il est essentiel surtout qu'on apporte au premier conseil cette organisation pour les ponts de Saint-Maur, Charenton, Sèvres, Saint-Cloud et Neuilly.

M. le duc de Rovigo est chargé par le conseil de défense de voir le ministre des finances pour avoir la disposition des gardes forestiers.

Le conseil, sur la proposition du prince d'Eckmühl, a désigné pour être employés à la défense de Paris :

MM. Ambert, lieutenant-général, Saint-Denis et la ligne du canal;

Comte Pully, lieutenant-général, de Clichy au pied de Montmartre;

Baron des Fourneaux, lieutenant-général, de Montmartre à la Villette;

Comte de Beaumont, lieutenant-général, de la Villette au Mont-Louis inclusivement;

Comte Bonnet, lieutenant-général, de Charonne à Bercy;

Comte Marchand, lieutenant-général, l'extérieur, le Petit-Vincennes, etc.;

Comte Rampon, lieutenant-général, de la Seine à Bicêtre;

Tilly, lieutenant-général, de la rivière des Gobelins à la Seine;

César de Laville, maréchal-de-camp, chef d'état-major;

De Conchy, maréchal-de-camp, sous le général Ambert;

Bujet, maréchal-de-camp, sous le général Ambert;

Baron Pelleport, maréchal-de-camp, sous le général Ambert;

Baron Bayle de Saint-Pol, maréchal-de-camp, commandant de Montmartre;

Montholon, maréchal-de-camp, sous les ordres du général Grenier;

Carion-Nisas, colonel, sous le général Pully;

Baron Pourailly, maréchal-de-camp, déjà employé à Saint-Denis et destiné à y commander.

Le général Caffarelli enverra de suite au général d'Hastrel un extrait du procès-verbal concernant les nominations pour qu'on expédie de suite les ordres de service, en prévenant que M. le maréchal prince d'Eckmühl adressera ensuite les instructions.

Le général Caffarelli adressera à chacun des membres du conseil une expédition du procès-verbal.

Les membres du conseil seront prévenus par le général Caffarelli de la tenue de la première séance.

Pour expédition conforme :

Le lieutenant-général comte CAFFARELLI.

N° 17.

PROCÈS-VERBAL DE LA QUATRIÈME SÉANCE DU CONSEIL DE DÉFENSE DE LA VILLE DE PARIS.

Le conseil de défense, convoqué le 24 juin par ordre de Son Excellence monseigneur le prince d'Eckmühl, gouverneur-général de Paris, et auquel ont été appelés MM. les lieutenants-généraux comte Valence, Ambert, Pully, Desfourneaux, comte de Beaumont, comte Marchand, comte Rampon, Tilly et Thiébault, a ouvert la quatrième séance le 24 juin 1815.

Il a été écrit au ministre de la guerre, séance tenante, pour le prier de faire acquitter demain la somme de quatre-vingt-dix mille francs qui restent à payer sur les deux cent cinquante mille mis à la disposition du général Deponthon pour les travaux.

Le conseil n'a pas jugé à propos d'écrire à M. le comte de Bondy pour le même objet, parce qu'il a assuré qu'il donnerait des ordres pour faire acquitter demain ce qu'il lui reste à payer de la somme ordonnancée par la ville de Paris.

Le bataillon polonais et toute l'infanterie et la cavalerie polonaises

disponibles se rendront à Saint-Denis pour y être employés à la défense de cette ville.

En cas d'alerte, tout ce qu'il y aura de disponible pouvant porter un fusil dans les corps suivants, savoir :

Dans le 1er de ligne, se rendra au Petit-Bercy;

Dans le 2e de ligne, sera établi à Neuilly;

Dans le 1er léger, se portera dans les retranchements du Petit-Charonne;

Dans le 2e léger, sera placé à Ménilmontant;

Dans le 4e léger, qui est aux Petit-Pères, sera placé à la Villette;

Le bataillon de retraités de Seine et Marne sera placé à Belleville;

Les deux bataillons de retraités de la 18e division militaire se porteront aux Cinq-moulins et à Montmartre;

Les retraités de la Seine se porteront à Belleville;

Les 5e et 6e compagnies d'artillerie à cheval seront logées à Clichy et à Saint-Ouen avec une batterie;

Les militaires isolés qui viennent de l'armée seront mis en subsistance dans les régiments de leur arme à Paris, qui les garderont jusqu'à nouvel ordre;

Le 8e de ligne, qui est à Courbevoie, ira cantonner à Aubervilliers, en avant du canal de la Villette;

Le lieutenant-général Haxo ira reconnaître Chatou et Bezons, pour y faire quelques ouvrages, des abatis, et créneler les maisons;

Le dépôt du 29e, qui est à Courbevoie, y restera; il est destiné à former réserve pour le pont de Neuilly;

Celui du 33e, qui est aussi à Courbevoie, y restera et formera réserve pour le pont de Chatou;

Celui du 40e, également à Courbevoie, se portera à la première alerte au pont de Neuilly pour être prêt à se porter sur la ligne de Saint-Denis;

Celui du 85e est destiné pour le pont de Bezons et restera dans ce village.

Le mouvement de toutes ces troupes se fera lundi 26 juin, elles se rendront le même jour aux endroits indiqués.

Demain 25, le lieutenant-général comte Hulin passera ou fera passer en revue tous ces dépôts, afin de constater l'état de l'armement, habillement et équipement, et leur faire délivrer dès demain ce qui eur sera nécessaire.

Mardi 27, à midi, toutes ces troupes devront se porter à leur poste d'alarme. Les généraux et officiers employés s'y trouveront, pour y faire les dispositions.

Il en sera de même de toutes les compagnies d'artillerie que le lieu-

tenant-général comte Valée a déjà disposées pour la défense de la rive droite. Les ordres en seront expédiés au général Valée.

Il est nécessaire de faire activer les travaux. Les généraux commandant sur les divers points emploieront les hommes pour travailler aux ouvrages, ils seront payés comme les ouvriers à la tâche.

Pour copie conforme :

Le maréchal-de-camp chef d'état-major,

César de Laville.

N° 18.

Paris, le 15 juin 1815.

A Son Excellence le ministre de la guerre.

Monseigneur,

On travaille journellement à exécuter les dispositions que Votre Excellence me prescrit de nouveau par sa lettre de ce jour.

J'ai eu l'honneur de lui rendre compte hier que 100 pièces de siége en fer étaient rendues sur les lieux où elles doivent être mises en batterie sur la rive droite. Ces pièces sont :

	10 de 36
	23 de 24
	25 de 12
	42 de 6
Total. .	100

Trois pièces de 24 qui restaient de celles arrivées hier de Rouen et 45 de 6 seront transportées aujourd'hui dans les mêmes ouvrages et sur le canal Saint-Denis.

Il ne reste plus au parc de la marine de pièces de 24 ni de 12. Votre Excellence sait que j'ai ordre de réserver celles de 8 pour la rive gauche, et on commencera demain à les transporter près des ouvrages de cette ville que je viens de reconnaître en ce moment et qui ne sont pas encore tracés en totalité.

Les pièces de la marine ne seront pas toutes arrivées le 25. J'ai l'avis d'un bateau qui doit arriver le 28 et qui ne sera pas probable-

ment le dernier. Il sera par conséquent impossible que les 300 bouches à feu de la marine soient mises en batterie pour cette époque.

On doit travailler à tous les affûts de place et de côte, qui sont en général pour des pièces de bronze, qui n'ont pas les mêmes dimensions que celles en fer, et tous les affûts marins doivent être exhaussés pour pouvoir être utilisés. Ces travaux se font en même temps que les plates-formes, et ils seront en mesure avec l'arrivée des bouches à feu.

Plus de 50 projectiles par pièce ont déjà été transportés dans les ouvrages en même temps que les bouches à feu.

J'ai l'honneur d'être, monseigneur, avec respect,

De Votre Excellence

Le très-humble et obéissant serviteur.

Le lieutenant-général commandant l'artillerie,

Comte VALÉE.

L'armement des ouvrages défensifs de Paris a été fixé à 300 bouches à feu en fer et à 300 pièces de campagne. De ces 300 pièces de campagne, 200 doivent être mises en position et les 100 autres doivent former des batteries mobiles pour se porter sur les différents ouvrages.

Outre ces pièces montées sur affûts, il existe 120 canons et obusiers de campagne sans affûts. Il est possible de les faire construire à Paris; mais les charrons employés depuis 15 mois sont créanciers de plus de 500,000 francs, et ont déclaré aujourd'hui même être hors d'état de continuer leurs travaux si on ne les paye pas.

Chaque affût de campagne, non compris les essieux et les boîtes de roues, coûte à Paris 1,500 francs, ce qui ferait pour les 120 à faire construire 180,000 francs.

Si l'on veut prendre les 200 bouches à feu de campagne dont on peut disposer à Paris pour former un nouvel équipage, sauf à diminuer l'armement de Paris, qui paraîtra peut-être trop considérable, on aura à Paris les caissons, chariots et forges pour cet équipage.

Cet équipage formerait 25 batteries composant 750 voitures dont l'attelage exigerait 4,100 chevaux. D'ici à quatre jours il en existera à Vincennes 1,100 : ainsi ce serait 3,000 chevaux, qui, à 450 francs l'un, et 70 francs pour leurs harnais, forment une somme totale de 1,560,000 francs; mais les fournisseurs sont déjà créanciers de 750,000 francs, et, pour acheter les 3,000 chevaux, il faudrait leur payer ce qui leur est dû.

Avec un million comptant on peut mettre l'affaire en train et obtenir au moins 2,000 chevaux en dix jours.

Quant aux troupes d'artillerie, il existe à Paris :

14 compagnies d'artillerie à pied;
3 compagnies d'artillerie à cheval;
12 compagnies d'artillerie de marine.

Total. . 29

En prenant 25 compagnies pour l'équipage de campagne, il restera :

4 compagnies d'artillerie;
2 de l'École polytechnique;
2 de l'École d'Alfort;
1 de l'École de Saint-Cyr;
4 de l'École de médecine;
6 d'aspirants de marine;
2 de militaires en retraite.

Total. . 21 compagnies.

Comte Valée.

N° 19.

Garde nationale de Paris.

Ordre du jour du 2 juillet.

Beaucoup de gardes nationaux ont témoigné le désir de prendre une part active à la défense de la capitale et de partager le danger des braves qui combattent pour l'indépendance nationale.

Le maréchal commandant en chef, désirant seconder un si noble élan et le rendre utile en le régularisant, invite MM. les chefs de légion à faire dresser des listes de tous les officiers, sous-officiers et gardes nationaux qui s'offriront volontairement pour aller combattre dans les rangs de l'armée; ils en formeront des compagnies, désigneront les sous-officiers nécessaires au service de ces compagnies et présenteront les officiers à la nomination du commandant en chef.

Ils adresseront successivement à l'état-major le contrôle de chaque compagnie aussitôt qu'elle sera organisée, et, dans les légions qui fourniront un nombre suffisant de compagnies, il sera formé un ou plusieurs bataillons dont les chefs seront choisis parmi les officiers

qui se seront offerts pour marcher volontairement et qui réunissent les qualités requises.

MM. les chefs de légion veilleront à l'exécution du présent ordre.

Le maréchal commandant en chef,
Prince D'ESSLING.

Pour ampliation :

Le maréchal-de-camp chef d'état-major,
Baron DE BORELLI.

N° 20.

GARDE NATIONALE DE PARIS.

Ordre du jour du 4 juillet.

La garde nationale est prévenue que M. le maréchal prince d'Essling vient d'être nommé gouverneur de Paris par la commission de gouvernement.

Une convention a été faite avec les généraux des puissances alliées pour arrêter l'effusion du sang.

Les citoyens de Paris doivent être sans alarmes et rester dans l'attitude à la fois paisible et ferme qu'ils ont gardée au milieu des dangers.

La police de la ville reste confiée à la garde nationale et à la gendarmerie municipale sous mes ordres comme gouverneur de Paris.

Continuer à garantir de toute atteinte les personnes et les propriétés, empêcher tout rassemblement tumultueux, faire taire toute espèce de cris qui peuvent exciter les dissensions, ne laisser arborer en aucun lieu, par qui que ce soit, d'autres couleurs que les couleurs nationales, voilà les devoirs qui sont imposés de nouveau à la garde nationale.

Je me repose de leur accomplissement sur le zèle des citoyens qui la composent et sur le dévouement de ses chefs.

Le maréchal commandant en chef,
Prince d'ESSLING.

Pour ampliation :

Le maréchal-de-camp chef d'état-major,
Baron DE BORELLI.

N° 21.

Garde nationale de Paris.

Rapport du 5 juillet.

Conformément aux ordres de Son Excellence M. le maréchal prince d'Essling, MM. les officiers de la garde nationale se sont présentés hier soir à Belleville pour recevoir les 48 compagnies de tirailleurs qui doivent être incorporées dans les 48 bataillons de la garde nationale.

A leur approche, les tirailleurs ont cru qu'on voulait les désarmer, et se sont écriés : « On ne nous désarmera jamais, la garde nationale » ne nous désarmera pas. » Alors ils se sont répandus çà et là tirant sur l'ennemi et attaquant ses postes. Les officiers de la ligne les ont ramenés, et un coup de feu tiré sur un petit dépôt de poudre l'a fait sauter. Personne heureusement n'a été atteint.

M. le chef de bataillon Pressac a jugé convenable alors de prendre sur lui d'ordonner à tous les officiers des compagnies de reconduire en ville leurs compagnies, et ce mouvement n'a éprouvé aucune difficulté. Les hommes se sont mis en marche, mais à peine ont-ils été entrés que beaucoup d'eux se sont débandés et ont parcouru les rues avec leurs armes, entrant dans les cabarets, buvant avec les camarades de la ligne qu'ils rencontraient. Une fois échauffés par le vin, ils ont occasionné du tumulte et ont inspiré des craintes au point de faire fermer les boutiques et d'obliger les citoyens paisibles à se sauver.

Je me suis rendu dans les rues Saint-Martin et Saint-Denis; j'ai parlé à beaucoup de sous-officiers et de tirailleurs qui étaient ivres et déchargeaient leurs armes en l'air. Je leur ai ordonné de se retirer et ils ne m'ont opposé aucune résistance; mais il aurait fallu que je fusse accompagné par une force armée afin de faire saisir les plus turbulents, et j'étais seul.

L'adjudant-commandant ex-chef de l'état-major des bataillons de tirailleurs,

Monjardel.

N° 22.

A.

Paris, le 30 août 1815.

LE PRINCE D'ESSLING AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Monsieur le maréchal, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier, Votre Excellence me dit que c'est au conseil de guerre, dont je suis appelé à faire partie, à juger de la validité de la réclamation que je vous ai adressée dans le but d'être remplacé dans ce conseil.

Je dois à cet égard présenter quelques observations à Votre Excellence. Ma réclamation est fondée principalement sur le mauvais état de ma santé, et subsidiairement sur des causes d'inimitié existantes entre M. le maréchal Ney et moi. La loi a prévu ces deux circonstances ainsi que la manière de les faire apprécier; je ne parlerai ici que du motif tiré de ma maladie, parce qu'il s'oppose d'une manière absolue à ce que je remplisse les fonctions de juge : « A moins de maladie bien » constatée, aucun officier ou sous-officier nommé membre du conseil » de guerre ne pourra refuser la nomination sous peine d'être destitué » et puni de trois mois de prison; le conseil de guerre sera compétent » pour prononcer cette peine, dont l'application se fera sur l'ordre par » écrit du président, qui sera tenu d'en rendre compte au ministre de la » guerre. » (Loi du 26 brumaire an v, art. 6.)

C'est Votre Excellence qui m'a adressé ma nomination, c'est à elle que je dois adresser mon refus, qui est motivé sur une maladie bien constatée; mais il n'appartient pas au conseil de guerre de décider si je peux ou non être remplacé. Tout ce qu'il a à faire, c'est de prononcer une peine s'il n'y a pas une maladie bien constatée.

J'ajouterai que ce remplacement doit nécessairement avoir lieu, quelle que soit la décision du conseil de guerre; car ou le conseil ne prononce point la peine parce que la maladie est bien constatée, ou il la prononce parce que la maladie n'existe pas. Au premier cas le remplacement est indispensable, cela est évident; au second cas il est également indispensable : d'une part parce que la destitution qui est une partie de la peine ôte au membre la qualité en vertu de laquelle il était appelé à siéger au conseil, et d'autre part parce qu'on ne

pourrait pas exiger à la fois la peine et l'obligation dont la violation donne lieu à cette même peine.

Je me prévaux donc, monsieur le maréchal, du texte et de l'esprit de la loi pour insister formellement auprès de Votre Excellence dans la demande que je lui ai faite. Ma maladie, du reste, aussi connue que mon caractère, qui ne pourrait s'accorder avec l'idée d'une supposition, paraît suffisamment constatée par les pièces que je vous ai envoyées, et elle est de nature à ne pas me laisser espérer d'être rétabli à l'époque de la convocation du conseil.

Je renouvelle, monsieur le maréchal, à Votre Excellence l'assurance de ma haute considération.

Le maréchal prince d'Essling.

B.

Le . . septembre 1815.

Le ministre de la guerre au maréchal Massena.

Monsieur le maréchal, je vois avec peine par la lettre que Votre Excellence m'a adressée le 30 du mois dernier que vous persistez à être remplacé comme membre du conseil de guerre permanent de la 1re division militaire, devant lequel doit être traduit M. le maréchal Ney; je ne puis que me référer à la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire à ce sujet.

Le jour où le conseil de guerre sera convoqué, si vous êtes dans l'impossibilité de vous y rendre, vous le ferez constater dans les formes; et si le conseil, qui est seul compétent pour recevoir les excuses de ses membres, juge celles que vous présenterez suffisantes, on m'en rendra compte et je vous ferai remplacer.

Agréez, etc.

N° 23.

GÊNES SAUVÉE

OU LE PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD, POÈME EN QUATRE CHANTS, AVEC DES NOTES HISTORIQUES, PAR C.-M. MORIN; IN-8°. PARIS, GIGUET ET MICHAUD, 1809.

Sans tenir compte à l'auteur du sentiment patriotique qui lui a fait prendre pour sujet un des plus brillants faits d'armes de nos guerres modernes, on ne saurait trop louer une œuvre où l'harmonie s'unit sans efforts à la justesse de la pensée. Si l'on trouve de justes motifs de critique dans le plan général et la mise en scène du merveilleux, l'on doit songer à l'effrayante aridité d'un travail de cette nature; M. Morin n'a pu le rendre parfait, mais il était du moins impossible de mieux faire eu égard à sa position et à l'époque où il écrivait

---

N° 24.

AL PASSAGGIO DELL' ADIGE IMMENENTE.

SONETTO.

O Adige, o regal Nume possente
Deh l'urna alquanto e il rapido tuo corso
Frenando al ponte piega il facil dorso,
Cui la Gallica varchi amica gente :

Verona in doppio assedio egra e languente
Sperando per MASSENA omai soccorso
A sue castella invan fatto ricorso
Par che l'ultimo fato ahimè pavente.

Ella ben sa qual barbaro nemico
Minacci morte a lei già fatta e sangue
Tendendo insidie al prode Gallo amico,

E l'Adria sa sotto qual giogo langue,
Te vinto lo saprà, piangendo il dico,
Serva Italia d'orror sparsa, e di sangue.

UN DEL COLLEGIO DE' DOTTI.

VERONA LIBERATA.

SONETTO.

E qual ti veggio un dì sì mite or fiera
Verona in fuga il rio nemico volto
Spirar fremendo intrepida guerrera
Bella ferocia dal leggiadro volto?

Tra le ruine, e i lunghi orror più altera
Calchi col piè dai duri lacci sciolto
L'insultante Germanica bandiera,
Ch'Arno Adda e Mincio ha in servitude avvolto.

Per te MASSENA ai fuggitivi appresso
Fulmina, e seco a vendicar tu vai
Le mal rapite rocche, e i prischi onori :

Dalla barbarie Italo Genio oppresso
In questo suol per Mario ancor vedrai
Sul vinto Cimbro del Tarpeo gli allori [1].

UNO DELL' ISTITUTO NAZIONALE.

[1] *Famosa Vittoria di Mario nel Veronese.*

MÉMOIRES
DE MASSENA.

CAMPAGNE DE L'AN II OU DE 1794.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil sur la situation politique et militaire de la France à l'ouverture de la campagne de 1794. — Description topographique et militaire du théâtre de la guerre dans les Alpes maritimes et les Apennins liguriens.

Au commencement de 1794, la France était engagée dans une crise jusqu'alors sans exemple. Le volcan populaire allumé dans son sein, après avoir englouti une royauté de quatorze siècles et dispersé les débris de la vieille société monarchique, projetait au loin sa lave incendiaire; et ses formidables commotions, ébranlant le sol de l'Europe féodale, faisaient chanceler tous les trônes et toutes les aristocraties. Du sein du chaos révolutionnaire avait surgi une dictature sanglante qui, tour à tour armée de la hache et du glaive, maintenait au dedans par la terreur l'unité d'action, la convergence vers le même but des efforts et des volontés, conditions nécessaires de la victoire au dehors. Cette dictature, à l'époque dont nous parlons, voyait son pouvoir parvenu au plus haut degré d'intensité; en elle se résumaient toutes les forces matérielles et morales de la révolution française, concentrées les unes

dans le Comité de salut public, les autres dans la terrible association des Jacobins. Elle avait terrassé les ultra-révolutionnaires et les indulgents, Hébert et Danton, ceux qui voulaient précipiter le mouvement comme ceux qui prétendaient l'enrayer; au delà comme en deçà de la ligne tracée par un dogmatisme inexorable, toute dissidence était un crime de lèse-nation, la moindre déviation était punie de mort. La Convention, décimée, asservie, ne jouait plus qu'un rôle passif, celui d'une machine à décrets.

A l'appel de la patrie en danger, aux mâles accents de la *Marseillaise*, un million de citoyens avaient, en 1793, abandonné leurs foyers pour accourir sous le drapeau de la révolution. L'histoire n'offre pas de spectacle plus grand, plus magnifique que cet élan de tout un peuple s'organisant sous des chefs de son choix, et marchant comme un seul homme contre les ennemis de sa liberté et de son indépendance. Tout manquait à la fois : le patriotisme, la science, le dévouement surent tout improviser. La planche aux assignats tint lieu de ressources financières; on forgea des armes sur les places publiques; on se procura du salpêtre en lessivant le sol des caves; des officiers de terre et de mer, des états-majors, des généraux en chef surgirent de toutes parts, élevés sur le pavois du scrutin et de l'acclamation populaires. C'est avec de tels moyens que la France républicaine soutint contre une formidable coalition la campagne de 1793, mêlée de succès et de revers.

A nos ennemis de 1792, la Prusse, l'empire d'Allemagne et le Piémont, étaient venues se joindre en 1793, l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande. L'insurrection

vendéenne avait pris de vastes proportions; la révolte fédéraliste, suscitée par la catastrophe des Girondins, agitait plus de soixante départements et menaçait de rompre le faisceau national; Lyon, en guerre ouverte contre la république, provoquait et défiait les foudres de la Convention; avec Toulon, ses arsenaux et ses chantiers livrés aux Anglais par la trahison, la France avait perdu le plus beau fleuron de sa puissance maritime. L'énergie du Comité de salut public, soutenue par l'héroïque dévouement des volontaires et par l'enthousiasme patriotique des masses, suffit à tout, et fut constamment à la hauteur des dangers de la patrie. A la fin de la campagne de 1793, la situation de la France, un moment compromise, se rétablissait sur tous les points. Les victoires d'Hondschoote et de Watignies, la reprise des lignes de Weissembourg, Lyon occupé par les armes de la république, les Piémontais rejetés au delà des Alpes, le fédéralisme dompté, les Vendéens écrasés au Mans et à Savenay pour ne plus se relever, tels furent dans cette année à jamais mémorable les trophées de la France révolutionnaire, arrosés du plus pur sang qui malheureusement, hélas! ne coula pas seulement sur les champs de bataille.

La prise de Toulon, le 18 décembre, vint couronner les grands résultats de la campagne et porter au comble l'enthousiasme national. Cet événement enlevait à la coalition un redoutable point d'appui pour les agressions combinées des Anglais et des Austro-Sardes contre nos provinces de la Méditerranée et notre ligne du Var. Pour consoler l'Angleterre d'un tel échec, il n'eût fallu rien moins que l'anéantissement de notre flotte et des approvisionnements réunis dans les magasins; heu-

reusement le temps manqua pour consommer l'œuvre de destruction : la diligence des républicains sauva l'arsenal, les jetées et une partie des vaisseaux désarmés dans les bassins. Mais en livrant Toulon aux Anglais, la trahison avait frappé juste et porté à notre puissance maritime un coup irréparable. La Méditerranée resta soumise à la domination du pavillon britannique, qui put impunément tenir sous le joug de la coalition les puissances italiennes du littoral, celles-là même qui, comme la république de Gênes, avaient déclaré leur neutralité, bloquer la Corse en attendant l'occasion de l'envahir, affamer nos côtes méridionales et nous fermer dans ces régions les voies du commerce maritime.

Néanmoins, grâce aux événements glorieux qui à la fin de 1793 avaient relevé le prestige de nos armes, la campagne de 1794 s'annonçait sous d'heureux auspices. L'énergie surhumaine, la foudroyante activité du gouvernement révolutionnaire avaient mis la république en mesure d'opposer aux forces de la coalition des masses armées, l'élite de la population virile, dont l'ardeur intelligente et l'exaltation tempérée par la discipline étaient à l'épreuve des sacrifices, des privations et des dangers. De grandes mesures d'organisation furent décrétées pendant l'hiver pour régulariser cet immense mouvement. Sur un effectif de 871,055 hommes inscrits sur les contrôles, on comptait alors sous les drapeaux 690,132 combattants, distribués dans les onze armées de la république. Un décret du 8 janvier 1794 prescrivit l'embrigadement de toutes les troupes d'infanterie et de cavalerie. L'organisation de la cavalerie avait été réglée par un autre décret du 5 du même mois; elle comportait 29 régiments de ligne à 3 esca-

drons, au complet de 704 hommes; 11 régiments de hussards, 20 de dragons et 23 de chasseurs, tous à 6 escadrons et 1,110 hommes d'effectif, ce qui portait la totalité de l'arme à 83 régiments et 80,356 hommes. Pour remplir ces cadres, on y fit entrer la cavalerie des légions, les corps francs qui s'étaient formés spontanément, et les cavaliers tout équipés qu'offrirent en grand nombre les sociétés populaires et les municipalités : on ordonna la levée d'un cheval sur 25 dans tous les cantons, et l'on en fixa le prix à 900 francs. Un décret du 18 janvier ordonna l'organisation de tous les corps francs en bataillons de chasseurs et l'embrigadement de l'infanterie légère sur le pied de l'infanterie de ligne. L'armée dite *révolutionnaire,* création de Danton, ne lui survécut que peu de temps; devenue inutile depuis la compression des mouvements fédéralistes, elle fut licenciée par un décret.

Enfin le Comité de salut public, parvenu à l'apogée de sa puissance, acheva de concentrer dans ses mains toute la force gouvernementale en supprimant le conseil exécutif composé des ministres, et en remplaçant les ministères par douze commissions placées sous ses ordres immédiats. Dès lors la dictature la plus énergique fut constituée, et le décemvirat révolutionnaire, affranchi de tous les obstacles, put imprimer aux hommes et aux choses une irrésistible unité d'impulsion. Dans le partage qui se fit entre ses membres des attributions et des pouvoirs, la conduite des affaires militaires était échue à Carnot, dont l'intègre et savante direction, planant sur le vaste échiquier où les destinées de la France étaient en jeu, lui valut l'immortel renom d'avoir *organisé la victoire.*

Du côté des Alpes, où notre sujet va nous appeler spécialement, la campagne de 1793 n'avait produit que d'insignifiants résultats. La Savoie et le comté de Nice, conquis l'année précédente, nous étaient restés malgré quelques tentatives décousues des Piémontais et des Autrichiens dans les montagnes et sur la ligne du Var. L'armée d'Italie, affaiblie d'une division de 12 mille hommes, qui était venue devant Toulon renforcer l'armée de siége, se voyait réduite à l'impossibilité de rien entreprendre. La prise de cette place rendait disponible une force de 39,400 hommes, y compris 6 bataillons qui venaient d'être appelés de Toulouse pour se joindre aux assiégeants. Le Conseil exécutif arrêta immédiatement, pour l'emploi de ces troupes, des dispositions d'après lesquelles 10,000 hommes furent destinés à former la garnison de Toulon, 3,000 à occuper Marseille, 8,000 à passer en Corse, 10,000 à renforcer l'armée des Pyrénées orientales; les 8,400 hommes restants furent renvoyés à l'armée d'Italie, à laquelle un rôle actif était assigné dans la campagne prête à s'ouvrir.

Pour l'intelligence des événements que nous avons à décrire, il est nécessaire de jeter un coup d'œil topographique et militaire sur le terrain où ils vont s'accomplir.

Le théâtre de la guerre, où durant quatre campagnes Massena servit comme un des premiers lieutenants du général en chef ou comme commandant d'armée, est limité au nord par la vallée de la Stura jusqu'à son confluent dans le Tanaro; par cette rivière jusqu'à son confluent avec le Pô, et par ce fleuve jusqu'au confluent du Taro; au midi, par la rivière de Gênes; à l'est, par le Taro, affluent du Pô, et par la Magra, tributaire direct de

la Méditerranée; à l'ouest, par le Var. Il a 25 myriamètres d'étendue du Var à la Magra, sur une largeur moyenne de 7; il embrasse les Alpes maritimes et les Apennins liguriens, c'est-à-dire la dernière division de la chaîne des Alpes et la première de celle des Apennins.

Du mont Viso, qui est à 3,832 mètres au-dessus du niveau de la mer et où commencent les Alpes maritimes, jusqu'aux sources du Tanaro, où elles finissent, la chaîne s'abaisse continuellement en se rapprochant de la mer; le mont Corno, qui domine le col de Tende près de leur extrémité, n'a qu'environ 2,000 mètres de hauteur. Le point de plus grande dépression de la chaîne des Apennins se trouve au contraire non loin de son origine, à Altare, qui est à 500 mètres au-dessus du niveau de la mer; mais depuis là cette chaîne se relève jusqu'au mont San-Pellegrino, qui est élevé de 1,560 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui sépare l'Apennin ligurien de l'Apennin toscan.

Du col de Finestre à l'extrême gauche de la base française sur ce théâtre de guerre, il y a 50 kilomètres en ligne droite jusqu'à Nice; on en compte 100 d'Asti à Albenga, 90 de Savone à Casale, 70 de Gênes à Valence par Alexandrie, 90 de Chiavari à Plaisance.

A partir de l'espèce de brisure que forme la chaîne faîtière des Alpes maritimes au chevet de la vallée de la Stura pour courir parallèlement à la mer, elle ne projette dans la direction N.-E. que des contre-forts étroits, allongés, affectant entre eux un parallélisme prononcé et s'abaissant graduellement jusque dans la plaine. C'est entre ces contre-forts que coulent les affluents du premier ordre, secondaires et tertiaires du Pô. Au sud-est, la même chaîne détache entre les sources de l'Ubaye, af-

fluent de la Durance, et celles de la Tinea, tributaire du Var, un contre-fort qui, par ses nombreuses inflexions, sépare le Verdon du Var, de la Siagne et de l'Argens, puis forme le chevet et enfin la berge occidentale du Gapeau, avant de s'abaisser entre les rades de Giens et d'Hyères; plus loin, à l'est, un autre contre-fort part de Saccarello et descend pour ainsi dire perpendiculairement à la mer; un troisième a son nœud au Monte-Grande, et court du nord-ouest au sud-ouest, séparant le bassin de l'Arosia de toutes les gorges qui versent directement leurs eaux à la mer entre Albenga et San-Stefano.

Outre ces trois contre-forts, on en trouve plusieurs autres projetés tant par la chaîne principale que par les trois mentionnés ci-dessus; mais ils sont beaucoup plus courts; leur base élargie est découpée par une infinité de ravins qui tombent dans des gorges s'ouvrant sur la mer.

La Stura, qui, comme nous venons de le dire, forme la limite septentrionale du théâtre de la guerre, prend sa source sur le revers oriental du col de Lauzanier, à l'opposé de celles du Var, coule dans un vallon fort resserré, passe à Vinadio et Demonte, reçoit le Gesso au-dessus de Coni et va mêler ses eaux à celles du Tanaro, au-dessous de Cherasco. Cette rivière, qui a un cours de 12 myriamètres en ligne droite, est sujette à des crues périodiques subites et considérables. Son lit, étroit et creusé au pied d'escarpements, ne s'élargit qu'entre Demonte et Coni, à l'entrée de la plaine, où il atteint alors 30 à 40 mètres de largeur; au-dessous de la dernière de ces places, la Stura se divise en plusieurs bras, dont le principal est parsemé d'îles. Au-dessus de Cherasco, elle n'a plus qu'un seul lit de 44 à 48 mètres de largeur.

Sur le penchant des Alpes maritimes qui regarde le

nord, nous remarquons trois affluents de gauche du Tanaro et un tributaire de droite du Gesso, affluent de la Stura.

La Corsaglia prend sa source au col de Termini, et se dirige, en serpentant du sud-ouest au nord-ouest, dans une plaine stérile. Son lit, inégal et pierreux, est encaissé au pied d'escarpements. Sa largeur est de 10 à 12 mètres sur une profondeur qui varie de 0^m,50 à 3 mètres. La Corsaglia reçoit sur sa droite le Casotto et la Mongia, dont les cours lui sont parallèles jusqu'à peu de distance de leurs confluents. Elle se jette dans le Tanaro au nord de Lesegno après un cours de 31 kilomètres.

L'Ellero prend naissance à l'ouest du Passo del Cavallo, sur le revers du contre-fort qui forme la berge gauche du bassin du Tanaro supérieur, se dirige du sud au nord-est, passe à Roccaforte, se divise à 4 kilomètres au-dessous en deux bras qui se réunissent à mille mètres en amont de Mondovi, et se jette dans le Tanaro en face de la Bastia. Cette rivière parcourt 35 kilomètres dans un vallon resserré, et a un lit étroit et peu profond; il n'est grossi que par des torrents.

Le Pesio sort des monts de l'Armellina et de Cassino, sur le revers méridional desquels la Pia prend naissance; il passe à la Chiusa et tombe dans le Tanaro à 2 kilomètres au sud de Clavesana, au-dessus de Carru, après un cours de 43 kilomètres du sud au nord-est. Le Pesio est torrentueux. Son lit, depuis sa source jusqu'à Santa-Margarita, est étroit, pierreux et escarpé; mais à partir de là il s'élargit considérablement. Son fond est sablonneux, et il contient beaucoup d'îles. Il n'a pour tributaires que des torrents.

Le versant méridional des Alpes maritimes est déchiré par cinq cours d'eau, dont trois seulement ont une importance incontestable sous le rapport militaire. Indiquons d'abord les trois premiers :

Le Var prend sa source au pied de la montagne de Lauzanier, coule d'abord du nord au sud l'espace de 15 kilomètres, passe à Guillaumes, se dirige au sud-ouest jusqu'au confluent du Vaire, où il tourne presque à l'est, arrose Entrevaux et, après un trajet d'environ 3 myriamètres, descend dans la direction normale du nord au sud depuis le confluent de la Tinea jusqu'à la mer. Ses deux principaux affluents de gauche sont la Tinea, qui a ses sources près de San-Dalmasso-Salvatico, et la Vesubia, qui surgit sur le revers des cols d'Inferno et de Pierre-Étroite. Tous deux se jettent dans le Var un peu au-dessus de la Rochetta. Le Var a un cours d'environ 12 myriamètres en ligne droite ; il est torrentueux et ses crues causent souvent de grands ravages sur ses rives ; il n'est guéable que dans la belle saison, son lit n'ayant alors pas plus de 65 à 70 centimètres d'eau. Il est parsemé d'îles à partir de la Rochetta, et au-dessous n'a guère moins de mille mètres de largeur.

La Roya prend sa source au pied du mont Scevolo, et descend pour ainsi dire en ligne droite à la mer. Elle n'a que deux faibles affluents sur sa droite. La Biogna, qu'elle reçoit entre Tende et Fontan, et la Bevera, qui descend des hauteurs de Maurignon, passe à Sospello et lui apporte son petit tribut à 2 kilomètres au-dessus de son embouchure. La Roya se perd dans la mer à l'est de Vintimiglia après 6 myriamètres de cours.

La Taggia naît sur le revers oriental du col Ardente, et ne se grossit que de torrents. Son cours n'a guère

que 5 myriamètres en droite ligne et décrit une courbe dont la convexité est tournée à l'est.

Les deux autres cours d'eau moins importants sont le Paglione et l'Arosia. Le premier commence à Lucerame, se grossit du ruisseau de Contes et fait un coude pour aller se jeter dans la mer à l'ouest de Nice. On ne peut le passer à gué dans sa partie inférieure pendant les crues.

L'Arosia prend naissance sur les pentes orientales du Monte-Grosso, court de l'ouest au sud-est et mêle ses eaux à celles de la Centa au nord-ouest d'Albenga.

En continuant l'examen des lignes orographiques et hydrographiques de la partie orientale du théâtre de la guerre, nous remarquerons d'abord que la chaîne faîtière des Apennins liguriens court pour ainsi dire parallèlement à la mer et détache sur son versant septentrional une infinité de contre-forts allongés, d'abord assez semblables à ceux que projette la chaîne des Alpes maritimes, mais ensuite plus larges et moins parallèles entre eux, à mesure qu'on se porte à l'est. Cette chaîne sert de chevet aux affluents directs ou indirects du Pô, dont ces contre-forts forment les berges. Le versant qui regarde la Méditerranée est découpé jusqu'à la Bocchetta et Gênes par une infinité de chaînons entre lesquels se précipitent dans la mer, d'une hauteur de 500 à 1,000 mètres, des torrents de 15 à 20 kilomètres de cours. Au delà de Gênes, les chaînons ont plus de variété dans leur direction : ils se bifurquent, se ramifient et sont découpés de petites gorges qui opposent à chaque pas des obstacles à la marche des colonnes.

Essayons de caractériser les principaux cours d'eau

du versant septentrional. Le premier qui s'offre à nos regards est le Tanaro. Cette rivière a deux sources, l'une au pied du mont Saccarello, l'autre au pied du mont Cical; après leur réunion au-dessus de Ponte di Nava, elle reçoit sur sa droite le Belbo, la Bormida de Millesimo renforcée de la Bormida de Spigno et des torrents d'Erro et d'Orba; sur sa rive gauche le Negrone, la Corsaglia, l'Ellero, le Pesio, la Stura de Demonte, le Borbore et la Versa. Le Tanaro arrose Ormea, Ceva, Cherasco, Alba, Asti, et se jette dans le Pô par trois embouchures au nord de Tortone. La vallée dans laquelle il roule ne s'élargit qu'à Ceva; son cours est inégal et rapide; son lit varie de 15 à 30 mètres dans sa partie supérieure et s'élargit jusqu'à 90 mètres près de Cherasco après avoir reçu la Stura. Cette rivière a toujours une de ses rives escarpée, ce qui rend son passage difficile. Vis-à-vis de Cherasco le thalweg se rapproche de la rive gauche et laisse sur la droite un banc de gravier que les fortes crues recouvrent de $0^{m},60$ à $0^{m},65$ d'eau et labourent avec d'assez grosses pierres, ce qui interdit alors le passage; sa profondeur ordinaire, qui varie de $0^{m},80$ à $1^{m},20$, augmente d'un mètre dans les crues qui arrivent depuis la fin d'avril jusqu'à la mi-juin et depuis le mois d'octobre jusqu'à la mi-novembre. Le cours du Tanaro est de 20 myriamètres en ligne droite. Il ne commence à être navigable qu'à Asti pour des bateaux de $15^{m},40$ de longueur sur $3^{m},55$ de largeur dans le haut, réduits à 3 mètres dans le fond, et de $0^{m},90$ de hauteur.

Le Belbo a sa source sur le versant oriental de Montezzemolo, passe à Nizza et Incisa, et ne reçoit que des torrents, parmi lesquels la Tinella et la Nizza, qui s'em-

bouchent sur sa gauche au-dessous de San-Stefano, sont remarquables par le volume de leurs eaux. Cette rivière coule dans un lit vaseux et attaque fréquemment ses rives; elle se décharge dans le Tanaro, après un cours de 92 kilomètres en ligne droite, qui aurait un développement triple à cause de ses nombreux détours dans la plaine.

La Bormida a quatre sources, dont les eaux se rassemblent dans deux bras principaux qui se réunissent au-dessus de Bistagno. De là, cette rivière coule incertaine nord-est dans la plaine en faisant mille détours avant de mêler ses eaux avec le Tanaro au-dessous d'Alexandrie. La branche occidentale porte le nom de Bormida de Cengio ou de Millesimo. Elle doit son origine à deux fontaines intarissables qui sont au pied du Monte-Lingo, et se grossit de plusieurs torrents. La largeur de son lit est irrégulière et a 45 mètres vers Borda, sur une profondeur moyenne d'un mètre, mais qui monte dans les crues jusqu'à 5. La branche orientale, dite de Cairo ou de Spigno, a deux sources et deux lits distincts jusqu'à 1,500 mètres en aval de Carcare. La première, qui surgit au pied de la montagne de Sette-Pani, s'appelle Bormida de Carcare, et coule depuis Pallare dans un vallon spacieux qu'elle ravage dans son cours vagabond. La seconde jaillit au-dessous de la Madonna-delle-Neve, se grossit d'un torrent considérable à Mallere et commence à prendre un cours plus régulier à Altare. La Bormida de Cairo, après avoir réuni les eaux de ses sources, coule du sud au nord jusqu'à Bistagno dans un vallon qui présente tour à tour des petites plaines et des défilés. Ses crues sont moins fortes que celles de la branche occidentale.

L'Erro a sa source dans le vallon delle Mogge, près du Montenotte supérieur, coule dans un bassin resserré dont les versants sont tout à fait découverts jusqu'à Ponte-Invrea, reçoit un gros torrent au-dessus de Sassello, et se jette dans la Bormida au-dessous de Terzo, après un cours de 30 kilomètres en ligne droite. Cette rivière, dont le lit n'a encore que 10 mètres de largeur sur 0^{m} 40 de profondeur à Ponte-Invrea, s'élargit jusqu'à son confluent et grossit de 2 mètres dans les fortes crues.

L'Orba, autre affluent de droite de la Bormida, a ses sources sur le versant oriental du Monte-Begna, au-dessous de Ciampana, court dans un vallon boisé jusqu'auprès d'Ovada, reçoit plusieurs torrents, dont le plus remarquable est le Lemmo, qui prend naissance à la Bocchetta, passe à Voltaggio et devant Gavi, puis vient s'emboucher sur sa droite au-dessous de Capriata avant que l'Orba mêle ses eaux à celles de la Bormida, au-dessous de Marenzano. Le lit de cette rivière, dans la partie supérieure de son cours, n'a que 30 mètres de largeur sur 0^{m},36 de profondeur; mais depuis Silvano jusqu'à son confluent, elle a une largeur moyenne de 50 mètres et une profondeur qui varie dans les crues de 0^{m},40 à 4^{m}. Alors elle déborde et forme des inondations de 100 à 300 mètres sur ses rives.

La Scrivia prend sa source près de Torriglia, passe à Montoggio, Borgo-dei-Fornari, Arquata, Serravalle et Castel-Novo; elle ne reçoit sur sa gauche que des filets d'eau, son bassin étant resserré jusqu'au delà de Serravalle par le revers du contre-fort qui la sépare de l'Orba; elle se grossit sur sa droite de la Vobia et de la Borbera, rivières torrentueuses qui viennent de l'est et du sud-est

lui porter leurs eaux entre Borgo et Serravalle. À son arrivée dans la plaine, la Scrivia se divise en une infinité de bras vis-à-vis de Novi et de Pozzolo-Formigaro, rentre dans un seul lit avant de passer sous Tortone, se divise de nouveau près de cette place, puis rentre dans un seul lit presque aussitôt pour aller s'emboucher dans le Pô au-dessous de Castel-Novo, après un cours d'environ 70 kilomètres en ligne droite; cette rivière est sujette à des crues subites et périodiques. Elle est rarement guéable au-dessous de Tortone.

La Trebia, rivière torrentueuse de 45 kilomètres de cours, la Nura, le Taro et la Secchia, dont on trouve les sources sur le revers nord du faîte de l'Apennin, en continuant à le suivre jusqu'au mont San-Pellegrino, n'ont été témoins d'aucune opération militaire pendant les campagnes de Massena : nous n'en ferons donc pas de mention particulière.

Passons maintenant à l'examen rapide des torrents qui déchirent le versant de la Méditerranée.

Le torrent d'Oneglia se forme de quatre sources qui jaillissent sur le revers du rameau secondaire qui sépare la haute Arosia de la Taggia; il coule, après avoir rassemblé leurs eaux à San-Lazzaro, au milieu d'un vallon de 200 mètres de largeur, dans un lit de 25 à 30 qui en a 60 dans la plaine vers son embouchure. Sa profondeur, qui durant l'été n'atteint pas un mètre, en a dans les crues jusqu'à 3, et alors il cause de grands ravages sur ses bords.

La Pennavaira descend des environs de Caprauna et se jette dans la Neva. La pente de cette dernière, qui est excessivement rapide dans la partie supérieure de son cours, devenant tout à coup trop faible au débou-

ché dans la plaine, occasionne des inondations terribles. Son lit, qui dans les endroits les plus resserrés n'a pas moins de 120 mètres de largeur, en a 500 vers son embouchure; en été il est presque à sec, mais dans les crues il s'élève sur les points les plus étroits jusqu'à 7 mètres, et alors il menace d'engloutir Albenga.

Le torrent de Finale, qui descend du Montalto et du mont Settepani, le Litimbro, qui prend naissance au mont Castellazzo, la Sansobbia, qui a ses sources sur le revers du mont Ermetta, roulent en bouillonnant dans des bassins étroits qui s'ouvrent sur la mer suivant la ligne de plus grande pente. Ils n'ont tous les trois que 10 à 12 kilomètres de cours.

La Polcevera, qui jaillit sur le versant méridional du Monte-Lecco, à l'ouest du col de la Bocchetta, se précipite au milieu d'un vallon resserré dans un lit étroit et pierreux jusqu'à Ponte-Decimo; grossie de plusieurs torrents, elle se divise en deux bras avant de se jeter à la mer à San-Pietro-d'Arena. La Polcevera a 18 kilomètres de cours en ligne droite et des crues considérables.

Le Bisagno, qui naît à l'ouest du col de Scofera, court du nord-est au sud-ouest, puis à l'ouest, change ensuite de direction un peu au-dessus des Due-Fratelli, et court du nord au sud verser ses eaux dans la mer à l'est de Gênes, après un parcours qu'on ne peut estimer à moins de 22 kilomètres en droite ligne. Il n'est pas sujet à des crues aussi fortes que le précédent.

La Sturla, qui jaillit sur le revers méridional de la Serra-di-Bavari, coule d'abord de l'est à l'ouest, puis se dirige au sud, et va se jeter dans la mer après un

cours de 8 kilomètres environ. Comme tous les autres torrents qui versent à l'est de Gênes jusqu'au golfe de Rapallo, elle est pour ainsi dire à sec pendant une partie de l'année; mais elle offre dans les hautes eaux un débouché facile à l'artillerie que débarquerait une escadre pour battre les forts Richelieu, Quezzi et Sainte-Tècle, qui font partie de la seconde enceinte.

La Lavagna a ses sources sur le versant oriental du col de Scofera, les réunit près de Pian-di-Broli, et court au sud-est, grossie d'un grand nombre de torrents, jusqu'à Carasco, où elle reçoit sur sa rive gauche la Penna, et forme par cette réunion l'Entella, qui va se perdre dans la mer entre Chiavari et Lavagna. La Penna, son affluent principal, surgit sur le flanc occidental du mont Viola. Après avoir réuni les eaux de ses sources au-dessus de Borzonasca, elle descend au sud-est vers Prati, et tourne au sud-ouest jusqu'à son confluent. Elle est grossie elle-même sur sa droite à l'est de Carpenesola, par la Cicona, qui descend du mont Ramaceto.

La Magra a ses sources à l'est du col de Cisa, en rassemble les eaux dans un seul lit au-dessus de Pontremoli, et, après avoir reçu sur ses deux rives, à 5 kilomètres plus bas, les torrents de Caprio et de Teglia, qui viennent l'un du nord-est, l'autre du sud-ouest, elle descend du nord au sud à la mer en décrivant entre Lerici et Sarzana plusieurs coudes sans amplitude.

La gorge où court la haute Magra commence à s'ouvrir à Pontremoli et s'élargit insensiblement jusqu'à Sarzana, où elle n'a pas moins de 3 kilomètres de largeur en allant vers la mer. Alors le lit de la Magra serre le revers oriental du contre-fort qui s'abaisse dans la presqu'île de Lerici. Cette rivière se grossit au-dessous

d'Aulla du torrent de ce nom qui vient du sud-est, et, à 9 kilomètres plus bas sur sa droite, de la Vara, le plus considérable de ses affluents. Celui-ci descend de Mezzanego, court de l'ouest à l'est jusqu'en face de Varese, du nord au sud-ouest jusqu'à San-Pietro-di-Vara, où il tourne au sud-est pour se jeter dans la Magra, à 12 kilomètres au-dessus de son embouchure dans la mer. Le lit de la Magra, depuis le confluent de la Vara, est obstrué d'îles qui le divisent en plusieurs bras et lui donnent une largeur de 100 à 150 mètres sur une profondeur et une vitesse fort inégales. La Magra a un cours de 54 kilomètres en ligne droite; elle n'est pas guéable partout en été, et il est difficile d'y jeter des ponts militaires à cause de la rapidité de son cours.

Tels sont les traits particuliers des montagnes et des cours d'eau du pays. Il nous reste à esquisser son aspect physique et à indiquer les facilités et les obstacles que les communications et les places fortes présentaient aux opérations militaires.

Le long de la chaîne faîtière des Alpes maritimes, les montagnes sont couvertes de neige pendant sept à huit mois de l'année. Durant l'été, là où le sol n'est pas hérissé de rochers, s'étendent des friches et des bruyères. A ces plaines stériles et désertes, succèdent, à 8 ou 10 kilomètres plus bas sur le versant septentrional, des forêts de pins, de mélèzes et de châtaigniers dans les clairières desquelles on aperçoit quelques prairies. L'industrie met à profit les filets d'eau qui s'échappent des gorges. On voit de loin en loin des forges, des scieries, des moulins; les habitations, d'abord rares et misérables, couvertes en mousse, en chaume ou en bois, se groupent au fond des vallées ou s'adossent aux monta-

gnes pour trouver un abri contre la violence des vents. Ce n'est qu'au débouché de la plaine, en Piémont et dans le Montferrat, qu'on aperçoit des coteaux ombragés de vignes et des campagnes où l'on cultive les céréales, les plantes et les fruits de toute espèce, et où le paysage s'anime d'une multitude de cassines ou habitations rurales couvertes en tuiles, de villages, de châteaux et de petites villes bien bâtis, dont la population nombreuse, active, annonce l'aisance et la prospérité. Sur le revers méridional de la chaîne, dans le comté de Nice, s'étendent avec moins de largeur de pareilles zones de climat et de culture. Celle qui borde la mer est particulièrement favorisée de la nature. Qui n'a entendu vanter la beauté, la salubrité des environs de Nice?

Quoique les frimas ne soient pas permanents et que les neiges aient disparu dès le mois de mars du faîte de l'Apennin ligurien, on remarque néanmoins sur ses versants opposés des transitions de climat et d'aspect analogues à celles qu'on observe sur les pendants des Alpes maritimes. Mais le versant qui regarde le Piémont recevant obliquement les rayons du soleil, tandis qu'ils dardent perpendiculairement sur le versant du littoral en toute saison, ce passage est plus brusque et a des contrastes bien plus tranchés sur ce dernier, surtout entre Finale et Gênes. En effet, aux sommités de granit, les roches serpentineuses ou micacées, entre lesquelles verdoient de vastes prés naturels, succèdent, à quelques centaines de mètres plus bas, sur les berges des gorges et sur les petits plateaux qui les séparent, des forêts de hêtres et de châtaigniers, puis la vigne, les oliviers entre quelques pointes de rochers nus; enfin les basses vallées, comprises dans la zone inférieure qui s'appuie à

la Méditerranée, offrent près des villes et des villages, baignés par la mer ou assis sur les dernières pentes des coteaux, des prairies émaillées de mille fleurs, des bosquets d'orangers chargés de fleurs et de fruits, des enclos où le figuier et l'amandier croissent à côté des légumes les plus délicats et les plus savoureux. Ces espèces de jardins, disposés en terrasses par des murs de pierres sèches sur les flancs des coteaux, semblent autant de gradins pour arriver à leur sommet.

Ces avantages précieux ne sont toutefois pas exempts d'inconvénients. L'action des vents dans ce beau pays exerce une influence maligne sur la santé. Les vents de mer humides et chauds, précurseurs de pluies torrentielles, ne s'élevant jamais au-dessus de la crête de l'Apennin, y sont dominés par les vents de terre froids et violents qui amènent une sécheresse excessive. Lorsque ces derniers soufflent sur le versant septentrional, ils ne tardent pas à s'engouffrer dans les vallées du versant opposé, à y peser de tout leur poids et à occasionner des variations de température subites et extrêmes qui engendrent beaucoup de maladies.

Les sommités de la zone supérieure du versant septentrional sont couvertes de bois d'essence résineuse, de hêtres, de chênes, d'ormes et de châtaigniers. Dans la seconde, les forêts d'oliviers d'un vert perpétuel mais terne, sont remplacées sur les collines par des vignobles; la troisième enfin, qui touche à la plaine, offre à l'œil une agréable variété de culture. Ici le figuier, l'amandier et le pêcher prospèrent à la faveur d'abris à côté du noyer et du mûrier; là s'étendent des champs où l'on cultive des céréales de toute espèce, plus loin des vergers et des potagers.

Cet aperçu suffit pour montrer que, si cette contrée abonde en vin, en huile, en fruits et en légumes excellents, elle ne produit pas à beaucoup près la quantité de grains nécessaire à la consommation de ses habitants. Il faut donc qu'une armée française qui a l'intention de pénétrer en Italie, forme au préalable de grands approvisionnements sur sa base et y organise de puissants moyens de transport, sous peine de voir échouer ses projets, afin de faire suivre le pain, le biscuit et l'eau-de-vie dans toutes les positions qu'elle occupera dans la rivière de Gênes ou sur la crête des Alpes et de l'Apennin, avant de descendre dans les plaines fertiles de l'autre côté des monts.

En 1794, il n'existait encore sur ce théâtre de guerre que trois routes praticables à l'artillerie. La première était celle de Barcelonnette par le col de l'Argentière et la vallée de la Stura à Coni, qu'on pouvait rejoindre par le val San-Giacomo et par le col de Finestra, au-dessous de Demonte, en tournant le poste des Barricades; la seconde, celle de Nice à Turin, par Sospello, le col de Tende et Savigliano; la troisième, celle de Gênes au Pô, par la Bocchetta; cette dernière se bifurque à Pozzolo-Formigaro au delà de Novi, et se dirige d'un côté à Tortone et de l'autre à Alexandrie. A cette époque la route littorale de Nice à Gênes n'existait point encore, non plus que celle de Porto-Maurizio à Ormea, de Finale à Carcare, de Savona à Ceva et à Alexandrie : la route de Carcare à Ceva, celle de la Spezia à Parme n'avaient pas encore été ouvertes. Le chemin qui conduit de Ponte-di-Nava, par Ceva à Acqui, en suivant les vallées du Tanaro et de la Bormida, n'était que difficilement praticable aux voitures du pays.

La route de Barcelonnette à Coni était interceptée par le fort de Demonte et la place de Coni. Demonte, situé sur une éminence à gauche de la Stura, était un quadrilatère irrégulièrement bastionné et casematé avec de petites demi-lunes et un ouvrage à corne en avant duquel on avait établi une batterie basse. Sa plus grande force résidait dans son escarpement, encore était-il dominé par le pas d'Ulla ou le Podio, sur lequel on pouvait établir des batteries suffisantes pour le réduire en huit ou dix jours.

Coni, situé au-dessus du confluent du Gesso dans la Stura, observait toutes les routes qui débouchent en Piémont par la vallée de cette rivière et par celles du Gesso, de la Vermenagna et du Pesio. C'était un octogone bastionné avec double enceinte sur les fronts de cette rivière, contre-gardes et demi-lunes sur quatre autres. Les deux fronts du Gesso étant inaccessibles, n'avaient pas d'ouvrages extérieurs. La place était contre-minée et avait des ouvrages détachés sur le front de Nice présumé d'attaque. Malgré ce luxe de fortifications, Coni était loin d'être une bonne place; ses remparts étaient trop étroits; il manquait de bâtiments à l'épreuve; de plus il était dominé et vu de revers des hauteurs de la rive gauche de la Stura; en sorte que sa défense ne pouvait être poussée au delà de vingt jours de tranchée.

La route de Nice à Turin était maîtrisée d'abord par le fort de Saorgio et par Coni. Saorgio n'était qu'un château féodal qui aurait formé avec ses dépendances un carré long de 200 mètres sur 80 de largeur, s'il avait été complet; mais une partie des façades nord et ouest paraissait en avoir été démolie. Le massif restant n'était

flanqué que par deux tours rondes aux angles de la face orientale. Il n'avait pas de fossé et tirait sa force de sa position, de l'épaisseur et de la cohésion de ses maçonneries. Il pouvait contenir 250 à 300 hommes. On avait établi en avant de la face orientale, sur une esplanade de forme irrégulière et de plans différents, trois batteries pour dix bouches à feu tirant à embrasure et quatre mortiers. Ces batteries, plongeant dans la gorge de la Roya, défendaient parfaitement la route, mais n'auraient pu continuer leur service aussitôt que l'ennemi se serait présenté sur leurs derrières, parce qu'elles étaient ouvertes et dominées à portée de fusil.

La route de Gênes au Pô par la Bocchetta était défendue en première ligne par Gavi, et en seconde par Tortone et Alexandrie.

La ville et le fort de Gavi sont situés dans la vallée du Lemmo, praticable seulement à l'infanterie et à la cavalerie. La ville, revêtue d'une chemise en maçonnerie, enveloppée par le Lemmo et protégée par le fort, n'était qu'à l'abri d'un coup de main. Celui-ci, assis sur un plateau très-resserré entre le Lemmo et le Nerone qui s'y jette, a la forme d'un triangle irrégulier, couvert du côté de la ville par un ouvrage à corne et à l'extrémité du plateau par la lunette de Monte-Moro, à laquelle il communiquait par une double caponnière. Les pentes escarpées du plateau en forment le glacis, et le Nerone qui les entoure sert d'avant-fossé.

La place de Tortone, située sur la droite de la Scrivia, tenait un passage de cette rivière. Elle n'avait plus que le corps de place en bon état; ses dehors n'offraient que des masses; c'était une ville à l'abri d'un coup de main; mais la citadelle, bâtie sur une langue de terre

de 80 à 90 mètres au-dessus du niveau de la campagne, était un quadrilatère bastionné et casematé, couvert du côté de la ville par un ouvrage à corne, et du côté opposé par une petite demi-lune, avec un fossé très-large et très-profond au delà duquel la pente du mamelon formait un glacis très-roide. On la nommait le Gibraltar du Piémont, mais c'était plutôt un chef-d'œuvre de maçonnerie que de fortification. Nulle part on ne vit de murailles plus solides; mais son exiguïté, la quantité d'angles morts que découvrait le manque d'ouvrages extérieurs, et la nécessité où il mettait la garnison de rester sur la défensive passive, n'en faisaient qu'une forteresse médiocre, capable tout au plus d'arrêter pendant un mois.

Alexandrie, située entre la Bormida et le Tanaro, non loin du confluent de ces deux rivières, n'était pas tenable, n'ayant qu'une mauvaise enceinte avec demi-lune; mais la citadelle placée sur la rive gauche du Tanaro était réputée pour une des meilleures d'Italie. C'était un hexagone fortifié régulièrement et à demi-revêtement, dont les feux rasants s'étendaient sur la campagne environnante. Ses bastions étaient vides et contre-minés, ses demi-lunes vastes et avec réduit. On ne lui reprochait alors que de n'avoir pas des fossés assez profonds, car du reste il possédait assez de casemates pour les magasins et une partie de la garnison.

Ces places n'étaient pas les seules qui fussent sur le théâtre de la guerre. Mondovi observait les derniers débouchés des Alpes maritimes en Piémont; Ceva formait une barrière assez puissante dans la vallée du Tanaro, qui n'est qu'un débouché secondaire; plus loin s'élevait Cherasco, en seconde ligne, entre ces deux for-

teresses, au confluent de cette rivière et de la Stura; enfin, au nord-est de Gavi se trouvait le fort de Serravalle, qui fermait le débouché de la Scrivia sur Novi.

Toutes ces places, à l'exception de Gavi et de Serravalle, appartenaient au roi de Sardaigne, car ses prédécesseurs, regardés comme les gardiens naturels des Alpes, avaient compris que, pour conserver leur influence, il leur importait de tenir les clefs de tous les passages en y élevant des forteresses. Leur politique les avait destinées non à être occupées par leur armée, qui eût été insuffisante, mais bien par les troupes du souverain qui payerait le plus cher leur alliance.

Enfin sur le littoral il y avait en outre la ville de Gênes, la plus forte et la plus vaste place maritime de l'Europe, dont nous aurons l'occasion de faire plus tard une description détaillée, et la citadelle de Savona. Nous ne mettrons pas au nombre des forteresses Villefranche, espèce de grande batterie de côte fermée à la gorge, le fort de Montalban, San-Remo, les forts de San-Stefano et de San-Lorenzo dans la rade de Vado, non plus que les forts de la Scola, de Santa-Maria, de Pezzino, de Santa-Theresa et de Lerici, jetés autour du golfe de la Spezia, lesquels n'ont pour objet que de défendre des ports ou des mouillages et n'ont aucun rôle à remplir dans la guerre de terre.

Le pays compris dans ce théâtre de guerre le plus rapproché de la France appartenait alors au roi de Sardaigne et à la république de Gênes. Le territoire de celle-ci s'étendait le long de la Méditerranée, entre Vintimiglia et le duché de Massa, en formant un triangle dont le sommet se trouvait à peu près aux sources de la Scrivia et de la Trebia, et dont la base reposait sur

ce golfe, auquel Gênes a donné son nom parce qu'il en occupe le milieu. Le côté du triangle qui se dirigeait du nord à l'ouest confinait avec le Piémont et le comté de Nice, suivant une ligne qui, partant au-dessus d'Arquata, suivait la rive gauche de la Scrivia jusqu'en face de Pozzolo-Formigaro, tournait à l'ouest, laissant Novi dans ce coude, puis redescendait du nord au sud en faisant plusieurs inflexions jusqu'aux sources de la Piotta, remontait au nord en suivant le chaînon qui sépare de l'Orba ce petit affluent de droite au-dessus d'Ovada. La ligne coupait ensuite cette rivière et remontait sa branche gauche en la traversant deux fois, se rapprochait de l'Erro en faisant un crochet au-dessus de Sassello, remontait à sa source par la droite et gagnait par Montenotte et la crête de l'Apennin les sources de la Bormida de Carcare, coupait ce cours d'eau en ce point, faisait plusieurs plis et replis avant de couper la Bormida de Millesimo et de gagner le faîte de la berge droite du Tanaro. Après tous ces détours, la ligne de démarcation, revenant sur elle-même, passait entre les sources de la Bormida de Millesimo et Bardinetto, courait sud-ouest, par Rocca-Barbena et Sambucco, jusqu'au pied du mont Ineprati, puis se dirigeait sur la Centa, qu'elle touchait au-dessus de Nazino. De là elle remontait au nord-ouest au-dessus de Ponte-di-Nava et suivait le Negrone jusqu'au Mont-Bertrand, d'où elle descendait par Colla-Rossa-Punta-d'Oneglia, entre Col-Ardente et Rocca-Barbena, par le mont Tanardo et le mont Ceppo, jusqu'à 2 kilomètres au-dessus de Bordighera. Parvenue en ce point, la ligne se relevait pour aller couper la Nervia au-dessous de Dolce-Acqua, serrait en remontant la rive gauche de la Roya, jusqu'à 4 kilomètres environ de

Breglio, et allait enfin s'appuyer à la mer à l'est de Mentone en faisant de légères inflexions.

Cette ligne de démarcation bizarre renfermait l'enclave d'Oneglia, qui comprenait toute la vallée de l'Impero et au delà jusqu'au Monte-Grosso, et celles de Concento, de Balestrino et de Loano, toutes appartenant au roi de Sardaigne. Il résultait des tours et des détours de la ligne de démarcation que Nice et Villefranche appartenaient au roi de Sardaigne; Monaco et Mentone, au prince de Grimaldi; Ventimiglia, San-Remo et Porto-Maurizio, à la république de Gênes; Loano, au roi de Sardaigne; Finale, Noli et toutes les autres villes du littoral, à Gênes.

Nous avons cru devoir tracer cette ligne de démarcation entre les États sardes et la république de Gênes, parce que, dans le système de neutralité qu'avait adopté le gouvernement de Gênes pendant les quatre premières campagnes de la Révolution, cette neutralité a exercé une certaine influence sur les projets et les opérations des parties belligérantes. Nous nous dispenserons de décrire la ligne de démarcation de l'État de Gênes sur le côté nord-est du triangle; elle n'a donné lieu à aucune considération particulière, à aucun embarras, bien qu'elle eût quelques irrégularités et renfermât aussi des enclaves parmi lesquelles étaient les fameux fiefs impériaux.

CHAPITRE II.

Le général Dumerbion et son état-major. — Préparatifs d'ouverture de la campagne. — Description de la ligne défensive des Austro-Sardes. — Forces et emplacements des armées opposées. — Plan d'opération pour s'emparer d'Oneglia et de Saorgio. — Difficultés qu'éprouve son exécution. — Prise d'Oneglia et de Vado. — Prise de Ponte-di-Nava, d'Ormea et de Garessio. — Combats de Tanardo, Saccarello et Fel. — Prise de Saorgio.

La reprise de Toulon, en rendant disponible la plus grande partie de l'armée de siége, permit au Comité de salut public d'en diriger une colonne sur l'armée d'Italie. Le général Massena fut chargé d'y conduire 8 à 9,000 hommes de troupes qui venaient de s'aguerrir dans les travaux de siége. D'un autre côté, les représentants en mission auprès d'elle, jugeant que ce renfort ne suffirait pas pour la mettre sur un pied respectable, rendirent un arrêté qui appelait au service militaire tous les jeunes gens de 18 à 25 ans des onze départements compris dans la circonscription territoriale de l'armée. Cette mesure, approuvée par la Convention et appliquée plus tard aux autres armées, fournit alors à celle d'Italie une recrue de 16 à 18,000 hommes avec lesquels on recompléta les cadres des anciens régiments et on en organisa quelques nouveaux.

Depuis l'affaire de Gillette, 19 octobre 1793, où le général De Wins s'était flatté de reprendre le comté de Nice en manœuvrant entre l'Esteron et le Var et atta-

quant la ligne des Français à revers, il n'y avait eu de combat remarquable que celui d'Utelle, dans lequel le général Massena avait repris une partie des positions qui avaient été évacuées. Les armées opposées étaient en face l'une de l'autre, entre l'embouchure de la Roya et le col de Finestre, condamnées sur la gauche et le centre à une inaction absolue par la rigueur de la saison, qui tenait les troupes blotties dans leurs camps ou dans leurs cantonnements au fond des gorges ; sur la droite, où la température plus douce, les montagnes moins âpres permettaient aux Barbets de courir sur les neiges et les glaces, aucun jour ne se passait sans qu'il y eût des affaires de postes.

Le gouvernement avait longtemps cherché un général en chef pour l'armée d'Italie. Dumerbion, qui avait succédé provisoirement à Dugommier, avait été d'abord remplacé par Carteaux, qui bientôt après, éloigné lui-même pour incapacité, dut céder le commandement au général Hoche. Celui-ci, venu en poste de l'armée de Rhin et Moselle, arriva à Nice le 30 mars; mais à peine l'eut-on entrevu, qu'un courrier extraordinaire apporta aux représentants commissaires l'ordre de le faire arrêter. Il faisait, à l'auberge où il était descendu, un modeste repas composé de pain et d'olives, lorsqu'un général se présente. Hoche, le prenant pour le chef de l'état-major, l'invite à s'asseoir près de lui; mais celui-ci refuse, et, tout confus, lui annonce qu'il est chargé de mettre à exécution le mandat d'arrêt lancé contre lui par le comité. « *Pardon*, reprit froidement le sauveur de Landau, *je ne me doutais pas que vous fussiez chargé d'une mission de gendarme; mais, puisqu'il en est ainsi, à votre aise! Permettez-moi seulement d'achever ma colla-*

tion et d'aller me coucher, car je suis horriblement fatigué. Demain matin je vous suivrai partout où vous avez ordre de me conduire. »

On n'a jamais su par quelle intrigue Hoche essuya cette avanie. Le bruit courut alors que c'était une vengeance du conventionnel Saint-Just, avec lequel il avait eu l'année précédente des démêlés fort vifs au sujet du déblocus de Landau. Ce bruit acquit d'autant plus d'autorité, qu'à cette époque la tête des généraux en chef dépendait du caprice, des jalousies ou de la peur des représentants en mission aux armées. Le sort de Beauharnais, de Houchard, de Custine, de Brunet, de Biron en est la preuve.

L'arrestation du général Hoche obligea donc Dumerbion à conserver par intérim le commandement. Ce vieil officier, que la Révolution avait trouvé capitaine de grenadiers dans le 91e régiment d'infanterie, était un homme d'honneur dans toute la force de l'expression. Il aimait son métier; et, quoique son instruction ne fût pas très-étendue, il aurait fort bien commandé un corps en sous-ordre dans une guerre ordinaire. Il ne manquait pas de sens ni de pénétration; mais, naturellement circonspect, sa volonté s'effaçait devant le despotisme des représentants. Général en chef malgré lui et uniquement pour échapper aux accusations d'incivisme alors dirigées contre tous ceux qui refusaient de se dévouer aux fonctions dont l'opinion publique les réputait capables, il semblait en toute circonstance moins jaloux d'exercer le commandement dans toute sa plénitude, que d'échapper aux dangers de la responsabilité. Du reste, c'était un singulier choix pour une guerre de l'espèce de celle qu'on faisait à cette époque. Le général Dumerbion était

valétudinaire; la goutte le tourmentait presque continuellement, et de plus il était affligé d'une hernie qui l'empêchait de monter à cheval. Il dirigeait toutes les opérations du quartier-général de Nice, qu'il ne quitta, pendant toute la durée de son commandement, que trois ou quatre fois pour des expéditions solennelles. Deux officiers partageaient seuls sa confiance et la méritaient à des titres différents. Le capitaine du génie Marès, regardé dans son arme comme un intrus, parce qu'il sortait des ponts et chaussées et n'avait pas passé à l'école de Mézières, était très-habile dans les levés et entendait bien les chicanes de la guerre de montagne. Utile par son activité sur le terrain, il ne l'était pas moins dans le cabinet. C'est lui qui suivait la correspondance, occupation d'autant plus laborieuse que le général en chef ne pouvait rien voir par lui-même et voulait être informé des plus légères particularités du service. L'adjudant-général Chabran, ex-doctrinaire de Cavallon, était aussi un précieux auxiliaire. Comme il avait l'aisance, les formes et le langage d'un homme habitué à traiter les affaires, qu'il était énergique et jamais à bout d'expédients, c'est par son intermédiaire que le général Dumerbion se concertait avec les commissaires de la Convention sur tous les points délicats de politique, de guerre et d'administration.

Le général Gauthier-Kervéguen, chef d'état-major, ancien officier, ne cherchait pas à se prévaloir de ses fonctions, ni du mauvais état de santé du général en chef pour étendre ses attributions et se rendre nécessaire. Il ne s'abusait pas sur sa capacité, qui suffisait pourtant à la tâche d'expédier les ordres et d'en surveiller l'exécution. Le général Vital, qui com-

mandait le génie, n'était d'aucun poids dans le conseil.

Avec un général en chef de ce caractère et un pareil entourage, l'armée n'aurait pas fait d'entreprises bien remarquables si la Convention nationale n'eût délégué trois de ses membres pour la diriger. Ces redoutables commissaires, revêtus de pouvoirs presque illimités, ne reconnaissaient pas d'obstacles et faisaient tout plier devant leur volonté. Intelligents, actifs, énergiques et fermes jusqu'à la cruauté, ils voulaient des victoires et ne pouvaient manquer d'en obtenir. Les représentants Saliceti, Ricord et Robespierre jeune étaient venus s'installer au quartier-général à Nice. C'est là que se tenait le conseil où s'agitaient toutes les questions relatives au personnel, au matériel et aux opérations. Dans ces conférences, où le général en chef n'avait pas toujours l'initiative, le général d'artillerie Buonaparte s'était acquis une grande prépondérance autant par ses liaisons intimes avec Saliceti, son compatriote, et avec Robespierre le jeune, dont il avait cultivé l'amitié depuis sa première mission, que par les opinions ardentes qu'il professait alors, les services récents qu'il avait rendus devant Toulon et enfin les talents incontestables qu'il montrait dans toutes les affaires politiques et militaires.

Le général Dumerbion reconnut sans peine et sans jalousie l'habileté de son général d'artillerie, et fut d'autant plus porté à goûter ses avis, qu'à raison du grand crédit dont celui-ci jouissait auprès des commissaires, adopter ses idées paraissait un sûr moyen de ne jamais se trouver en opposition avec eux.

Les neiges qui couvraient les Alpes mettant obstacle aux opérations, le premier trimestre fut employé à réor-

ganiser l'armée et à faire les préparatifs de la campagne, car on voulait prendre l'offensive de bonne heure, pour préserver le comté de Nice de toute atteinte et rejeter l'ennemi dans le bassin du Piémont. L'armée, sur un effectif de 48 mille hommes, en avait alors 36 mille présents sous les armes, y compris les 12 bataillons destinés pour la Corse et rappelés par arrêté des représentants du peuple. Les cadres contenaient 1,600 hommes d'artillerie et 200 au plus de cavalerie. Composée de plus de 60 corps ou fractions de corps différents, l'armée comptait à peine un quart de soldats de régiments anciens. La plupart des bataillons se composaient de volontaires de première et de seconde formation et de ceux qui étaient revenus rejoindre les drapeaux devant Toulon. Ces troupes avaient plus d'enthousiasme patriotique que d'instruction militaire et de discipline. Environ moitié avait fait son premier apprentissage devant Toulon ; mais leurs officiers, élite de la population des villes, étaient des hommes d'avenir auxquels il ne manquait que l'expérience. Les généraux, vieux officiers de fortune ou sous-officiers de la veille, ignoraient encore l'étendue de leurs devoirs et la responsabilité de leurs fonctions. Dumerbion, Kervéguen, Macquard, François Hammel sortaient de l'infanterie comme Massena, Dommartin et Bruslé de l'artillerie. Quoique novices dans leur emploi, tous éprouvaient un vif désir de se distinguer. Le patriotisme et l'énergie suppléaient chez eux aux autres qualités qui leur manquaient.

On donna des soins tout particuliers à l'organisation de l'infanterie. On acheva l'amalgame des bataillons isolés de volontaires et des régiments de ligne, retardé jusqu'alors par les circonstances de guerre ; les demi-

brigades se trouvant au grand complet de 3,201 hommes on en détacha les compagnies de grenadiers pour former une réserve d'élite de six bataillons. De plus, comme on avait besoin d'hommes vigoureux, alertes, bons marcheurs, adroits tireurs, et que les demi-brigades d'infanterie légère étaient insuffisantes et peu propres au service d'avant-postes, à cause de leur récente formation, on choisit dans chaque demi-brigade de ligne ou légère les cent meilleurs tireurs dont on forma une compagnie temporaire d'éclaireurs qui dut être constamment au complet, comme celles de grenadiers. Ces éclaireurs, auxquels on ne donnait qu'une paire de souliers en gratification par mois, devinrent bientôt une troupe excellente. Aussi agiles et plus intrépides que les Barbets, ils furent le fléau et la terreur de l'ennemi. On n'obtint pas des bataillons de grenadiers tous les avantages qu'on en attendait, sans doute parce qu'au lieu d'en former une brigade de réserve, on les employa isolément, comme les autres bataillons.

La ligne défensive des Austro-Sardes avait environ 10 myriamètres de circuit; elle couvrait le chemin de Sospello à Tende par Breglio et Saorgio. Sa droite s'appuyait aux montagnes sourcilleuses de l'Inferno; elle passait ensuite sur celles de Raus, en avant de Saorgio, et venait se rattacher au mont Bertrand par les cols Ardente, Tanarello et Rossa, décrivant ainsi une espèce de demi-cercle que la gorge de la Roya coupait en deux parties à peu près égales.

Les Piémontais avaient eu tout le temps de fortifier cette ligne et n'avaient rien négligé pour la rendre formidable. A l'extrême droite, un amphithéâtre de retranchements, connu de nos troupes sous les noms de

haut et de bas Capelet, s'adossait aux montagnes de l'Inferno et semblait opposer un obstacle insurmontable à tout corps de troupes qui aurait voulu passer de la vallée de la Vesubia dans celle de la Roya. Sur la croupe de Raus, projetée un peu plus bas par la chaîne principale des Alpes, s'élèvent à côté l'un de l'autre deux mamelons de même hauteur dont la pente uniforme, revêtue de gazon, descend en glacis très-roide. Leur sommet avait été couronné d'une redoute et leurs flancs couverts de retranchements. L'ensemble de ces ouvrages protégeait le camp de Raus établi pour un bataillon baraqué sur le revers des mamelons à l'abri des vents. En tirant vers le centre, on voyait ensuite le camp de Marta assis sur le rameau qui sépare deux torrents qui se précipitent dans la Roya entre Fontan et Breglio; une vaste redoute élevée sur la sommité la plus haute, où l'on avait construit des baraques pour 4 à 500 hommes, en maîtrisait l'assiette. A 400 mètres en avant, sur deux croupes moins élevées, s'étendaient plusieurs retranchements en avant desquels les Barbets avaient établi un avant-poste dans un colombier. Entre le camp de Raus et celui de Marta, sur une croupe avancée, la position retranchée d'Aution, si funeste aux Français dans la dernière campagne, était gardée par un détachement bien baraqué.

A une heure de chemin du camp de Marta, on trouvait celui de Mille-Fourches ou de Campergen, couvert par un système d'ouvrages fort bien entendu et où campait un bataillon. Des avant-postes retranchés, placés avec connaissance du terrain, éclairaient les chemins de Mangiabo et de Baolet. La gorge de la Roya, qui se présente ensuite, était enfilée par des batteries qui inter-

disaient tout accès entre les rochers à pic au milieu desquels roule ce torrent. Au delà de cette gorge était assis, sur un mur de rocher, le camp de Marta, auquel on ne pouvait arriver que par le fameux pas de Tanarda, creusé entre deux rochers où deux hommes passaient à peine de front en montant une espèce d'escalier très-roide. Une poignée d'hommes y aurait défié une armée avec d'autant plus d'assurance qu'à son débouché est une plaine où plusieurs bataillons peuvent manœuvrer. Du camp de Marta, en suivant le contre-fort qui sépare la Roya de la Taggia, on touchait successivement à la redoute de Fel, près du bois de Saulon, à celle du col Ardente, élevée entre la gorge de Triola et celle de la Madonna-della-Fontana pour les maîtriser toutes deux; puis enfin on arrivait aux retranchements de Saccarello, construits vers le point de partage des eaux qui versent dans le golfe de Gênes et dans le Pô. Ces derniers étaient considérables et défendus par des troupes baraquées. En remontant la crête des Alpes et suivant le coude qu'elle forme pour rejoindre le col de Tende par le mont Bertrand, il fallait franchir le col de Tanarello, qui est le plus fréquenté, pour passer de la gorge de la Briga dans celles où le Tanaro et l'Arosia ont leurs sources, ainsi que celui de Colla-Rossa; tous deux aussi avaient été retranchés.

On ne pouvait sans danger attaquer de front cette ligne, gardée par le général d'Ellera avec un corps de 6 à 8 mille hommes; mais, par suite des diverses reconnaissances qu'on en avait faites, on remarqua que les fortifications avaient été accumulées entre Saccarello et les Capelets, que la majeure partie des troupes était concentrée entre Saorgio et Raus, que leurs avant-postes

de Belvédère et de Lantosca risquaient d'être coupés s'ils ne se réfugiaient à Raus, en cas d'attaque sérieuse, et qu'enfin l'espace compris entre ce point et Pertegal, dépourvu de troupes et de fortifications, n'était couvert que par la neutralité du pays Génois auquel il confinait. C'était là la partie vulnérable de cette fameuse ligne, celle par laquelle on pouvait l'entamer. En effet, le moindre avantage remporté dans cet intervalle portait naturellement le vainqueur sur la route de Fontan à Tende, en arrière de Saorgio, par où devaient se retirer ses défenseurs. Le général Massena en était convaincu et s'en était ouvert au général en chef; mais il n'appartenait pas à Dumerbion de prendre la responsabilité de cette résolution, et il la soumit aux représentants-commissaires. Ceux-ci convoquèrent un conseil auquel furent appelés naturellement le général Dumerbion, son chef d'état-major Gauthier, et de plus le général Bonaparte, commandant l'artillerie, le chef de brigade Vital, commandant le génie, Massena et le chef de bataillon de sapeurs Rusca, natif de La Briga, connaissant parfaitement les localités et qui le premier avait conçu l'idée de faire tomber la ligne de Saorgio en la tournant par sa gauche.

La question mise en délibération ne resta pas longtemps indécise. Le général Bonaparte, qui de son côté avait eu occasion de reconnaître tout récemment cette ligne, démontra clairement la possibilité d'en déloger l'ennemi sans engager d'affaire douteuse, et déroula les avantages qui résulteraient d'une pareille entreprise. On s'assurait la possession du comté de Nice, on rejetait l'ennemi sur l'autre versant des Alpes, on enlevait à la cour de Turin les deux seuls ports qu'elle eût en-

core sur la Méditerranée, et en même temps qu'on détruisait le refuge des corsaires qui mettaient obstacle au cabotage sur les côtes de France, on lui interdisait toute communication avec la Sardaigne.

Il ne resta plus qu'à écarter l'objection politique, le danger de violer la neutralité du territoire de Gênes. Tout le monde tomba d'accord qu'il n'en existait pas. Il n'y eut division que sur le choix du prétexte. Plusieurs membres du conseil pensaient que la violation du territoire génois pouvait trouver sa justification dans l'enlèvement de la frégate *la Modeste* par les Anglais au milieu du port de Gênes, ou dans le passage accordé l'année précédente aux troupes piémontaises qui, d'Ormea, s'étaient rendues tambours battant, drapeaux déployés, à Ventimiglia, pour aller à Toulon; mais Bonaparte soutint qu'il valait mieux flatter les Génois et éveiller leurs intérêts mercantiles en alléguant l'intention de prévenir l'irruption que les coalisés avaient l'intention de faire sur leur territoire, s'emparer des ports d'Oneglia et de Vado, et détruire ces refuges de corsaires, si gênants pour le cabotage génois qui approvisionnait la France de grains. Ce prétexte était plausible; il fut goûté par les représentants; néanmoins ils n'osèrent prendre sur eux la responsabilité de la violation du territoire neutre, et en référèrent au Comité de salut public.

La permission demandée ne se fit pas attendre. Un arrêté du 8 février autorisa l'armée d'Italie à passer sur le territoire de Gênes, mais comme en pays ami.

Cependant le général Dumerbion mit le temps à profit pour achever l'organisation de l'armée; elle fut partagée en trois divisions aux ordres des généraux Garnier,

Macquard et Massena. Elle se composait, à la fin du mois de mars, de moins de 33 mille combattants, sur lesquels il y en avait 9,600 dans les garnisons. Dans ces 33 mille on ne comprend pas les 12 bataillons destinés pour l'expédition de Corse, réunis à Nice par ordre des représentants du peuple.

L'administration exigeait des soins particuliers, et, grâce à la sollicitude du général en chef, à l'intelligence des représentants-commissaires, à la prévoyance de l'ordonnateur Eyssautier et au dévouement du munitionnaire Haller, malgré la pénurie du trésor, la disette des grains, le manque de bêtes de somme, le défaut d'agents façonnés au service et la difficulté des communications du pays où l'armée devait opérer, de si justes mesures furent prises, que le biscuit, la viande, l'eau-de-vie furent assurés aux colonnes, du moins pour la première période de la campagne. Haller, autrefois banquier à Paris, avait à Gênes un grand crédit, dont il se servit en cette circonstance pour assurer le succès de l'entreprise. Il proposa à des négociants génois de fournir les subsistances aux colonnes à des prix qui leur laissaient un bénéfice raisonnable, leur donnant à entendre que, s'ils rejetaient ses offres, le général en chef ne pourrait répondre des dégâts que le manque de vivres pourrait faire commettre aux troupes sur le territoire de la sérénissime république. Soit appât du gain, soit crainte du pillage, les Génois s'engagèrent à fournir une partie des subsistances et tous les moyens de transport nécessaires, ce qui fut d'un grand secours à l'armée.

La rigueur de la saison semblait devoir retarder encore d'une quinzaine de jours les opérations, lorsque

de faux avis de mouvements précurseurs d'attaque dans le bassin du Piémont déterminèrent les représentants à ouvrir la campagne. Les alliés cependant, loin de songer à prendre l'offensive en Savoie ou dans le comté de Nice, comme on le supposait à notre quartier-général, avaient résolu de se tenir sur la défensive, et, suivant le traité signé entre les cours de Turin et de Vienne, ils ne devaient pas y employer moins de 58 mille hommes, savoir : 25 mille de troupes régulières piémontaises et 33 mille Autrichiens, dont 8 mille à la solde sarde. Persuadés que les républicains ne passeraient pas les montagnes avant la fonte des neiges, les alliés ne se pressaient pas d'arrêter leurs dispositions. Calculant qu'au débouché des Alpes comme de l'Apennin, les Français donneraient contre une forteresse dont ils seraient obligés de faire le siége ou le blocus, ils n'avaient laissé que des troupes légères et des milices sardes sur les principaux cols, pour être informés de nos mouvements. A l'exception du corps du général d'Ellera, campé près du col de Tende, l'armée piémontaise, partagée en deux divisions de force à peu près égale, était en quartiers d'hiver, suivant l'ancienne méthode, dans les plaines au delà des monts, l'une aux débouchés du Gesso et de la Vermenagna, entre Coni, San-Dalmazzo et Limone, l'autre entre Savigliano et Pignerol. Quant à l'armée autrichienne, une partie formait les garnisons de la rive gauche du Pô, et l'autre cantonnait dans l'angle formé par ce fleuve et le Tanaro, entre Asti et Alexandrie.

Il n'entrait dans l'esprit de personne à Nice que les Austro-Sardes, avec une si grande supériorité de forces et de moyens, accepteraient par choix le rôle

défensif, et s'y prépareraient avec tant de mollesse. Une circonstance ignorée de nous alors, c'est que le commandement chez eux fût divisé. L'armée piémontaise, ainsi que le corps auxiliaire autrichien, étaient naturellement aux ordres du roi Charles-Amédée, et l'armée autrichienne de Lombardie sous ceux de l'archiduc Ferdinand. Le baron de Wins, général en chef nominal, ne commandait en réalité que le corps auxiliaire : il ne pouvait disposer d'un bataillon sarde sans l'agrément du roi, ni d'un peloton de l'armée de la Lombardie sans l'autorisation de l'archiduc. Ajoutons que ce vétéran était cassé, infirme et aussi incapable de soutenir les fatigues de la guerre que le général Dumerbion.

Des rapports venus de Gênes annonçaient que l'archiduc Ferdinand avait été envoyé à Milan pour prendre le commandement de l'armée autrichienne, qui devait être incessamment renforcée de 2,000 chevaux napolitains; que des généraux de renom, tels que Stein et Wallis, étaient désignés pour servir sous les ordres de ce prince; qu'on avait fait de grands approvisionnements de subsistances et de fourrages à Alexandrie, Tortone, Acqui, Cairo et autres lieux; organisé un équipage de 1,500 mulets pour le transport des vivres, et généralement pourvu au service de toutes les administrations nécessaires à une nombreuse armée. On conclut de ces nouvelles au quartier-général français que les alliés avaient arrêté un projet offensif, et on résolut de le faire avorter en prenant l'initiative.

Les préparatifs étant terminés de notre côté, les représentants arrêtèrent le 2 avril qu'une division de l'armée d'Italie, forte de 18 à 20 mille hommes, s'em-

parerait d'Oneglia en faisant occuper les hauteurs qui le dominent, et tâcherait de tourner Saorgio. (*Voir Pièces justificatives*, n° I.)

L'armée active fut à cet effet provisoirement organisée en trois divisions qui prirent leur nom des points qu'on se proposait d'occuper. (*Voyez Pièces justificatives*, n° II.)

La première, dite de Saorgio, forte de 4,000 hommes, mise sous les ordres du général Macquard, devait, après avoir passé la Roya, se partager en deux colonnes, dont l'une passerait par Dolceacqua pour se diriger sur le Monte-Jove, et l'autre attaquerait Forcoin par l'Alpe, et tâcherait de s'emparer de la tour d'Abeille.

La division du Tanaro, rassemblée aux environs de Sospello, mise sous les ordres directs de Massena, n'avait pas moins de 5,000 hommes, et se divisait en deux brigades; la première, commandée par le général Hammel, devait se porter par Mentone sur le Monte-Tanardo et l'occuper; la seconde, conduite par le général Lebrun, marcher sur le mont Gordale et appuyer l'attaque de la précédente. Cette dernière brigade appartenait à la division Macquard, et en avait été détachée pour toute la durée de l'expédition.

La division d'Oneglia, donnée au général Mouret, se composait des brigades Bruslé et Cervoni, présentant un total de 6,000 hommes, et formait également deux colonnes : la première, après s'être emparée du fort de Ventimiglia, devait occuper San-Remo, et la seconde Bordighera.

Enfin la réserve, confiée au général de brigade François, forte d'environ 5,000 hommes, avait l'ordre de

se rendre par Ventimiglia et Dolceacqua à Pigna, et d'occuper la vallée de la Nervia.

Le second jour, Macquard avait la tâche de s'emparer du Monte-Jove de vive force ou en le tournant; Hammel devait occuper les hauteurs de la Briga, pousser des partis sur Rocca-Barbena et Monte-Grande, et prendre les ordres de Macquard. Le général Lebrun devait gagner Conio, pour de là occuper le plus tôt possible la gauche du Monte-Grande.

De son côté, la division d'Oneglia aurait porté la brigade Bruslé à Monte-Alto, et celle de Cervoni à Castellaro, dans la vallée de la Taggia.

Le général François aurait détaché 1,000 hommes de la réserve à Monte-Alto et 500 à Monte-Gordale.

Si l'armée était parvenue à prendre possession du Monte-Jove et du Monte-Tanardo et que l'ennemi eût évacué Saorgio, les rôles eussent été ainsi distribués le troisième jour : Macquard aurait poursuivi les Austro-Sardes avec sa colonne et celle du général Hammel, renforcée des mille hommes détachés la veille à Tanarello, pendant que le général François aurait marché avec la réserve sur le col de la Corona à travers les montagnes de Bachalone. De son côté, le général Lebrun, maître de Monte-Grande et de Monte-Pizzo, de Rocca-Barbena, de la pointe de Tanarello et du Monte-Tanardo, aurait gagné les hauteurs par la crête dite des Ciagge, faisant ainsi une diversion puissante en faveur de Macquard.

La brigade du général Bruslé de la division d'Oneglia devait le même jour remplacer à Maro les troupes de Lebrun dans les positions qu'elles occupaient la veille; celle du général Cervoni aurait marché par

Porto-Maurizio sur Oneglia, en eût formé le blocus et détaché 500 hommes à Borgomaro pour y tenir les positions qui maîtrisent les chemins d'Ormea et d'Albenga.

Ainsi, après cinq journées de marche et de combats combinés, l'armée française aurait été maîtresse d'Oneglia et des hauteurs de Limone.

Ce plan d'opération était trop compliqué pour réussir complétement; peut-être eût-il mieux valu faire deux expéditions successives, l'une pour s'emparer d'Oneglia et de Vado, l'autre pour tourner la ligne de Saorgio; mais on pensa qu'en agissant ainsi, on permettrait à l'ennemi de prendre des mesures pour défendre ses postes maritimes ou la ligne de Saorgio, au lieu qu'en embrassant deux objets à la fois, on divisait son attention, on en atteignait un à coup sûr, et on profiterait de ce premier avantage pour gagner le second quelques jours après.

Les troupes de la gauche qui devaient concourir à l'expédition effectuèrent leurs mouvements préparatoires dans les derniers jours de mars; et, comme un accès de goutte retenait au lit le général Dumerbion, le commandement du corps d'expédition fut confié à Massena, qui reçut l'ordre de marcher avec la division du Tanaro. La division d'Oneglia, commandée par le général Mouret, resta sous la direction immédiate des représentants Saliceti et Robespierre jeune, qu'accompagnait le général Bonaparte.

Cette répartition du commandement indique assez que les représentants attachaient plus d'importance à la conquête d'Oneglia et de Loano qui était certaine et promettait plus de retentissement, qu'à la prise de la ligne

de Saorgio, qui présentait bien plus d'obstacles sans avoir moins de portée.

Au moment où les colonnes se mettaient en mouvement, les représentants adressèrent de Nice, le 30 mars, aux Génois le manifeste suivant :

« Le peuple français, informé des projets que méditent les puissances qu'il doit combattre et vaincre » du côté de l'Italie, instruit du dessein qu'elles ont » conçu de s'emparer de l'État de Gênes pour le mettre » sous la domination du roi de Sardaigne et se procurer » par ce moyen la facilité de pénétrer sur le territoire » de la France, se voit forcé, pour sa propre conservation » et pour prévenir les intentions des ennemis de son » indépendance et de son bonheur, de faire passer des » troupes sur quelques parties du territoire de Gênes.

» Il déclare par l'organe de ses représentants que, » bien loin d'imiter la conduite des Anglais, qui, foulant » aux pieds le droit des gens et les lois les plus sacrées » de l'humanité, n'ont pas frémi d'horreur en assassinant de sang-froid, dans le port de Gênes, sous le » canon de ses remparts, des Français qui auraient eu » droit à la protection du gouvernement même le plus » barbare; il déclare, dis-je, que les lois de la plus » exacte neutralité seront religieusement respectées.

» La présence des troupes ne doit pas inquiéter les » Génois. Les Français, en guerre avec les puissances » qui ont follement conçu l'idée de les asservir, sont les » amis des peuples. Les Génois trouveront dans chaque » Français un ami ardent et sincère, comme chaque » Français trouvera en eux des hôtes humains et bienveillants. Génois! si quelques intrus dans l'armée » tenaient par hasard une conduite qui n'y fût pas con-

» forme, que vos plaintes s'adressent aux représentants;
» ils vengeront à la fois votre injure et celle faite à la
» nation française. Que la même justice aussi sévère,
» aussi exacte, soit de votre part rendue aux Français;
» et la bonne harmonie et l'accord qui règnent entre les
» deux nations ne seront pas altérés. »

Cependant les mouvements préparatoires des républicains avaient été dénoncés au général d'Ellera, qui, dans l'attente d'une attaque prochaine sur sa gauche, avait demandé des renforts. Le baron de Wins lui envoya deux bataillons allemands et confia le commandement des troupes stationnées dans le comté de Nice au lieutenant général Colli, sous les ordres duquel il mit les généraux marquis de Provera et comte Argenteau. Le premier était chargé de défendre sur sa droite, avec 4 bataillons, les cols de Finestra, de Roccabigliera et de Belvédère, ainsi que le cours de la Tinea. Le comte Argenteau couvrait avec 4 escadrons et 10 bataillons, dont 4 allemands, le haut Tanaro, la route d'Ormea à Saorgio par La Briga. Oneglia et Loano avaient de petites garnisons dans lesquelles se trouvaient quelques troupes légères autrichiennes.

Le départ de l'armée française de Mentone offrit un spectacle imposant et d'autant plus remarquable, que trois mois auparavant sa misère et sa faiblesse inspiraient la pitié. Toutes les troupes, passablement habillées, bien armées et parfaitement équipées, avaient un air martial; le matériel de l'artillerie surtout excitait l'admiration. Outre les pièces piémontaises de 3, portées à dos de mulet, qui étaient attachées aux colonnes, un équipage de 20 pièces de 4, de 8, de 12, et d'obusiers de 6 pouces montés sur des affûts-traî-

neaux et des leviers porte-corps, semblait en état de les suivre partout.

Le corps d'expédition formait, comme nous l'avon déjà dit, quatre colonnes. Celles de droite et du centre ainsi que la réserve se portèrent ensemble de Mentone sur Ventimiglia, à la sortie de laquelle elles se séparèrent. La première, aux ordres du général Mouret, suivit le chemin du littoral et passa la nuit à Bordighera, d'où elle poussa le lendemain sur Oneglia. La colonne du centre, sous Massena, remonta la vallée de la Nervia, traversa Dolceacqua, petite ville avec titre de marquisat piémontais, et alla bivouaquer, après seize heures de marche, à Pigna. La réserve, conduite par le général François, partit de Castellaro et s'avança directement sur les hauteurs de Dolceacqua, où elle s'établit. La colonne de gauche, débouchant de Sospello, traversa la Penna et s'empara du Monte-Jove, où le général Lebrun prit position.

Jusque-là tout allait fort bien, mais il y eut une grande différence entre ce qui avait été projeté et ce qui eut lieu. Macquard traversa les cols encore obstrués par les neiges et ne put passer la Roya. Hammel se rendit bien maître de Forcoin et de Monte-Jove, le 6 avril, mais le lendemain il éprouva tant d'obstacles qu'il fut obligé de bivouaquer presque au même point que la veille; et le 8, se trouvant seul devant Saorgio, il n'osa attaquer ce poste. Le général Lebrun, qui avait pénétré dans le vallon de Triora sur le Giribonte, n'ayant pu pousser le lendemain au delà du Monte-Tanardo, dont il avait chassé l'ennemi, Massena lui donna l'ordre le 9 de se réunir au général Hammel par Pigna. Ces deux brigades, errant dans des sentiers couverts de glaces et

bordés de précipices, assaillies par la neige ou la pluie, perdirent dans ces trois journées quantité de mulets, et ne reçurent ni ordre, ni direction de leur chef. Massena, avec l'adjudant général Monnier, son chef d'état-major, et quelques troupes de la réserve, ne recevant de rapport d'aucun côté, prit le parti de se rendre à Montalto, le 9 au matin, dans l'espoir d'y rencontrer la colonne Mouret, et d'agir de concert avec elle suivant les circonstances; mais elle en était déjà partie pour continuer sa marche sur Oneglia. Il indiqua Montalto pour point de ralliement aux troupes des deux colonnes de la division du Tanaro; un bataillon de la 99e demi-brigade resta à Triora pour couvrir la droite de Monte-Tanardo, et un autre sur le Monte-Jove, postes trop importants pour être abandonnés à l'ennemi.

Ces dispositions étaient à peine arrêtées quand le général apprit que l'ennemi occupait Carpasio, le Pizzo et Mezzaluna; il se mit à la tête de la poignée d'hommes qu'il avait sous la main et l'en chassa, ce qui couvrit ainsi le point marqué pour le rassemblement des troupes, et intercepta toute communication entre la principauté d'Oneglia et le Piémont.

Pendant que ces choses se passaient à gauche, la division d'Oneglia, opérant dans un pays moins âpre, n'avait éprouvé aucun obstacle. Les représentants apprirent à Porto-Maurizio que les Piémontais occupaient les hauteurs qui couvrent la ville, principalement celle de Santa-Agatha, et jugèrent que le moindre retard donnerait à l'ennemi, sinon le temps d'organiser la défense de la ville, au moins celui d'en évacuer l'artillerie et les magasins. Le 8 avril, le général Mouret reçut en conséquence l'ordre d'attaquer sans attendre

l'arrivée de la brigade Cervoni. Sa colonne fut en vue d'Oneglia vers trois heures après midi. C'est une ville ouverte, d'environ 3,000 âmes, bâtie au milieu d'une petite plaine agréablement plantée, sur une plage en butte à tous les vents. Elle était renommée pour ses richesses avant le sac et l'incendie qu'elle avait essuyés en 1792, en représailles de l'assassinat commis sur un de nos parlementaires; mais alors elle commençait à peine à se relever de ce double désastre. Le général Mouret fit tâter les Piémontais postés derrière des retranchements par un bataillon précédé d'éclaireurs qui les en délogea après une courte fusillade. Cet avantage obtenu, il fit fouiller le bois et la vallée par des détachements; et, partageant sa division en deux colonnes, il se mit à la tête de la première pour attaquer Oneglia de front, tandis que la seconde manœuvrerait pour couper la retraite à sa garnison. Le feu de la ville ne fit qu'accélérer leur marche; elles y pénétrèrent presque sans perte et forcèrent les Piémontais à se replier sur Ormea, en abandonnant 12 pièces d'artillerie et des magasins de subsistances et autres d'une valeur de deux millions. La majeure partie des habitants ayant suivi la garnison, la ville fut ravagée, ce qui ne serait pas arrivé s'ils étaient restés dans leurs foyers. Les Génois montrèrent en cette circonstance peu de bienveillance à leurs voisins; ils excitaient le soldat au pillage et à la dévastation. On ne respecta dans toute la ville que les maisons où descendirent les représentants, et ceux-ci fermèrent les yeux sur ces désordres, pour faire mieux ressortir sans doute la retenue et la discipline qu'observa l'armée en traversant le territoire génois.

Le soir même, le général Mouret, conseillé par Bona-

parte, poussa un détachement sur Loano, petit port du Piémont enclavé dans le territoire de Gênes; ce point fut occupé le 9 sans résistance par le chef de la 99e demi-brigade. De son côté, le général Cervoni fit poursuivre les Piémontais, qui se retiraient sur Ormea, et força la queue de leur colonne à abandonner plusieurs pièces d'artillerie.

Les représentants Robespierre jeune et Saliceti, apprenant que les colonnes de gauche avaient échoué, jetèrent les hauts cris et adressèrent à Massena la lettre suivante : « Selon tous les principes de la guerre, une » colonne de 4,000 hommes ne devrait pas être aban- » donnée sans aucune communication avec les autres » divisions de l'armée; le général en chef l'avait si bien » senti, que son instruction, qui avait été discutée et » adoptée, embrassait tout le système du territoire depuis » Saorgio à Oneglia; il avait prévu tous les événements » et avait tracé des marches différentes.

» En supposant que vous eussiez pensé que l'on ne » devait pas attaquer le col de Tende et de Cormio, et » qu'il eût été difficile d'enlever Saorgio, pourquoi » n'avez-vous pas adopté la marche tracée dans l'in- » struction du général en chef?

» Les premier et deuxième jours la 1re colonne du Ta- » naro devait occuper Tanardo, l'avez-vous exécuté?

» La 2e colonne du Tanaro devait, le premier jour, » coucher dans les campagnes aux environs du Monte- » Gordale, et, quel que fût le succès de l'occupation de » Monte-Tanardo, elle devait le deuxième jour, se porter » à Conio, en prenant le chemin de Carpasio; pourquoi » cette colonne n'a-t-elle pas exécuté cette marche? » L'on ne peut pas alléguer que la journée était trop

» forte, parce que, quand cela eût été, elle devait se » mettre en chemin et coucher à Montalto ou Carpasio; » il est d'autant plus étonnant que vous ne l'ayez pas » fait, que vous n'avez pas éprouvé de résistance au » Tanardo. Comment n'avez-vous pas senti que cette » colonne, par sa seule marche, se combinait avec la » division d'Oneglia, et prenait la vallée par les hauteurs » dans le temps que la division d'Oneglia s'introduisait » par là en armes? Vous deviez d'autant plus hâter la » marche de la colonne du Tanaro sur la vallée d'O- » neglia, que la division d'Oneglia se trouvait plus faible » d'un quart de ce qu'elle devait être.

» La 1re colonne d'Oneglia devait être le deuxième » jour à Montalto; elle y a été!

» Elle devait occuper le troisième jour Ilmaro, mais » l'absence de la 2e colonne du Tanaro l'a rendue isolée » et l'a obligée à se replier.

» Nous avons vaincu à Oneglia, et par notre isole- » ment notre marche n'a pas été celle qui convenait à » nos forces; de misérables milices ont osé nous résister, » et à l'heure qu'il est se sont emparées des hauteurs » les plus intéressantes.

» Nous voici au cinquième jour de l'expédition, l'en- » nemi a eu le temps de se reconnaître, et nous n'avons » rien fait. 4,000 hommes se sont battus à Monte-Jove, » 2,500 à Oneille, 12,000 hommes ont donc été inutiles, » quoique extrêmement fatigués. Vous deviez occuper » Triora, mais non pas y passer avec la 2e colonne du » Tanaro.

» Il faut absolument réparer le temps perdu, les gé- » néraux Mouret et Bruslé se sont réunis à Carpasio; ils » en partiront demain matin; faites partir, le plus promp-

» tement possible, 1,000 hommes qui se rendront sur les » hauteurs de Santa-Agatha près d'Oneglia ; vous vous » rendrez avec le reste de vos troupes à Carpasio, s'il » n'en résulte aucun inconvénient, et vous recevrez là de » nouveaux renseignements. »

Après avoir pris toutes les mesures indiquées par cette dépêche, Massena se rendit le 11 avril à Oneglia, où il fut très-mal reçu des représentants, qui prétendaient le rendre responsable des obstacles que les neiges, la pluie et le froid avaient opposés à l'exécution ponctuelle de leur projet, et menacèrent de le destituer. Ils s'adoucirent néanmoins après avoir entendu ses excuses. Ils sentirent qu'il y avait eu trop d'ambition à prétendre atteindre deux buts du même coup et renouèrent un nouveau projet contre la ligne défensive des Austro-Sardes. L'opération était alors d'autant plus facile que les neiges disparaissaient de jour en jour et que les postes dont on venait de s'emparer procuraient de nouveaux débouchés par lesquels on arriverait presque sans coup férir sur les derrières de l'ennemi. Les représentants chargèrent Massena de la conduite de l'expédition. On laissa la brigade Cervoni sur la côte pour occuper Oneglia et Loano ; le général François à Triora pour observer le col Ardente, et garder ceux de Pizzo, de Mezzaluna et autres qui débouchent dans la vallée de l'Arosia. Le corps d'expédition fut composé de la division Mouret et des brigades Lebrun et Bruslé, formant en totalité 8,500 baïonnettes.

Il se mit en mouvement, le 15 avril, sur deux colonnes : la brigade Bruslé, formant la première, remonta le Val de l'Impero, suivie des représentants et du général Bonaparte. La seconde, composée de trois brigades, com-

mandées par le général Mouret et dirigées par Massena, partit de Triora et de Molini, et franchit le contre-fort qui sépare l'Arosia de la Taggia.

Depuis dix jours que nous étions en mouvement, les Austro-Sardes avaient eu le temps de prendre leurs mesures; mais, comme il arrive presque toujours à la suite d'une surprise, elles furent mal concertées et décousues. Le lieutenant-général Colli accourut à La Briga, et, certain de n'avoir rien à redouter pour le centre de sa ligne, si bien couvert par le fort de Saorgio, il en retira cinq bataillons qu'il lança, par le col Ardente, à la rencontre des colonnes républicaines. Leur avant-garde surprit, à la faveur d'un épais brouillard, le poste de la 118e demi-brigade au Monte-Tanardo, ce qui détermina Colli à occuper et à retrancher ces deux points. Au même moment le comte Argenteau, avec environ 6,000 hommes, saisissait tous les débouchés des Apennins dans la vallée du Tanaro, depuis le mont Ariol jusqu'à celui de San-Bernardo. Ces mesures ne suffisaient pas pour écarter le danger, et la ligne menacée était trop étendue pour être entièrement couverte. Il aurait fallu savoir choisir les points et placer une réserve à portée de les soutenir; mais le comte Argenteau s'exagéra le danger de sa position, d'ailleurs il existait déjà entre les Sardes et les Allemands des germes de mésintelligence qui dérangeaient l'harmonie de toutes les mesures. Les généraux allemands accusaient hautement les troupes piémontaises de mollesse, et, il faut le dire, le triste spectacle que leur présentait la foule des émigrés de Toulon, d'Oneglia et de Loano, fuyant épouvantés pour échapper à la vengeance des républicains, n'était pas propre à les enflammer. Les patrouilles de l'ennemi,

quoique nombreuses, signalaient la marche de nos colonnes, mais ne pouvaient pas l'arrêter.

Le 16 avril, le général Mouret reçut l'ordre d'attaquer Ponte-di-Nava. Ce pont, qu'on peut regarder comme la clef de la vallée du Tanaro, soit qu'on débouche du val Tanarello ou qu'on remonte l'une des vallées des nombreux tributaires de la rivière de Gênes qui ont leurs sources sur le versant méridional de l'Apennin, se trouve sur la route d'Oneglia à Cherasco, laquelle, depuis cette ville jusqu'au village de Nava, n'est qu'un chemin à mulets, et ne devient carrossable que de l'autre côté du Tanaro. On arrive au village qui a donné son nom au pont par une gorge dominée par deux croupes, où quatre bataillons piémontais avaient commencé à se retrancher. Deux pièces qui enfilaient la gorge défendaient le pont.

Mouret, conformément aux instructions de Massena, dirigea d'Almo un bataillon de chasseurs sur la chapelle de San-Bernardo, avec ordre d'attendre le général Laharpe qui descendait le mont Ariol; mais, avant qu'il débouchât, les chasseurs impatients attaquèrent les avant-postes ennemis et les repoussèrent dans les retranchements. Le général, voyant l'affaire engagée, accourut avec trois bataillons pour soutenir les chasseurs; d'un autre côté, l'adjudant-général Arnoux ayant gravi le ravin de Caprauna avec deux bataillons, le général Mouret aborda franchement l'ennemi, lequel, après une fusillade qui ne fut ni longue, ni meurtrière, abandonna les retranchements d'Iola avant même d'avoir aperçu les têtes des colonnes des généraux Laharpe et Bruslé. On le poursuivit jusqu'à Cantarana.

Le lendemain, Massena marcha sur Ormea. Cette

petite ville renferme plus de 4,000 âmes. Située dans une plaine, au confluent de l'Armella dans le Tanaro, elle est humide et sombre à cause de la hauteur prodigieuse des versants de la vallée, du long séjour des neiges et des pluies qui les remplacent au printemps et en automne. Fortifiée jadis, elle ne conservait plus qu'un vieux château. A l'approche de l'avant-garde, les notables vinrent faire leur soumission au général Laharpe; mais, comme la ville était dominée par le château flanqué de tours où il y avait encore garnison, on prit toutes les précautions pour éviter une embuscade. Massena, certain que le château n'était pas à l'abri d'un coup de main, voulut y entrer avec deux compagnies de grenadiers. Le capitaine d'invalides qui y commandait ne pouvait ni ne voulait se défendre; mais, imbu des préjugés qui régnaient au temps de la bataille de Fontenoy, ce vieil officier croyait son honneur engagé à obtenir une capitulation. « Retirez-vous, » dit-il au général, laissez-moi tirer cinq ou six coups » de canon en l'air, et nous écrirons ensuite que je me » suis rendu après une défense honorable. » Massena ne se prêta point à cette comédie. « Les républicains sont » pressés, répondit-il, et ne font point de la guerre un » jeu d'enfants. » Le commandant et sa troupe furent désarmés et faits prisonniers. On trouva dans le château 12 pièces de canon, dont 2 sur affûts de campagne, 100 fusils de munition, quantité de fusils de chasse, 40 barils de poudre, 100 mille cartouches et un bel assortiment d'outils de mineurs et de pionniers. On trouva en outre dans la ville un magasin considérable de blé, de farine et de riz, ainsi qu'une grande quantité de draps dans la belle manufacture qui existait alors.

Le premier soin de Massena, maître d'Ormea, fut d'expédier l'ordre au général Cervoni de réduire les garnisons d'Oneglia et de Loano au strict nécessaire, et de se mettre en marche avec le reste de sa brigade pour Pieve. Voyant ensuite à quel point la terreur régnait chez l'ennemi, il crut devoir profiter de la nuit suivante pour tenter un coup de main sur Garessio, afin d'utiliser, au profit de l'armée française, les ressources que l'ennemi y avait rassemblées. Laissant donc la brigade Lebrun pour garder Ponte-di-Nava, celle de Laharpe à Ormea, il se mit en marche à la chute du jour avec le reste des troupes. Sa colonne, réduite à environ 4,600 hommes, n'avait que deux pièces de 4 et deux obusiers; il se serait bien gardé d'engager une affaire sérieuse, si le comte Argenteau eût été d'humeur à lui disputer cette ville; mais celui-ci était en pleine retraite sur Ceva et Mondovi. Garessio, situé à 13 kilomètres d'Ormea, sur le chemin de cette ville à Ceva, se compose de trois bourgs contigus, bâtis au débouché d'un gros torrent dans le Tanaro, à droite de cette rivière, dans une plaine humide et froide, ouverte à tous vents. Il renfermait dans son enceinte, autrefois fortifiée, environ 3,000 âmes, deux couvents, un hôpital, et, suivant les rapports d'affidés, de grands magasins. Ses habitants ouvrirent les portes au premier appel d'un simple trompette. On y trouva de beaux approvisionnements de lard, de blé, de farine et de riz, d'avoine, d'orge et de foin. Massena confia la garde de sa conquête au général Mouret et retourna à Ormea, où se trouvaient les représentants et le général Bonaparte.

Cette fois il fut complimenté, mais il sentait que ces avantages seraient éphémères si l'on ne se pres-

sait d'attaquer la ligne de Saorgio, attendu que l'ennemi, remis de sa stupeur, pourrait revenir sur ses pas, balayer la vallée du Tanaro et rejeter les Français sur le versant méridional de l'Apennin. Il représenta aux commissaires de la Convention que, pour obtenir une victoire décisive, il fallait qu'ils retournassent à Nice au plus vite inviter le général Dumerbion à faire attaquer sérieusement Belvédère et San-Martino-di-Lantosca par le général Garnier, et le camp de Marta par le général Macquard, afin d'appeler l'attention des Austro-Sardes sur ces points et les induire à dégarnir, ou du moins à ne pas renforcer la gauche, contre laquelle Massena se proposait d'opérer. A l'appui de ces considérations, il ajouta que les garnisons d'Oneglia et de Loano, avec les 12 bataillons qu'il ne pourrait se dispenser de laisser à Garessio, Ormea et Ponte-di-Nava pendant sa nouvelle opération, diminueraient beaucoup ses forces disponibles; que les corps qu'il emmènerait avec lui, déjà harassés de fatigue, ne supporteraient peut-être pas sans murmures cinq à six jours de marche et de combats dans une contrée couverte de neige et de précipices, si des divisions nombreuses et bien reposées ne levaient pas leurs quartiers pour leur tendre la main.

Les représentants du peuple se rendirent à ces raisons, et, avant de partir pour Nice, ils décidèrent que Massena ferait filer 3 mille hommes sur Tanardo, que le général Macquard, dont la division serait renforcée aux dépens de la gauche, attaquerait Saorgio par Jove le 27 avril, pendant que Massena s'en approcherait par les hauteurs de la Briga. Ils pressèrent l'évacuation des magasins de Garessio et d'Ormea sur la Pieve et Oneglia, et prescrivirent au général Mouret de faire des prome-

nades militaires sur les chemins de Mondovi et de Ceva, afin de mieux masquer l'abandon de Garessio et d'Ormea, qui devait avoir lieu le 28 et le 29, en conservant les hauteurs de l'Apennin qui couronnent la berge droite du Tanaro.

Tandis que les troupes destinées à la nouvelle expédition se rassemblaient au chevet de la Taggia, Massena, accompagné du commandant Rusca, son guide éclairé et fidèle, reconnut avec soin les positions de l'ennemi et combina son plan d'attaque. Il n'avait de troupes disponibles que sept bataillons et trois compagnies de sapeurs; mais, calculant qu'il pouvait faire concourir à l'attaque la brigade Lebrun postée sur le Monte-Jove, en face de Saorgio, celle du général François, qui gardait Triora, Pizzo, Mezza-Luna, et même le premier bataillon de la 99e demi-brigade placé à Mendatica, il arrêta son plan d'attaque sur cinq colonnes.

La première à gauche, commandée par le général Lebrun, et formée de sa brigade, à raison des difficultés du terrain qu'elle devait parcourir, avait ordre d'attendre dans la position de Jove l'issue de l'attaque principale à sa droite; mais, aussitôt qu'elle en recevrait l'avis, elle entrerait vivement en action, en cherchant à gagner les hauteurs de gauche de La Briga.

La deuxième colonne, dont Massena s'était réservé la direction, se composait du 1er bataillon de la 3e demi-brigade d'infanterie légère, de deux bataillons de la 117e demi-brigade, deux de la 118e, du 5e bataillon de grenadiers, et de deux compagnies de sapeurs auxquels devaient se joindre deux pièces de 4. Les généraux Hammel et Bruslé y étaient attachés, ainsi que les adjudants-généraux Vabre et Langlois. Sa tâche était de

forcer le col de Tanarello, de descendre ensuite sur le bois de Sanson, d'en débusquer les Sardes, d'enlever la grande redoute, enfin de les poursuivre jusque sur les hauteurs à gauche de La Briga.

La troisième colonne, confiée au général François, comprenait le 3e bataillon des Hautes-Alpes, un bataillon de la 118e, un de la 100e et une compagnie de sapeurs. Elle avait l'ordre, en partant de Triora, de s'emparer du mont Pellegrino, de forcer le pas de Rocca-Barbena, au cas qu'il fût occupé, sinon d'y jeter un poste, de suivre le mouvement rétrograde de l'ennemi jusqu'au col Ardente, de l'en déloger, et après y avoir laissé 200 hommes, de le poursuivre en réglant sa marche sur celle de la colonne principale. Il avait été recommandé au chef de cette colonne d'envoyer, en cas de besoin, 3 à 400 hommes au secours de la 4e, par le sentier qui mène de Pellegrino au col de Tanarello.

Celle-ci, composée de 13 compagnies de la 46e demi-brigade et du 3e bataillon d'infanterie légère, commandée par le chef de brigade Fiorella, devait, de Mezza-Luna, longer les hauteurs qui couronnent Rocca-Barbena, et, selon les circonstances, tourner ou enlever, de concert avec la colonne de Mendatica, le rocher de Tanarello, pour descendre de ce point culminant sur le col Ardente, et de là se rabattre sur le camp en appuyant vers la gauche.

Le 3e bataillon de la 99e demi-brigade, partant de Mendatica, avait la tâche de flanquer la droite de la 4e colonne et de renforcer tous les postes. Il était prescrit au chef de bataillon qui le conduisait de gagner le col de Tanarello par le chemin de Ciaggia, tracé sur la crête des montagnes, d'y laisser 200 hommes, de détacher

100 autres hommes au col de Lupiga, et d'aller s'établir sur le col Ardente avec le reste de son bataillon.

Les commandants des quatre premières colonnes avaient ordre de se diriger concentriquement sur les hauteurs de gauche de La Briga, où leur réunion devait s'effectuer en cas de succès.

De son côté, le général en chef, pour se conformer au vœu des représentants et favoriser les opérations de Massena, après avoir expédié l'ordre au général Garnier d'aborder vivement les postes de la gauche et de suivre pied à pied l'ennemi dans sa retraite, prescrivit au général Dallemagne d'attaquer le poste d'Aution par le Molinetto, Maurignon et Moglia, puis renforça la division Macquard, aux environs de Nice, de toutes les troupes qui se trouvaient disponibles; fit descendre celles du camp de Brouis à la Ghiandola dans la gorge même de la Roya, pour soutenir l'attaque du général Lebrun, de l'autre côté du torrent, ou faire une diversion utile dans la gorge même. Il avait été convenu que Massena et Dumerbion s'instruiraient réciproquement le plus souvent possible de l'état des affaires, afin d'imprimer plus d'ensemble aux opérations.

Au moment où l'orage s'amoncelait sur la ligne de Saorgio, les généraux alliés, comme aveuglés, commettaient fautes sur fautes. Le lieutenant-général Colli, chargé de sa défense, au lieu d'évacuer tous les postes de sa droite pour renforcer sa gauche, découverte et menacée, s'avisa de dégarnir les camps de Marta et de Mille-Fourches, pour occuper les postes de Tanarello, Saccarello et col Ardente, qu'il n'aurait dû regarder que comme des postes d'avertissement. Il aggrava cette double erreur en négligeant de réunir une bonne ré-

serve à la Madonna-della-Fontana; il n'entretint aucune communication avec le comte Argenteau et ne fit point épier les mouvements de Massena, qu'il lui importait tant de connaître; en sorte que les troupes qui devaient lui porter un coup si funeste purent se rassembler paisiblement dans le haut de la vallée de la Taggia.

D'autre part, le baron de Wins attacha trop peu d'importance à la possession de la crête de l'Apennin, qu'il aurait eu le temps de garnir fortement depuis le moment où les Français eurent démasqué leur projet jusqu'à celui où ils en poursuivirent l'exécution. Après la retraite irréfléchie du comte Argenteau sur Ceva, il ne trouva moyen de remédier au mal qu'en réunissant ses forces entre Mondovi et Coni, pour attendre, disait-il, les Français de pied ferme dans la plaine et couvrir les grands magasins de San-Dalmazzo, abandonnant son lieutenant à ses propres forces. Lorsque, près d'être assailli sur tous les points, le général Colli annonça qu'il avait peu d'espoir de se maintenir, il fut autorisé, par décision d'un conseil de guerre tenu à Turin, à évacuer le comté de Nice et à ne garder que les cols de Tende et de Finestra; mais il n'était plus temps : les mouvements rétrogrades sur une ligne étendue ne s'opèrent avec sûreté qu'autant que l'adversaire n'a pas encore pris l'ascendant de la victoire; le moment favorable était perdu.

En effet, le 27 avril, entre cinq et six heures du matin, Massena, divisant sa colonne en deux parties, fit gravir par le général Hammel le revers oriental du mont Tanardo et attaquer les avant-postes qui en éclairaient les approches. Ils firent une courte mais vive résistance,

et se replièrent dans le camp établi en arrière, sur la crête de la Marta. Ce camp, défendu par environ 2,000 hommes de troupes piémontaises et allemandes, était protégé par trois redoutes. La plus grande, à droite, dite de Nave ou de Fel, pouvait contenir 250 à 300 hommes; elle avait une triple enceinte, mais ses fossés n'étaient ni larges, ni profonds; elle était armée de deux pièces de 3 et de deux fusils de rempart. On ne fut pas longtemps exposé à son feu : Hammel forma trois colonnes d'attaque et l'enleva du premier assaut. On se battit quelques minutes à l'arme blanche dans l'intérieur, où l'adjudant-général Langlois fut tué d'un coup de baïonnette. Une partie de la garnison parvint à s'échapper et à gagner le camp en arrière; 200 hommes, dont quatre officiers, furent faits prisonniers, et Hammel poussa vers le camp. Les Austro-Sardes, qui avaient beaucoup compté sur cette redoute, la voyant enlevée, ne combattirent que le temps nécessaire pour détendre et se replier sur Saorgio.

La colonne du général Bruslé s'était emparée la veille du poste de Tanardo, elle tomba sur trois bataillons piémontais qui défendaient le bois de Sanson, à droite du mont Nave ou Fel, les en chassa après une fusillade de deux heures, et se disposa à attaquer la forte redoute qui couronnait le col Ardente.

Cette attaque ne put avoir lieu, bien que le général François fût parvenu dès la veille à chasser de Pellegrino les Piémontais, qui s'y étaient établis après avoir surpris le petit poste qui le gardait; l'échec essuyé par la troisième colonne arrêta son mouvement. Celle-ci, comme on l'a vu, avait l'ordre de suivre la crête du contre-fort qui descend de Tanarello à Mezza-Luna et

d'attaquer le rocher de Tanarello, flanquée, sinon secondée, par le 3ᵉ bataillon de la 99ᵉ, débouchant de Mendatica. Elle délogea sans peine les troupes piémontaises du major Sainte-Chose de ce premier poste, mais au delà deux redoutes lui barrèrent le passage. Entonner l'hymne :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !

s'élancer au pas de charge sur la première, dans la neige jusqu'à la ceinture, sous une grêle de plomb, et l'enlever, fut l'affaire d'un instant. Comme, après cet effort, les flanqueurs ne paraissaient point encore, le chef de brigade Fiorella divisa sa colonne en deux parties, chargea l'une de couvrir ses derrières, et se porta à la tête de l'autre contre la seconde redoute, à 5 ou 600 mètres de la première. Déjà la mousqueterie était fortement engagée, lorsque tout à coup les cris : « Nous sommes coupés ! » se font entendre. On aperçoit en effet un bataillon piémontais entre la redoute conquise et l'autre partie de la colonne. D'où débouchait-il? c'est encore un mystère. Dans l'armée française on crut longtemps que c'était de Rocca-Borbona, seul passage par lequel il s'était glissé entre la 2ᵉ et la 3ᵉ colonne, par la maladresse d'un capitaine qui, envoyé avec 100 hommes en observation sur ce point, se serait tenu dans la gorge. Dans l'armée alliée, on pensa, au contraire, que c'était le détachement commandé par le colonel Saint-Michel, envoyé de col Ardente au secours de Sainte-Chose par le colonel comte Bellegarde.

Quoi qu'il en soit, cet accident, qui aurait dû tourner contre l'ennemi si le bataillon de Mendatica avait pu le

déposter de la crête de Ciaggia, comme il en avait reçu l'ordre, fut encore aggravé pour nous par la mesure qui devait le réparer. Le général François, à qui le défilé de cette colonne de Rocca-Borbona sur le col de Saccarello avait donné l'éveil, s'était hâté d'envoyer un détachement de 500 hommes par le sentier de Pellegrino, pour tomber sur son flanc et la mettre entre deux feux. Précaution inutile; nos soldats le prirent pour une seconde colonne sarde. Vainement Fiorella s'efforce de relever leur courage : « Nous sommes trahis! » s'écrient-ils éperdus, et chacun cherche son salut dans la fuite. Cet officier supérieur est précipité par les fuyards dans un gouffre de neige, et ne s'en retire qu'avec une entorse. Son chef de bataillon est tué, 14 officiers sont blessés. Cette colonne perd en un clin d'œil 346 hommes tués, blessés ou prisonniers; elle en eût perdu bien davantage si le détachement du général François ne se fût enfin interposé entre elle et l'ennemi. Ses débris s'échappèrent par le col de San-Bernardo et allèrent se rallier à Mezza-Luna.

La colonne de Mendatica, dont la force ne dépassait pas 500 hommes, y compris une compagnie d'éclaireurs, s'était mise en marche à une heure du matin et se présenta vers neuf heures devant les postes retranchés du major comte de Sainte-Chose, qui garnissaient l'arête de Ciaggia; elle en fut accueillie si chaudement, qu'après un combat de cinq heures elle fut rejetée avec perte dans le val Tanarello.

Cependant Massena, ne se voyant secondé par aucune des colonnes collatérales, résolut d'enlever la redoute de col Ardente qui couvrait la droite du grand camp, à 1,800 mètres environ de celle dont le général Ham-

mel s'était emparé le matin. Cette redoute, élevée sur un rocher qui couronnait un mamelon à pente très-roide, pouvait contenir 200 hommes ; elle était armée de deux pièces de petit calibre et de plusieurs fusils de rempart. On ne pouvait l'aborder que par un sentier enfilé par l'artillerie et coupé à son extrémité. Sa garnison communiquait au dehors par une échelle qu'elle avait retirée dans l'intérieur. On l'eût facilement réduite si l'état des chemins avait permis à l'artillerie de suivre la colonne, ou bien encore si François avait pu l'aborder de son côté. Une première attaque tentée vers une heure échoua : les défenseurs de la redoute laissèrent arriver les colonnes d'attaque jusqu'à mi-côte, puis les accablèrent d'une grêle de balles et de quartiers de rocher qu'ils firent rouler sur elles. Un second assaut dirigé par le général Bruslé, à la tête du 3e bataillon de la 117e demi-brigade et du 5e bataillon de grenadiers, ne fut pas plus heureux. Les colonnes s'avancèrent avec intrépidité jusqu'au bord du fossé, s'y précipitèrent et firent des efforts inouïs pour pénétrer dans la redoute par les embrasures. Bruslé fut tué d'un coup de feu au pied de l'escarpe. Sa mort ralentit l'ardeur des assaillants, et, le feu de la redoute redoublant d'intensité, il fallut renoncer à l'enlever de vive force et rallier les troupes hors de portée de son canon.

Massena ne fut pas rebuté par cet échec : certain de la justesse des mesures qu'il avait prescrites, il attendait plein de confiance l'effet de la coopération des autres colonnes, lorsque vers trois heures il jugea, aux mouvements qu'il remarqua sur sa droite, que le col Ardente avait été évacué. Aussitôt, il expédia à

François l'ordre de le rejoindre avec toute sa colonne, sauf un bataillon qu'il chargerait de la garde de ce poste important ; quoique ce général eût encore plus de 1,500 hommes disponibles, il resta en observation sur le Monte-Pellegrino, n'osant s'engager sérieusement contre le comte Bellegarde, qui gardait toujours les cols Ardente et de Saccarello avec un millier de combattants. Réduit à l'impuissance par l'inaction de son subordonné, Massena prit le parti d'attendre que l'ennemi prononçât sa retraite pour se mettre à sa poursuite. Plusieurs indices témoignaient que ce moment n'était pas éloigné : on détendait partout et il régnait dans les camps à portée un mouvement extraordinaire. Bien qu'il n'eût pas plus d'avis de ce qui se passait de l'autre côté de la Roya qu'autour de lui, il présuma que nos affaires marchaient grand train et l'autorisaient à se porter en avant. Ces conjectures n'étaient pas sans fondement. Le général Dumerbion, qui avait fait attaquer sans succès la veille par les troupes du camp de Beolet les postes de Raus et d'Aution et poussé sans résultat une reconnaissance dans la vallée de la Roya, prescrivit à Macquard de tenter une nouvelle attaque sur le camp de Marta. Pour la rendre plus efficace, ce général prescrivit au général Barquier de l'aborder de front, tandis que l'adjudant-général Jardin l'assaillirait sur son flanc droit et que le général Dallemagne attirerait l'attention de l'ennemi sur les points de Mille-Fourches et d'Aution. Or il arriva, au grand étonnement de tous, que l'attaque secondaire remplit l'objet qu'on attendait de la principale. Les éclaireurs de la colonne du général Barquier, étant parvenus à déloger les Barbets du colombier leur servant de refuge,

les poursuivirent si chaudement qu'ils entrèrent pêle-mêle avec eux dans la grande redoute élevée entre les deux torrents. Sa garnison étourdie eut à peine le temps de faire deux décharges et se rendit à la poignée de braves à laquelle Dallemagne ne pouvait encore prêter appui. Les prisonniers, au nombre de 250, parmi lesquels une vingtaine d'officiers, furent conduits à la Ghiandola, où se trouvaient le quartier-général et les représentants.

Le général en chef profita de cet avantage pour pousser plus vivement les Sardes dans la vallée, et les ramena battant jusque sous le canon de Saorgio, où le général Vitale les reforma derrière le ravin qui sépare le Monte-Jove de celui de Marta.

La perte du camp de Marta fit comprendre au général Colli qu'il ne pouvait se maintenir en possession de ceux d'Aution et de Raus, et qu'une plus longue résistance compromettrait sa retraite, surtout si les républicains parvenaient à forcer les postes de col Ardente, Saccarello et de Fel qui couvraient le vallon de la Briga, au débouché duquel passe la route de Breglio à Tende sur la rive gauche de la Roya. Il avait donc déjà expédié à ses brigadiers l'ordre de se replier, en leur recommandant d'opérer ce mouvement rétrograde de manière à n'abandonner aucun trophée, ce qui lui paraissait d'autant plus facile que les chances de la journée ne nous avaient pas été toutes favorables et devaient nous inspirer de la circonspection.

Massena, s'apercevant que l'ennemi se mettait en retraite, envoya aussitôt à sa poursuite le chef de brigade Pijon avec les chasseurs des Hautes-Alpes, déterminé à le soutenir dès que la redoute de Fel serait éva-

cuée, et, ainsi qu'il l'avait prévu, elle ne tarda pas à l'être. Laissant alors le général Hammel en observation devant le camp de Marta, bien que le comte Bellegarde tînt encore les cols Ardente et Saccarello, il marcha fièrement vers Lignières, d'où les tirailleurs de Pijon chassèrent les Sardes et où sa petite colonne bivouaqua accablée de besoins et de fatigue.

En ce moment, l'infatigable et audacieux Rusca pressa le général de ne point différer l'attaque des hauteurs de la Briga, prétendant que l'ennemi découragé n'opposerait pas de résistance et qu'il serait facile de gagner encore dans la soirée la route de Saorgio à Tende, d'en faire sauter les ponts et de jeter deux bataillons sur une éminence en face du couvent de San-Dalmazzo, pour couper toute retraite à l'ennemi ; mais Massena, auquel on ne reprocha jamais trop de circonspection, n'ayant aucun avis de ce qui s'était passé de l'autre côté de la Roya, bien qu'il eût adressé cinq rapports au général en chef dans le cours de la journée, ne connaissant point assez les localités et craignant de disséminer ses forces déjà trop éparpillées, s'y refusa, de peur de mettre l'ennemi dans l'alternative de passer ou de se rendre.

De part et d'autre, on mit la nuit à profit. Le général Colli replia toutes ses troupes dans une position intermédiaire : la droite, sous le général d'Ellera, entre les Capelets et Saorgio ; le front couvert par le ravin de Cairo ; le centre, sous le général Vitale, occupait la crête de la berge droite de la Roya entre Fontan et Tende ; la gauche sur les montagnes qui s'étendent de La Briga aux sources du Negrone, près de Lupiga et de Carnino, où le comte Bellegarde se rendit par une marche de

nuit à travers les neiges et les rochers. L'artillerie et les équipages furent sauvés, et les différentes colonnes ne laissèrent entre nos mains, à Raus, à Mille-Fourches et au col Ardente, que quelques tentes. Elles nous abandonnèrent aussi sur ce dernier point quinze de nos blessés qu'elles n'avaient pu transporter.

Massena dépêcha par des chemins différents des officiers au général en chef pour lui annoncer ses succès et l'engager à faire vivement attaquer Saorgio de front, comme il avait été convenu. Il réitéra l'ordre aux généraux Lebrun et Hammel de venir le rejoindre par Lignières, enfin il enjoignit à François, dont il avait reçu un rapport, de rallier les troupes des colonnes de Fiorella et de Mendatica, de prendre possession de tous les postes évacués par l'ennemi et de lui envoyer par Lignières le plus de monde qu'il pourrait.

Le lendemain, avant d'avoir rallié ses troupes et quoiqu'il n'eût encore sous la main que quatre faibles bataillons, Massena déboucha de Lignières pour attaquer les hauteurs de La Briga. Le comte de Radicati les occupait avec une brigade piémontaise et un bataillon allemand, et les défendit vaillamment, ce qui donna le temps à l'artillerie et aux équipages du centre et de la droite des alliés de gagner Tende sans encombre. Vers quatre heures, cet officier général ayant été tué, la confusion se mit parmi ses troupes; elles lâchèrent pied et furent mises en déroute. Les Français prirent alors poste sur le mamelon en face du couvent de San-Dalmazzo qui domine la route de Breglio à Tende. De son côté, le général Dumerbion avait fait sommer et insulter Saorgio sans succès, faute d'artillerie, car le général Vitale en se reti-

rant avait eu la précaution de faire rompre les ponts de la seule route par laquelle on aurait pu en amener. Enfin celle-ci faisant bonne contenance et ne laissant pas soupçonner de faiblesse, Lebrun, qui ignorait la valeur réelle de ce poste, crut prudent de ne pas tenter une attaque de vive force; ainsi la dispersion des colonnes et le mauvais état des chemins s'opposèrent comme la veille à la combinaison des manœuvres et à la correspondance entre leurs chefs. Le général François occupa le col Ardente et rallia avec peine les troupes des deux colonnes de droite. Quant à Hammel, il fut tenu en échec par le peu de troupes qui restèrent sur la crête de la Marta, à l'est de Saorgio. Quatre rapports de Massena au général en chef, dont il n'était pas éloigné de plus de 15 kilomètres, étant restés sans réponse, il prit, certain d'ailleurs que l'ennemi était en pleine retraite sur Tende, la résolution de descendre pendant la nuit avec la 117e demi-brigade sur Saorgio, en laissant la garde des hauteurs de la Briga à deux bataillons aux ordres du chef de brigade Pijon.

Au même moment, le général Saint-Amour, à qui le baron de Colli avait donné l'ordre de défendre Saorgio jusqu'à l'extrémité, ayant eu avis de la défaite des Piémontais à La Briga, et ne doutant pas que les vainqueurs allaient bientôt se rabattre sur ce fort, convoqua un conseil et, malgré l'avis contraire de la majorité de ses membres, résolut de l'évacuer, en se fondant sur ce qu'aucun obstacle naturel ou artificiel ne mettait du côté du nord sa garnison à l'abri d'une attaque de vive force, et il exécuta sa retraite heureusement à la faveur de la nuit.

Au point du jour, le général Lebrun, n'apercevant

du Monte-Jove personne sur les plates-formes de Saorgio, fit glisser quelques éclaireurs dans le ravin qui l'en séparait pour le reconnaître. Ils lui rapportèrent bientôt qu'il était abandonné. Aussitôt il en prit possession et s'y trouvait déjà établi lorsque l'avant-garde de Massena se présenta sur le chemin de La Briga.

La conduite du commandant de Saorgio fut jugée à cette époque et depuis avec une grande sévérité. Cependant, si l'on considère que Saorgio n'était pas un poste fermé, qu'il n'avait que des batteries ouvertes, en maçonnerie, vis-à-vis la gorge de Mille-Fourches et dans la vallée de la Roya pour enfiler la route; que tous ses établissements consistaient en quelques vieux bâtiments pour loger les troupes; qu'aucun ouvrage ne le protégeait du côté des hauteurs auxquelles il est adossé; qu'il était impossible d'y tenir deux heures; que cette défense devenait entièrement inutile, puisque l'armée austro-sarde, son artillerie, ses bagages étaient déjà hors d'atteinte des Français depuis vingt-quatre heures, on ne saurait s'empêcher d'approuver la résolution de cet officier. Il fut pourtant condamné par un conseil de guerre à perdre la tête. Si l'on puisa les motifs de sa condamnation dans l'infraction aux lois de la discipline, et s'ils furent fondés sur la nécessité de faire un exemple pour la rétablir dans une armée où elle commençait à chanceler, il n'y a rien à dire; mais si l'on a invoqué d'autres raisons militaires, c'est le comble de l'ignorance ou de l'injustice.

Lorsque les éclaireurs de Lebrun pénétrèrent dans Saorgio, c'était une solitude. On y trouva 4 à 5 pièces de bronze et 5 à 6 en fer, quelques munitions de guerre et peu de subsistances. Le général en chef, les généraux

de l'artillerie et du génie ainsi que les représentants n'y purent entrer que quatre ou cinq heures plus tard, parce qu'il fallut auparavant rétablir les ponts de la Roya.

A peine le quartier-général fut-il installé qu'une dépêche du général Garnier annonça au général en chef les succès de la gauche. Garnier s'était porté, avec les brigades Mouleau et Durand, d'Utelle, en remontant la Vesubia par Figaretto, sur Lantosca, Belvedere et Roccabigliera, et en avait chassé les postes ennemis sans que le marquis de Provera pût s'y opposer. Le découragement parmi les Piémontais était si grand, qu'il fallut toute l'énergie du major Colli, entré plus tard dans nos rangs, pour les rallier au col de Finestra. D'un autre côté, le général Serurier, d'Entrevaux s'était porté dans la vallée de la Tinea, l'avait remontée jusqu'à Isola, enlevant chemin faisant une redoute défendue par une centaine d'hommes qui lui barrait le passage, de sorte que l'armée d'Italie était en communication avec l'armée des Alpes par Isola.

Si l'on eût débouché vers midi avec 6 à 8,000 hommes sur Tende, on aurait probablement jeté les Austro-Sardes dans un grand embarras, car ils n'avaient pas encore évacué leurs magasins, et le moral des troupes n'était pas encore raffermi : mais il y eut impossibilité, tant à cause de la dispersion des troupes dans les postes que la prudence conseillait d'occuper jusqu'à la fin de l'opération, que du mauvais état de la seule route par laquelle devaient cheminer à dos de mulets les convois de vivres et de munitions. L'attaque du col de Tende fut différée, et le général Macquard, à qui la garde de la nouvelle conquête revenait de droit, se borna à

mettre un poste à Fontan. Les représentants, le général en chef et son quartier-général retournèrent à Nice, et Massena, chargé du commandement de la ligne entre Ormea et Loano, accompagna le général Dumerbion, qui avait apprécié son coup d'œil et sa vigueur, et désirait le consulter sur ce qui restait à faire.

CHAPITRE III.

Massena concourt avec Macquard à la prise du col de Tende. — Avantages que la possession de ce poste donne aux Français pour les opérations ultérieures. — Vains efforts tentés par les Austro-Sardes pour le leur enlever.

Pendant le séjour de Massena à Nice, il fut question de chasser les Anglais de la Corse. Les représentants, à qui le Comité de salut public, par une dépêche du 3 mars, avait laissé le choix du temps et des moyens, crurent ne pouvoir trouver une circonstance plus favorable. Un corps de 9 à 10 mille hommes, tiré en partie de l'armée d'Italie, fut destiné pour cette expédition, qui devait se réunir à Toulon sous le commandement du général Mouret, appelé à Nice. Une compagnie franche de Corses et la 117e demi-brigade, qui faisaient partie de la division de gauche, reçurent la même destination. Cependant l'expédition n'eut pas lieu.

Les réparations de la route de Tende venaient d'être terminées et les subsistances assurées, lorsque des renseignements adressés au général Massena par le chef de brigade Pijon, posté sur les hauteurs de La Briga, déterminèrent à fixer l'attaque au 7 mai. Elle devait être faite de front par la division Macquard, dans le temps que le général Serurier forcerait le col de Finestra et que le général François se porterait du col Ardente avec

toutes les troupes des postes environnants par le mont Bertrand sur le col de Couture pour y agir, selon les circonstances, sur le flanc gauche de l'ennemi. Macquard ayant témoigné le désir que Massena l'aidât de sa présence et de ses conseils, Dumerbion engagea ce dernier à se rendre au vœu de ce général; il accompagna donc Macquard et renforça la brigade Lebrun de quelques détachements de sa propre division, car à cette époque, et même jusqu'à la paix de Campo-Formio, les brigades variaient beaucoup dans leur composition. Le général commandant la division, à laquelle les généraux de brigade à l'armée d'Italie étaient attachés par lettres de service, les employait suivant les circonstances, l'aptitude qu'il leur reconnaissait, la confiance qu'il mettait en eux, et alors ce n'était pas toujours un inconvénient pour le service.

Mais le jour fixé par Dumerbion pour l'attaque avait justement été marqué par le général Colli pour la retraite; on évacuait déjà les magasins, l'artillerie et les gros bagages sur la place de Coni. Ce général pouvait croire que des troupes reposées depuis cinq ou six jours, délivrées de tout embarras et protégées par six pièces de canon, opéreraient sans accident une retraite dont toutes les manœuvres avaient été calculées d'avance sur un terrain difficile à la vérité, mais parfaitement connu. Ses espérances ne se réalisèrent pourtant pas : il fut attaqué pendant qu'il franchissait l'affreux défilé qui existe aux abords du col de Tende.

La route de Nice à Coni, qui traverse ce col, forme, sur le versant méridional du mont Cornio, depuis la gorge même de la Roya jusqu'au village de La Ca, sur un développement de près de 8 kilomètres, un défilé

dangereux qui suit la gorge même au-dessus du lit du torrent, tantôt sur une rive et tantôt sur l'autre. Plus haut, en remontant jusqu'au col, elle présente de nombreux zigzags à rampes très-roides. La Roya a creusé son lit entre deux murs de rochers au milieu d'un terrain élevé qui en est hérissé.

Le général Macquard partagea ses troupes en trois colonnes à peu près d'égale force : la première, à droite, sous la conduite de Lebrun, avait ordre de suivre la grande route ; la seconde, commandée par Dallemagne, devait opérer sur les hauteurs de droite de la Roya, tandis que Massena, avec 1,800 hommes de sa division, commandée par le chef de brigade Pijon descendant des hauteurs de La Briga, balaierait tout ce qui se trouverait sur la gauche de ce torrent. La force totale de ces trois colonnes s'élevait à environ 10 mille baïonnettes.

Au débouché de San-Dalmazzo, l'avant-garde de Dallemagne, après avoir été saluée de quelques coups de canon, tourna et prit une compagnie entière de pionniers occupée à détruire le pont de la Roya, ce qui facilita à la colonne du centre le passage du torrent. Lorsque, vers sept heures, les républicains furent à portée, l'armée austro-sarde était en pleine marche. Le corps de bataille, composé de six bataillons avec l'artillerie, suivait la grande route, ayant pour arrière-garde un bataillon de grenadiers piémontais et le corps franc de Giulay, lesquels étaient flanqués sur les hauteurs de chaque côté de la gorge par un bataillon piémontais : une brigade de trois autres bataillons occupait plus en arrière les hauteurs escarpées de la rive droite et devait, par sa résistance, faciliter l'écoulement des troupes jus-

qu'à moitié chemin du défilé, où elle entrerait près de Tende.

L'arrière-garde fit d'abord assez bonne contenance; mais les troupes de la colonne du général Dallemagne ayant bravement escaladé ces hauteurs, la brigade ennemie se sauva dans Tende, poursuivie par les républicains, qui garnirent bientôt tous les points de la berge droite de la Roya, d'où ils fusillèrent le bourg et la route.

Au bruit de la mousqueterie que les échos propageaient sur ses derrières, le corps de bataille s'inquiète, précipite sa marche, n'écoute aucun commandement, perd ses rangs, ses distances et s'amoncelle en foule confuse et désordonnée. Colli, qui voit sa retraite compromise, ordonne au général d'Ellera de chasser avec le régiment de Nice les Français des positions dont ils viennent de se saisir; mais, quoique bientôt renforcé par deux autres bataillons, il échoue dans cette tentative avec des pertes considérables. Les troupes de Dallemagne poursuivent les fuyards, qui se précipitent dans la gorge de la Roya au risque de s'y briser les membres. De son côté Macquard presse plus vivement, avec la brigade Lebrun, la queue de la colonne, qui, au bout de deux heures, parvient enfin à trouver une issue près de La Ca. La troupe laissée dans le bourg de Tende pour modérer la fougue de l'infanterie républicaine ne fit qu'une décharge de ses deux pièces, et se sauva en nous les abandonnant. La poursuite s'arrêta au delà de la Madonna-de-Vauela; le vainqueur, jugeant avec sagesse que l'attaque du col de Tende, hérissé d'artillerie, serait moins chanceuse avec des troupes bien reposées et stimulées par une récente victoire, la différa jus-

qu'au lendemain. Les brigades Dallemagne et Lebrun bivouaquèrent au pied du mont Cornio, mais les troupes sous la direction immédiate de Massena remontèrent le vallon de la Pia et campèrent près des bergeries de Barracon. L'armée alliée passa la nuit sur les hauteurs entre La Ca et Framosa, où ses troupes furent ralliées et mises en ordre.

Attaquer le col de Tende de front, c'eût été s'exposer à un échec, car le général Colli avait mis six pièces en batterie derrière le premier coude de la route, et on ne pouvait lui opposer d'artillerie. Macquard et Masséna l'avaient fort bien senti; aussi était-ce en manœuvrant qu'ils voulaient forcer l'ennemi à évacuer ce poste. C'est dans ce dessein qu'ils s'étaient enfoncés dans la gorge de la Pia en recommandant à Lebrun et à Dallemagne de ne faire le lendemain que des démonstrations jusqu'au moment où l'on aborderait le flanc gauche des Austro-Sardes à Framosa.

Le 8 mai, Macquard et Massena gagnèrent par les hauteurs de la rive droite de la Pia le monte Pipe, le bec de Roses, encore couverts de neige, et le col de Framosa, qui était occupé par un bataillon du régiment d'Asti. Ce bataillon paraissant résolu à ne pas céder son poste, Macquard lança contre lui un essaim de tirailleurs qui le débordèrent, et s'avança en même temps avec un bataillon déployé, soutenu à quelque distance en arrière par deux autres en colonne serrée. Le choc fut rude : les Piémontais, après avoir brûlé toutes leurs cartouches, commençaient néanmoins à se replier, lorsqu'ils furent soutenus par le second bataillon de leur régiment, et successivement par le régiment de Piémont, un bataillon de grenadiers royaux, enfin par quelques

troupes allemandes; mais l'élan était donné : les Français culbutèrent tous ces renforts et les refoulèrent vers la crête. Alors, pour échapper à la mort ou à la captivité, les Piémontais jetèrent leurs armes et ne firent sur les glaces du revers de la montagne qu'une glissade jusque dans la gorge de Limone. Une centaine d'hommes moins avisés ou plus braves, dont sept officiers, parmi lesquels était le lieutenant-colonel Grimaldi, furent faits prisonniers.

Sur ces entrefaites, Dallemagne et Lebrun, malgré le désavantage de leur position, poussèrent plus vivement le centre et la gauche. Déjà ébranlés par la disparition des troupes chargées de la défense du col de Framosa, les ennemis ne firent qu'une molle résistance et se replièrent en désordre sur le col de Tende. Massena comprit dès lors que la conquête de ce point n'était plus qu'une affaire de temps et prit congé de Macquard pour se rendre à Ormea, où sa présence devenait nécessaire afin d'établir les troupes de sa division sur la nouvelle ligne qui lui avait été assignée. Le général Macquard, ne voulant pas engager une affaire meurtrière pour se rendre maître d'un poste que son adversaire ne pouvait conserver deux jours sans danger, plaça son camp sur la crête de Framosa, face aux plaines du Piémont, ayant à deux portées de canon devant lui le corps austro-sarde qui, du sommet du mont Cornio, semblait regarder tristement le comté de Nice, dont l'accès lui était désormais interdit.

Ainsi qu'on l'avait présumé, le général Colli profita d'un épais brouillard qui s'éleva dans la nuit du 8 au 9 mai pour effectuer sa retraite sur Limone. Lorsque le ciel s'éclaircit dans la matinée, on vit le corps ennemi

campé entre le mont Arpiola et le versant d'Armellina, où la brigade Bellegarde était venue le rejoindre. Tout aussitôt le général Macquard mit son avant-garde en mouvement. Ses éclaireurs ne tardèrent pas à engager une fusillade très-vive contre les avant-postes des alliés à Limonetto et dans la gorge de Panisa, ce qui détermina Colli à se retirer le 10 en deux colonnes par les vallées de la Vermenagna et du Gesso à Borgo-San-Dalmazzo, où il assit ses camps. Les avant-postes les couvrirent à Vernante, Robillante et Roccavione.

Au moment où le centre était aux prises, le général Garnier avait chargé Serurier de chasser les Piémontais du col de Finestra. Cette expédition, d'abord contrariée par le mauvais temps à la fin d'avril, réussit complétement le 8 mai, et les Français, maîtres de la gorge de San-Giacomo, repoussèrent l'ennemi jusqu'à Entraque dans la haute vallée du Gesso. De son côté, le général François était arrivé le 8 mai à huit heures du matin au col de Couture, mais, n'y recevant pas d'instruction et voyant que l'ennemi battait en retraite, il retourna le 9 au col Ardente.

Ainsi se termina, seulement après trente-huit jours de marches et de combats, l'opération qu'on s'était flatté d'achever en quatre ou cinq jours; et pourtant le plan avait été, sinon tracé, du moins approuvé par le général Bonaparte, et l'adversaire contre lequel on agissait n'était qu'un général médiocre, commandant loin du théâtre d'activité une armée composée d'éléments antipathiques et sourdement travaillée par des germes d'indiscipline et de mécontentement. Rien de ce qui avait été prescrit, sauf ce qui est relatif à la conquête d'Oneglia et de Loano, ne fut suivi, ce qui prouve combien les

projets embrassant une série d'opérations longues et compliquées sont vains et sujets à être modifiés sur le terrain.

Le résultat de ces travaux fut pour l'ennemi la perte du col de Tende, de deux postes maritimes avec leur armement, le matériel de la marine et leurs magasins, d'un fort, d'une trentaine de bouches à feu, dont quatorze de montagne, et d'environ 2,000 hommes tués, blessés, prisonniers ou déserteurs. Notre perte en hommes fut moindre de moitié.

Cette fois, les représentants, satisfaits du résultat des opérations, témoignèrent leur contentement à Bonaparte et à Massena pour la part du succès qui revenait à chacun d'eux, et nommèrent, le 27 mai, Dumerbion général en chef titulaire, disposition qui fut approuvée quelques jours après par arrêté du Comité de salut public.

L'occupation si prompte du col de Tende par les Français causa beaucoup d'étonnement aux habitants du pays. Le bruit s'était accrédité chez eux que le général Colli, n'ayant pas aperçu la colonne républicaine qui tenait la petite route, aurait été enveloppé tout à coup, le 7 mai, par nos éclaireurs et obligé de se réfugier chez un habitant qui l'aurait caché dans une carrière abandonnée, d'où il avait été ramené quarante-huit heures après à son armée par des sentiers détournés; que ses généraux, privés d'instruction, s'étaient repliés à l'envi dans la plaine, laissant à peine au col le monde indispensable pour le garder. On n'a jamais ajouté foi à ce bruit dans notre quartier-général, mais on le rapporte parce qu'il indique en partie l'absence de dispositions défensives dans l'armée alliée.

L'occupation du col de Tende donnait à l'armée d'I-

talie, sur la chaîne principale des Alpes à la hauteur d'Ormea, une ligne qui se liait par un système inexpugnable à toutes les positions que sa droite voudrait prendre sur les contre-forts de l'Apennin, depuis Savona jusqu'à Ventimiglia, en pivotant autour du mont Saccarello. La division de gauche embrassait, depuis le camp de Tournoux, tenu par l'armée des Alpes, jusqu'au massif de l'Inferno, l'espace qui sépare le col de ce nom de celui de Tende; elle occupait San-Dalmasso-Salvatico, San-Stephano et Fremma. Le centre s'étendait depuis les montagnes impraticables de l'Inferno jusqu'au col delle Saline, surveillant sur le versant méridional de la chaîne les vallées de la Roya et de ses affluents la Biogna et la Pia, ainsi que celles de la Vermenagna, de l'Entraque, affluents du Gesso et du Pesio, tributaire de la Stura, qui leur correspondent sur le versant septentrional. La division de droite s'étendait depuis Borgotta sur le versant du Pizzo d'Ormea, jusqu'à Loano; mais il n'y avait entre ces deux postes aucun point d'importance, si ce n'est celui de Capraunetta; l'intervalle était simplement garni de cantonnements d'infanterie. La communication entre le centre et la gauche n'était qu'indirecte, car elle ne pouvait avoir lieu que par le mauvais chemin de Saorgio à Roccabigliera, traversant Raus. Les communications avec la droite étaient mieux assurées : on pouvait de Tende aller à Ormea en descendant du col de Tax dans la gorge du Negrone, qu'on suivait jusqu'à Lupiga, d'où l'on passait ensuite par Carnino, Viozenna et Ponte-di-Nava; ou bien encore on communiquait avec la droite par la Briga, Mendatica et Pieve.

Le principal mérite de cette ligne était de procurer d'excellents points de départ pour l'offensive; et, comme

les récentes victoires, la force de l'armée, l'esprit enthousiaste des officiers et des soldats avaient exalté en eux cette confiance qu'inspire le succès, on ne fit alors aucune reconnaissance pour la rectifier et en étudier les propriétés défensives. On ne rêvait qu'expédition. L'énergie et l'audace du gouvernement semblaient encourager cet élan; néanmoins l'armée parut se reposer sur ses lauriers, et ce temps d'arrêt doit être imputé aux circonstances. Les avantages obtenus avaient enhardi le général Bonaparte à proposer aux représentants-commissaires l'invasion du Piémont au moyen d'opérations combinées entre les armées des Alpes et d'Italie. Ce plan, dont il avait entretenu plusieurs fois Massena durant son séjour à Ormea, fut adressé vers la fin de mai par les commissaires de la Convention au Comité de salut public, qui en autorisa l'exécution. Les généraux en chef des deux armées appelées à y concourir nommèrent des officiers qui se réunirent à Colmars pour concerter les dispositions de détail; il était naturel que le général Dumerbion confiât cette mission à Bonaparte, mais on discuta sans s'entendre et la conférence fut sans résultat. Il aurait fallu mettre préalablement les deux armées dans les mains d'un seul chef. Le caractère de Dumerbion répugnait à prendre l'initiative d'une telle idée; d'un autre côté, l'échec éprouvé par l'armée de la Moselle à Kayserslautern, les revers consécutifs essuyés pendant six semaines sur les bords de la Sambre attirant l'attention du gouvernement vers ces points et l'obligeant à détacher sur le Rhin 10 mille hommes de l'armée des Alpes, ce projet fut, sinon abandonné, du moins ajourné indéfiniment.

L'armée austro-sarde, campée dans la plaine et sur

les dernières pentes des Alpes et de l'Apennin, entre Saluzzo (Saluces) et Ceva, profita de ces circonstances pour se remettre de ses fatigues et se réorganiser, ce qui lui fut d'autant plus facile qu'elle occupait un pays riche et fertile, à portée de ses dépôts et de ses magasins. Elle avait toujours un gros corps dans la vallée de la Stura, entre la forteresse de Demonte et Coni, et les renforts qu'elle recevait journellement surpassèrent de beaucoup ses pertes. On s'attendait dans l'armée française à lui voir reprendre l'offensive; il n'en fut rien. Soit que le comte de Wallis, successeur du baron de Wins, crût plus avantageux d'attendre les républicains dans la plaine que de les acculer aux montagnes avant que leur débouché fût entièrement effectué, soit qu'il fût contrarié dans ses projets par le roi ou par l'archiduc, dont il dépendait au même titre que son prédécesseur, soit qu'il comptât sur la rigueur de la température pour nous chasser des positions avantageuses dont nous étions en possession, ou enfin qu'il fondât un grand espoir sur les opérations d'une levée en masse récemment décrétée par la cour de Turin, il resta sur la défensive passive, exposé aux coups des Français.

Il est vrai que le traité conclu le 23 mai entre le ministre Thugut et le marquis d'Albari, ministre des relations extérieures de la cour de Turin, stipulait les cas où les armées des deux puissances agiraient de concert, l'armée autrichienne de Lombardie n'étant qu'une réserve destinée à entrer en action si les républicains pénétraient en Piémont. L'interprétation judaïque donnée à ce traité, en faisant tomber tout le poids de la guerre sur la Sardaigne, expliquerait, sans l'excuser, l'inaction des deux généraux en chef. Au surplus,

cette conduite nous fut très-favorable, parce qu'à cette époque Victor Amédée III redoublait d'efforts pour repousser l'invasion dont ses États de terre ferme commençaient à souffrir. Voyant que le concours de son armée régulière, de ses milices et d'un corps auxiliaire ne suffisait pas pour couvrir sa capitale, il appela à son secours la population virile. Un édit avait prévenu tous les habitants en état de porter les armes, de se tenir prêts à marcher contre l'ennemi lorsqu'ils entendraient sonner le tocsin. A ce signal, il leur était enjoint de se rendre au lieu désigné par le commandant général, avec un fusil ou toute autre arme et des vivres pour quatre jours. Les bandes devaient être organisées par mandements et par paroisse, à l'imitation de ce qui se pratiquait dans la Vendée royaliste, et être commandées, autant que possible, par des officiers. Les magistrats et autres fonctionnaires civils avaient ordre de les accompagner pendant l'expédition, pour veiller à la police et à l'administration. Enfin des récompenses étaient promises aux individus qui se distingueraient par leur zèle et leur valeur dans les combats.

L'application de cette mesure extrême fut dirigée à plusieurs reprises contre la droite de l'armée d'Italie. Vers le milieu de mai, quelques prêtres prêchèrent dans le Montferrat, au nom de l'autel et du trône menacés, une croisade contre les Français, et un certain Giuseppe Robusti, avocat sans cause de Gravanone, échangeant la toge contre l'épée, obtint de la cour le commandement de ces levées. Heureusement qu'aucune mesure sérieuse ne fut prise pour régulariser le rassemblement, l'organisation, l'armement et la mise en action de ces levées. Dans la nuit du 16 au 17 mai, le tocsin sonna dans tous

les villages des environs de Bagnasco, Ceva et Mondovi, et le 18 au matin, trois colonnes, dont on évalua la force totale à 6 ou 7,000 hommes, dont les trois quarts armés d'instruments aratoires, assaillirent les avant-postes de Garessio. Le général Massena, qui achevait une visite dans cette partie de sa ligne, y courut, et, jugeant l'ennemi moins formidable que nombreux, envoya à la rencontre des colonnes trois compagnies de grenadiers, qui les dissipèrent après une courte fusillade.

L'issue de cette tentative ne découragea pas Robusti. Informé à quelque temps de là que Loano était faiblement gardé, il conçut le projet de s'en emparer par un coup de main, et de laver ainsi l'affront de sa première défaite. Pour assurer la réussite de son entreprise, il avait imaginé de faire de fausses attaques sur toute la ligne, afin de diviser notre attention. Cette opération n'était pas de nature à inspirer des inquiétudes; mais les rapports des émissaires s'accordant à dire qu'elle serait appuyée par 15,000 Autrichiens, on redoubla de vigilance, et l'on n'attendit pas sans anxiété cette attaque générale. Robusti lança d'abord le manifeste suivant:

« La population entière des provinces de Sa Majesté » ici voisines, s'est levée en masse avec l'approbation du » roi, et, sous la bannière de la très-sainte Vierge, au » nombre de 40,000 hommes et plus, lassée de souffrir » les insultes et les menaces des Français, proteste au » nom de la grande mère de Dieu, que chacun d'eux est » résolu de mourir, ou de chasser une fois pour toujours » des États du roi, cette bande de gens ennemis de la » religion et du bon ordre; elle la chassera aussi du » territoire de la très-sérénissime république de Gênes, » sur lequel nous serons incessamment obligés de pas-

» ser, tant pour nous porter sur les États envahis ap-
» partenant au roi, que pour poursuivre l'ennemi au
» delà du Var ; mais nous promettons qu'il sera inviola-
» blement respecté.

» Vive Marie, Marie sans tache, jusqu'à la dernière
» goutte de notre sang.

» *Signé :* Robusti. »

L'avocat, devenu général, se mit ensuite en marche de Ceva, le 2 juillet, à la tête de 4 à 5,000 hommes, sous la bannière de la Vierge, et, traversant le territoire génois, se présenta le 3 juillet vers quatre heures du soir sur les hauteurs de La Pietra. Le chef de brigade Lafon, commandant de Loano, venait d'être informé par notre consul à Finale de l'intention de l'ennemi, et avait tout préparé pour le recevoir. Plusieurs pelotons de la 21e et de la 99e s'échelonnèrent entre la mer et la hauteur du Signal. Robusti suivait en brave, tambour battant, bannière flottante, le chemin de Finale à Loano qui longe la mer, lorsqu'il fut tout à coup salué par une décharge des deux premiers pelotons. Sa colonne, après avoir tourbillonné sur place quelques instants, se replia en désordre sur La Pietra. On ne la poursuivit pas, parce qu'on avait trop peu de monde et qu'on craignait une embuscade des Autrichiens.

Le lendemain vers trois heures, Robusti, à force d'exhortations et de promesses, décida les plus braves à renouveler leur tentative, mais elle n'eut pas plus de succès que la veille. Cette fois on poursuivit sa colonne la baïonnette dans les reins jusqu'à La Pietra, où elle se dispersa. On lui fit pour la montre une douzaine de prisonniers, et sa bannière resta entre nos mains.

Quand Massena eut appris l'attaque de Loano par une forte colonne, il supposa que ce poste devenait le point de mire de l'ennemi, et que les autres attaques étaient de simples démonstrations pour l'engager à diviser ses forces; il se hâta de prendre, à San-Giacomo et dans les environs, deux compagnies d'éclaireurs et deux bataillons avec lesquels il vola de Frabosa au secours de Loano; mais lorsqu'il arriva en vue de ce poste la masse avait déjà disparu.

Ainsi qu'on en avait été prévenu, l'attaque eut lieu sur toute la ligne, et successivement de la droite à la gauche, en sorte qu'on l'eût fait échouer quand même elle aurait obtenu d'abord quelques avantages. Jamais entreprise militaire ne fut plus burlesque. Le 4 juillet dans la matinée, trois colonnes se présentèrent devant Casotto, Poggiolo et Battifolo. La force de chacune d'elles pouvait être de 2,000 hommes et leurs subdivisions marchaient sous la bannière de leur paroisse. Un groupe de prêtres revêtus d'ornements sacerdotaux, flanqué de confréries de pénitents qui avaient endossé leurs laids dominos, était en tête et chantait des cantiques. A l'aspect de ces bizarres colonnes, nos compagnies d'éclaireurs se répandirent comme des essaims sur leurs flancs et ne tardèrent pas, en tiraillant, à les mettre en déroute. On dédaigna de faire des prisonniers.

Le lendemain, deux autres colonnes d'environ 4,000 hommes vinrent à peu près dans la même ordonnance se présenter aux avant-postes de la Chartreuse. Le général François envoya à leur rencontre la compagnie d'éclaireurs de la 46ᵉ. Nos volontaires, reconnaissant d'abord à qui ils avaient affaire, dans un accès de gaieté caractéristique du temps, passèrent leur fusil à la gre-

nadière et allèrent au-devant des Piémontais en dansant et chantant la Carmagnole. Rien n'était moins offensif, et pourtant il n'en fallut pas davantage pour dissiper ces rassemblements, qui abandonnèrent dans leur fuite une de leurs bannières.

Le même jour enfin, le comte Argenteau, ému par la déroute de la levée en masse, se décida à faire attaquer les avant-postes de la Peca et de Battifolo pour s'assurer que les Français n'avaient pas l'intention de pousser plus loin. Cette reconnaissance fut d'abord contenue, puis repoussée par 3 compagnies du 5e bataillon de grenadiers; mais l'avis de cette tentative étant parvenue au général Laharpe, il partit de Garessio avec 2 compagnies d'éclaireurs et 15 de grenadiers, persuadé que c'était une attaque sérieuse, et ne fut détrompé qu'en arrivant à Battifolo, d'où les Autrichiens s'étaient déjà retirés.

Cette série d'échecs, coïncidant avec l'insurrection qui avait éclaté en Sardaigne contre l'autorité royale et avec la conspiration qui fut découverte postérieurement dans la capitale, frappa d'épouvante la cour de Turin. Elle ne se crut plus en sûreté dans cette ville cependant très-bien fortifiée et couverte par une double ligne de places fortes. Déjà les palais avaient été dépouillés des objets d'art les plus précieux, qui furent envoyés avec les bijoux de la couronne dans l'intérieur de l'Italie. Le trésor était épuisé, la misère excessive et le mécontentement général. Le roi, n'osant plus compter sur son armée dont l'honneur avait été blessé par les préférences accordées aux officiers de l'armée autrichienne, surtout depuis que le commandement des places leur avait été confié au détriment des

nationaux, eut recours aux pratiques religieuses pour sortir d'embarras. L'archevêque de Turin, après s'être concerté avec la cour, ordonna des jeûnes et des prières publiques qui furent terminés par une procession à laquelle le roi assista, accompagné du prince de Piémont et du duc de Chablais ses fils, en grand uniforme, et des princesses leurs femmes, vêtues d'habits de bure. Mais ces cérémonies produisirent peu d'effet, et si l'on fut touché de l'humilité des princesses, la méfiance et la haine n'en restèrent pas moins dans les cœurs. Il y avait grande division parmi les Piémontais. Les artisans, les négociants et les gens de lettres, ainsi que la plupart des membres du bas clergé, étaient dévoués aux Français; la noblesse, les fonctionnaires et le haut clergé voyaient au contraire dans les Autrichiens des libérateurs. Cette opposition des classes, fondée sur les espérances et les craintes qu'inspiraient nos succès aux partis, nous fut fort utile : l'ennemi ne faisait pas de mouvement qu'on n'en fût à l'instant informé.

Cependant le général Dumerbion, cloué dans son lit, au retour de l'expédition de Saorgio, par un nouvel accès de goutte, ne cessait de demander à résigner le commandement. On crut enfin que le Comité de salut public accueillerait sa prière, mais son silence obligea Dumerbion à conserver le commandement. Pour lui en alléger autant que possible le fardeau, Robespierre jeune, Ricord et Saliceti faisaient faire une partie du travail par Bonaparte. Il y a lieu de croire qu'ils l'auraient proposé dès lors au Comité pour général en chef s'ils n'avaient craint de mécontenter les troupes, dont, en sa qualité de général d'artillerie, il était encore peu connu, et que ce ne fut point pour ménager

la susceptibilité des vieux généraux de division qu'ils ne le firent pas. Ils avaient fort bien compris qu'un général médiocre obtient des résultats plus satisfaisants de troupes neuves façonnées à son commandement et dont il a gagné la confiance en vivant au milieu d'elles et en les menant au feu, qu'un général habile, sans réputation, avec lequel elles n'ont pas encore eu de rapports directs. La justice qu'ils rendaient au mérite du jeune général d'artillerie n'allait point jusqu'à penser qu'on pût, à son égard, s'écarter d'un sage principe.

CHAPITRE IV.

Inaction de deux mois funeste à l'armée. — Mécontentement et murmures des troupes, bruits et discours dans les camps. — Le général Dumerbion se décide à descendre dans la plaine du Piémont. — Plan d'opérations. — Mouvements préparatoires exécutés par le centre. — Ce qui en suspend l'exécution. — Arrestation du général Bonaparte et son prompt élargissement. — L'armée, après la journée du 9 thermidor, ayant reçu l'ordre de se tenir sur la défensive, raccourcit sa ligne. — La demande faite par Tilly, notre ministre à Gênes, d'occuper Savone, décide les Autrichiens à s'approcher de cette place. — Dumerbion forme le projet d'enlever leur camp entre Carcare et Dego. — Plan d'opération. — Combats de San-Giacomo, de Carcare et de Dego. — Les impériaux sont repoussés sur Acqui et perdent leurs magasins. — L'armée française, en se repliant, prend et conserve la rade de Vado. — Fin de la campagne. — Misère et maladies qui assiégent l'armée pendant l'hiver. — Massena tombe malade et obtient un congé de convalescence.

Deux mois s'écoulèrent dans la plus complète inaction. On ne s'occupa, de notre côté, qu'à démanteler le fort de Saorgio et le château d'Ormea, dont on conserva provisoirement les bâtiments pour servir d'hôpital. Les troupes murmuraient et les bataillons se fondaient sans gloire et sans utilité dans les camps, où la rigueur du service, la rareté et la mauvaise qualité des vivres, la crudité des eaux, les variations continuelles de l'atmosphère dans ces régions élevées, engendraient des maladies cutanées et une infinité d'autres plus graves. Les généraux déploraient la perte d'un temps irréparable. On sentait qu'il n'y aurait bientôt plus d'autre opération possible, avant le retour des neiges,

que le siége de Demonte ou celui de Ceva. Quelques officiers conseillaient d'assiéger cette dernière forteresse, mais la majorité se prononçait pour qu'on attaquât l'autre. « Ce parti aurait, disait-on, l'avantage » d'obliger en quelque sorte l'armée des Alpes à concourir à l'opération par des diversions sur la chaîne » principale des Alpes, tandis que la droite de l'armée » d'Italie tiendrait en échec une partie de l'armée » austro-sarde sous Ceva et Mondovi. Si dans les anciennes guerres, ajoutait-on, les avis ont été partagés » sur la question de savoir s'il est préférable d'entrer » en Italie par les vallées de la Doria et du Chisone, ou » par les cols de l'Argentière, de Finestre et de Tende, » ce point ne saurait être raisonnablement mis en discussion aujourd'hui. D'une part, les fortifications » élevées à Exilles et à Suze, à Fenestrelles et à la Brunetta; de l'autre, l'ouverture de la route de Nice à » Turin, indiquent assez que les chemins à suivre par » l'armée française sont ceux qui traversent ces trois » cols. Ils sont d'autant plus avantageux que, depuis la » chute de Saorgio, la droite de l'armée d'Italie, maîtresse de la vallée du Tanaro, peut combiner des » mouvements avec le centre, qui descendra du col de » Tende tandis que la gauche tournera les positions et » les défilés déjà plongés par ses avant-postes. Ces succès détermineront probablement l'armée des Alpes à » envoyer une forte division, par le col de l'Argentière, » dans la vallée de la Stura pour passer cette rivière » hors de la sphère d'activité de Demonte et couper » la communication de cette forteresse avec Coni. Huit » jours de tranchée ouverte réduiront cette forteresse; » il ne faut pas un matériel considérable d'artillerie

» pour la faire tomber ; l'arrivage des approvisionne-
» ments n'éprouvera aucun embarras, soit par le che-
» min qui côtoie la Stura, soit par la route de Nice à
» Coni. Dans l'hypothèse la plus défavorable, l'armée
» d'Italie conduirait le siége à son terme, pourvu que
» Briançon fournît l'artillerie. Demonte une fois en notre
» pouvoir, qui nous empêchera de déboucher dans la
» plaine du Piémont, en laissant Coni, Mondovi, Ceva
» et Cherasco sur notre droite? L'ennemi nous attendra,
» dit-on, entre Busca et Fossano, peut-être plus loin;
» eh bien ! tant mieux : nous lui livrerons bataille et la
» victoire nous donnera les clefs de Turin, car les Ita-
» liens et les Allemands toujours antipathiques se sé-
» pareront après avoir été battus. En cas de revers,
» l'armée républicaine opérera sans peine sa retraite
» par les cols de Tende, de Finestre et de l'Argentière
» dans ses anciennes positions. Pourquoi nous épou-
» vanterions-nous de ce groupe de places fortes, ob-
» stacles inertes? Elles ne marchent pas comme les
» armées ; elles n'ont de valeur que lorsqu'on va se
» jeter dans leur sphère d'activité. On les neutralise
» en les évitant, et qui sait d'ailleurs si l'ennemi dé-
» couragé ne nous les abandonnera pas quand il nous
» verra vainqueurs dans la plaine? Est-on bien sûr
» qu'il aura le temps d'y mettre des garnisons, la fa-
» culté de les approvisionner, que leurs commandants
» seront plus fermes que ceux de Saorgio et de Mira-
» bouc, que leurs garnisons voudront les défendre? Et,
» admettant même toutes ces circonstances, l'armée
» austro-sarde ne sera-t-elle pas affaiblie de plus de
» 10,000 hommes le jour de la bataille qui décidera
» de son sort? »

Ces discours et d'autres de même nature se tenaient dans tous les camps. Ils parvinrent aux oreilles du général en chef et l'émurent. Ses alentours partageaient l'opinion générale. Bonaparte, dont ils exprimaient la secrète pensée et qui peut-être les avait adroitement répandus, leur ayant encore donné plus de poids par son approbation, force fut à Dumerbion de soumettre cet avant-projet aux représentants-commissaires. C'était toujours, comme on voit, l'invasion du Piémont par les armées des Alpes et d'Italie, approuvée en principe par le Comité de salut public, mais modifiée d'après les circonstances où se trouvait la dernière et l'époque déjà avancée de la campagne; il n'en fallut pas davantage pour que ce plan reçût leur sanction.

L'adjudant-général Vignolle, sous-chef de l'état-major, fut chargé d'aller au quartier-général de l'armée des Alpes conférer sur les rapports qui pourraient s'ouvrir entre les deux armées pendant cette opération qui devait commencer le 26 juillet.

Mais le siége de Demonte masquait une opération bien autrement audacieuse, résolue par Ricord et Robespierre jeune. N'ayant pu vaincre la résistance méticuleuse et systématique du général en chef et des conventionnels leurs collègues, délégués à l'armée des Alpes, et les amener à un concours franc et loyal, ils avaient eu la pensée de transporter cette armée malgré eux sur les traces de celle d'Italie, en mettant en avant le siége de ce fort afin de la renforcer des troupes qui descendraient la vallée de la Stura. Déjà, sous divers prétextes, ils avaient fait passer plusieurs bataillons de l'armée des Alpes à la gauche de celle d'Italie et retenu dans les environs de Nice les 8,000 hommes

destinés pour l'expédition de Corse, avec le dessein de les envoyer ultérieurement en Italie. Persuadés que le secret est le plus sûr garant de succès de toute opération militaire, ils n'avaient confié leur plan à personne, pas même à leurs collègues ni au général Dumerbion, pour lesquels il ne fut question que du prochain siége de Demonte. Afin de mieux voiler leur dessein, ils engagèrent Saliceti à aller à Barcelonnette se concerter avec les représentants en mission à l'armée des Alpes sur le projet déclaré; en même temps Robespierre le jeune vint à Paris soumettre à son frère ce projet, qui méritait l'attention du Comité de salut public et dont la réussite était garantie par un homme digne de confiance; mais l'on sait qu'enveloppé dans la catastrophe de Robespierre aîné, le plan, dont l'exécution devait jeter une si grande gloire sur l'armée d'Italie, fut enseveli avec lui.

Par la ligne qu'occupait l'armée, l'honneur du premier coup appartenait au général Macquard. Sa division avait été renforcée de quelques bataillons et de 8 à 900 dragons et chasseurs. En deux petites marches il allait se trouver en face de Borgo-San-Dalmazzo. Massena ne bougea pas afin de retenir Argenteau devant Ceva et Mondovi; Garnier ne devait déboucher du col de Finestre que plus tard; seulement le premier eut ordre de mettre un détachement de 4,000 hommes, commandé par le général Laharpe, à la disposition de Macquard, qui pouvait en avoir besoin pour enlever le camp de Borgo.

La division de ce général descendit en deux colonnes par les hauteurs qui séparent le Gesso de la Vermenagna et par celles de Dormiosa, entre cette rivière et le Pesio. Les Austro-Sardes cédèrent aux éclaireurs

de la première les avant-postes retranchés de Robillante et de Roccavione sans tirer un coup de fusil, passèrent précipitamment le Gesso, dont ils brûlèrent le pont et garnirent les collines qui bordent sa rive gauche. On opposa un peu plus de résistance à la seconde. Les avant-postes se rallièrent à Boves, qu'ils défendirent. Le général Macquard les chassa le lendemain de cette petite ville et les repoussa dans le camp de Borgo. Le centre de l'armée d'Italie se trouva donc, dès le 29 juillet, à l'entrée de la plaine. Les jours suivants furent employés en reconnaissances et à marquer l'emplacement des batteries ; l'artillerie de campagne et la cavalerie arrivèrent et furent réparties sur la position. Six bataillons de la division Massena, commandés par le chef de brigade Pijon, avec deux pièces de montagne, prirent poste au col delle Saline ; et on travailla sans relâche aux batteries et à quelques retranchements.

Pendant les huit jours que durèrent ces préparatifs, le général Colli ne donna aucun signe de présence. Était-ce confiance dans sa position, ou crainte de se compromettre? On ne saurait le dire. Enfin toutes les dispositions pour forcer le passage du Gesso étaient arrêtées ; les généraux Dallemagne et Lebrun devaient conduire les colonnes aux points de passage reconnus et choisis entre Andona et Roccavione, tandis que Gardanne passerait la rivière plus haut, vis-à-vis de Vaudier, pour prendre en flanc et à revers la position de l'ennemi ; les trois points de passage étaient protégés par des batteries bien défilées des hauteurs voisines ; tout présageait la victoire. Quoique le camp à emporter fût parfaitement retranché, il ne renfermait guère plus de 5,000 hommes, et bien qu'à la rigueur il pût être secouru

par un corps de 6,000 hommes et de 600 chevaux, qui était venu s'établir le 1er août à Morozzo, entre Mondovi et Coni, on espérait être maître de la position avant son arrivée, c'est-à-dire en six ou sept heures de combat. L'ardeur des troupes justifiait ces espérances; l'aspect de ces riantes campagnes couvertes alors de riches moissons enflammait leur courage, déjà excité par la nouvelle des succès remportés par les autres armées.

De si belles espérances s'évanouirent par suite de la révolution politique du 9 thermidor.

Une crise inévitable et salutaire venait de changer la face du gouvernement de la république. Les ressorts de ce gouvernement, tendus au delà de toute expression, avaient éclaté tout à coup; le système de terreur suivi par Robespierre s'était rapidement usé par ses excès et devait disparaître avec la situation critique qui seule l'avait rendu possible. Le péril imminent de l'indépendance nationale en 1793, la nécessité de prendre des mesures extrêmes pour le salut de la patrie, avaient motivé l'établissement de cette dictature sans frein, qu'on vit procéder par l'extermination de quiconque lui faisait obstacle. Mais au milieu de l'année 1794, les victoires de nos armes en Belgique, sur le Rhin, dans les Alpes, avaient sensiblement modifié l'opinion publique; le sentiment du danger ne déguisait plus l'horreur des moyens employés pour le conjurer. Cependant, par l'inexorable fatalité des passions humaines, le char de la terreur, lancé sur une pente rapide, roulait avec une progression de plus en plus accélérée, en broyant tout sur son passage, vers l'abîme où il devait s'engloutir.

Depuis la loi du 22 prairial qui avait affranchi le tri-

bunal révolutionnaire de toutes les formes protectrices des accusés, le sang coulait à flots dans Paris sous les coups pressés de la hache révolutionnaire. D'atroces proconsuls, Carrier dans l'Ouest, Joseph Lebon dans le Nord, Fréron, Barras, Maignet dans le Midi, épouvantaient les provinces par les délirants accès d'une fureur homicide qui comptait ses victimes par milliers. La terreur, planant sur la France entière, gagnait enfin la Convention elle même et jusqu'à cette redoutable Montagne qui l'avait érigée en théorie de gouvernement. Robespierre affectait depuis le mois de juin de ne plus paraître au Comité de salut public; ses discours aux Jacobins, ceux de ses affidés intimes, Couthon et Saint-Just, accréditaient la pensée d'un nouveau 31 mai qui devait atteindre, même parmi les révolutionnaires les plus fervents, tous ceux dont l'opposition plus ou moins déclarée, dont les services et l'influence avaient encouru la haine ou excité la sombre jalousie de l'atrabilaire dictateur. Tallien, Billaud-Varennes, Cambon, Bourdon de l'Oise, et beaucoup d'autres dont la tête était menacée, résolurent de la sauver en renversant la tyrannie. Robespierre, instruit de la conjuration formée contre lui, prit l'initiative de l'attaque, et cette lutte décisive, qui tenait en suspens de si grandes destinées, s'engagea le 8 thermidor à la tribune de la Convention.

Dans une interminable harangue, Robespierre fatigua l'assemblée de sa propre apologie, se posant en victime de la calomnie, en martyr d'un patriotisme aussi dévoué que méconnu, protestant contre les projets d'usurpation dictatoriale qu'on lui impute, contre le dessein qu'on lui prête de décimer de nouveau la représentation nationale. Il traça le plus sombre tableau de

la situation de la république, livrée à l'intrigue, à la trahison, à l'anarchie gouvernementale, répandit à flots sur ses ennemis le venin de ses insinuations meurtrières, et conclut à la nécessité de punir les traîtres, d'épurer l'administration, de reconstituer les comités de gouvernement et de fortifier en le régénérant le Comité de salut public. Un débat des plus orageux s'élève sur ce discours : les amis de Robespierre en demandent l'impression et l'envoi aux municipalités. L'habitude de la soumission l'emporte un instant et l'impression est ordonnée; mais le péril imminent ranime l'audace des conjurés; Cambon, Billaud, Vadier, Panis, Amar s'attaquent corps à corps à Robespierre et le poursuivent de véhémentes incriminations. Barrère se joint à eux et entraîne dans sa défection la masse flottante de la Plaine, de ces hommes sans convictions dont il est le type et qu'un infaillible instinct entraîne toujours à la suite du parti le plus fort; l'assemblée, révoquant son décret, décide enfin que le discours de Robespierre ne sera pas imprimé, mais renvoyé à l'examen des Comités de salut public et de sûreté générale.

C'était livrer le dictateur à ses ennemis, à ceux qui avaient conjuré sa ruine et sur qui venait de déborder le fiel de ses haines et de ses fureurs. Vaincu dans la Convention, Robespierre court chercher une revanche au milieu des Jacobins : il y répète son discours, on le couvre d'applaudissements : on se presse autour de lui, on jure de le venger. Des imprécations furieuses, des menaces de mort poursuivent Collot-d'Herbois, président de la Convention, et tous les députés de la Montagne qui ont voté contre Robespierre. La commune de Paris, dévouée aux triumvirs, organise l'insurrection

populaire; tout se dispose pour la journée décisive du lendemain.

Le 9 thermidor, Saint-Just, qui, docile à l'appel de Robespierre, venait de quitter en toute hâte l'armée du Nord, se présente à la tribune de la Convention, comme organe des Comités, avec un rapport rédigé pendant la nuit : mais, avant d'avoir achevé son préambule, il est interrompu par Tallien, par Billaud-Varennes, qui lui dénient le droit de parler au nom des Comités, et s'écrient que le moment est venu de déchirer tous les voiles; ils dénoncent sans ménagement Robespierre comme aspirant à la tyrannie. Les accusations les plus violentes se succèdent sans relâche; les projets sanguinaires médités contre la représentation nationale, et qui ont fait explosion la veille aux Jacobins, soulèvent l'indignation de l'assemblée frémissante : Robespierre essaie à plusieurs reprises de se faire entendre; les cris : A bas le tyran! couvrent sa voix mal assurée : son arrestation est enfin décrétée au milieu d'un horrible tumulte. Couthon, Saint-Just, Lebas, Robespierre jeune, ces deux derniers sur leur propre demande, sont compris dans cet arrêt suprême de proscription qui délivre la France et venge l'humanité.

Mais tout n'est pas fini. Il reste aux triumvirs une redoutable réserve : la commune de Paris, dont le conseil, à la nouvelle du décret porté contre les cinq représentants, fait sonner le tocsin, appelle le peuple à l'insurrection, envoie des hommes déterminés s'emparer de la personne de Robespierre et de ses complices, au moment où le Comité de sûreté générale, après les avoir interrogés, les dirigeait sur diverses prisons, et les accueille en triomphe à l'Hôtel-de-Ville. Le commandant

de la garde nationale, Henriot, qui avait été aussi arrêté par ordre de la Convention, est délivré par Coffinhal, et dispose aussitôt tout pour l'attaque du Palais-National. Mais la Convention est rentrée en séance, résolue de mourir à son poste : des députés vont haranguer les artilleurs des sections, dont les pièces sont déjà braquées contre l'enceinte législative : les artilleurs hésitent, mais l'assemblée n'hésite pas. Elle met hors la loi les représentants décrétés la veille et les membres de la commune révoltée : elle investit Barras du commandement de la force armée et envoie un grand nombre de députés dans les sections pour les entraîner dans sa cause. Ces mesures énergiques obtiennent un succès rapide et complet : un grand nombre de bataillons sectionnaires accourent pour protéger le Palais-National. Léonard Bourdon, à la tête de forces imposantes, marche sur l'Hôtel-de-Ville, abandonné de la plupart de ses défenseurs. Les triumvirs et leurs acolytes de la commune voient leur perte certaine : Robespierre se tire un coup de pistolet qui lui perce la joue sans le soustraire à l'échafaud qui l'attend; son frère se jette par une fenêtre : représentants, officiers municipaux, tous ceux qu'avait frappés le décret de mise hors la loi sont saisis, traduits au tribunal révolutionnaire, qui les envoie à la mort sur une simple reconnaissance d'identité : justice est faite, et la France respire.

Le 9 thermidor était un temps d'arrêt dans le mouvement révolutionnaire : une réaction prononcée se déclara contre le système de concentration du pouvoir qui avait asservi la République et la Convention elle-même à une dictature sans limites. Les comités de gouvernement venaient de secouer le joug d'un odieux trium-

virat. La Convention à son tour voulut s'affranchir de l'influence trop exclusive des comités. Il fut décidé qu'ils seraient désormais renouvelés par quart tous les mois, et que les membres sortant ne pourraient être réélus qu'après un mois d'intervalle. Ces mesures affaiblissaient évidemment l'action énergique des pouvoirs qui avaient dirigé jusqu'alors la marche des affaires : nous avions heureusement pour y suppléer, dans notre lutte contre la coalition, l'ascendant de la victoire acquis à nos armes et l'enthousiasme dont nos soldats étaient animés.

Néanmoins, à l'armée d'Italie, Ricord, Montagnard sincère, fut consterné de la récente révolution. Saliceti, au contraire, y vit l'occasion de faire succéder sa prépondérance personnelle à celle que Ricord et Robespierre jeune y avaient prise et dont il s'était senti plus d'une fois humilié. On a vu comment, avant le 9 thermidor, tout se disposait pour l'invasion du Piémont. Le Comité de salut public, renouvelé en grande partie et se méfiant sans doute des projets conçus ou approuvés par les anciens meneurs, jugea qu'une invasion si tardive aurait peu de chances de réussite et manda le 28 juillet aux commissaires de la Convention qu'il avait changé d'avis relativement à Demonte, Coni et Ceva, leur recommandant de se borner à la défense des côtes et du pays conquis. (Voyez *Pièces justificatives*, n° III.)

A la nouvelle du 9 thermidor et en lisant la fin tragique de son malheureux collègue, l'esprit soupçonneux de Saliceti crut que sa mission à Barcelonnette n'avait été qu'un prétexte pour se débarrasser de lui. Ses soupçons se trouvaient renforcés par le rappel subit de Ricord, par les obstacles qu'Albitte et Laporte opposèrent

aux mouvements réclamés de l'armée des Alpes, et enfin par le danger qu'il avait couru chemin faisant en tombant dans une embuscade de Barbets qui prirent sans doute pour lui le chef de brigade de la 100e, la Converserie, qui le suivait à peu de distance, et l'assassinèrent. Quel était l'auteur de ce guet-apens? On ne l'a jamais su; mais Saliceti, au fond de son cœur, en accusa Ricord, et, s'il n'osa formuler contre lui cette odieuse accusation, il trouva bientôt le moyen de se venger en l'impliquant dans une conspiration dont le but était de désorganiser les armées, et qui aurait été tramée de concert avec lui par Robespierre le jeune et Bonaparte. Le mystère qui avait présidé aux mouvements préparatoires des troupes, la manière détournée dont on voulait engager l'armée des Alpes, la résistance que ses collègues avaient opposée aux réclamations de Jean-Bon Saint-André, délégué à Toulon, afin d'empêcher l'embarquement des douze bataillons destinés pour la Corse, enfin les conférences fréquentes que Ricord et Bonaparte avaient eues avec Robespierre le jeune avant son départ furent, aux yeux de ces hommes prévenus, des preuves suffisantes de cette étrange conspiration qu'ils dénoncèrent le 6 août au Comité de salut public. Dans l'explosion de leur indignation, ils voulaient s'assurer des prétendus conspirateurs, mais ils réfléchirent que la personne de Ricord était inviolable pour eux et se contentèrent de prendre un arrêté par lequel ils suspendirent le général Bonaparte de ses fonctions, et ordonnèrent au général en chef de l'armée d'Italie de le mettre en état d'arrestation.

Cependant Dumerbion s'était empressé d'expédier des contre-ordres à Macquard, Garnier et Massena. La

notification de la chute de Robespierre, arrivée en même temps, fit penser que l'opération commencée sans l'assentiment du Comité avait été abandonnée après le 9 thermidor par les représentants, peu jaloux de la continuer sous leur responsabilité personnelle ; c'était une erreur : le contre-ordre venait de plus haut.

Le général Dumerbion avait laissé à Macquard la faculté de se replier sur Tende, comme il l'entendrait. Celui-ci, n'apercevant aucune disposition inquiétante dans le camp ennemi, fit rétrograder d'abord l'artillerie, puis la cavalerie, et se disposait à prendre avec l'infanterie les mêmes chemins qu'il avait suivis pour descendre dans la plaine; mais lorsque les troupes furent certaines qu'on les ramenait dans leurs anciennes positions, elles s'abandonnèrent au découragement et presqu'à la débandade. La retraite s'effectua dans le plus grand désordre, et si le général Colli eût fait suivre de près les colonnes par ses troupes légères, elle eût vraisemblablement tourné en déroute. Dallemagne se porta au col de Tende avec sa brigade, et s'y établit. Lebrun campa la sienne à Limone, en la couvrant par des postes à Colla-Piana, à la chapelle de Saint-Michel et à l'Arpiola. Quelques jours après, le général Barquier remplaça Dallemagne et occupa le col Couture. Le chef de brigade Pijon quitta le col delle Saline et rentra à la division Massena. Deux bataillons de son détachement furent dirigés sur Nice pour faire partie de l'expédition de Corse, annoncée depuis si longtemps et toujours ajournée.

A leur retour à Nice, Albitte et Saliceti firent arrêter le 9 août et conduire le général Bonaparte au fort Quarré d'Antibes et apposer le scellé sur ses papiers. Cette ar-

restation donna lieu à bien des conjectures, et quelques officiers envieux et méchants témoignèrent leur joie de sa disgrâce, dans laquelle ils auraient volontiers enveloppé l'adjudant-général Chabran. A les entendre, rien n'était plus criminel que l'intimité de ces deux militaires et du frère de Robespierre. Ils devaient mieux que personne connaître les desseins du futur dictateur, puisqu'ils avaient pris l'engagement de commander ses armées. L'examen des papiers du général Bonaparte dissipa les soupçons élevés contre son patriotisme, et comme Saliceti s'aperçut bientôt du vide qu'il faisait auprès du général en chef, un arrêté du 20 août l'élargit provisoirement, et lui enjoignit de revenir au quartier-général, où le Comité de salut public, sur les nouveaux rapports de ses dénonciateurs, ne tarda pas à le rendre à ses fonctions.

La journée du 9 thermidor, si chère à la France, exerça donc une influence fâcheuse sur les opérations de l'armée d'Italie; en effet, tandis que les représentants Ritter et Turreau, nommés en remplacement d'Albitte et de Ricord, après s'être fait rendre compte par le général en chef du mauvais effet produit par la retraite intempestive des environs de Borgo, déclarèrent le 13 août que le projet d'invasion n'était que provisoirement suspendu; le Comité de salut public, comme pour leur donner un démenti, en ordonnant le 21 la réunion des armées des Alpes et d'Italie sous un même chef, et celle des représentants délégués auprès de ces deux armées en un seul conseil, prescrivit la cessation des opérations offensives en Piémont, tourna toutes ses vues du côté de la Corse, dont il voulait chasser les Anglais, et condamna l'armée d'Italie à être specta-

trice de cet événement dans les garnisons de la côte.

Les postes qu'occupait Massena étaient trop nombreux pour les troupes dont il avait le commandement. Tant que nous gardâmes l'ascendant de la victoire sur les Austro-Sardes, et qu'il eut l'espoir de frapper sur eux de jour en jour un grand coup, il lui importait de les conserver comme points de départ avantageux; mais lorsqu'il fut persuadé qu'on n'entreprendrait plus rien de la campagne, pour ne point s'exposer à voir fondre ses bataillons par les fatigues excessives d'un service d'avant-postes et à être battu en détail, il sentit la nécessité de restreindre sa ligne. Dès le 10 août, il eut une conférence à ce sujet à Garessio avec le général François, l'adjudant-général Saint-Hilaire pour Laharpe, et le chef de brigade Fiorella. Il ne leur dissimula pas qu'il ne se croirait en état de se défendre avec avantage que lorsque les troupes seraient établies sur les hauteurs de San-Bernardo et de Saccarello et aux cols de Termini et d'Inferno, parce que de ces points on couvre Garessio sans l'occuper, et qu'on coupe à l'ennemi le chemin de Cairo à Loano en le prévenant à Balestrino. Ces officiers n'ayant pas élevé d'objection contre ce changement, la proposition en fut faite au général en chef; mais la réponse que lui transmit le chef de l'état-major n'étant pas explicite, Massena lui dépêcha son aide-de-camp Lautour, avec prière de lui faire connaître formellement sa volonté. Par une bizarrerie qu'on n'a jamais pu s'expliquer, Dumerbion, d'ordinaire si circonspect, lui enjoignit de garder sa ligne; mais deux faux avis reçus coup sur coup en décidèrent autrement. Des rapports dignes de confiance, portant que le général Turckheim avait formé un rassemblement con-

sidérable de troupes aux environs de Cairo, et se proposait de marcher sur Loano, en même temps que le comte Argenteau nous attaquerait du côté de Mondovi, Massena résolut de se mettre à l'abri en faisant, le 17 août, les premiers pas rétrogrades. Le général François, de la Certosa-di-Pesio, se replia à Col-Negro et Colla-Sotto; Laharpe, de San-Giacomo, de Priola et de Viola, de Santa-Giulietta et de Valsorda, à Prerondo, Isola-Prosa et San-Bernardo. A peine les troupes furent-elles établies dans ces positions intermédiaires, que des nouvelles encore plus alarmantes furent apportées à Massena par ses espions. Il n'était plus seulement menacé d'une attaque de front, l'amiral Hood devait aussi effectuer un débarquement à l'est d'Oneglia sur ses derrières. Quinze mille Autrichiens étaient réunis entre Dego et Cairo avec un équipage d'artillerie considérable, et ces nouvelles mensongères se trouvant confirmées aussi bien par la correspondance de nos agents consulaires à Gênes et à Finale que par celle de nos partisans de Mondovi, Ceva et Calissano, Massena crut devoir consulter ses généraux et ses chefs de brigade pour savoir si l'on attendrait l'ennemi dans les positions qu'on occupait, au risque d'être repoussé en désordre sur la ligne de San-Bernardo au col de Termini, où l'on aurait ensuite beaucoup de peine, sinon impossibilité absolue de s'asseoir. Tous les officiers généraux et chefs de brigade furent d'avis d'éviter le choc, en prenant au plus tôt les positions dont chacun d'eux avait été à même d'apprécier les avantages. En conséquence, le mouvement rétrograde s'effectua dans la nuit du 21 au 22 août par un temps affreux, et inutile de dire qu'il ne fut point troublé par l'ennemi. Tel est cependant l'effet du mot re-

traite sur des troupes neuves qu'il implique toujours poursuite et désordre. Laharpe eut mille peines à maintenir sa colonne.

Le général en chef ne désapprouva pas formellement cette détermination de Massena, mais par les observations qu'il lui adressa sur le placement de ses avant-postes et aux reproches qu'il lui fit de n'avoir pas appelé à son conseil les commandants de l'artillerie et du génie, Massena comprit qu'elle l'avait mécontenté. Sur le dernier point, il lui répondit que ces deux commandants étaient chefs de bataillon; qu'on n'aurait pas manqué néanmoins de consulter le premier s'il y avait eu de l'artillerie dans les positions qu'il s'agissait d'évacuer; mais, comme il ne se trouvait à Garessio d'autre matériel que quatre à six pièces de montagne qui devaient suivre naturellement la grande route jusqu'à Ormea, on avait cru inutile de prendre son avis; que le chef du génie était en mission par ordre du général commandant son arme. Quant au placement des avant-postes, il ne fut pas difficile de détruire les objections du général en chef. La carte d'un pays, quelqu'exacte qu'elle soit, n'en donne jamais une connaissance suffisante pour la guerre. Dumerbion, ne pouvant monter à cheval, n'avait, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'une idée théorique de la configuration du théâtre des opérations. Obligé de s'en rapporter pour les détails à la carte de Borgonio, déjà vieille, incomplète, illisible, il était hors d'état de juger des hauteurs relatives des sommités, des commandements que les unes exercent sur les autres, de la rapidité, de la largeur et de la profondeur des torrents, des détours et de l'état des chemins, de la position et de la forme des villages, par-

ticularités sur lesquelles le rapport d'un pâtre ou d'un éclaireur mérite plus de confiance que les conclusions déduites de règles dont la nature s'écarte à chaque pas. Massena n'était point topographe; mais, doué d'un coup d'œil sûr, il appréciait à merveille les avantages et les inconvénients d'une position qu'il avait reconnue; et dans cette occasion, sa réponse prouva que la distribution de ses postes ne laissait rien à désirer.

Par le changement de position dont nous venons de rendre compte, la division de droite fut plus réunie et mieux liée à celle du centre. Il y eut six bataillons tant à Loano qu'à Balestrino, trois dans la vallée d'Oneglia, cinq sur la crête de l'Apennin, et autant, outre quatre compagnies d'éclaireurs, dans la vallée du Tanaro, pour couvrir Ormea et rattacher les hauteurs qui couronnent sa berge gauche aux avant-postes de la division du centre. Le général pouvait en cinq heures se porter de Pieve, où il se proposait de transférer son quartier-général, aux extrémités de sa ligne. Le général François avait le sien à Isola-Prosa; Hammel remplaça à San-Bernardo le général Laharpe, dont la santé altérée exigeait des ménagements, et qui alla s'installer à Oneglia. Cervoni resta à Loano.

Du 15 août au 15 septembre, il ne se tira pas un seul coup de fusil. On eût dit qu'une suspension d'armes régnait sur toute la ligne de Loano à Tende et de Tende au col de Finestre. Tous les regards étaient fixés sur les flottes de la Méditerranée. Il semblait qu'elles seules devaient décider le sort de la campagne. L'escadre républicaine, mise à flot et réorganisée avec tant de peine par le représentant Jean-Bon Saint-André, poursuivie par des forces supérieures à sa sortie de la rade de Tou-

lon, s'était réfugiée dans le golfe Juan, où elle mouillait depuis plus d'un mois. Elle avait à bord 6 à 8,000 hommes de troupes, qu'on disait destinées tantôt à reconquérir la Corse, tantôt à effectuer une descente en Toscane. L'escadre anglaise de l'amiral Hotham la serrait de si près, qu'on avait été obligé d'établir de grosses batteries sur la côte pour la mettre à l'abri d'insulte. Une division croisait dans la rivière de Gênes et menaçait d'effectuer un débarquement à l'est d'Oneglia pour couper nos communications avec Gênes et nous enlever les ressources que nous procurait la neutralité de cette république.

La côte méritait attention, et ce motif engagea Massena à quitter Pieve, où il était depuis peu de jours, pour installer son quartier-genéral à Albenga, où il serait mieux placé pour surveiller ce qui s'y passerait. Il s'éloigna du centre de ses positions avec d'autant plus de sécurité, qu'on mit à cette époque sous ses ordres le général de division Gentili, devenu disponible par l'ajournement de l'expédition de Corse. Il l'envoya à Ormea commander les brigades Hammel et François, et se réserva celles de Cervoni et de Laharpe.

La présence de ce dernier à Oneglia se fit bientôt remarquer. Cet officier général vigilant et capable, trouvant la ville dans le fâcheux état où elle était après la conquête, et son port à la merci de la première barque canonnière, fit reconstruire et perfectionner les deux batteries qui le défendaient, armer et couvrir d'un retranchement la batterie élevée hors de la ville, dans les anciennes guerres, de manière à mettre ce poste maritime à l'abri d'insulte du côté de la mer.

Au commencement de septembre, l'armée d'Italie

renfermait dans ses cadres plus de 83,400 hommes dont près de 32,000 à la frontière, 22,800 sur la côte et 1,500 dans les départements de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône. Il y en avait 16,600 aux hôpitaux, près de 9,000 dans les ateliers de l'armée et 1,500 prisonniers ou en congé.

Cinq divisions actives composaient cette armée : la division de gauche, commandée par le général Garnier, forte d'environ 6,000 hommes, s'étendait de San-Stephano au col de Finestre; la division du centre, sous le général Macquard, occupait Limone, les cols de Couture et de Tende, ainsi que Tende et Saorgio; elle comptait environ 10,000 hommes. La division de droite, commandée par Massena, occupait Loano, Balestrino, San-Bernardo, la Trappa, les cols d'Inferno, de Termini, Ponte-di-Nava, Ormea, Ponte-d'Assia, le camp d'Albenga et Oneglia. Sa force excédait 16,000 hommes. La 1re division de la côte, commandée par le général Mouret, composée de plus de 9,000 combattants, s'étendait de Mentone à la rivière d'Argens, au delà de Fréjus; la 2e, aux ordres du général Villemalet, forte de 13,500 hommes, cantonnait entre la rivière d'Argens et les bouches du Rhône.

L'aile droite de l'armée fut à cette époque renforcée de deux bataillons et du 9e régiment de dragons, auquel on assigna un camp dans la petite plaine d'Albenga. Ce renfort était nécessaire, car les corps avaient perdu en cinq mois plus du quart de leur effectif, malgré les 2,000 hommes de recrues qu'on avait versés dans leurs cadres.

Cependant le baron de Wins, désirant appuyer sur Savone ses prochaines opérations dans la rivière de Gênes,

crut pouvoir obtenir la cession de cette forteresse par des négociations avec le sénat, dans lequel les cours de Vienne et de Turin avaient de nombreux partisans; mais son espoir ayant été déçu, il vit bien qu'il serait obligé d'employer la force, et rassembla un corps de troupes entre les deux Bormida avec l'intention de descendre sur Vado par le col de San-Giacomo, et d'y opérer sa jonction avec une division anglaise qui devait y débarquer et agir de concert pour s'emparer de Savona et forcer le sénat de Gênes à entrer dans la coalition.

Au commencement de septembre, le représentant Saliceti fit part au général des projets du Comité pour la campagne d'automne. Il s'agissait d'attaquer l'armée autrichienne, rassemblée entre Dego et Cairo. Mais, avant que l'armée française commençât l'opération, il fallait attendre l'issue d'une demande présentée par notre chargé d'affaires au nom du Comité de salut public pour l'occupation de Vado par les troupes françaises conjointement avec les Génois. Présentée par Tilly, elle avait des chances de succès, étant chaudement appuyée par plusieurs membres des conseils. Dans le cas où elle nous aurait été accordée, on se serait d'abord établi à Savona, qui nous aurait servi de point de départ pour arriver plus aisément sur le flanc des Autrichiens. En attendant l'issue de cette négociation, le général Dumerbion fit filer vers Albenga et Loano sept à huit bataillons tirés de la gauche et du centre pour renforcer l'aile droite, qui devait seule mener l'expédition à fin; les deux autres divisions, étant trop éloignées pour y prendre part, avaient l'ordre d'opérer des diversions dans les vallées du Tanaro et de la Stura.

La demande faite par Tilly ne pouvait rester secrète. Elle donna l'éveil aux ambassadeurs des puissances ennemies, qui parvinrent, par leurs représentations et leurs menaces, à la faire rejeter. Les représentants n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils décidèrent, de concert avec Dumerbion et le général Bonaparte, qu'on attaquerait l'ennemi sur deux colonnes. (Voyez *Pièces justificatives*, nº IV.)

La principale à gauche, forte d'environ 9,000 hommes, devait se réunir avec l'état-major de l'armée, le 18 septembre, à Bardinetto, pour attaquer le lendemain San-Giovani, suivre les hauteurs de la Bormida occidentale, et se porter à Millesimo si l'ennemi abandonnait Bormida, Pallare et Mallere, mais manœuvrer pour le tourner, dans le cas où il tiendrait une de ces trois positions, pendant que la seconde colonne l'attaquerait de front.

Celle-ci, forte de 1,500 à 2,000 hommes, devait partir de Loano, remonter à Borgo-Finale le contre-fort qui sépare les deux Fiumara, se mettre en communication avec la première colonne, et attaquer le lendemain matin San-Giacomo. Si l'ennemi occupait ce poste avec des forces supérieures et menaçait d'un retour offensif, il était prescrit à cette colonne de se replier sur Loano en appuyant à gauche, et de prévenir de sa retraite le général en chef à Bardinetto et à Calissano; mais, quand bien même la colonne principale aurait marché sur Millesimo après la prise de San-Giacomo, celle de droite avait l'ordre de ne quitter sa position qu'après s'être bien assurée que Bormida avait été évacué par l'ennemi.

Le 20 septembre, la colonne principale devait continuer sa marche sur Millesimo, mais il était recommandé

à la seconde de ne descendre le contre-fort détaché par le mont Alto, dans la direction de Mallere, qu'après avoir eu de ses nouvelles, et de s'établir de manière à communiquer avec elle par Bormida et à couvrir toujours Loano. Si l'ennemi évacuait Mallere, elle avait l'ordre de le suivre avec circonspection et de ne pas s'écarter de ce point; au contraire, si elle craignait d'être attaquée par des forces supérieures, elle était autorisée à se retirer sur Loano; enfin, dans le cas où Mallere et Pallare seraient évacués par les Autrichiens, il lui était prescrit de prendre une position entre ces deux points, bien couverte sur sa droite du côté d'Altare, et ayant une communication avec le quartier-général qui devait être transféré à Biestro ce jour-là.

La division Massena reçut une nouvelle organisation pour cette expédition. Les dix-huit bataillons dont elle se composait formèrent une avant-garde de quatre bataillons, un corps de bataille de six, une réserve de trois et une arrière-garde de quatre. On attacha un détachement de 30 sapeurs et deux pièces de 3 à l'avant-garde, les 400 dragons et trois compagnies de sapeurs au corps de bataille. On emmena six pièces de 3, six de 4 et deux obusiers, ce matériel d'artillerie fut escorté par un bataillon. La division Gentili resta entière dans ses positions, sauf deux bataillons que l'adjudant-général Bertholozi eut ordre de porter de San-Bernardo à la Sotta et au col de Spinarda, pour garantir la colonne principale contre les atteintes des coureurs du camp de Ceva.

Le 15 septembre, les représentants Albitte et Saliceti, le général en chef et le général d'artillerie montèrent à cheval. Les troupes s'étaient mises en mouvement l'a-

vant-veille, car dans les montagnes les colonnes de marche ne sauraient être aussi nombreuses que dans les pays de plaines, à cause de la difficulté des chemins, des vivres et des moyens de transport. D'ailleurs, comme il fallait en quelque sorte surprendre l'ennemi, il importait de lui dérober le plus longtemps possible le rassemblement des troupes à portée du point d'attaque.

Le corps autrichien était posté sur la Bormida de Carcare, et son corps de bataille campait ou cantonnait aux environs de Dego. L'avant-garde, commandée par le général Turckheim, occupait Carcare et tenait par ses postes Altare, sur le chemin de Savone, Mallere, sur celui de Finale, et San-Giacomo, sur celui de Loano.

Le plan arrêté ne s'exécuta pourtant pas à la lettre. Le chef de brigade Fiorella, avec la 46e, constituant la réserve, se porta directement de La Piétra sur Melogno, d'où il descendit, le 19, sur Osiglia. Le corps de bataille formant la colonne de gauche se rassembla, le 18 septembre, à Bardinetto, d'où l'avant-garde commandée par Laharpe partit le jour suivant à deux heures du matin pour attaquer Murialto et San-Giovanni, où l'ennemi avait élevé des redoutes, les en chassa et s'établit sur les hauteurs de Montezemolo. Dumerbion et les représentants marchèrent le même jour avec le corps de bataille sur Calissano; mais, après avoir dépassé ce village, ils prirent les trois bataillons de la tête de colonne, pour se porter entre les deux Bormida à Biestro et y arrivèrent vers huit heures du soir. De ce point, le général en chef envoya des patrouilles dans toutes les directions, suivies par les autres colonnes.

Celle de droite, plus légère, moins nombreuse et ayant un trajet plus direct à parcourir, arriva plus

aisément au pied de San-Giacomo. Le général Cervoni, qui la commandait, attaqua avec vigueur, dans la matinée du 19, le poste ennemi placé sur le col. Les Autrichiens, en quelque sorte surpris et dont les retranchements n'étaient encore qu'ébauchés, ne firent qu'une molle résistance; ils se replièrent après avoir perdu une quarantaine d'hommes tués, blessés ou prisonniers, et abandonné deux pièces de montagne.

Le comte Colloredo, informé par le général Turckheim que les républicains avaient forcé le passage de San-Giacomo, lui prescrivit de tenir à Mallere et Pallare, le prévenant qu'il accourait pour le soutenir. En effet, il partit de Dego avec environ 8,000 hommes, 300 chevaux et une nombreuse artillerie, et prit position sur les hauteurs de Carcare, à droite et à gauche de la gorge de la Bormida. Ne présumant pas qu'on voulût ou qu'on eût déjà pu déboucher par la vallée de la Bormida de Millesimo, loin de concevoir la moindre inquiétude pour sa droite, il crut la mettre hors de toute atteinte en jetant 600 hommes dans ce village.

Cependant la queue de la colonne principale, restée aux mains de Massena, engagée dans des sentiers bordés de précipices et appesantie par tous les *impedimenta*, n'avançait qu'avec lenteur et difficulté. Elle n'atteignit Acqua-Fredda qu'à minuit, et ne put franchir la Bormida; l'artillerie était à trois heures de marche plus loin en arrière, l'ambulance et le convoi de vivres à deux, et à peine les dragons débouchaient de Calissano. On ne savait où était Laharpe avec l'avant-garde; le 20 au matin seulement la division française, à l'exception de la brigade Laharpe, fut en ligne entre les deux Bormida. Un brouillard fort épais ayant fait suspendre

l'attaque, aussitôt qu'il fut dissipé, Cervoni, qui s'était mis en communication avec le général en chef, attaqua vivement l'avant-poste de Mallere et le replia après une fusillade de deux heures. De son côté, Dumerbion fit chasser presqu'au même instant l'ennemi de Pallare, et, après avoir effectué sa jonction avec les troupes de Cervoni, marcha vers midi sur Carcare, où le corps autrichien semblait l'attendre de pied ferme. Son intention était de l'attaquer de suite, car il avait entrevu que l'occupation de Millesimo, sur le chemin de Carcare à Ceva, par notre gauche, aurait une conséquence funeste pour les ennemis s'ils s'obstinaient à défendre cette position. Dans cette vue, il ordonna à Massena de rallier au plus vite les troupes de Laharpe et de s'assurer en quelles mains se trouvait Millesimo. L'adjudant-général Vabre en délogea un bataillon de Croates après un combat assez vif. C'était à la fois un avantage et la preuve que Laharpe se trouvait encore en arrière. Dumerbion prit alors le parti de ne laisser qu'un rideau vis-à-vis de la position et de manœuvrer par sa gauche pour renforcer Massena, en profitant des châtaigneraies environnantes.

Le comte Colloredo, confiant dans la position qu'il avait choisie, fit d'abord peu d'attention à ces mouvements; mais lorsque, vers cinq heures de l'après-midi, Dumerbion eut fait attaquer vivement de front la position par Cervoni et que Massena eut enlevé, à la tête de trois bataillons, le château féodal de Cosseria, qui commande au loin la campagne, et particulièrement le chemin de Carcare à Ceva par Millesimo, il comprit qu'une prompte retraite pouvait seule le sauver du désastre dont il était menacé, et se retira vers Dego à la

faveur de la nuit. La petite ville de Cairo, qui se trouvait en arrière de sa ligne sur le chemin d'Acqui, favorisa la retraite par sa chemise en maçonnerie, son pont de sept arches et ses rues étroites. Quelques compagnies de chasseurs bien placées suffirent pour arrêter nos têtes de colonne.

Dumerbion ne poussa peut-être pas l'ennemi avec toute la vigueur qu'autorisait la circonstance, mais ses troupes étaient fatiguées, et, connaissant peu ce pays de chicane, il ne voulut point s'exposer à tomber de nuit dans quelque embuscade. Il se borna donc à donner ses instructions pour le lendemain. Massena reçut l'ordre de poursuivre l'ennemi entre les deux Bormida, en appuyant sur celle de Carcare. Il devait avoir pour avant-garde la brigade Laharpe, laquelle ayant enfin opéré sa jonction à sept heures du soir, fut renforcée par les dragons. L'adjudant-général Vabre avec deux bataillons devait flanquer la marche jusqu'à Salicetto et se rabattre sur Dego par Caretto. Le général en chef, à la tête de ses troupes et de celles de Cervoni, se proposait de suivre l'ennemi en côtoyant la rive droite de la Bormida de Cairo.

Le 21 septembre, au point du jour, toute l'armée se mit à la poursuite des Autrichiens; mais Dumerbion s'arrêta trois heures à Rochetta-di-Cairo, pour donner le temps à l'artillerie de rejoindre et aux flanqueurs de gagner de l'avance, ce qui permit à son adversaire de s'établir solidement. Comme à Carcare, son ordre de bataille était divisé par la Bormida. La droite, aux ordres du général Turckheim, rangée sur un rideau qui s'étend dans un coude de la rivière, vis-à-vis de Dego, et au fond duquel est le village de Sopravia, était cou-

verte par une nombreuse artillerie et protégée par quelques escadrons ayant devant eux un champ de bataille proportionné à leur nombre. La gauche, aux ordres du général Hiller, occupait un pli de terrain serré par un ravin qui tombe dans la gorge de la rivière et paraissait inabordable. Vue de front, cette position était superbe ; mais elle n'avait pour retraite en arrière du centre que la route d'Acqui, tracée dans la gorge de la Bormida, laquelle pouvait être couverte, à la vérité, un certain temps par l'occupation de Dego et de Sopravia.

Dumerbion arriva avant trois heures vis-à-vis la gauche de la position et la fit canonner aussitôt, car la nature du terrain s'opposait à des attaques plus efficaces. Massena aborda la gauche vers quatre heures, et c'est ici qu'eut lieu l'action décisive. L'adjudant-général Saint-Hilaire dirigea ses efforts contre la droite de Sopravia, avec trois bataillons, faisant mine de vouloir s'emparer de ce village. Les chasseurs de ligne, conduits par leur intrépide commandant, tombèrent sur l'avant-poste d'un bataillon autrichien masqué par un taillis. Aussitôt celui-ci les accueille avec un feu roulant à demi-portée ; au lieu d'y répondre, nos chasseurs se précipitent sur lui tête baissée à la baïonnette, étendent sur le carreau une cinquantaine d'hommes, font plier le reste et s'établissent sur la crête qu'il occupait ; bientôt leur faiblesse encourage les Autrichiens à revenir à la charge, mais ils repoussent cette attaque, et avec le même succès deux autres qui la suivirent. Ce fut dans une de ces mêlées que le capitaine Raybaud de Grasse (Var), après avoir tué deux hommes de sa main, s'enferra dans une lutte corps à corps avec un capitaine de grenadiers, où ils succombèrent tous deux.

Tandis que ceci se passait au centre, Laharpe, avec trois bataillons de la 99e et de la 129e soutenus par le 9e régiment de dragons, engageait une vive fusillade sur la gauche. Les Autrichiens repoussèrent cette première attaque, et une seconde, tentée par Laharpe, n'eut pas plus de succès. Les uhlans de Meszaros chargèrent son infanterie ébranlée par le feu d'artillerie et de mousqueterie qu'elle avait essuyé, et l'auraient taillée en pièces si le 9e de dragons, à la voix du général Beaumont, ne fût accouru à son secours. C'est là que, pour la première fois dans la guerre de la révolution, la cavalerie française croisa le fer avec la cavalerie autrichienne en Italie.

Malgré l'approche de la nuit, Massena ordonne une dernière attaque qui embrasse toute l'étendue de l'aile qu'il commande. Le combat change de nature : la canonnade et le feu de mousqueterie cessent et l'on s'aborde à la baïonnette ; l'ennemi est repoussé ; la cavalerie court à l'artillerie ennemie pour s'en emparer, mais un profond ravin derrière lequel elle est en batterie, et qu'un effet de perspective a dérobé aux yeux des Français, protége sa retraite en arrêtant leur impétuosité.

L'aile droite, enflammée par les succès de la gauche, renouvela aussi ses attaques. Plusieurs fois ses tirailleurs franchirent le ravin et parvinrent jusqu'à Dego ; mais aussitôt des nuées de Croates en sortaient et les rejetaient dans cette espèce de gouffre. Sur ce point la fusillade et la canonnade continuèrent sans résultat presque toute la nuit.

Quoique le comte Colloredo ne parût pas ébranlé par le refoulement de sa droite, il était néanmoins convaincu de l'impossibilité de se maintenir plus longtemps à Dego.

S'il différait à battre en retraite jusqu'au lendemain, Massena pouvait se jeter à cinq ou six kilomètres sur ses derrières, dans la gorge de la Bormida, et lui intercepter le passage, ou bien encore pousser sur Piana et se rendre maître des magasins et de la boulangerie du corps autrichien; dans le cas le moins défavorable, ne s'exposait-il pas à avoir sur ses talons l'armée française durant une retraite de deux journées de marche dans un défilé où il fallait passer la Bormida douze fois avant d'atteindre Acqui? Ces considérations le décidèrent à profiter de la nuit pour se retirer en silence, et il laissa à Dego une forte arrière-garde, qui l'évacua avant le jour.

Le lendemain, Dumerbion et les représentants entrèrent dans cette ville et donnèrent ordre à Massena de pousser la brigade Laharpe à Piana, d'où elle chassa l'arrière-garde ennemie. On trouva dans ce bourg et à Dego de petits magasins de grains, de riz et de farine, ainsi qu'un peu de fourrage qu'on sauva du feu.

La perte des journées précédentes fut pour l'ennemi de 200 hommes tués et 400 blessés. La nôtre fut égale à la sienne, peut-être supérieure, mais l'avantage nous resta. Si le comte Colloredo put se glorifier de n'avoir pas été coupé, entamé, comme il en courut le risque quand Massena déboucha inopinément, le 20, sur son flanc droit à Millesimo et qu'il refoula, le 21, sa droite à Sopravia, il n'en fut pas moins rejeté sur Acqui et obligé de renoncer à ses projets contre Savona, pour le reste de la campagne.

C'était déjà un beau résultat; néanmoins il ne contenta pas les représentants. Comme on aurait eu bientôt sur les bras la majeure partie des Austro-Sardes si l'on

eût poursuivi ce corps autrichien dans la plaine du Montferrat, et qu'on ne pouvait sans folie conserver pendant l'hiver le poste de Dego au delà des monts, on résolut de l'évacuer, et l'on agita si l'on ne s'emparerait pas, en retournant dans les anciennes positions, de la citadelle de Savona par ruse ou par force. Le général Bonaparte, ayant eu l'occasion de remarquer que la rade de Vado, mouillage habituel des corsaires et autres bâtiments ennemis, avait plus d'importance maritime que le petit port de Savona, et qu'il serait facile de le relier par San-Giacomo à notre ligne sur l'Apennin et la chaîne faîtière des Alpes, fit renoncer à la première idée et décider par le conseil qu'on s'emparerait de la rade de Vado et des deux fortins qui la maîtrisent. En conséquence, on évacua tous les magasins de Dego et Piana, et, après un double séjour, le corps d'expédition se replia le 24 en trois colonnes, par San-Giacomo et Montenotte, sur Albenga, Loano et Vado. Le général Cervoni alla coucher à Montenotte-Superiore avec sa brigade ; la 46ᵉ, l'artillerie et la cavalerie à Mallere, où elles restèrent trois jours pour consommer les vivres et les fourrages des Autrichiens.

Le général en chef, les représentants, Bonaparte et Massena suivirent la brigade Laharpe, qui formait la colonne de gauche, et arrivèrent dans la nuit du 25, par un temps affreux, sous Savona, où les troupes bivouaquèrent, la ville ayant refusé d'ouvrir ses portes. Le lendemain, en vertu d'un arrêté d'Albitte et de Saliceti (voyez *pièces justificatives*, nº V), Laharpe prit possession des forts de Vado sans opposition sérieuse de la garnison génoise, avec laquelle nos troupes partagèrent le service. Cette expédition terminée, pour apaiser le

gouvernement génois, on lui donna toute espèce de satisfaction, on changea même le résident et on affecta le plus grand respect pour la neutralité de la république de Gênes.

On ne tarda pas à s'apercevoir de l'utilité de cette rade, la plus vaste et la plus sûre qui soit entre le golfe Jouan et celui de la Spezia, et où mouillaient chaque jour une dizaine de bâtiments. Abritée par les contreforts que projette la chaîne principale de l'Apennin et par les caps de Celle et d'Arenzano, elle n'est exposée qu'aux vents du sirocco et du sud-est, qui soufflent rarement avec violence et sont peu dangereux. On y peut entrer et en sortir par tous les vents; son fond est d'une admirable tenue et son étendue assez spacieuse pour abriter les flottes les plus considérables. A la vérité, ses moyens de défense n'étaient pas en rapport avec son importance; ils ne consistaient qu'en deux batteries fermées à la gorge, mais il y avait moyen d'y remédier.

Ce n'était pas tout de prendre possession des forts de la rade de Vado, il fallait les couvrir du côté de terre contre les entreprises possibles de l'ennemi : Massena ordonna dans cette vue à l'adjudant-général Joubert d'aller s'établir avec deux bataillons et trois compagnies d'éclaireurs sur les hauteurs entre Vado et Finale, au point où l'on éleva bientôt après la redoute de l'Union pour les rattacher aux postes qu'on occupait sur le faîte de l'Apennin. Le général Bonaparte visita les méchantes batteries décorées du nom de forts par la sérénissime république, y ordonna les dispositions défensives de première urgence et renforça leur armement de six pièces de 4. Dumerbion arrêta toutes les mesures pour assurer le baraquement des troupes avant le retour des

neiges, puis retourna à Nice avec les représentants. Massena revint à Loano.

L'occupation de Vado, il faut le reconnaître, procurait de grands avantages : elle plaçait l'armée française à trois myriamètres des portes de Gênes et la mettait à même d'y prévenir l'ennemi, s'il était tenté d'y descendre par la Bocchetta. Outre qu'elle enlevait aux Austro-Sardes la possibilité de combiner à l'avenir leurs opérations avec l'escadre anglaise dans la rivière du Ponant, elle assurait un bon mouillage de plus aux bâtiments français et génois poursuivis par l'ennemi entre Marseille et Gênes; mais ces avantages précieux étaient contre-balancés par l'extension qu'elle donnait à la ligne. Si les bataillons avaient encore eu la force qu'ils présentaient à l'ouverture de la campagne, qu'ils eussent été vêtus et chaussés, cet inconvénient n'eût pas été si grave, et on y aurait remédié; mais telle n'était pas alors leur situation : l'effectif moyen des bataillons n'excédait pas 500 baïonnettes. Presque nus déjà et faute de souliers, un certain nombre d'hommes présents sous les drapeaux étaient exempts de service. Par sa vigilance continuelle, ses visites inopinées dans les bivouacs et dans les camps, et par ses exhortations et ses promesses, Massena pouvait seulement atténuer ce fâcheux état de choses, réchauffer le zèle des troupes, maintenir la discipline, prévenir les murmures et le mécontentement, avant-coureurs de la désertion. Il se dévoua entièrement à ce nouveau rôle; il était constamment sur pied : relevant le jour le courage des volontaires et portant la nuit le tableau de leurs souffrances et de leur misère tour à tour sous les yeux des représentants, du général en chef et de l'ordonnateur;

mais sa sollicitude pour ses frères d'armes fut loin d'obtenir le succès qu'il avait droit d'en attendre; l'administration était sans ressources et sans crédit. Les négociants génois qui avaient fait des fournitures depuis le commencement de la campagne en réclamaient le payement avant tout et fermaient l'oreille aux propositions de nouvelles affaires. Le service des subsistances, celui de l'habillement, les hôpitaux, les transports, le campement, tout manquait à la fois. Nul habitant du pays génois et du pays conquis ne recevait d'assignats à quelque échelle de perte que ce fût : ils étaient sans valeur et hors de cours.

Ce fut au milieu des tristes préoccupations d'une si fâcheuse situation que le général reçut des représentants Ritter et Turreau l'invitation de se rendre à Nice pour assister à la remise du drapeau envoyé par la Convention à l'armée d'Italie. Le moment était mal choisi pour cette cérémonie; il refusa, s'excusant sur la nécessité de sa présence sur la ligne.

La neige ne tarda pas à couvrir les positions de la gauche et du centre, et, dès qu'on vit tous les passages fermés, les troupes descendirent dans les gorges, où elles cantonnèrent. Macquard transféra son quartier-général à Breglio. Des approvisionnements de vivres avaient été faits dans les cantonnements, en sorte que, malgré la rigueur de la saison, les soldats souffrirent peu. La subdivision de l'aile droite qui occupait Ormea se replia plus tard dans les villages de la vallée du Tanaro; mais Massena n'osa procurer le même soulagement aux troupes postées dans la rivière de Gênes. Les positions qu'elles tenaient sur les sommités de l'Apennin étant trop près de la mer pour être couvertes par

la neige, il fallait les garder, sous peine de les voir prendre par l'ennemi. On voulut baraquer les troupes à San-Giacomo et dans quelques autres postes; mais les bois et divers matériaux n'arrivant pas assez tôt, les soldats brûlèrent de dépit le peu qui avait été amassé, et furent obligés de bivouaquer sans capotes et sans souliers, exposés aux ouragans et aux brouillards qui règnent alternativement en toute saison sur la cime de ces montagnes. N'ayant par intervalles que des vivres de mauvaise qualité et insuffisants, ils succombèrent sous les maladies inflammatoires. Les hôpitaux s'encombrèrent de morts et de mourants; ceux d'Oneglia, vrais charniers, en contenaient 1,200. On fut obligé de requérir des matelas, des draps et des couvertures pour ouvrir des hôpitaux temporaires dans les pays conquis, car les mauvais temps, augmentant de jour en jour le nombre des malades, rendaient les évacuations impossibles; et durant la première quinzaine de novembre, les corps perdirent ainsi un quart de leur effectif. Les hommes dont la constitution était assez robuste pour résister à tant de fatigues et à de si dures privations, couverts de haillons, continuaient un service d'autant plus pénible qu'il fallait suppléer au nombre par la vigilance et l'activité.

Indépendamment du service armé, il fallait journellement, outre les sapeurs, 500 travailleurs pour construire les ouvrages élevés à San-Giacomo, Madonna della Neve et Melogno; 1,500 étaient occupés tant aux retranchements de Loano, tracés par le général Bonaparte, qu'à la redoute de l'Union au-dessus de Vado; enfin, les travaux de la route du littoral de Vado à Mentone, qu'on voulait rendre praticable aux mulets, en exigeaient 400.

Massena, qui voyait ses bataillons diminuer de jour en jour, instruit que l'armée autrichienne avait pris ses quartiers d'hiver sur la rive gauche du Pô, et ne conservait plus qu'une faible avant-garde aux environs d'Acqui, témoigna plusieurs fois le désir de cantonner ses troupes dans les villages à proximité des points qu'elles gardaient, et de n'y laisser que des postes à relever une ou deux fois par décade. Néanmoins on différa cette mesure jusqu'à ce qu'un grand fourrage à portée de nos avant-postes, dont les représentants se promettaient merveille, eût reçu son exécution. Il n'eut lieu que le 16 novembre, dura quatre jours, et ne fut point contrarié par l'ennemi. On y employa 800 mulets requis par le commissaire national dans le pays conquis, non compris les mulets de l'artillerie. On ramassa dans Priola, Mursecco, Garessio, Casotto, Casali, Pievetta et Bagnasco, 2,000 quintaux métriques de foin, 400 bêtes à cornes, 500 à laine et 20 ânes; mais on égara 20 mulets d'artillerie, on abîma la chaussure de la troupe dans la neige, et, pour surcroît de malheur, une partie des fourrages amoncelés en meules près d'Ormea s'échauffèrent et prirent feu à quelque temps de là.

Cette opération termina la campagne, et, immédiatement après, les troupes entrèrent en cantonnements. Les demi-brigades étaient alors si faibles que les représentants, pour leur donner un peu plus de consistance, ordonnèrent la dissolution des bataillons de grenadiers et des compagnies d'éclaireurs. Les uns et les autres rejoignirent les bataillons et les compagnies dont ils avaient été détachés pendant la campagne.

La Convention nationale accorda, sur la fin de no-

vembre, une retraite honorable au général Dumerbion, motivée sur sa demande réitérée et ses infirmités. Tous les représentants envoyés en mission près de l'armée d'Italie lui payèrent, en cette occasion solennelle, le tribut d'éloges que méritaient sa conduite militaire et son patriotisme. Le Comité de salut public proposa pour le remplacer le général Scherer, l'un des trois conseillers de Charbonnier, qui avait attiré son attention comme divisionnaire à l'armée de Sambre-et-Meuse par la reprise des places de le Quesnoy, Landrecies, Valenciennes et Condé, et figuré avec éclat sur l'Ourthe et l'Ayvaille. La Convention confirma ce choix et Dumerbion reçut l'avis de son remplacement à Tende, où il était allé visiter les postes du centre quelques jours avant leur repliement, accompagné des représentants Ritter et Turreau. Il en éprouva autant de satisfaction que ses subordonnés eurent de regrets, car c'était un homme d'un caractère facile et sûr, qui tempérait par des formes la rigueur du service et laissait des amis sincères dans tous les rangs. Massena, en particulier, auquel il avait toujours accordé une grande liberté d'action et montré beaucoup de confiance, ressentait pour lui un attachement véritablement filial.

Quelque temps après, Massena, succombant à la fatigue et au chagrin de ne pouvoir remédier à la misère des troupes, fut atteint d'une maladie aiguë dont son excellente constitution triompha, mais sa convalescence fut longue, et l'obligea à quitter son poste pour aller respirer l'air natal au sein de sa famille à Nice. Il remit le commandement de l'aile droite au général Serurier, qui le partagea avec le général Vaubois jusqu'au commencement du mois d'avril.

Sur ces entrefaites, le général Scherer arriva à Nice, et fit, quelques jours après, la visite de l'aile droite qui dut être pour lui de triste augure, car tous les corps qui avaient fait la campagne étaient réduits aux cadres, sans habits, sans souliers, luttant contre le froid, la faim et une fièvre épidémique.

Cependant, malgré cet état de désorganisation, le Comité de salut public ordonna de faire passer à Toulon 15 à 16,000 hommes, pour y être embarqués avec l'artillerie, les munitions et les approvisionnements nécessaires à une descente. Pour remplir les intentions du gouvernement, les représentants commissaires firent filer onze bataillons, ou environ 7,000 hommes de l'armée des Alpes à celle d'Italie, dégarnirent le centre et la gauche de celle-ci, et il n'y resta pas plus de 5 à 6,000 hommes. Comme cela ne suffisait pas, l'aile droite fournit encore deux de ses plus forts bataillons. On en détacha aussi le général de division Gentili et deux de ses meilleurs généraux de brigade, Laharpe et Cervoni, qui reçurent l'ordre de se rendre à Toulon.

Les préparatifs de l'expédition se firent avec appareil pendant les mois de janvier et de février. Elle se composait de 16 vaisseaux de guerre et d'une centaine de bâtiments de transport, portant un corps d'environ 18,000 hommes, commandé par le général Mouret ayant sous ses ordres les généraux de division Laubadère, Grenier et Gentili. Sa destination, longtemps incertaine, ne se découvrit qu'au moment d'appareiller. Il devait être débarqué à l'embouchure du Tibre, et venger par la conquête de Rome l'assassinat commis au mois de janvier sur la personne de Basseville, notre agent diplomatique près du pape; mais un conseil de guerre tenu

au commencement du mois de février à Toulon fit suspendre cette expédition hasardeuse jusqu'à ce que l'escadre républicaine eût balayé la Méditerranée des croisières anglaises qui l'infestaient.

Scherer, supposant qu'elle avait pour objet la conquête de la Corse, s'étonnait qu'il fallût tant de monde pour en chasser 6,000 Anglais. Il proposa vainement aux représentants Ritter et Letourneur de s'élever jusqu'à hauteur de l'île avec la flotte, et de venir débarquer 4 à 5,000 hommes aux environs de Vado, afin de jeter de l'incertitude dans les conseils de l'ennemi et de se saisir des débouchés de l'Apennin au premier jour. Ses observations n'eurent pour résultat que de décider les représentants à réduire le corps d'expédition à 12,000 hommes, comme cela avait été fixé dans l'origine par le Comité de salut public. L'escadre prit 3,000 hommes de débarquement et mit à la voile; mais, après un engagement dans la rivière de Gênes, elle fut obligée de se réfugier dans la rade de l'île d'Hyères pour échapper à la poursuite de l'amiral Hotham. L'expédition de Corse reconnue impossible, les troupes du convoi débarquèrent et furent renvoyées à l'armée d'Italie, où elles arrivèrent du 15 au 20 mars, affaiblies des deux tiers par la désertion. Bien que le but principal de l'armement fût manqué, le gouvernement en recueillit pourtant un avantage, car il détermina le grand-duc de Toscane à la paix et affermit les républiques de Gênes et de Venise dans leurs dispositions à maintenir la neutralité.

A peine le Comité de salut public eut-il reçu avis du débarquement du corps d'expédition, qu'il supposa l'armée d'Italie en état d'entrer en campagne, et adressa

au général en chef un plan d'invasion du Piémont par le col de la Bocchetta. Ce projet, dont Scherer donna connaissance à Massena, loin d'avoir à cette époque aucune chance de succès, aurait inévitablement entraîné de grands malheurs. Scherer, qui ne manquait ni d'instruction ni d'esprit, étayé d'ailleurs de l'avis de son lieutenant, répondit au Comité qu'il se garderait bien de donner les mains à une pareille entreprise. « Le » prince de Conti, ajouta-t-il, devait et pouvait, dans la » situation générale des affaires, déboucher, en 1745, » dans le Montferrat, par le col de la Bocchetta; mais il » y aurait sottise, sinon danger, à prendre ce chemin » détourné, après avoir conservé au prix de tant de » sacrifices ceux qui mènent directement en Piémont » par les vallées du Tanaro et de la Bormida, lorsqu'on » peut en six jours inonder la plaine avec 60,000 » hommes et conquérir par une victoire les clefs de Turin et de Coni. Laissez les Autrichiens prendre le col » de la Bocchetta et s'acheminer vers Gênes, ils n'oseront s'emparer de ce boulevard, où tout respire encore la haine de leur domination; ils se morfondront » dans ses environs; et, quand bien même Gênes tomberait en leur pouvoir, tant que j'occuperai la ligne » de Ponte-di-Nava à Savone, je saurai les tenir en respect et les forcer, aussitôt que vous m'aurez envoyé » des renforts suffisants, à accourir au secours de la » Lombardie, où rien ne m'empêchera alors de porter » le fer et le feu. » Ces observations produisirent leur effet, et l'on n'entendit plus parler du projet.

Tels sont les événements qui remplirent la campagne de 1794. A l'exception des mouvements auxquels donna lieu l'armement de Toulon, il ne se passa rien qui fût

digne de fixer l'attention pendant l'hiver. Nous devons pourtant rappeler le dévouement et la résignation avec lesquels l'armée conserva ses positions pendant cinq mois, durant lesquels elle fut en proie au froid, à la faim, à la misère et aux maladies. Sur les 24,000 hommes entassés sur la droite dans la rivière de Gênes, on en comptait 16,000 aux hôpitaux. Tous les corps se fondaient à vue d'œil, sans que la désertion y causât de ravages, tant le patriotisme soutenait nos volontaires! On leur a reproché des dévastations! Si d'autres troupes eussent été exposées aux mêmes privations, aux mêmes souffrances, elles n'auraient pas laissé pierre sur pierre dans le pays et elles eussent déserté en masse à l'ennemi. Mais les cœurs enthousiastes d'indépendance et de liberté sont toujours épurés par ces nobles sentiments.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1794.

CAMPAGNE DE L'AN III OU DE 1795.

CHAPITRE PREMIER.

Massena prend le commandement de la première division de droite. — Force et emplacement de l'armée à la fin de mai. — Son état de misère. — Kellermann en prend le commandement, et fait la visite de la ligne qu'elle occupe. — Il ordonne d'y élever partout des retranchements. — Insurrection de Toulon. — Plan de campagne des Austro-Sardes. — Composition et force de leur armée. — Ils prennent l'offensive. — Affaires de Savone, de San-Giacomo et de Settepani. — Retraite des Français sur la ligne de Borghetto. — Attaque des Autrichiens sur la droite dans la vallée de Tanaro.

Le 9 thermidor, en renversant une dictature souillée de sang, avait porté au comble le désordre et l'anarchie. Au lieu de cette puissante concentration des pouvoirs qui avait imprimé au gouvernement du Comité de salut public une énergie irrésistible, l'autorité politique et administrative se trouvait éparpillée dans seize comités indépendants les uns des autres ; cette organisation, dépourvue de nerf et d'ensemble, plaçait le gouvernement dans la salle de la Convention, au milieu des orages incessants soulevés par la lutte des partis. La lutte, devenue moins sanglante, ne cessa pas d'être passionnée entre les vieux *Montagnards*, fidèles aux traditions du système révolutionnaire, et les vainqueurs

de Robespierre, désignés dès lors sous le nom de *Thermidoriens*. Ceux-ci formaient un parti réacteur auquel étaient venus s'adjoindre les restes des proscrits de toutes les époques, les amis de Danton et de Camille Desmoulins, les survivants du 31 mai, et ceux même qui rêvaient, dans le secret de leurs espérances, le retour de la monarchie.

Nos armées cependant, étrangères à ces discordes, continuaient à bien mériter de la république et à déconcerter les projets de la coalition. La campagne de 1794 nous avait mis en possession de la ligne du Rhin; le rude hiver de l'an III, loin d'arrêter le cours de nos succès, nous ouvrit l'accès de la Hollande, dont Pichegru fit la conquête, et où les patriotes ennemis du stathoudérat nous accueillirent en libérateurs. Sur la frontière des Pyrénées, la victoire n'était pas moins fidèle à nos drapeaux : l'importante forteresse de Figuières et plusieurs places de la Biscaye venaient de tomber en notre pouvoir. La Vendée, vaincue et pacifiée, cédait à l'ascendant de la république et subissait l'amnistie. La Prusse découragée se retirait de la coalition et envoyait à Bâle le baron de Goltz pour négocier un traité de paix avec la France. La diète germanique manifestait des dispositions conciliantes, et, protestant contre toute pensée d'immixtion dans nos affaires intérieures, faisait appel à la médiation de la Suède, restée neutre, pour mettre un terme aux maux de la France.

Telle était la situation générale des affaires lorsque Massena quitta Nice, dans les premiers jours d'avril, pour aller prendre le commandement de la première division de l'aile droite de l'armée d'Italie. Le gouvernement n'avait pas encore arrêté de plan de campagne. La

Convention, alors déchirée par les factions thermidorienne et montagnarde, qui se disputaient le pouvoir, donnait peu d'attention aux opérations militaires, et le Comité de salut public, qui les dirigeait, n'ayant dans son sein, depuis le renouvellement du mois de mars, qu'un seul membre, Dubois-Crancé, familiarisé avec elles, craignait de compromettre sa dignité et peut-être la sûreté de la république, en adoptant un projet dont la conception semblait appartenir aux adhérents de Robespierre.

Le général en chef Scherer avait doublement étonné le Comité en lui annonçant coup sur coup la désertion du corps d'expédition et l'impossibilité d'envahir le Montferrat en débouchant par la Bocchetta, même avec 40,000 hommes. Il fallut au gouvernement le temps de se remettre; d'ailleurs comme Scherer était destiné à commander l'armée des Pyrénées-Orientales et que les neiges couvraient encore les cimes des Alpes, il y avait peu d'inconvénient à le laisser sans instructions. Ce silence, après l'outrecuidance du premier projet, l'éloignement du général Bonaparte et son remplacement par le général Dujard, la faiblesse de l'armée, la pénurie de tous les services affligèrent Massena. Il entrevit dès lors le triste rôle qui lui était réservé au début de la campagne, et, en quittant Nice, s'arma de fermeté et de patriotisme.

A son arrivée à Finale, la partie active de l'armée ne montait pas à 18,000 hommes. L'aile droite, composée de troupes postées le long de la côte depuis Ventimiglia jusqu'à Savone et depuis Madonna-di-Savone jusqu'à Ponte-di-Nava, formait deux divisions. Celle de Massena comprenait les brigades Laharpe, Cervoni

et Nicolas. La première tenait avec 3,000 hommes les avant-postes de Savone, les forts et le port de Vado ainsi que les hauteurs de Segno; la seconde, forte de 2,500 hommes, occupait les postes de San-Giacomo, Madonna-della-Neve, Melogno et San-Pantaleone; la troisième, de 800 hommes seulement, était répartie le long de la côte entre Ventimiglia et Vado pour la garde des postes maritimes et des magasins.

La seconde division, aux ordres du général Serurier, se composait de quatre faibles brigades placées ainsi qu'il suit: le général Pijon avait réparti 1,200 hommes dans Pieve, Ponte-di-Nava, Viozenna et Carlino. Le général Gouvion tenait, avec une brigade de même force, Isola-Prosa, le col d'Inferno, La Trappa et Ormea. Le général Miollis, avec 1,000 hommes, gardait les environs du col de Termini; enfin 1,800 hommes, sous le général Pelletier, occupaient le San-Bernardo, le col de Spinarda et les points qui maîtrisent les gorges de Casali.

Le centre, d'environ 3,500 hommes, gardait le col de Tende. La gauche, de 2,500, cantonnait encore dans le comté de Beuil.

A défaut de plan et vu la faiblesse de l'armée, le général Scherer se tenait sur une défensive entièrement passive. Il avait autorisé ses divisionnaires à faire, suivant les circonstances et les localités, les déplacements de troupes qui pouvaient la faciliter. Tous correspondaient directement avec lui et avec leurs voisins, afin de se secourir dans l'occasion. Il avait été recommandé en outre aux généraux de la droite de concerter, en cas d'offensive de la part de l'ennemi, leurs mouvements de retraite et de concentration; et, si la rapidité de ses

progrès s'opposait à ce que cette façon d'agir eût lieu, Massena, comme le plus ancien, devait arrêter les mesures de défense ou de retraite, à charge par lui d'en prévenir le général en chef.

En se rendant à son poste, le général jeta un coup d'œil sur les établissements militaires de la côte où il ne vit aucun changement; les bâtiments servant de casernes étaient des cloaques infects; les magasins, les manutentions, des bouges remplis d'ordures; les hôpitaux seuls se trouvaient dans un état sinon satisfaisant, du moins plus propres et un peu mieux approvisionnés qu'à la fin de la dernière campagne. Ils renfermaient encore un grand nombre de malades, ou plutôt de convalescents, qui auraient promptement recouvré la santé sous ce beau ciel avec une nourriture plus saine et plus abondante.

La reconnaissance faite par Massena sur la ligne avec ses généraux de brigade le convainquit de sa trop grande étendue, non-seulement pour les troupes présentes, mais aussi pour celles qu'on attendait. Prolongée sans aucune nécessité en son absence, le poste de la Madonna, dans un fond dominé de toutes parts, n'avait que le grand chemin pour voie de retraite; Ramo, sur celui de Gênes, était trop éloigné du faubourg de Savone pour être efficacement soutenu par les troupes qui y cantonnaient; Cadibona donnait bien la clef d'Altare, mais son éloignement empêchait de secourir à temps le poste qui l'occupait. Massena, persuadé qu'une ligne défensive est d'autant plus aisée à défendre qu'elle est plus courte, proposa de se borner à garder le col de Segno, d'appuyer la droite de la ligne aux hauteurs de Quiliano, et de placer une bonne réserve sur le pla-

teau qui domine le fort de San-Stefano, afin de secourir la citadelle de Savone en cas de nécessité. Ne jugeant pas la ligne assez respectable et la rade de Vado assez bien couverte pour être conservées sans danger aussitôt que l'ennemi prendrait l'offensive, il proposait de déposer seulement dans les forts de Vado et à Spotorno les approvisionnements journaliers, et d'évacuer derrière la Taggia les magasins et autres établissements de l'administration, sauf à en avoir un ou deux intermédiaires qui auraient continué le service pendant la retraite. Cette disposition semblait d'autant plus facile que le commissaire ordonnateur avait frêté plusieurs petits bâtiments à l'aide desquels on eût renouvelé tous les quatre ou cinq jours les approvisionnements nécessaires à la consommation.

Scherer approuva les changements proposés par Massena, sans oser se prononcer sur l'évacuation de Vado. Persuadé que l'occupation de la citadelle de Savone assurerait la possession de cette ville, qui met en communication directe par terre avec Gênes, il chargea notre agent diplomatique de demander au sénat la permission d'y jeter 5 à 600 hommes dans le cas où l'on serait forcé de se replier. Il était aisé de prévoir que le sénat ne pourrait accéder à cette demande sans lever le masque; et, d'un autre côté, c'était exposer inutilement cette petite garnison à être faite prisonnière si l'on ne chassait pas l'ennemi de la rivière du Ponant trois mois après l'avoir abandonnée. Cependant le Comité de salut public, ayant jugé à propos de réduire à neuf le nombre des armées actives sur nos frontières, changea en même temps la destination des généraux en chef; Kellermann, acquitté de l'accusation de fédéralisme, dut

réunir sous son commandement celles des Alpes et d'Italie, et Scherer passer aux Pyrénées-Orientales. Informé dè ces dispositions, ce dernier ne crut pas devoir commencer les opérations, et attendit son successeur. Kellermann, après avoir visité l'armée des Alpes et remis ses instructions au général Moulin, désigné pour la commander en son absence, se rendit à Nice, où il arriva le 5 mai.

Malgré les renforts envoyés à l'armée pendant le mois d'avril, la partie active ne montait pas encore à 22,000 combattants. En effet, sur un effectif de 87,500 hommes, il n'y en avait pas au delà de 44,000 disponibles, dont il fallait retrancher 22,500, répartis sur la côte aux ordres des généraux Mouret et Casabianca. La partie active formait quatre divisions : la première de droite, commandée par Massena, dont le quartier-général était à Loano, n'avait que 9,598 hommes présents sur 21,000 qui figuraient dans ses cadres; la deuxième, dite deuxième de droite, aux ordres de Serurier, récemment promu au grade de divisionnaire, comptait à peine 5,900 hommes sur plus de 15,300 à l'effectif; son quartier-général était à Ormea. La troisième, dite du centre, laissée à Macquard, présentait 4,300 hommes sur un cadre de plus de 9,000; enfin la quatrième ou de gauche, toujours sous les ordres de Garnier, mettait en ligne 3,600 hommes sur un effectif de 9,600. Les troupes des deux divisions de la côte, dont on n'aurait pu distraire 2 à 3,000 hommes sans danger, formaient les garnisons des places et villes maritimes de Mentone à l'embouchure du Rhône.

Ce simple exposé démontre combien la droite de l'armée d'Italie était loin d'avoir la force nécessaire pour le

rôle qu'elle devait remplir. D'un autre côté, une partie des troupes bivouaquait faute de baraques et d'effets de campement; les distributions étaient rares, irrégulières, et les vivres de mauvaise qualité. Vingt-cinq décagrammes de pain de munition en supplément, remplaçaient la viande fraîche, considérée comme un aliment de luxe par les représentants. Néanmoins le soldat patientait, dans la confiance que le nouveau général en chef mettrait fin à cette triste situation; mais, après deux mois d'attente, toutes les espérances s'évanouirent. Sauf la promesse de quelques renforts et la liberté de faire mouvoir ses bataillons sur deux échiquiers contigus, Kellermann manquait de ressources comme son prédécesseur. On ne lui avait ouvert que des crédits en assignats sans valeur, pour assurer les subsistances, les transports, les hôpitaux et le campement; il fallait s'ingénier pour faire vivre l'armée au jour le jour.

Malgré cette pénurie des choses indispensables dès l'ouverture de la campagne, rien ne fut négligé pour donner une meilleure organisation à l'armée. On forma, comme au début de la campagne précédente, une compagnie d'éclaireurs par demi-brigade et 14 bataillons de grenadiers à six compagnies chacun; les deux divisions de l'aile droite en eurent quatre, dont un à quatre compagnies seulement, parce que les 103e et 104e demi-brigades avaient chacune une compagnie de grenadiers prisonnière.

Ayant pris connaissance de la situation du personnel et pourvu aux besoins de première urgence, Kellermann visita la ligne avec les représentants Réal, Dumas et Beffroi, son chef d'état-major Berthier, et les chefs de l'artillerie et du génie. Le centre fixa d'abord

son attention. Regardant avec raison le col de Tende comme un pivot, il employa tous les moyens que l'art lui offrait pour augmenter la force de cette position déjà si formidable par sa nature. Non-seulement il ordonna d'élever des retranchements sur le diamant, sur le tapis vert et le pâté qui en sont des dépendances, mais, outre les quatre pièces de 12 destinées à battre les zigzags de la route sur laquelle on avait exécuté plusieurs coupures, on tint en réserve, à portée du col, deux pièces de 4 et deux obusiers montés sur affûts de campagne pour renforcer le feu partout où il serait utile; on mit aussi en batterie des pièces de 3 sur affûts de montagne pour enfiler ou battre toutes les gorges latérales; on dégagea les rives du Limone en éclaircissant le bois qui les couvrait; enfin, on plaça un camp d'un bataillon au col de Rose pour remplir, sur la droite du col de Tende, vis-à-vis la gorge de Saint-Jean, le même objet que le camp de Sabione sur la gauche en face de celle d'Entraque. Le général Kellermann aurait bien désiré que la communication du centre avec la gauche pût s'opérer directement; mais le massif de l'Inferno, couvert de neige pendant neuf mois de l'année, s'interposant entre les cols de Sabione et de Finestra, on fut obligé, après maintes reconnaissances, de s'en tenir à la communication qui existait par Saorgio et Raus.

Le général en chef se vit un instant distrait de ses occupations et rappelé à Nice vers la fin de mai par l'insurrection de Toulon. Alors ce n'était plus les Royalistes, mais les Montagnards qui avaient surpris cette place. Sa population, composée en grande partie de marins, de charpentiers, de calfats et d'autres ouvriers de la marine, ne croyait aveuglément qu'au républica-

nisme des Montagnards, et surveillait avec défiance les représentants dévoués à la faction thermidorienne. La délivrance de quelques émigrés trouvés à bord d'une prise espagnole ayant suscité une émeute réprimée trop tard, les représentants Guérin et Poultier destituèrent, à tort ou à raison, le général Pierre, commandant la place. Or ce général étant fort aimé des ouvriers, ils prirent fait et cause pour lui, et, comme ils faisaient tous partie de la garde nationale, quelques coups de baguette suffirent pour les réunir en armes. Leur nombre imposa à la garnison, qui disséminée et sans instruction, demeura neutre au milieu du désordre. Les meneurs se portent chez les représentants, et réclament avec hauteur la réintégration du général : ceux-ci l'ayant refusée, sont jetés en prison. On élargit les Montagnards détenus, on s'empare de l'arsenal et du fort Lamalgue; puis, par un de ces accès de délire si communs dans les troubles civils, on prend la résolution d'aller à Marseille étouffer le foyer de la réaction thermidorienne. En un instant un corps de 3,600 à 4,000 hommes avec deux pièces de canon sort de Toulon et marche contre cette ville. La nouvelle de cet événement, transmise aux représentants qui sont au quartier-général de l'armée d'Italie, exige leur retour à Nice avec le général en chef pour aviser aux moyens d'étouffer cette insurrection; et, comme dans le premier moment on s'exagère toujours le danger, il fut d'abord résolu que Kellermann irait en personne réduire les insurgés, et que Massena viendrait le remplacer. L'ordre lui fut expédié de se rendre à Nice en toute diligence, après avoir remis le commandement de l'aile droite à Serurier. Mieux informé le soir même par une dépêche du général division-

naire Colaud en date du 27 mai, annonçant le rétablissement de la tranquillité et le désarmement des marins, le général en chef, d'accord avec Réal, contremanda cette mesure, et se contenta d'envoyer le général Freytag avec environ 4,000 hommes, prendre les ordres des représentants réunis à Solliès sous Toulon pour aviser aux moyens de ramener les insurgés à l'obéissance.

Cependant l'adjudant-général Charton, qui gardait les magasins de l'armée au Beausset, craignant de les voir tomber dans les mains des insurgés, les avait fait évacuer à la hâte à Cuges, et s'était établi avec 5 à 600 hommes en avant de ce bourg. De son côté, le représentant Chambon, en mission à Marseille, prévenu de l'orage dont il était menacé, avait ordonné à l'adjudant-général Pacthod de se porter à Aubagne avec deux bataillons de la garnison de Marseille, deux de la garde nationale et 5 à 600 chevaux des 1er de hussards et 25e de chasseurs cantonnés sur le bas Rhône. Les Toulonnais attaquèrent vigoureusement le détachement de Charton qui commençait à plier, lorsque la cavalerie de Pacthod, arrivant et chargeant à propos, fit changer de face au combat et le décida en faveur de la Convention. 300 insurgés restèrent sur la place, autant furent faits prisonniers; le reste se dispersa. Un détachement de la garnison de Toulon envoyé à leurs trousses arriva sur le champ de bataille deux heures après la victoire. Les vainqueurs rentrèrent le lendemain à Toulon par la porte de Marseille, au moment où le représentant Chiappe y accourait par celle d'Italie avec la colonne du général Freytag.

Cette levée de boucliers ainsi dissipée, Kellermann re-

tourna à l'aile droite de l'armée. Il ne trouva rien à redire à la position des troupes; mais, quoique tous les postes eussent été choisis à la fin de la campagne précédente dans des vues offensives pour déboucher contre l'ennemi, au cas où il se porterait sur Gênes par mer ou par la Bocchetta, il pensa qu'ils pourraient former une bonne ligne de défense après avoir été appropriés par des ouvrages d'art au nouveau rôle qu'il leur destinait. Ne tenant aucun compte de la dureté de la saison, du dénûment de moyens, de la faiblesse des corps, ni de la rigueur du service, il ordonna d'envelopper d'ouvrages continus les trois villages qui bordent la rade de Vado, de construire une redoute au-dessus de Tessano, de commencer une tête de pont à Zinora, d'agrandir et de perfectionner les ouvrages de la Planetta et de Spinarda, et d'en élever de nouveaux pour fermer la gorge de Calissano, renforcer les postes de Settepani et de Melogno. Ses intentions ne furent exécutées qu'en partie, faute de bras ou d'outils; partout on remua la terre, on forma des abatis, mais nul dans l'armée ne partageait la confiance du général en chef en ces fortifications, et nos soldats, dont l'esprit pénétrant et caustique ne laisse rien échapper, se vengeaient par des lazzis des rudes travaux qu'on leur imposait dans la prévision d'une utilité problématique et d'une retraite certaine.

Nous avons omis de dire qu'avant de commencer ses tournées, le général en chef avait fait quelques changements dans la répartition des troupes et remis le commandement de l'aile droite à Massena. Cet arrangement simplifiait sa correspondance et donnait plus de poids à la responsabilité qui allait être imposée à ce dernier,

car pour être effective elle devait peser sur un seul. Le général n'ambitionnait point le dangereux honneur du commandement ; il se souvenait des désagréments qu'il lui avait attirés la campagne précédente, mais il aurait cru commettre une lâcheté de le refuser ; d'ailleurs l'expérience et la fermeté des généraux Serurier et Freytag, qu'on lui associait pour remplir sa tâche, devaient en diminuer beaucoup le fardeau.

Par suite de cet arrangement, l'aile droite forma trois subdivisions : la première, à droite, aux ordres de Freytag, s'étendit depuis Savone jusqu'à Melogno ; la deuxième, ou du centre, comprit les postes de Bardinetto et de San-Bernardo ; la troisième, ou de gauche, commandée par Serurier, se prolongeait entre le San-Bernardo et Carlino. Massena commandait en personne la deuxième subdivision, ayant sous ses ordres directs le général Gouvion en face de l'ennemi, et le général Nicolas sur les derrières le long de la côte.

Cette formation de l'aile droite, basée sur le développement de la ligne de défense, n'était pas heureuse ; il eût mieux valu la partager en autant de divisions de deux ou trois brigades qui auraient existé pendant toute la campagne ; mais on n'avait pas encore d'idées bien arrêtées sur la meilleure organisation à donner à cette sorte d'unité des armées. Au surplus elle fut rompue aussitôt qu'on abandonna la ligne, et il n'en resta que les noms.

La première quinzaine de juin s'écoula dans la plus complète tranquillité. Sans la rencontre de quelques patrouilles et plusieurs visites de Barbets à Garessio, qui décidèrent le général Serurier à donner un avertissement sévère au comte Argenteau, on eût pu croire les

armées en plein armistice. De notre côté, on ne fut occupé qu'à étudier l'esprit des corps. Les représentants-commissaires avaient reçu avis que des terroristes s'étaient enrôlés dans plusieurs demi-brigades, soit pour y fomenter la révolte contre la Convention, soit pour échapper aux poursuites dont ils étaient l'objet à Toulon et à Marseille. Des ordres itératifs et très-pressants du représentant Beffroi prescrivirent d'observer, d'épurer même, s'il y avait lieu, les corps suspects; mais la 52ᵉ, la 100ᵉ et la 103ᵉ, signalées comme des foyers ambulants de contre-révolution, sortirent victorieuses et pures de ces tristes épreuves, bien que la désertion à l'intérieur fût fréquente dans la première, qu'un lieutenant eût lu une adresse contre la Convention dans la seconde et que la troisième eût stationné quelque temps en Provence. Massena avait prévu ce résultat; car il arrive très-rarement que les ennemis d'un gouvernement se réfugient dans l'armée, et il faut, pour l'entraîner hors de la ligne de ses devoirs, des circonstances et des hommes extraordinaires. Les malveillants, à quelque couleur qu'ils eussent appartenu, auraient perdu leur temps à s'enrôler pour parvenir à leurs fins; on ne transige pas en campagne avec les devoirs et la discipline, et ce qui est déjà très-difficile dans les garnisons devient impossible en face de l'ennemi.

Si le gouvernement français, harcelé par les factions et épuisé par les efforts de la dernière campagne, montrait de l'irrésolution sur le genre de guerre à adopter sur cette frontière, l'Empereur n'était pas moins embarrassé. La pointe faite à Dego, au mois de septembre précédent, avait révélé tous les dangers que courait la Lombardie, si l'on ne prenait des mesures

efficaces pour la couvrir. Le conseil aulique comprenait qu'il fallait opposer une forte armée de ce côté aux républicains; mais une grande partie des forces de la monarchie autrichienne étaient engagées sur le Rhin, où semblaient devoir se frapper les grands coups, et il aurait bien désiré faire concourir à la défense des Alpes et de l'Apennin les autres puissances de l'Italie plus ou moins intéressées à s'opposer à l'invasion dont elle était menacée. Jusque-là néanmoins, les petits souverains, qui témoignaient autant d'antipathie et de haine pour les Français que l'Empereur, s'étaient refusés à former une ligue. La divergence de leurs vues relativement à la conduite des opérations militaires, la disproportion de leurs moyens, la méfiance que leur inspirait l'Autriche, étaient autant de motifs pour les détourner de ce projet d'alliance; ils craignaient surtout de se donner un maître au lieu d'un protecteur. Néanmoins, le danger pressant chaque jour davantage, le cabinet de Vienne, au nom du salut commun, ouvrit au mois de janvier à Milan un congrès sous la présidence de l'archiduc gouverneur, où tous les États de la Péninsule qui ne s'étaient pas encore prononcés en faveur de la neutralité envoyèrent des plénipotentiaires pour aviser aux moyens de fermer les portes de l'Italie aux Français. Dans ce congrès, les généraux Olivier de Wallis et de Schmidt Feld représentèrent l'Autriche; le général Colli, la cour de Turin; lord Trefor et le vice-amiral Goodal, l'Angleterre, et l'on agita les six questions suivantes, posées par le conseil aulique :

1° Dans la supposition qu'on parvienne à chasser les Français de la principauté d'Oneglia et du comté de Nice, combien de troupes faudrait-il pour conserver cette

étendue de pays, et quelle position occupera-t-on pour n'être point inquiété sur les flancs et les derrières?

2° Que faut-il penser de la défense des autres débouchés des Alpes et de l'Apennin en Piémont, et quel est le nombre de troupes nécessaire pour les conserver?

3° Quel est le meilleur plan d'opérations à suivre pour chasser l'ennemi de la rivière du Ponant et du comté de Nice, et quelle force donnera-t-on au corps de troupes chargé de son exécution?

4° Quels sont les moyens en personnel, en matériel et en approvisionnements de toute espèce avec lesquels les alliés pourront aider les Autrichiens? Dans le cas où l'on s'emparerait de la rade de Vado et si l'escadre anglaise y trouvait un bon mouillage en toute saison, pourrait-elle empêcher les Français d'opérer un débarquement entre Nice et Gênes, et fournir tous les bâtiments de transport nécessaires aux approvisionnements de l'armée?

5° Dans l'hypothèse plus ou moins éloignée qu'après la fonte des neiges, l'armée française se porte vers les débouchés des montagnes, quel sera l'instant à choisir pour marcher à sa rencontre?

6° Quelles mesures fondamentales convient-il d'adopter pour assurer les subsistances et autres approvisionnements de l'armée, qui, après avoir pénétré dans la rivière de Gênes, n'aura plus derrière elle que des sentiers et des chemins à mulets?

La réponse à ces six questions, consignée dans un protocole adressé le 20 février à l'Empereur, portait en substance, d'après ce qui nous a été rapporté par des personnes en position d'être bien informées :

1° Qu'à défaut d'une bonne ligne de défense sur le

Var, on prendrait une position en avant de la Roya, la droite au col de Raus, la gauche à Ventimiglia, et dont Tende, Breglio et Dolceacqua fortement retranchés formeraient les points d'appui. On estimait qu'il ne fallait pas moins de 12 à 15,000 hommes pour défendre cette ligne, dont au surplus on subordonnait la sûreté à la permanence, dans la rade de Vado, d'une escadre assez forte pour empêcher les Français d'opérer un débarquement sur ses derrières.

2° Que la défense des autres débouchés serait facile et sûre, et n'exigerait pas au delà de 20,000 hommes, dont on placerait les réserves aux débouchés des vallées de la Stura et d'Aoste.

3° La force du corps d'opération fut fixée à 48,000 combattants, et il devait être rassemblé, savoir : 12,000 hommes à Coni, 8,000 à Mondovi, 6,000 à Ceva, 8,000 à Acqui, 6,000 à San-Pietro-d'Arena et Voltri; 6,000 auraient gardé la Bocchetta, et 2,000 les défilés d'Ovada, Sassello, Campo-Freddo et Val-Caldo. Le corps de Coni devait marcher sur le col de Tende et s'établir entre Saorgio et Breglio ainsi qu'au col de Brouis, à Dolceacqua, Tanardo et col Ardente. Le corps de Mondovi se serait emparé des postes de Tanarello, de Carlino, Ponte-di-Nava et Ormea, en même temps que celui de Ceva aurait attaqué San-Bernardo, Massimino et la Madonna-della-Neve. La division d'Acqui, de son côté, aurait poussé, par les vallées de la Bormida et de l'Erro, contre San-Giacomo, Altare, Montenotte et Savone, dont elle devait faire le siége. Enfin le corps de 12,000 hommes, débouchant d'Alexandrie et de Tortone avec un petit équipage de siége, après avoir franchi le col de la Bocchetta et embarqué son artillerie à San-Pietro-d'A-

rena, aurait échelonné 6,000 hommes entre ce faubourg de Gênes et Voltri. Ces diverses attaques auraient été combinées de manière à empêcher les Français de manœuvrer et de porter des secours aux points les plus faibles, et l'on insista sur la nécessité de mettre tous les corps sous les ordres d'un seul général.

4° Comme l'armée autrichienne de Lombardie ne dépassait pas 16,500 hommes et le corps auxiliaire à la solde sarde 5,000, il fallait que l'Autriche envoyât des renforts considérables, ou que les alliés fournissent 26,000 hommes. L'escadre anglaise n'ayant pas de petits bâtiments, il fut convenu qu'aussitôt après l'entrée de l'armée dans la rivière de Gênes et quand l'escadre de lord Hotham aurait mouillé dans la rade de Vado, la marine napolitaine enverrait les bombardes, canonnières et bâtiments de transport nécessaires pour assurer la communication de l'escadre avec l'armée de terre et transporter les approvisionnements journaliers de celle-ci.

5° Relativement à l'ouverture de la campagne et au moment le plus favorable pour commencer les opérations, on reconnut que c'était avant la fonte des neiges, parce qu'alors, durcies par le froid, elles portent les hommes et les chevaux; on pensa qu'il y aurait chance de surprendre l'armée française disséminée dans ses postes et affaiblie par la misère et les maladies, au lieu que plus tard la pluie, la boue, les tourmentes, les torrents opposeraient des obstacles insurmontables à la marche et au bivouac des troupes. Mais, comme les magasins n'étaient pas encore établis, ni les moyens de transport organisés, on se décida à ouvrir la campagne à la fin d'avril, dans l'espoir d'avoir terminé tous les

préparatifs à cette époque où les neiges sont ordinairement fondues, les torrents guéables et les chemins un peu ressuyés.

6° Quant aux difficultés relatives aux subsistances et aux transports, provenant de l'épuisement du pays et du défaut absolu de routes praticables, il fut arrêté que la cour de Turin formerait à Alexandrie, Tortone et Acqui des magasins de fourrages et les alimenterait pendant trois mois; que l'armée serait entretenue aux dépens de ces magasins tant qu'elle agirait en deçà des monts, et par des convois partant de la Toscane ou de la rivière du Levant lorsqu'elle serait dans la rivière du Ponant. A cet effet, le roi de Sardaigne se chargea de mettre en état les routes susceptibles d'être suivies par les troupes et les convois, comme aussi d'organiser un commissariat à la disposition duquel on mettrait toutes les voitures et les bêtes de somme du pays.

A l'appui du protocole de ces conférences, le colonel Simbschen avait dressé trois plans de campagne peu différents entre eux, puisqu'ils tendaient tous à chasser les Français de la rivière de Gênes, en faisant effort sur leur droite.

Mais les résolutions prises d'un commun accord au congrès rencontrèrent, heureusement pour nous, de grands obstacles. Les petites puissances reculèrent sous divers prétextes devant leurs engagements; d'autre part, la coopération de l'escadre anglaise ne pouvant être qu'éventuelle et momentanée, toutes les charges tombèrent sur les cours de Vienne et de Turin, qui, à vrai dire, étaient directement intéressées à nous fermer l'entrée de l'Italie. La première prit des mesures pour renforcer de 10 à 12,000 hommes l'armée de Lom-

bardie, et fit un emprunt de 3,500,000 fr. pour solder ses achats de grains en Italie et de fourrages en Hongrie. De son côté, Victor Amédée, à l'aide des subsides de l'Angleterre et des contributions extraordinaires qu'il frappa sur ses sujets de terre ferme, chercha à recompléter ses régiments d'ordonnance, à augmenter ses milices et à remonter son artillerie; il améliora les places de Cherasco et de Mondovi, acheva la citadelle de Tortone, et fit rendre carrossables les chemins qui, des vallées de la Bormida et du Tanaro, mènent dans la rivière du Ponant.

Toutefois ces préparatifs s'opéraient avec lenteur. L'armée autrichienne, qui, au premier bruit de nos mouvements, s'était concentrée, vers le milieu d'avril, entre Acqui, Alexandrie et Tortone, ne dépassait pas 18,000 hommes de toutes armes, et l'armée piémontaise n'avait guère que des cadres. Le baron de Wins, à qui l'Empereur avait confié de nouveau le commandement de l'armée de Lombardie, à son arrivée, le 19, à Alexandrie, s'aperçut qu'il ne serait en état d'opérer qu'à la fin de mai; les renforts étaient loin, et les subsistances et les transports ne se trouvaient point encore assurés. Il se rendit à Turin pour se concerter avec le roi de Sardaigne, relativement aux dispositions du protocole. Cette entrevue eut pour résultat de placer sous sa main non-seulement le corps auxiliaire commandé par le général lieutenant Colli, mais aussi un corps mobile de 10,000 Piémontais. Le reste de l'armée sarde continua à former, sous les ordres des ducs de Montferrat et d'Aoste, deux corps indépendants de l'armée autrichienne, destinés à agir dans les vallées d'Aoste et de la Stura.

Enfin les renforts rejoignirent; alors l'armée alliée présenta, dans les quatre-vingts bataillons et les cinquante escadrons dont elle était composée, environ 44,000 hommes d'infanterie, 5,200 de cavalerie et 1,200 d'artillerie et autres corps hors ligne (Voyez *Pièces justificatives*, n° I). Les bataillons autrichiens étaient de 900 hommes et les Piémontais de 300 à 350; les escadrons autrichiens de 220 à 230 chevaux, les Napolitains de 100, et les Piémontais d'environ 80. Le train d'artillerie des Autrichiens consistait en 160 bouches à feu, dont 86 pièces de 3, 28 de 6, 20 de 12, 14 obusiers et 12 canons de montagne, tous approvisionnés à 400 coups. On ignore à combien de bouches à feu s'élevait l'armement des Piémontais, mais on croit qu'il n'était pas moindre de 75 pièces.

Cette belle armée n'avait pourtant pas la meilleure organisation possible. Elle se composait de trois parties distinctes et en quelque sorte juxtaposées. L'armée de Lombardie proprement dite, formant la gauche et le centre, le corps auxiliaire, commandé par le général Colli, ainsi que la division piémontaise sous ses ordres, tenaient la droite. Elle avait d'ailleurs beaucoup trop de cavalerie et d'artillerie pour agir offensivement. On verra bientôt que l'une et l'autre lui furent tout à fait inutiles. L'armée de Lombardie proprement dite comprenait une division d'infanterie de quatre brigades et une division mixte composée d'une brigade d'infanterie et de deux de cavalerie, une autrichienne et une napolitaine. La première de ces divisions était commandée par le baron Wenckheim et la seconde par le général major Turckheim. Le gros de l'infanterie campait ou cantonnait aux environs d'Acqui. Son avant-garde, commandée

par le général Ruccavina, observait la tête des vallées de la Bormida et de l'Erro. La cavalerie autrichienne avait ses quartiers dans l'Alexandrin, et celle des Napolitains dans la province de Lomellina; 3,000 Autrichiens du corps de Colli étaient postés entre Millesimo, Ceva et Montebarcaro; 5,800 hommes, dont 1,000 Autrichiens, dans Ceva et aux environs; 4,800 Piémontais à Mondovi; 5,200 hommes, dont 800 Autrichiens, à Coni et dans les vallées du Gesso et de la Stura; 2,100 hommes de cavalerie, dont 500 Autrichiens, dans le camp de Borgo-San-Dalmazzo. Parmi ces troupes, nous ne comprenons pas un corps de 2,700 Piémontais placé à Saluzzo pour observer les vallées de la Maira et de la Vraita.

Cependant le général de Wins, pressé par l'Empereur d'ouvrir la campagne, concentra, du 1er au 10 juin, son armée à Dego, où il transféra son quartier-général. Le 16 elle campa à Carcare et poussa ses avant-postes à Montenotte, Pallare et Mallere. Le général Colli porta les siens à Montezemolo et Murialto. En même temps, soit que le général de Wins tînt à faire les choses avec appareil ou à intimider le sénat de Gênes, il lui fit remettre par le ministre autrichien une note dans laquelle il demandait l'entrée de l'armée impériale sur le territoire de la république et la fourniture des subsistances qu'il s'engageait à payer comptant; puis il lança un manifeste dans lequel il annonça qu'il allait traverser le territoire neutre de la République, mais en respectant les personnes et les propriétés. Le sénat de Gênes ne pouvait répondre à cette note et à ce manifeste que par une protestation, et c'est ce qu'il fit.

La citadelle de Savone, devenue le point de mire des généraux opposés, chacun d'eux attachait à sa possession

une importance qu'elle méritait à moindre titre qu'aujourd'hui, puisqu'alors la belle route de Nice à Gênes par la Corniche n'était pas encore établie; toutefois, comme elle appuyait très-bien les positions qu'ils étaient dans le cas de prendre à sa proximité pour menacer Gênes par terre ou pour le couvrir, on sent l'intérêt qu'ils mettaient à s'en rendre maîtres. Nous avons déjà vu que Scherer avait vivement recommandé à Villars, notre envoyé à Gênes, de négocier l'admission d'un bataillon et d'une compagnie de canonniers français dans ce poste pour le défendre conjointement avec la garnison génoise; mais cette négociation n'avait abouti à aucun résultat; le gouvernement de la Sérénissime République se réfugiait derrière sa neutralité; il aurait cru commettre une énormité en donnant les mains à cet acte de complaisance et voulait se mettre à couvert vis-à-vis des alliés en constatant une nouvelle violence. Kellermann, informé des mouvements de l'ennemi et voyant que les pourparlers de Laharpe avec le colonel Spinola n'étaient pas plus heureux que les négociations diplomatiques, donna l'ordre de tenter un coup de main sur cette citadelle. Quoiqu'elle fût mal gardée et sans approvisionnements, l'entreprise était scabreuse, car elle contenait assez de monde et de ressources pour repousser une attaque de vive force, et un échec essuyé sous ses murs nous eût exposés à une défaite, puisque nous aurions eu en même temps sur les bras les habitants de la rivière du Ponant, mal disposés contre nous, et les Autrichiens prêts à tomber sur nos derrières. Comme les ordres de Kellermann étaient précis et qu'il ne tint pas compte des observations de tous ceux qui devaient prendre part à cette attaque (voyez *Pièces justificatives,* n°s II et III),

Massena s'en référa aux ordres de son chef, tout en gémissant sur son obstination. Heureusement Laharpe, chargé de la partie la plus périlleuse de l'opération, finit par s'entendre avec le commandant de la forteresse. Il fut convenu que, si le bataillon cantonné dans le faubourg de Savone venait à être attaqué par les Autrichiens, il se réfugierait dans le chemin couvert. C'était tout ce qu'on souhaitait, car sa possession semblait entraîner celle du corps de place. L'événement prouva néanmoins que le commandant génois ne l'entendait pas ainsi.

Cependant le baron de Wins, convaincu par tous les rapports que les Autrichiens, forcés de gravir des montagnes à pic, arriveraient hors d'haleine devant les retranchements français de San-Giacomo et de Settepani, résolut de faire effort par sa gauche le long du littoral, dans l'espoir de tourner ainsi la droite de son adversaire et de le forcer à abandonner le faîte de l'Apennin; en conséquence, il fit attaquer, le 20 juin, sur trois colonnes: la première, aux ordres du général Wenckheim, composée de 8 bataillons commandés par les généraux Ruccavina et Liptay, devait se diriger par Altare, Cadibona, sur Madonna-del-Monte et le Monte-Giuto à l'ouest de Quiliano; la seconde, à droite, forte de 7 bataillons et de 2 compagnies du corps franc de Giulay, aux ordres du général Turckheim, avait l'ordre de s'établir à Ronchi et à Biestro; la troisième, à gauche, conduite par le général Wallis, composée de 3 bataillons, 300 Croates et autant de uhlans, devait se porter sur la Madonna-di-Savone et pousser des patrouilles vers cette ville. La réserve de 6 bataillons et de 7 escadrons resta dans le camp de Carcare, à l'exception de 3 ba-

taillons qui furent portés près d'Altare, Pian-del-Merlo et Monte-Rosso. Le général Colli devait former une puissante diversion sur la droite en attaquant les postes de la vallée du Tanaro. Ces divers mouvements n'éprouvèrent d'autres difficultés que celles apportées par le mauvais état des chemins qui obligea chacune des colonnes à se faire précéder par des pionniers. Nous n'avions aucun poste de ce côté; mais Laharpe ayant poussé un millier d'hommes en reconnaissance sur Monte-Prati et Cadibona, le détachement, dirigé sur ce dernier point, heurta la colonne du général Wenckheim et eut un engagement de deux heures avec elle. Le soir, ce général, informé que la cavalerie allemande rôdait autour de Savone, se porta contre elle avec un piquet de hussards, et, pendant qu'il échangeait des coups de pistolet avec elle, deux bataillons cherchèrent à la tourner par les hauteurs et le grand chemin et la poursuivirent jusqu'à Lavagnole.

Massena s'attendait à être attaqué le lendemain, mais le baron de Wins employa trois jours à rectifier sa position et à rendre praticable aux voitures la route d'Acqui à Savone dans le trajet d'Acqui à Cadibona. Ce retard permit au général républicain de méditer sur le parti à adopter : il pouvait tomber sur les deux colonnes qui avaient franchi le faîte de l'Apennin et se trouvaient devant Savone et les refouler sur Cadibona ou Voltri, ou bien évacuer Vado et appuyer sa droite à San-Giacomo, de manière à prendre en flanc le corps autrichien qui s'avançait sur Savone. Le dernier, vu la dispersion de nos forces, était le plus sûr; le premier eût été plus brillant, et Massena l'aurait pris volontiers; Kellermann les rejeta tous deux. Déterminé à

rester sur la défensive, il ne consentit pourtant pas à céder un pouce de terrain sans combattre, disant que, pour résister à des forces supérieures, il fallait défendre d'abord avec opiniâtreté sa position, quelle qu'elle fût; que rien n'était dangereux comme de se retirer sans combat à l'approche de l'ennemi, sous prétexte d'en prendre une meilleure ou de se réunir; que c'était l'encourager en montrant qu'on le redoutait. Mais ces maximes, vrais en thèse générale, ne s'appliquaient pas dans la circonstance, puisqu'on avait la faculté de se retirer avant que les impériaux eussent pris l'offensive. Le général en chef, déterminé à attendre les coups de son adversaire, après avoir visité de nouveau sa ligne, n'y trouva à faire que des rectifications insignifiantes; ainsi, pour renforcer le camp de Vado, il tira le 6ᵉ bataillon de grenadiers de la redoute de Feligno, où il fut suppléé par un piquet de la 99ᵉ, et assit le camp de deux escadrons du 9ᵉ de dragons sur la croupe qui s'abaisse vers ce village; il ordonna à Serurier d'envoyer un bataillon à San-Bernardo et le remplaça dans sa division par un autre emprunté à Macquard. Il changea aussi la destination de plusieurs généraux de brigade: le général Laserre prit le commandement de la Madonna-della-Neve, Carbua, Melogno et San-Pantaleone; celui des postes de San-Giacomo, de Monte-Rocca (la Roche-Blanche) et de Segno fut remis à Cervoni, à qui l'on assigna la redoute de Feligno pour quartier-général; enfin on confia à Laharpe les postes de Termo, Tessano, Quiliano, Madonna-del-Monte ainsi que les camps de Vado. Ces rectifications n'augmentèrent ni ne diminuèrent la force de l'aile droite; elle ne présentait dans les 67 bataillons et les 6 esca-

drons dont elle était composée que 21,000 hommes et 580 chevaux. Aucun bataillon n'atteignait 500 hommes : la plupart n'en avait que 3 à 400, et une douzaine n'en comptait pas 200 présents sous les armes.

Sur ces entrefaites, le comte de Wallis, ayant été renforcé aux dépens de la réserve, résolut d'enlever le poste qui semblait couvrir Savone et n'était occupé que pour fournir aux Français le prétexte de se jeter dans la citadelle. Cette ville maritime, située à l'entrée d'une plaine qui s'étend au pied des dernières pentes de l'Apennin jusqu'à Vado, n'était plus l'opulente cité qui renfermait 36,000 âmes dans son enceinte, lorsqu'elle se mit sous la protection de François Ier. Il n'existait plus de vestiges de ses fortifications ; son port, détruit par les Génois, recevait à peine quelques felouques ; l'ancienne ville avait disparu pour faire place à la citadelle, dont la position témoignait qu'on avait eu moins en vue de protéger le nouveau Savone que de la maintenir dans l'obéissance. Toutefois, elle contenait encore 10 à 12,000 âmes, et, quoique ouverte, sa possession promettait quelques avantages aux impériaux, soit pour y faire les préparatifs du siége de la citadelle, soit pour y former les établissements nécessaires aux troupes destinées à opérer sur le revers méridional des montagnes.

Le 23 juin, un régiment hongrois attaqua les deux faibles bataillons de la 21e demi-brigade postés dans les jardins du faubourg de Savone et sur le chemin de Vado. Le chef de brigade Dupuy, conformément aux instructions du général Laharpe, fusilla avec l'ennemi assez longtemps pour lui donner à penser qu'il cédait à la supériorité de son feu et se replia vers la citadelle. Les Autrichiens le poursuivirent avec chaleur, croyant bientôt

le placer entre deux feux, mais Dupuy en un clin d'œil saute avec son monde dans le chemin couvert et se met ainsi à l'abri de leur poursuite. Aussitôt le commandant de la citadelle arbore le pavillon génois au-dessous duquel flotte un pavillon blanc, et tire plusieurs coups de canon pour annoncer qu'il prenait les Français sous sa protection. On ne saurait dire pourtant quels furent les plus désappointés, des Autrichiens, qui voyaient s'échapper les gens qu'ils regardaient comme prisonniers, ou des Français, qui trouvèrent le pont-levis du corps de place levé. Ceux-ci avaient cru obtenir l'entrée du fort sans conteste; mais la bienveillance du commandant génois n'alla point jusque-là; en consentant à les couvrir dans le rayon d'activité de la citadelle, il n'entendait point les y admettre, à moins que les Autrichiens ne l'y forçassent par une violation manifeste de la neutralité. Or ceux-ci s'étant d'abord retirés à distance respectueuse, il signifia à Dupuy de vider le chemin couvert. S'imaginant d'abord que cette injonction était faite pour sauver les apparences, cet officier n'en tint pas compte; s'apercevant ensuite qu'on commençait contre sa troupe un feu de mousqueterie du haut du rempart, il protesta, menaça; et, convaincu enfin qu'il n'y avait pas moyen de se maintenir dans cette position périlleuse, ni d'amener le colonel Spinola à transiger, il plaça son bivouac à vingt pas de la queue du glacis, résolu à sauter de nouveau dans le chemin couvert dans le cas où les Autrichiens le pousseraient à bout.

Pendant que le colonel Spinola menaçait les Français de les foudroyer, et qu'il faisait supplier à Vado le général Kellermann d'enjoindre à Dupuy de se retirer, deux officiers génois assuraient le comte Wallis que

les Français allaient sortir du chemin couvert, et l'invitaient à tenir ses troupes hors de portée de canon, par respect pour la neutralité. Le comte reçut fort mal ces envoyés, les assurant au surplus qu'il accorderait aux Français le passage pour Vado, s'ils voulaient partir de suite, offre qu'il ne dépendait pas du commandant génois de faire accepter, et dont le baron de Wins se prévalut le lendemain pour justifier la violation du territoire neutre. En effet, la citadelle depuis ce moment jusqu'au 26 fut étroitement investie. Quant au détachement de Dupuy, il se maintint à la queue du glacis jusqu'au 27 au soir qu'il s'embarqua pour Vado.

Enfin le 24 juin, le baron de Wins se décida à attaquer. Les généraux Ruccavina et Liptay assaillirent sur deux colonnes le poste de Madonna-del-Monte, pendant que le comte Wallis, avec deux bataillons et 200 chevaux, s'avançait le long du littoral sur Leggine et Zinora, après avoir laissé devant Savone deux bataillons pour observer la 21e sous le glacis de la citadelle. Comme il ne restait plus que le 1er bataillon de cette demi-brigade pour défendre la plaine, les Autrichiens l'eurent bientôt délogé des vignes, des habitations rurales, des jardins et des broussailles qui sont sur la droite du torrent de Quiliano; mais ils ne le franchirent pas, soit qu'ils attendissent des nouvelles de l'attaque sur leur droite, ou qu'ils craignissent d'avoir affaire à trop forte partie au delà du torrent, soit enfin que le feu du fort de Vado et d'une batterie de deux pièces placée à droite de Tessano leur inspirât quelque crainte. L'attaque du poste de la Madonna-del-Monte rencontrait de sérieuses difficultés. Situé au point où le contre-fort projeté par le faîte de l'Apennin

entre le Quiliano et le Litimbro s'abaisse doucement vers la plage et sépare les villages de Zinora et Leggine, ce poste consistait en un système d'ouvrages de campagne, composé de quatre flèches embrassant tous les replis du terrain, avec une bonne redoute pour réduit. Il était défendu par le 14e bataillon de grenadiers, fort de 523 baïonnettes.

Ruccavina, enhardi par les progrès du comte Wallis dans la plaine, attaqua ce poste sur les deux points les plus accessibles, vit échouer deux assauts consécutifs, fut blessé, et obligé d'abandonner deux flèches dont il s'était emparé; il dût remettre le commandement au général Liptay, qui eut de la peine à rallier sa colonne. Cependant le comte Wallis, rassuré par le petit nombre de troupes qui lui étaient opposées, avait enlevé de vive force la tête du pont de Zinora et poussé une partie de sa colonne au delà du Quiliano sur Tessano. Le général Freytag, au bruit du canon, sauta à cheval, malgré un accès de goutte, et reconnut bientôt avec Laharpe combien il était facile de faire avorter le projet de l'ennemi. Laissant donc les Autrichiens aux prises avec la 21e en avant de Tessano, il ordonna à Laharpe de prendre dans ce village un bataillon de la 99e et de se porter droit sur Zinora. Ce mouvement compromettait la retraite des Autrichiens; aussi dès qu'ils s'en aperçurent, ils revinrent sur leurs pas, écrasés par l'artillerie des forts de Vado et poursuivis par les nôtres, qui les ramenèrent battant jusqu'à Leggine. Là ils furent recueillis par la réserve, et une charge de uhlans mit brusquement fin à la poursuite. Cette circonstance fit vivement regretter à Laharpe d'avoir laissé les dragons dans le camp de Vado.

Sur ces entrefaites, le général Liptay, qui disposait encore d'environ 4,800 hommes, malgré les pertes qu'il avait essuyées, couvrit tous les flancs de la montagne et commença à cerner le poste de la Madonna; le chef de bataillon qui le commandait, voyant ses grenadiers fatigués par six heures de combat, et n'ayant point de secours à attendre, se replia vers la chapelle de San-Sebastino sous Tessano, suivi par l'ennemi, qui parut bientôt en ordre de bataille dans le lit du torrent, en face de ce village. Laharpe y accourut, se mit à la tête de trois compagnies de grenadiers, fit battre la charge et tomba sur le flanc des impériaux, le sabre à la main. Deux autres compagnies, dispersées dans les taillis, soutinrent cette attaque par une vive fusillade, en même temps qu'une batterie de deux obusiers et d'une pièce de 12, placée la veille dans les broussailles, les accablait de projectiles pleins et creux. Cette charge termina la lutte; cependant la fusillade ne cessa aux avant-postes que vers dix heures du soir : les deux partis restèrent en présence, séparés seulement par le torrent de Quiliano. La perte des Autrichiens, que nous avions d'abord estimée à un millier d'hommes, se réduisit à 320; de notre côté, elle ne dépassa pas cent hommes.

Ces événements, en dessillant les yeux du baron de Wins, lui prouvèrent que Vado n'était pas le véritable point d'attaque, et que, par la configuration du pays, la clef de toutes les positions défensives que les Français pourraient prendre dans la rivière du Ponant se trouvait sur le faîte de l'Apennin et des Alpes maritimes; aussi changea-t-il de plan. Laissant le corps du comte Wallis en observation dans la plaine et sur les der-

nières pentes des montagnes en face de Laharpe, il prescrivit au général Cantu, posté sur le Montefreddo, d'attaquer San-Giacomo, tandis que le comte Argenteau, avec sa brigade et celle du général Ternicy, s'emparerait de Settepani et que Colli attaquerait vivement les postes dans la vallée du Tanaro. Le baron de Wins se rendit dans la nuit à Montefreddo pour présider aux préparatifs de l'attaque, et, dans la vue d'inspirer plus de sécurité aux républicains et d'en avoir meilleur marché, il engagea le comte Wallis à demander une suspension d'armes de quelques heures pour enterrer les morts. Laharpe, ne soupçonnant aucune ruse, la lui accorda, et un officier autrichien, questionné ensuite par les nôtres sur les particularités de la journée, répondit avec une bonhomie apparente qu'on les avait menés à la boucherie. Ce propos exagéré, ayant été rapporté au quartier-général à Vado, causa le plus vif plaisir à Kellermann, et le confirma dans la résolution d'attendre l'ennemi de pied ferme.

Massena était loin de partager cette confiance : les rapports de Cervoni et de Laserre, corroborés par les observations du général Freytag et les remarques qu'il avait eu l'occasion de faire lui-même dans ses fréquentes tournées, le persuadaient qu'une seule ligne médiocrement fortifiée, mais bien garnie de troupes, valait mieux que deux, hérissées de retranchements sans défenseurs. Dans cette pensée il autorisa Freytag à tirer, le 24, du camp de Feligno, tous les bataillons qui s'y trouvaient pour en renforcer les postes de San-Giacomo, dei Pini et de la Madonna-della-Neve ; tandis que lui-même rassemblait tout ce qu'il pouvait vers la gauche pour se porter à Settepani. En effet, quand on défend

l'entrée de la rivière du Ponant par les débouchés de la Bormida, ces quatre points sont absolument nécessaires, car on descend avec la même facilité par les cols de San-Giacomo et dei Pini sur Borgo-Finale que par la Madonna-della-Neve et Settepani sur La Pietra. De plus, par le col dei Pini et la Madonna, on peut tourner les trois autres postes, se jeter à volonté dans les vallées de Rialto et de Calvo, et couper même Melogno par San-Pantaleone.

Notre ligne défensive, à partir de la Roche-Blanche (Monte-Rocca), au-dessus de Vado jusqu'à Melogno, se composait de cinq postes, gardés par sept bataillons donnant à peine 3,000 baïonnettes, après qu'on en eut armé les officiers. Le poste où l'on avait surtout déployé un luxe fort inutile de fortifications était celui de San-Giacomo. Tous ses abords étaient retranchés, et le Monte-Alto, qui s'élève à l'ouest de la chapelle et domine les sommités environnantes, en formait le réduit. Bien qu'il fût extrêmement escarpé, on l'avait couronné par un retranchement précédé d'un bon abatis.

En conformité de ses instructions, le général Cantu attaqua San-Giacomo le 25 juin sur trois colonnes; la première, composée d'une soixantaine d'hommes de bonne volonté, ayant sur ses traces, à une heure de distance, la seconde, forte de deux compagnies de troupes légères, déboucha entre quatre et cinq heures par le chemin de Mallere, et attaqua conjointement avec elle les avant-postes de la 101ᵉ à gauche de la montagne. La faiblesse de ces deux colonnes indiquait assez qu'elles avaient seulement pour objet de distraire l'attention des républicains d'une attaque plus sérieuse qui ne tarderait pas à se démasquer.

Celle-ci fut dirigée contre le centre de la position par deux bataillons soutenus d'une réserve de pareille force, munie de deux pièces de montagne, et la fusillade fut engagée entre 6 et 7 heures avec nos grand'gardes. Le général Cervoni, accouru de Feligno au premier avis, avait fait les meilleures dispositions dans l'attente d'une attaque de front et s'apprêtait à disputer le terrain, lorsqu'il fut obligé de voler à la défense de Monte-Alto. Ce pic, jusqu'alors réputé inabordable, était pourtant accessible par un sentier pratiqué sur son flanc droit et que la majeure partie de la colonne ennemie avait suivi d'après l'indication d'un officier d'état-major. Un peloton d'hommes de bonne volonté qui la précédait tomba sur une flèche gardée par une cinquantaine de chasseurs et ne leur laissa pas le temps de faire trois décharges. Ce coup de main jette parmi les nôtres un moment d'hésitation, pendant lequel la colonne autrichienne se forme et marche sur une autre flèche élevée un peu plus haut et gardée par des chasseurs du 5e bataillon de ligne; mais ceux-ci font un feu très-vif de mousqueterie et roulent des quartiers de rochers sur les assaillants. Cervoni, les voyant ébranlés, lance contre eux du retranchement principal trois compagnies du 4e bataillon de grenadiers qui les refoulent, la baïonnette dans les reins, à deux portées de fusil; mais les Autrichiens, plus heureux dans une seconde attaque, parviennent à se rendre maîtres de cet ouvrage. Toutefois le combat ne perd rien de sa vivacité sur les autres points; partout on tient tête à l'ennemi; malheureusement le concert est rompu : on se bat par entraînement, par honneur et non avec l'espoir de vaincre, qui toujours double les forces et souvent assure le succès. Sur ces entrefaites, une co-

lonne d'environ 500 hommes ayant enlevé à un détachement de la 101e l'ouvrage qu'il défendait sur le revers septentrional du Monte-Alto, le général Cervoni donna le signal de la retraite et se replia en assez bon ordre dans le camp de Feligno, où il arriva vers midi avec toutes ses troupes, à l'exception de trois compagnies de chasseurs qui se retirèrent par le col dei Pini. Les vainqueurs, au lieu de le poursuivre, se jetèrent dans le camp abandonné et s'y livrèrent à tous les excès de l'ivrognerie. Quelques furieux, altérés de pillage, forcèrent la chapelle de San-Giacomo, où les Français avaient placé leur dépôt de munitions, et la firent sauter. Nombre de blessés, qui y avaient cherché un abri, furent ensevelis sous ses décombres.

Tandis que ceci se passait sur la droite, le comte Argenteau avait attaqué au point du jour le poste de Settepani sur trois colonnes : la première, composée d'une trentaine de chasseurs et d'un bataillon de grenadiers, déboucha du village de Bormida sur la flèche qui couvrait la droite; la seconde, de pareille force, venant d'Osiglia, se dirigea contre le centre; la troisième, consistant en deux compagnies de chasseurs et deux bataillons, descendit du pic de La Pra pour assaillir les retranchements de la gauche; deux bataillons avec des pièces de montagne formaient réserve.

Un bataillon de la 118e d'environ 300 hommes qui occupait ce poste, défendit les retranchements construits à mi-côte avec intelligence et sang-froid; mais il avait affaire à trop forte partie pour attendre l'assaut de pied ferme derrière des ouvrages non fermés, et se vit en moins de deux heures repoussé de retranchement en retranchement jusqu'au dernier. Là ces braves sou-

tinrent encore longtemps la fusillade, repoussèrent un assaut et ne se replièrent sur la tour de Melogno qu'au moment d'être enveloppés. Le comte Argenteau ne les inquiéta point sérieusement dans leur retraite et laissa reprendre haleine à ses troupes, soit qu'il craignît d'être pris en flanc par les Français toujours maîtres de la Madonna-della-Neve, soit qu'il n'espérât pas forcer la tour de Melogno armée avec du canon. Après avoir placé des avant-postes sur le revers occidental de Settepani et sur le chemin de Melogno, il mit des travailleurs dans nos retranchements pour les approprier à leur nouvelle destination.

Ainsi, à midi, les postes de San-Giacomo et de Settepani étaient au pouvoir des Autrichiens, et il ne nous restait sur la crête de l'Apennin que ceux dei Pini et de la Madonna-della-Neve. A la vérité nous possédions encore en seconde ligne Melogno, Feligno et Segno; mais ces trois derniers ne pouvaient servir qu'à protéger notre retraite.

Kellermann était alors à Finale, Massena à Melogno, Freytag à Feligno. Le premier soin du général en chef, lorsqu'il fut informé de la perte de San-Giacomo, fut d'ordonner à Freytag de rassembler ses forces et de manœuvrer sur les flancs de l'ennemi; néanmoins sa confiance était ébranlée, car il lui recommanda ainsi qu'à Laharpe de prendre toutes les mesures pour assurer sa retraite. Massena de son côté, ne se doutant pas de la perte de San-Giacomo, mandait au général en chef qu'il fallait tirer de Segno, San-Giacomo et Feligno 1,200 hommes avec lesquels il tomberait sur les Autrichiens avant qu'ils fussent établis à Settepani; mais Freytag, informé par Cervoni des forces de la colonne

qui l'avait déposté du Monte-Alto, et auquel il ne restait que 1,000 hommes, hésitait à s'ébranler avant l'arrivée de Massena, qu'il supposait très-prochaine, ne sachant pas s'il valait mieux se porter sur San-Giacomo ou sur Settepani.

Enfin vers cinq heures du soir, quatre compagnies placées en avant du plateau de Feligno, apercevant l'ennemi se retirer de San-Giacomo, s'installèrent sans coup férir dans le camp abandonné par la 101ᵉ à midi. Freytag, ne pouvant en croire ses yeux, envoya pour les soutenir le commandant Gaudin avec quatre compagnies de chasseurs du 1ᵉʳ bataillon de ligne. Celles-ci ne purent atteindre 3 à 400 Croates qui formaient l'arrière-garde des Allemands ivres, et s'établirent de nouveau dans tous les postes que la faiblesse du détachement leur permit d'occuper. La surprise de Freytag redoubla en apprenant la disparition de l'ennemi : il était loin de se douter qu'elle fût l'effet d'une terreur panique, produit de l'ivresse. Il chargea l'adjudant-général Joubert de reconnaître l'état des lieux, et celui-ci lui confirma cet incident et rentra avec 50 grenadiers du 1ᵉʳ bataillon par le col dei Pini sans avoir rencontré d'Autrichiens. Nonobstant le rapport rassurant de cet officier, Freytag persista à ne pas renforcer les huit compagnies qui se trouvaient à San-Giacomo, pensant qu'elles suffiraient pour l'occuper si l'ennemi ne revenait pas l'attaquer avec une grande supériorité de forces, et que dans le cas contraire il serait hors d'état de le conserver avec les 700 hommes réunis à Feligno. Gaudin, abandonné à lui-même et sans instructions, entendant sur sa gauche une forte fusillade et voyant à la chute du jour deux colonnes marcher sur lui, replia ses postes et rentra au camp de Feligno, en

sorte que les 1,000 hommes réunis si près des deux postes perdus ne servirent à la reprise ni de l'un, ni de l'autre.

Cependant le général Kellermann, informé par Massena de la perte de Settepani et frappé des conséquences graves qu'elle pouvait entraîner, était accouru à Melogno vers deux heures pour juger de l'état des choses. Ce dernier avait déjà réuni quelques centaines d'hommes des postes voisins afin d'attaquer l'ennemi, et lui apprit en même temps la perte de San-Giacomo et l'ordre expédié à Freytag de manœuvrer pour y rentrer. Massena, supposant qu'il se porterait naturellement sur sa gauche, ordonna au général Laserre de descendre de la Madonna-della-Neve avec quatre compagnies du 2ᵉ bataillon de la 70ᵉ et d'attaquer les Autrichiens sur leur flanc gauche peu de temps après que le commandant du 1ᵉʳ bataillon de la 118ᵉ, renforcé par les détachements venus de Balestrino et de Carbua, l'aurait abordé à droite de la tour de Melogno. Il se mit lui-même à la tête du 1ᵉʳ bataillon de grenadiers, dont il forma la réserve. Un brouillard, qui ne permettait pas de discerner les objets à quinze pas, semblait devoir favoriser son attaque. En effet, son début fut heureux : la colonne principale, marchant en silence, surprit une grand'garde du corps franc de Giulay et l'enleva tout entière; une plus forte du régiment de l'archiduc Antoine n'eut que le temps de se replier sur la brigade campée à quelques centaines de mètres plus loin; mais l'intensité du brouillard lui devint contraire lorsque la colonne arriva à portée de la redoute, car elle ne sut dans quelle direction tourner pour en gagner la gorge. Une première attaque de vive force ayant échoué, Massena tenta un second

assaut à la tête de la réserve, qui fut également repoussé, et un troisième, ayant éprouvé le même sort, il se vit forcé de se replier sur Melogno.

Laserre donna contre le gros des troupes autrichiennes, et sa colonne, dont le brouillard cachait la faiblesse, eut d'abord de l'avantage; mais le comte Argenteau, l'ayant mieux reconnue, disposa sur son flanc un bataillon dont la fusillade l'étonna. Laserre, voulant entraîner par son exemple les soldats ébranlés, reçut un coup de feu qui l'étendit grièvement blessé; cet accident décida la retraite de sa colonne, et elle regagna sans être poursuivie la sommité de Madonna-della-Neve d'où elle était partie.

Le triple échec essuyé dans la journée du 25 juin donnait à penser. Massena, voyant le général en chef décidé à tenter un dernier effort pour reprendre Settepani et San-Giacomo, lui proposa d'évacuer Vado et de renforcer de la brigade Laharpe les troupes destinées à exécuter les attaques projetées. Il éprouva un refus basé sur la crainte mal fondée d'être coupé, comme s'il eût été impossible de masquer nos mouvements en les exécutant pendant la nuit, et de se retirer au pis aller de Melogno sur Finale et La Pietra. Tout ce qu'on put obtenir de Kellermann, ce fut l'ajournement de l'attaque de San-Giacomo et l'exécution de celle de Settepani avec les troupes réunies par Freytag à Feligno.

Cette attaque fut remise au 27, faute de cartouches, et il fallut en tirer des dépôts. D'après le plan de Kellermann, elle devait avoir lieu sur trois colonnes : la 1re, commandée par l'adjudant-général Joubert et composée du 1er bataillon de chasseurs, des 2e et 3e de la 70e demi-brigade partant de la Madonna-della-Neve, devait as-

saillir la droite de la position. La 2ᵉ, où se trouvaient le 1ᵉʳ bataillon de grenadiers et le 3ᵉ de la 118ᵉ sous la conduite du chef de bataillon Marnet, avait l'ordre d'aborder Settepani. Le 1ᵉʳ bataillon de la 118ᵉ et le 7ᵉ de grenadiers formaient la 3ᵉ, dont le chef de bataillon Charlot prit le commandement. Elle devait gravir la montagne à droite de la tour de Melogno et attaquer de front. Il avait été recommandé au chef de la colonne du centre de marcher autant que possible à égale distance des colonnes latérales. Deux piquets, tirés du 3ᵉ bataillon de la 101ᵉ, surveillèrent, l'un le chemin de la Madonna-della-Neve, l'autre celui de Calissano. On avait combiné la marche des colonnes de manière à ce qu'elles arrivassent ensemble aux points désignés. En cas de succès, on aurait laissé sur la montagne deux bataillons, un dans la gorge de la tour de Melogno, deux derrière les redoutes armées d'artillerie ; enfin les deux derniers auraient surveillé les chemins de la Madonna-della-Neve et de Carbua.

Le général Freytag eut l'ordre de faire exécuter des démonstrations contre la gauche de San-Giacomo par les postes de Monte-Rocca, de retirer en même temps les troupes de la Madonna-della-Neve à Vene, celles qui étaient à gauche de San-Giacomo à Carbua, et de garder provisoirement la seconde ligne passant par ces deux points, Segno et la redoute espagnole de Feligno.

Massena, de son côté, recommanda au général Gouvion de faire des diversions de Spinarda sur Calissano, et à l'adjudant-général Pardon de pousser des patrouilles de Bardinetto sur Melogno, en vue d'obliger l'ennemi à diviser ses forces.

L'attaque, fixée pour dix heures du matin, n'eut

lieu qu'à quatre par suite d'un malentendu. Les trois colonnes, favorisées d'abord par le brouillard qui régnait depuis le 25, surprirent, comme l'avant-veille, les avant-postes autrichiens, qui se jetèrent dans les retranchements. Les colonnes du centre et de la gauche s'abandonnèrent à leur poursuite; mais bientôt, désunies par les obstacles du terrain et par l'obscurité, elles tombèrent dans les lignes de feu des ouvrages, sans pouvoir maîtriser la fusillade dirigée contre elles, ni former des colonnes d'attaque pour les enlever de vive force. Après trois heures d'un combat inégal et meurtrier, elles furent obligées de revenir à Melogno. La colonne de Joubert poussa jusqu'au pied de la grande redoute sans s'en douter, et y engagea un combat corps à corps avec un bataillon du régiment de l'archiduc Antoine qui s'y était appuyé. La mêlée, dix minutes indécise, tourna en faveur des impériaux par l'intervention de leur réserve qui chargea les trois petits bataillons français à la baïonnette, et les rejeta sur le chemin de la Madonna-della-Neve, où Joubert eut peine à les rallier.

Kellermann n'aurait certainement pas disputé aussi longtemps sa ligne s'il eût eu affaire à un adversaire plus habile ou mieux secondé; mais nous avons déjà vu que le baron de Wins, méthodique, méticuleux et valétudinaire, était peu propre à la guerre de montagne, qui exige tant d'activité et de présence d'esprit; il ne pouvait d'ailleurs toujours compter sur l'assistance de son lieutenant, soit que Colli nourrît contre lui de la jalousie, soit qu'il ne pût lui-même manier comme il aurait voulu les troupes piémontaises dont l'antipathie pour les Allemands croîssait surtout depuis qu'elles étaient

en contact journalier avec eux et sous les ordres de généraux de l'empereur.

Malgré les invitations réitérées et pressantes qu'il avait reçues de favoriser les opérations de la gauche par des attaques combinées dans la vallée du Tanaro, le marquis de Colli, se prévalant du vague des recommandations du général de Wins, avait conçu l'idée d'envelopper dans ses attaques la ligne des Français depuis San-Bernardo jusqu'au col de Tende; aussi ces attaques, faites du 25 au 27 avec plus de bravoure que d'ensemble et de discernement, avaient-elles échoué, à l'exception de celle de Spinarda.

Le maréchal-de-camp Vitale, qui commandait dans la vallée de Limone, fit partir d'Arpiola et de Colla-Piana deux colonnes qui devaient assaillir les flancs du col de Tende; une colonne centrale formant réserve dans la vallée de Limone attendait l'effet de leurs attaques pour porter le coup décisif sur ce point à l'instant le plus favorable. La colonne de gauche éprouva de telles difficultés qu'elle ne put arriver; celle de droite fila sans être aperçue par la gorge qui traverse le col de Cornio, et assaillit vivement le camp de Sabione au petit jour; mais le général Le Brun la fit accueillir si chaudement qu'elle dut s'estimer heureuse de pouvoir, favorisée par des rochers et un brouillard épais, se dérober à la vue d'un détachement envoyé pour lui couper la retraite vers le col de Cornio. La colonne du centre, qui avait bravement franchi les premières coupures de la chaussée, ne tarda pas à se trouver aux prises avec le 3e bataillon de la 3e demi-brigade, dont les tirailleurs inquiétaient ses flancs. Le combat se soutenait à chances égales lorsque le général Dallemagne,

marchant à la rencontre des Piémontais à la tête de quelques pelotons du 13e bataillon de grenadiers, les décida à battre en retraite.

Tel fut le résultat de la principale attaque. Les autres, dirigées par le marquis de La Tour contre les postes de la division du Tanaro, eurent aussi peu de succès, malgré leur opiniâtreté. Le 25, entre quatre et cinq heures du soir, les Piémontais, débouchant du vallon de la Corsaglia et de celui du Tanaro, se présentèrent en face de Viozenna, La Trappa, ainsi que devant les cols de Termini et d'Inferno. Les deux dernières attaques appelèrent toute l'attention du général Serurier : deux mille hommes assaillirent le col de Termini, défendu par cinq faibles bataillons, dont un de grenadiers. Protégés par le feu de deux pièces de canon, les assaillants se rendirent d'abord maîtres du poste à la droite du col, mais ils en furent chassés, ainsi que du prolongement de la croupe sur laquelle ils étaient établis, par le 2e bataillon de la 166e demi-brigade. Vers dix heures du soir, leurs efforts se tournèrent contre la croupe de gauche; déjà une forte colonne était descendue dans la plaine en arrière de Termini, et une centaine de tirailleurs fusillaient du plateau de Cassine tout ce qui sortait de ce hameau, lorsque le général Pelletier lança un bataillon de la 46e, soutenu par deux pièces de canon, contre l'ennemi, lui prit quelques hommes et le ramena à trois cents pas au delà du col, après lui avoir tué une vingtaine d'hommes.

Le col de l'Inferno, que défendaient deux bataillons de la 51e, fut attaqué par un millier de Piémontais qui parvinrent, après une vive fusillade, à s'emparer des ouvrages construits à mi-côte; mais le général Miollis accourut

avec le 1[er] bataillon de la 19e, et les en expulsa. On les croyait en pleine retraite, lorsqu'ils revinrent entre dix et onze heures du soir avec furie. Un combat opiniâtre s'ensuivit et fut décidé en notre faveur; on les repoussa dans le bois, où ils passèrent le reste de la nuit, après avoir perdu une cinquantaine d'hommes, tués ou blessés, et trente-cinq prisonniers.

Les attaques renouvelées sur ces trois points dans la journée du 27 n'obtinrent pas plus de succès; mais celle qui fut dirigée contre Spinarda, jusqu'alors défendu avec bonheur par le général Gouvion, fit tomber ce poste important au pouvoir de l'ennemi. En effet, le général Montafia avait réuni à Massimino et Casali-di-Priola six bataillons, dont deux de Belgiojoso, deux piémontais et deux suisses au service sarde; il en forma deux colonnes, qui se subdivisèrent et attaquèrent de front et de flanc les avant-postes du camp républicain. Les deux bataillons de la 70e et de la 118e ne purent, à cause de leur faiblesse, arrêter l'ennemi, et se replièrent dans celui de Rouberghe, où, renforcés par le bataillon de chasseurs de la Corrèze, ils voulurent tenir ferme, mais ils en furent chassés et rejetés sur le camp de La Planetta. Ralliés sur ce point par le général Gouvion, sous la protection du 1[er] bataillon de la 129e, qui le gardait, et du 1[er] de la 100e, qu'amena l'adjudant-général Pardon, envoyé de Bardinetto par Massena, ils reprirent un instant l'offensive, et ne réussirent qu'à se maintenir au camp de La Planetta.

Cet échec n'entra pour rien dans la résolution que prit Kellermann de se replier sans attendre de nouveaux coups de son adversaire. Il s'y était décidé la veille, à cause des pertes des trois journées précéden-

tes. Toutefois, comme il fallait du temps pour évacuer les magasins et le matériel d'artillerie de Vado et de Finale sur Alassio et y former de nouveaux établissements administratifs, les troupes ne commencèrent à s'ébranler que dans la nuit du 27 au 28, et cela fit attribuer la retraite de l'armée à la perte du camp de Spinarda. Du reste, ce mouvement rétrograde s'exécuta avec ordre; les troupes de la division Freytag et une partie de celles commandées par Massena avaient été échelonnées; environ 2,000 hommes restèrent postés à Melogno, 1,500 à Ca-Nova, 1,200 à San-Pantaleone, 800 à Gorra et autant sur les hauteurs de Finale. On renforça en outre les postes d'Ormea, San-Bernardo, Campo-di-Preti, Rocca-Barbena, Banco et Loano, en sorte qu'on eût été en mesure de faire face à l'ennemi s'il lui avait pris fantaisie de nous pousser trop vivement.

Pendant que les troupes filaient sur Ponte-Carmelo, Kellermann convoqua à Loano un conseil de guerre, où se rendirent Massena, Freytag, Laharpe, le chef de l'état-major, ainsi que les chefs de brigade Montfort et Clausade, commandant l'artillerie et le génie de la division Massena. Ce fut pour le général en chef un moment fâcheux; il avait si souvent représenté sa ligne comme inattaquable et soutenu qu'il s'y maintiendrait, que son amour-propre devait souffrir d'avouer qu'il fallait l'abandonner pour éviter un désastre; toutefois, il le fit sans ambages et avec dignité, puis il demanda quelle ligne on occuperait avant de se porter sur le Var. On pouvait en choisir trois bien connues, et pour la défense desquelles il fallait plus de forces disponibles qu'on n'en avait; c'étaient celles de Borghetto, de la Taggia et de la Roya. Les avis se partagèrent : deux membres, ne

considérant que l'état de dénûment des troupes, proposèrent de se retirer derrière la Roya, ligne la plus resserrée et la plus rapprochée de France; d'autres se prononcèrent en faveur de celle de la Taggia, soutenant que c'était la plus forte, ne courant pas le risque d'être tournée par la vallée du Tanaro, et qu'elle permettait, du mont Tanardo et du col Ardente, où elle appuie sa gauche, de rester en communication avec le col de Tende; deux généraux, au contraire, opinèrent pour la position de Borghetto; son développement de 28 kilomètres ne les effrayait point, attendu qu'accessible seulement par la gorge de Zuccarello, elle est facile à défendre en armant son château. Ils représentèrent que de Rocca-Curaira, où aboutit sa gauche, on communiquait par le faîte de l'Apennin avec Ormea, et que, dans le cas où la droite viendrait à être forcée, on trouverait derrière l'Arosia une nouvelle position se rattachant par Monte-Grande à sa gauche. Kellermann prit alors la parole et appuya ces derniers. « Je suis d'avis, dit-il, d'occuper » la ligne de Borghetto, qui est la moins accessible et » favorise par cela même notre faiblesse. Si les Autri» chiens me donnent le temps de la retrancher, cela ne » changera rien à notre attitude; et, conservant les dé» bouchés du Tanaro, aussitôt que les 10,000 hommes » que j'ai demandés au gouvernement seront arrivés, » nous reprendrons l'offensive. »

Cependant Massena, se rappelant que cette ligne était abordable par Zuccarello, témoigna le désir de la reconnaître avant qu'on se décidât à l'occuper. Kellermann accéda de bonne grâce à sa proposition, et transféra le soir son quartier-général à Toirano, pour être à portée de l'accompagner. Le lendemain ils visitèrent ensemble

la position, et cette reconnaissance les convainquit que la ligne serait très-forte en retranchant Rocca-Curaira, point, par sa nature, susceptible d'une bonne défense et par lequel peut s'établir, à travers les hauteurs escarpées de l'Alpi, la communication avec Ormea. Massena promit de le faire retrancher et y fit construire une redoute que nos soldats nommèrent Petit-Gibraltar, par allusion à sa position escarpée.

Tandis que Kellermann et son lieutenant discutaient la manière d'occuper la ligne, le chef de brigade du génie Clausade, le chef de bataillon d'artillerie Andreossy et les adjudants-généraux Joubert et Vignolle reconnaissaient celles de la Taggia et de la Roya sur lesquelles l'armée devait camper en cas de nouveaux malheurs.

Le général en chef, pour écarter la défiance et le découragement que fait naître un mouvement rétrograde, adressa à l'armée une proclamation dans laquelle il le présenta avec vérité comme un mouvement de concentration; mais il y atténua les pertes que nous avions subies les journées précédentes, et ayant enflé outre mesure celles des alliés, on la tourna en ridicule au quartier-général des impériaux, et même dans le nôtre où quelques officiers riaient de tout.

Une lettre écrite par notre général en chef à celui des alliés et à laquelle celui-ci répondit, soit à dessein, soit par ignorance de la langue française, d'une manière peu convenable, faillit avoir des suites plus graves. On avait rapporté que, dans les affaires de San-Giacomo et de Sette-Pani, des Croates avaient massacré des blessés et des prisonniers, et la rumeur dans les camps parmi nos volontaires était grande. Kellermann, après avoir pris

des informations, ne pouvant douter du fait, s'en plaignit au baron de Wins, et l'invita à donner des ordres pour prévenir le retour de pareilles atrocités. Sa lettre était polie et bien raisonnée; la réponse fut ambiguë et pouvait s'interpréter ainsi : Une partie de mes troupes est à demi barbare; j'en suis fâché, mais elles ne font pas de quartier. Kellermann indigné fit imprimer et répandre la lettre, laissant à nos soldats le soin de l'apprécier. Ils jurèrent d'abord d'en tirer vengeance; cependant la générosité, qui est le fond du caractère français, prit bientôt le dessus.

L'extrême droite avait heureusement exécuté sa retraite dans la nouvelle ligne; l'artillerie, sauf vingt-deux bouches à feu en fer formant l'armement des forts de Vado, tous les magasins, à l'exception d'une centaine de sacs de farine, avaient été évacués sur les derrières. Déjà des mesures étaient prises pour établir à Albenga des magasins destinés au service journalier et en former de plus considérables à Alassio et à Oneglia; on organisait dans cette ville, à San-Remo et à Ventimiglia des hôpitaux temporaires; enfin l'administration commençait des fours tant à Borghetto qu'à Ceriale et Concento. Tout paraissait aller à souhait, l'ennemi n'ayant suivi nos arrière-gardes qu'à pas de loup; mais la prise de Spinarda par les Piémontais donna des inquiétudes au général en chef; et, quoique Gouvion n'eût signalé aucun danger, des reconnaissances de Saint-Hilaire et Vignolle, confirmées par un rapport du général Berthier démontrant que la possession de Spinarda donnait à l'ennemi la possibilité de tourner la Planetta et de couper la ligne entre Rocca-Barbena et San-Bernardo, il fut enjoint à Massena de faire retirer Gouvion sur l'Alpi, et l'adju-

dant-général Pardon, qui tenait Bardinetto, sur Campo-di-Preti.

Ces points n'étaient pas alors réellement menacés, car le général Montafia n'occupait que le camp de Spinarda; le général Colli au contraire, pressé de nouveau par le baron de Wins, avait ordonné au général de La Torre, commandant une douzaine de bataillons sur la rive droite du Tanaro, et au prince de Carignan, qui était à la tête de quinze autres dans la vallée de la Stura, d'attaquer de nouveau les cols de Termini, d'Inferno et de Tende, et les postes qui en dépendaient.

Cette triple attaque eut lieu le 6 juillet. On ignore comment le prince de Carignan combina la sienne au col de Tende, mais il y employa plus de troupes que le 25 juin. Les postes de Sabione et du col de Rose furent assaillis avec vigueur et défendus avec non moins de bravoure par Dallemagne et Lebrun, qui, soutenus à propos par les renforts du général Macquard, maîtrisèrent les efforts de Vitale. Ce dernier perdit plusieurs centaines d'hommes mis hors de combat ou faits prisonniers. Quant à l'attaque du col de Termini, conduite par le général de La Torre, elle fut accompagnée de circonstances propres à en assurer la réussite, et qui portèrent l'alarme jusqu'à Paris.

Le marquis de La Torre se présenta le 25 juin avec environ 3,000 hommes divisés en deux colonnes pourvues chacune de deux pièces de montagne. Deux autres de 5 à 600 se portèrent contre Viozenna et Carnino, pendant qu'une cinquième de 12 à 1,500 cherchait à enlever le col d'Inferno. Le général Miollis tint en échec la dernière; le chef de brigade Fiorella ne résista pas avec moins de bonheur aux assauts livrés à sa gauche; mais

le marquis de La Torre, ayant fait filer la majeure partie de ses troupes par les hauteurs de La Trappa, de l'Albera et de Prerondo, entre les postes avancés des républicains, réunit bientôt une masse considérable au midi de Termini sur leurs derrières. En voyant le nombre et l'attitude des ennemis qu'il avait à combattre, le général Pelletier jugea sa position assez grave pour en donner avis à Serurier qui allait visiter les postes de droite, et rebroussa chemin. D'Isola-Prosa à Ormea, trois dépêches l'informèrent des progrès de l'attaque; en arrivant à Ormea, une quatrième lui annonça que le col de Termini était tourné, et l'engageait à envoyer des forces sur la gauche de Prerondo. Serurier, apercevant la fusillade de Cassino et une colonne considérable descendant de la montagne, informé d'ailleurs qu'un capitaine et quelques hommes de la 46ᵉ venaient d'être enlevés sur le chemin d'Ormea à Termini, supposa l'ennemi maître d'une des hauteurs qui plongent ce col. Il écrivit à Massena qu'il était enlevé (voyez *Pièces justificatives, n°* IV), et, dans cette conviction, donna l'ordre au chef de brigade Fiorella d'évacuer San-Bernardo, Carnino et Viozenna, et d'accourir au Pizzo d'Ormea, afin d'assurer la retraite de la brigade Pelletier sur Ormea et de défendre le Tanaro avec leurs troupes réunies.

Massena reçut vers huit heures du soir la dépêche de Serurier et la communiqua à Kellermann, qui convoqua un conseil de guerre aussitôt à Albenga. On y appela les généraux de brigade Laharpe et Pijon, les adjudants-généraux Vignolle et Saint-Hilaire, Dujard et Vital, commandants de l'artillerie et du génie, ainsi que le chef de bataillon d'artillerie Andreossy, en qui on avait

déjà reconnu des talents militaires ; l'ordonnateur Savy y tint la plume. Ce conseil résolut (Voyez *Pièces justificatives, n° V*) :

1° Qu'on abandonnerait la position de Borghetto aussitôt après la perte du col de Termini et du poste de Ponte-di-Nava ;

2° Qu'on occuperait dans cette hypothèse la position de San-Remo ou de la Taggia qui était la meilleure ;

3° Que Massena ferait reconnaître les derrières, afin de déterminer les positions intermédiaires propres à assurer l'évacuation des magasins et des hôpitaux.

Cette délibération, dont copie fut adressée au Comité de salut public, produisit une grande sensation, et, comme elle était accompagnée de nouvelles et pressantes demandes de renforts et de fonds en numéraire, elle le mit dans l'embarras; car à cette époque on ne prévoyait pas encore le terme des négociations entamées avec l'Espagne; d'un autre côté, bien que les opérations militaires ne fussent pas très-actives en Allemagne, la présence de deux puissantes armées autrichiennes sur le Rhin ne permettait pas d'affaiblir celles qui leur étaient opposées pour renforcer l'armée d'Italie.

Il fallait donc avant tout s'assurer si l'ennemi tenait Ponte-di-Nava. Massena ordonna au général Pijon, qui lui inspirait une grande confiance, et la méritait par son intelligence et son activité, de se rendre aussitôt à San-Bernardo, et d'y prendre des renseignements sur l'état des affaires. S'il apprenait que l'ennemi fût maître du col de Termini, il devait se porter, avec deux bataillons empruntés à Gouvion, par Ponte-di-Nava, au col Bertrand, en laisser un sur ce point, placer l'autre par moitié au col delle Saline et à

Tanarello ; dans le cas où l'ennemi aurait déjà occupé Ponte-di-Nava, il lui était recommandé de se rendre à sa destination par San-Bernardo et La Pieve, et de donner connaissance de son arrivée aux généraux Serurier et Macquard. En attendant le résultat de cette mission, Massena visita, avec les officiers de son état-major, le terrain situé entre le contre-fort de Santo-Spirito et la Taggia, et discuta les moyens de le défendre, afin d'être en mesure d'en tirer le meilleur parti. Kellermann, ne doutant pas que son adversaire n'eût l'intention de frapper un coup décisif au col de Tende, crut que sa présence imprimerait plus d'ensemble et d'énergie aux dispositions de Macquard et alla le rejoindre.

Toutes ces précautions devinrent inutiles; Serurier, malgré son sang-froid et sa circonspection habituels, avait donné une fausse alerte. (Voyez *Pièces justificatives*, n° VI.) En effet, quoique le général Pelletier n'eût au col de Termini que cinq faibles bataillons avec deux pièces de 4 et un obusier, il repoussa toutes les attaques du marquis de La Torre par ses habiles dispositions. Ses troupes, au souvenir de la journée du 25 juin, où elles étaient sorties victorieuses après avoir été enveloppées comme alors, redoublèrent d'énergie. Les chefs de bataillon, sûrs maintenant de leur coup d'œil, n'engagèrent la fusillade qu'à portée, certains d'ailleurs d'être protégés par l'artillerie. Le chef du 2e bataillon de la 46e, Larivoire, tomba à propos sur les colonnes d'attaque ébranlées par le canon, et ce fut à l'emploi alternatif et judicieux de l'artillerie et de la réserve qu'on dut la victoire. Elle coûta aux Piémontais une centaine d'hommes, dont deux officiers de marque tués

sur place, le triple au moins de blessés et trente prisonniers. Nous n'eûmes à regretter que quatre hommes tués, une douzaine de blessés, un officier et huit soldats faits prisonniers.

Mais, tandis que l'ennemi s'épuisait en vains efforts sur le point principal, le chef de brigade Fiorella abandonna ses postes à la chute du jour, non sans avoir prévenu le général Barquier, qui occupait le col de Tax, et vint bivouaquer au Pizzo d'Ormea. Il n'y eut pas plutôt allumé ses feux, que Serurier, rassuré, l'invita à reprendre ses anciens postes; par malheur le porteur de l'ordre s'égara, et Fiorella jugea prudent, avant de s'ébranler, d'y pousser des patrouilles, afin de savoir à qui il aurait affaire. Sur ces entrefaites, Pijon, ayant rencontré à Nazino le général Gouvion, auquel Serurier venait d'annoncer coup sur coup l'échec des Piémontais devant le col de Termini et l'évacuation de Viozenna et de Carnino, proposa à Serurier d'attaquer ces deux postes, ce qui fut accepté; mais les troupes étaient horriblement fatiguées; obligées d'effectuer leur retraite de La Planetta et San-Bernardo par la gorge de Cerisola et le col d'Arc, elles n'avaient ramené leur artillerie qu'à force de bras, et il fallut leur laisser reprendre haleine. Après une courte halte, Pijon se mit en route pour Ormea avec un bataillon de la 117e et le 3e de grenadiers, et reprit le soir même Carnino et Viozenna. L'ennemi, qui ne s'était point approché de ces postes durant leur abandon, y envoya alors des patrouilles qui furent chaudement accueillies. On prétend que le marquis de La Torre avait l'intention de s'y établir le lendemain; rien ne justifie cette supposition; et quand bien même ils seraient tombés en son pouvoir,

d'autres barrières se fussent opposées à ce qu'il prît la ligne de Borghetto à revers, car les cols Bertrand et Tanarello étaient déjà couverts par les détachements que le général Barquier et le chef de brigade Fiorella y avaient dirigés, d'après l'ordre de Serurier.

Ainsi la retraite, qu'il eût été si difficile d'exécuter si l'on avait eu affaire à un ennemi actif et intelligent, s'effectua sans la moindre perte, et l'on travailla le surlendemain à fortifier la droite de la nouvelle ligne et à armer la côte. Le village de Borghetto, qui en formait l'avancée du côté de la mer, fut couvert par un petit camp retranché barrant la plage, et on y plaça du canon et de la cavalerie; on mina le pont du Nazino, et l'on arma plusieurs bateaux pour défendre le rivage. On saisit la sommité du Santo-Spirito par une redoute au pied de laquelle on construisit plusieurs étages de retranchements, dans l'un desquels on amena une pièce de 36 pour balayer le rivage; le Monte-Vento, qui en est le plus rapproché, fut couronné d'un ouvrage considérable; plus loin, on avait assis un camp d'un millier d'hommes entre les Due-Fratelli, mamelons bien retranchés. Comme le contre-fort de Sambucco forme un grand coude, qui se rattache au Santo-Spirito par une arête plus étroite, dont on n'aurait pu occuper l'immense développement sans risquer d'être coupé par Calissano ou Zuccarello, situées dans des vallées qui ont leur chevet sur les pentes opposées de cette crête, la ligne traversa la gorge de Zuccarello, et on la ferma au moyen d'un vieux château mis en état de défense. Le contre-fort de Sambucco offrant à portée un rocher isolé (Rocca-Curaira), on l'appropria pour barrer la crête, et une ligne en crémaillère fut con-

struite sur la queue de rocher nommée le petit Quata. On voyait au-dessus de cet ouvrage le Champ-des-Prêtres (Campo-di-Preti) et au-dessous le camp de Castel-Bianco. Les abords de ces deux camps furent hérissés d'ouvrages et d'abatis; on établit dans les Alpi, massif de rochers presque partout impraticables, le camp retranché de San-Bernardo, dans la vue de s'opposer aux entreprises que les alliés pouvaient tenter de La Planetta, de Spinarda et de La Flotta, vers le point où les Alpes maritimes détachent le contre-fort qui sépare le Tanaro des cours d'eau tributaires directs de la mer. Pour barrer la gorge du Tanaro, Isola-Prosa fut retranché, et deux batteries, établies sur les versants opposés, croisaient leurs feux en avant de ce village, de manière que la vallée du Tanaro fut parfaitement liée d'un côté au San-Bernardo et de l'autre avec Termini; enfin on construisit une bonne redoute sur le plateau de Cassine. Ces travaux importants furent exécutés avec un ensemble et une activité que le manque d'outils, la pénurie de vivres et l'acharnement de la petite guerre allumée aux avant-postes ne rallentirent pas un moment.

L'armement de cette ligne formidable consistait en 51 bouches à feu, dont une de 36, une de 21, deux de 16, cinq de 8, quinze de 4, 24 de calibres inférieurs, et en 3 obusiers de 6 pouces, répartis tant dans les retranchements de Borghetto proprement dits qu'au col de Cézanne, à la croix de Balestrino, à Rocca-Curaira, Pejo de la Cerasa, Zuccarello, et dans la ville d'Ormea ainsi que dans les six autres postes formant la gauche de la ligne. A ces 51 pièces, si l'on ajoute les 27 qui formaient l'armement d'Albenga, d'Alassio, d'Oneglia et de Mentone, on voit que l'artillerie n'eut pas

une tâche moins rude à remplir que l'infanterie et les sapeurs, pour mettre en si peu de temps tant de bouches à feu en batterie et compléter leurs approvisionnements. Au 20 juin la défense de cette ligne fut confiée à 25,000 combattants, que Freytag, Massena et Serurier pouvaient présenter à l'ennemi sur un effectif d'environ 40,000 hommes.

Au lieu de mettre à profit ses premiers avantages, le baron de Wins, enchaîné par des considérations secondaires, ne resserra la ligne de Borghetto que le 14 juillet. Alors le comte Argenteau établit ses troupes à Bricco-di-Caplin sur la crête de l'Apennin, au nord de Monte-Calvo, et fit occuper Rocca-Barbena par quatre compagnies du corps franc de Giulay; la brigade de Terniçy campa sur le Monte-Zuovo et jeta un millier d'hommes sur le Monte-Calvo; celle du général Cantu prit poste sur le contre-fort qui descend à l'ouest de Giustenice; les troupes du général Pittoni s'étendirent le long de la croupe qui s'abaisse près de Loano; un bataillon forma la garnison de La Pietra et de Finale; trois de Croates garnirent les avant-postes; un régiment de cavalerie napolitaine campait près Vado et une division de uhlans à Zinora. Ces troupes ne furent pas plutôt arrivées dans leurs positions qu'elles se retranchèrent comme les nôtres; elles élevèrent deux redoutes au nord de Toirano, sur le revers de la Chartreuse, deux à gauche de Boissano et une sur le mont Castellaro. Leurs abords furent couverts plus tard de flèches et d'abatis.

Massena douta quelques jours de la vérité des rapports qui lui annonçaient ces travaux. Comment croire qu'un général supérieur en nombre et pourvu de tout pour pousser son adversaire jusque sur le Var renonçât

volontairement à ce beau rôle pour se tenir sur la défensive? Mais il se rendit enfin à l'évidence, et dès ce moment il n'aurait pas eu la moindre inquiétude si les subsistances eussent été assurées; par malheur le dénûment dans lequel on se trouvait le plongeait dans des transes continuelles. (*Voyez les pièces justificatives*, n° VII, A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K.)

Avait-on du pain, des grains ou des farines? on manquait alors de moyens de transport. La viande, le vin et l'eau-de-vie ne se distribuaient que par extraordinaire, et on s'estimait heureux de recevoir quelques décagrammes de biscuit ou de riz. Les fourrages manquaient comme le pain, aussi les chevaux des deux régiments de cavalerie, les mulets de l'artillerie et de l'administration étaient-ils réduits à la moitié ou au tiers de ration de mauvaise herbe, d'orge ou de fèverolles, et périssaient d'inanition. Assailli de réclamations et de plaintes des généraux et des corps, qui allaient quelquefois jusqu'à l'accuser d'indifférence pour leurs misères, Massena voulut s'assurer de l'état de tous les services et convoqua, sous la présidence de l'adjudant-général Chabran, un conseil composé des chefs de brigade d'artillerie et du génie Montfort et Maubert, de l'ordonnateur Savy et de tous les principaux agents des diverses administrations, à l'effet de constater leurs ressources. Dans ces conférences, il fut reconnu que, sur 2,300 quintaux de grains nécessaires par décade pour la subsistance de la division, on n'en avait pas employé au delà de 900; qu'il n'existait en magasin que pour quatre jours de farine, de légumes et de sel, et qu'on ne pouvait estimer qu'au quart les envois de pain expédiés d'Antibes, Nice ou Mentone, attendu les avaries du

trajet; enfin que la caisse des vivres ne renfermait que des assignats sans valeur. Le service de la viande n'était pas assuré, et les magasins ne contenaient ni vin, ni eau-de-vie, ni vinaigre; il y avait encore pour quatre jours de foin et huit de grenaille, et cet approvisionnement consommé on désespérait de le remplacer. Enfin, on reconnut que, sur 540 mulets nécessaires pour assurer les transports journaliers, il n'en existait que 206 et qu'il y avait impossibilité d'en louer aux Génois.

Le procès-verbal constatant ces tristes découvertes fut porté au général en chef par le vaguemestre de la division, qui remit à Massena à son retour l'ordre de pourvoir à la subsistance de ses troupes sous sa responsabilité; mais déjà Kellermann l'avait prévenu confidentiellement de ne considérer cette pièce que comme un épouvantail pour stimuler le zèle de l'ordonnateur et le forcer à trouver le moyen de les faire vivre à crédit.

Le service des subsistances, au reste, n'était pas le seul auquel on fut obligé de pourvoir par des expédients journaliers. Les agents de l'administration, hommes sans probité, manquaient d'ailleurs de fonds et de crédit, et l'armée occupait un pays peu fertile, déjà ruiné par la guerre. A la vérité ce pays était neutre et commerçant, mais pouvait-il nous approvisionner sans échanges et sans numéraire? La république n'offrait aucune garantie, et, par surcroît de malheur, les quatre à cinq maisons génoises dévouées aux Français n'osaient faire d'expéditions par crainte des croisières ennemies qui maîtrisaient la rivière du Ponant.

Le général en chef, dans la vue de diminuer ce danger, s'entendit avec le contre-amiral Martin pour échelonner de Villefranche à Albenga une flottille de deux ou

trois bricks et d'une dizaine de barques canonnières destinées à protéger le cabotage et à escorter, soit réunies, soit par divisions, les bâtiments isolés et les convois partant de Gênes pour gagner les ports de la rivière du Ponant. Cette mesure n'eut pas toute l'efficacité qu'on en espérait, parce que l'amiral anglais, après le combat naval d'Hyères, envoya une division en croisière entre Gênes et Nice.

Kellermann ne s'en tint pas là; le commissaire général Spinola, nommé par le Sénat pour servir d'intermédiaire auprès du général en chef des Français, devint l'objet de toutes ses prévenances, dans l'espoir qu'il déciderait quelques négociants à faire des fournitures. Il rassemblait tour à tour à son quartier-général les entrepreneurs français et les négociants génois, leur représentant qu'ils laissaient échapper l'occasion d'énormes bénéfices par des craintes irréfléchies, une méfiance mal fondée; il les assurait que la république mettrait incessamment de l'ordre dans ses finances et ferait honneur aux engagements contractés pour la subsistance de ses défenseurs. Si son éloquence échouait, alors, comme le maréchal de Brissac, il s'engageait personnellement et tirait le dernier écu de sa bourse. C'est ainsi qu'il parvint à obtenir quelques charges de grains et plusieurs milliers de paires de souliers.

On sent néanmoins qu'un pareil dénûment aurait forcé l'armée à rentrer en France si le hasard ne fût venu à notre secours. Des bâtiments grecs chargés de blé pour l'Espagne ayant mouillé près de terre à l'insu des Anglais, on parlementa avec leurs capitaines et on les décida à entrer à Alassio, où leur chargement donna le temps d'attendre.

Mais ce qui releva les esprits et laissa entrevoir le terme de tant de misère, ce fut la nouvelle inattendue de la paix avec l'Espagne. On prévit que l'armée des Pyrénées orientales serait dirigée en grande partie sur celle d'Italie, et l'on se flatta que ce renfort changerait bientôt son attitude.

CHAPITRE II.

La mésintelligence qui règne entre les généraux alliés est favorable aux Français. — De Wins veut gagner leurs derrières par Viozenna; Colli, attaquer de front le col de Tende. — Combats de Cerisola, de Saint-Martin et de Finestra. — Affaires de postes pendant le mois de juillet. — Renforts envoyés à l'armée d'Italie, des bords du Rhin et des Pyrénées orientales. — Mutations et établissement de l'aile droite dans la ligne de Borghetto. — Le général de Wins attaque Rocca-Curaira et essuie un échec. — Kellermann forme un plan d'opération pour rejeter les alliés dans le bassin du Piémont; le Comité de salut public rejette son projet et confie le commandement à Scherer.

Aussitôt que Kellermann se vit en état de défendre la ligne de Borghetto il retourna à Nice, et reconnut, chemin faisant, une position que le Comité de salut public lui avait indiquée derrière l'Arosia, comme susceptible d'être occupée avec avantage; elle n'était point tenable; preuve nouvelle que le figuré du terrain de la meilleure carte topographique n'est trop souvent qu'un indice trompeur, qui s'évanouit à la simple inspection des lieux. De retour à Nice, le premier soin du général en chef fut d'arrêter, après une étude approfondie des reconnaissances faites récemment sur les derrières de la droite et du centre, ainsi que des événements militaires dont ce pays avait été le théâtre depuis deux ans, les positions à occuper avant d'arriver sur le Var. Il venait d'adresser ses instructions à Massena et à Macquard, lorsque le Comité l'informa qu'un ren-

fort de 8,000 hommes était en marche du haut Rhin sur Lyon, et qu'une autre colonne de 6,000, tirée des Pyrénées orientales, s'acheminait vers Nice. Bien que ses troupes ne dussent pas entrer en ligne avant deux décades, que la misère fût excessive et les ressources fort précaires, ces avis suffirent pour rendre à Kellermann toute sa sérénité.

Son antagoniste, au contraire, sentait l'initiative lui échapper, malgré les avantages actuels de sa position; on eût dit que son esprit, affaibli par une grave maladie, entrevoyait partout le danger, car il ne redoutait pas moins l'escadre française, bloquée par l'amiral Hotham aux îles d'Hyères, que la citadelle de Savone, où 2 ou 300 Génois, sans vivres ni munitions, n'avaient nulle envie de troubler ses derrières. Ne s'estimant pas assez fort avec 48,000 hommes pour en pousser sur le Var 24,000, déjà ébranlés par les fatigues et la faim, il se tournait tour à tour vers le roi de Sardaigne et le ministre d'Angleterre à Gênes, les pressant d'accomplir les stipulations du traité; mais Victor-Amédée, jetant un œil inquiet vers les vallées d'Aoste et de la Stura, loin de songer à compléter le corps dont il lui avait donné le commandement, réclamait des secours pour opposer une digue à l'invasion qui le menaçait de ce côté, en sorte que le baron de Wins fut obligé d'envoyer à Saluzzo la majeure partie de sa cavalerie, dont il tirait, à la vérité, peu d'utilité dans la rivière du Ponant. La correspondance avec le ministre d'Angleterre n'eut pas un meilleur résultat : cet agent diplomatique ne disposait pas de l'escadre, et l'amiral Hotham, chargé de surveiller la Corse et l'escadre de Toulon, avait une tâche bien plus importante à remplir

que de croiser sur le littoral où devaient opérer les Impériaux. Lorsqu'enfin, le 21 juillet, lord Hotham eut détaché une frégate et six bâtiments légers sous les ordres du commodore Nelson, le général de Wins perdit six semaines en pourparlers et en combinaisons stériles ayant pour objet de forcer les Français à abandonner leur position à l'aide d'un débarquement sur leurs derrières.

Depuis un mois l'armée française s'était repliée derrière la ligne de Borghetto, et la guerre n'avait eu d'autre résultat que la surprise de plusieurs postes ou la capture de quelques bêtes de somme chargées de vivres. Le vieux général de l'empereur comprit enfin l'urgence de mettre un terme à cet état de choses si nuisible à sa réputation. En étudiant notre ligne, il s'aperçut qu'il perdrait sa peine et son temps à en attaquer le centre, d'autant que les abords du col de Tende, naturellement fort resserrés, ajoutaient aux difficultés de l'entreprise. Ce col, retranché d'une manière formidable et bien garni de troupes et d'artillerie, ne paraissait pas susceptible d'être emporté sans de grands efforts. D'ailleurs, la possession de cet important débouché ne lui sembla pas pouvoir le dédommager des sacrifices qu'elle aurait coûtés, attendu qu'on se heurterait au delà, dans le comté de Nice, contre de nouvelles positions où une poignée d'hommes suffirait pour arrêter l'armée victorieuse. Le colonel d'état-major Simbschen, son conseiller le plus influent, proposa de faire une trouée à Viozenna, poste sans obstacles naturels et non retranché, d'où les alliés seraient arrivés sans efforts sur les derrières des républicains. Ce projet obtint sans difficulté l'approbation du général en chef, car

le coup principal eût été naturellement porté par le baron Colli, son compétiteur, avec le corps austro-sarde, qui aurait en outre inquiété les Français dans la vallée de la Tinea par les cols Lunga et della Lombarda. L'armée autrichienne en aurait été quitte pour détacher la brigade Argenteau au moment de l'attaque d'Ormea; mais Colli prétendit que cette attaque demandait trop de troupes et en proposa une autre par la vallée de la Stura, assurant que celle-ci offrirait plus de chances de réussite à cause de la dispersion de nos forces et du dénûment de fortifications sur cette partie de la ligne. Le baron de Wins, sans s'arrêter aux observations de son subordonné, lui ordonna d'attaquer Viozenna, chose peu facile. Pour atteindre ce point, il fallait d'abord prendre à revers les cols d'Ormea, de Termini et d'Inferno, en remontant la gorge du Tanaro; puis se rendre maître de la sommité appelée Bricco-di-Gale. A cet effet, 22 bataillons piémontais, rassemblés dans le vallon de Frabosa, auraient eu la tâche d'enlever les trois cols, tandis que 7 autres, dont 4 allemands, partant de Bricco-d'Apennin et de San-Bernardo, eussent emporté le dernier poste.

Colli regarda ce projet comme inexécutable. Il avait imaginé d'attaquer le col de Tende de front, par les rochers de Vacaril, Ruffa et Sempiosi, avec 15,000 hommes, pendant qu'une colonne de 5,000 gravirait par le col de Sabione le contre-fort qui sépare les vallons de San-Grato et de Tende, et qu'une autre de 7,000 s'avancerait par le col del Pal entre les gorges de Rio-Freddo pour nous prendre à revers; ces mouvements devaient être protégés par des démonstrations sur toute la ligne. Convaincu de la supériorité de ses vues, il convoqua en conseil les généraux piémontais prince de Carignan,

Montafia et de Solar, mit les deux plans sous leurs yeux et les invita à donner leur avis. Comme on peut s'y attendre, ce ne fut pas celui du baron de Wins qui réunit leurs suffrages, et Colli triomphant l'en informa; toutefois il restait une difficulté à aplanir. D'après les calculs de l'auteur même du plan préféré, il ne fallait pas moins de 27,000 hommes pour son exécution : or il n'en avait pas au delà de 19,000 disponibles, dont 2,000 de cavalerie, arme plus embarrassante qu'utile dans les montagnes. Il était donc nécessaire que de Wins renforçât de 10,000 hommes le corps austro-sarde, et Colli n'hésita pas à en faire la demande; mais le général en chef, offensé, les refusa tout net. Soit que Colli ne s'attendît pas à un pareil refus, soit qu'il se flattât de mener à bien son projet sans la coopération de son rival, il avait déjà arrêté, de concert avec les généraux piémontais, les dispositions préliminaires de son plan. Elles consistaient à occuper fortement notre gauche pour donner le change sur le point de la véritable attaque. A cet effet, un détachement de 1,200 hommes de troupes légères devait partir d'Entraque le 1er août à quatre heures du matin, et arriver par le col de Pierre-Étroite au bas du vallon de Ceresa le lendemain à midi, sans avoir été aperçu. Après s'être reposé jusqu'à huit heures du soir, ce détachement se diviserait en deux parties. La tâche de la première, forte de 800 hommes, était de cerner ou enlever le poste de Ceresa, afin de l'empêcher de mettre le feu au signal, puis de se porter successivement sur San-Martino, Roccabigliera et Lantosca, où il ne se trouvait que peu ou point de troupes; la seconde colonne, forte de 400 hommes, avait ordre de gravir vers deux heures

du matin le revers du col de Finestra, de laisser 100 hommes sur le rocher à gauche et d'embusquer le reste dans la forêt jusqu'au moment où la fusillade de San-Martino lui donnerait le signal d'en venir aux mains.

Pour seconder cette expédition, dont la réussite eût séparé l'armée d'Italie de celle des Alpes et jeté de l'inquiétude sur les derrières du centre de la première, un corps de 4,000 hommes, divisé en quatre colonnes, partant d'Aoste et de Fenestrelle, eut l'ordre d'attaquer le mont Genèvre, défendu par 800 hommes de l'armée des Alpes, et de s'en emparer; le surlendemain, l'attaque se prolongeant sur la droite, deux bataillons suisses de 7 à 800 hommes devaient assaillir le camp du col de Lunga; deux colonnes de 300 hommes chacune, partant des bains de Vinadio dans la nuit du 1er au 2, auraient alarmé les camps de Santa-Anna et della Lombarda, tandis que deux autres colonnes de 2 à 300 hommes chacune, partant d'Entraque, assailliraient les camps de Fremamorte et de Finestra.

D'après les renseignements qu'il avait reçus sur l'emplacement et la force de nos postes, le marquis de Colli ne doutait pas de la réussite de ces attaques : nous n'avions personne au col de Pierre-Étroite, parce qu'on le supposait impraticable même aux Barbets; les camps de Lunga, de Santa-Anna et della Lombarda n'étaient gardés que par quatre faibles bataillons; les cols de Fremamorte et de Finestra seulement par un bataillon du Puy-de-Dôme et un de la 84e demi-brigade, et, sur les derrières, il n'y avait pas 500 hommes de toutes armes de San-Martino à Lantosca.

Toutes ces combinaisons échouèrent devant la vi-

gueur des républicains. L'attaque du mont Genèvre fut repoussée par le général Valette. Le capitaine Bonnaud, émigré de Grasse, homme vigoureux, chargé de la partie délicate de l'opération, qui devait pénétrer par un col intermédiaire, et auquel le grade de major était promis en cas de réussite, obtint d'abord quelques succès, mais ils furent suivis des plus cruels revers. Malgré sa précaution de ne charger ses troupes que de pain, de vin et de cartouches, leur marche fut retardée de huit heures par une affreuse tourmente qui fit périr dans les neiges quatre guides et une cinquantaine d'hommes; en sorte que la colonne, exténuée de fatigue et de froid, n'atteignit le fond du vallon de Ceresa qu'à huit heures du soir. Le mauvais temps s'opposant à l'escalade du revers du col de Finestra, Bonnaud proposa à ses officiers de marcher sur San-Martino, d'enlever ce poste, sans laisser aux Français le loisir de se reconnaître, de mettre ensuite Roccabigliera et Lantosca à contribution, et de se retirer soit par Bolena, soit par la crête de la berge gauche du val de Gordolasca, où aucun poste ne pouvait s'opposer à leur retour. Ce parti parut téméraire; on lui en fit l'observation, mais elle ne servit qu'à hâter le signal du départ, et le poste de Ceresa fut égorgé. Toutefois quelques coups de fusil des fuyards ayant aussitôt donné l'éveil aux Français, Garnier fit battre la générale à San-Martino, et porta sur-le-champ une cinquantaine de volontaires sur la hauteur qui domine le bourg du côté de Ceresa. La confusion devint extrême, et les dispositions de défense n'étaient pas encore terminées quand les Piémontais parurent et attaquèrent avec résolution notre infanterie. Celle-ci composée de réquisitionnaires, voyant l'ennemi

pour la première fois, lâcha pied et livra à eux-mêmes une douzaine de canonniers qui abandonnèrent, après l'avoir enclouée, la seule pièce de canon qu'on pouvait leur opposer. Déjà les Piémontais débordaient San-Martino et allaient le tourner lorsque Bonnaud et son lieutenant furent tués. Cette perte ayant jeté de l'hésitation dans leurs rangs, les républicains s'en aperçoivent et reviennent à l'instant sur leurs pas; on presse les Piémontais, et bientôt ils sont mis en déroute par ceux-là même qui tout à l'heure fuyaient devant eux. Alors le général Garnier les fait poursuivre à outrance par l'adjudant-général Rambaud sur le col de Pierre-Étroite, et ordonne au chef de brigade Lespinasse, qui commandait au col de Finestra, de tomber sur leur flanc droit à hauteur de Ceresa avec un détachement de la 84ᵉ.

Les Piémontais bivouaquèrent en deçà du col de Pierre-Étroite, et ne le repassèrent que le 3 au matin, après avoir laissé 600 hommes, dont 19 officiers, sur la place. Cette perte affecta principalement les chasseurs de Nice, qui furent presque détruits.

Cependant les attaques des cols Lunga, de Santa-Anna, della Lombarda et de Finestra eurent lieu le 2 au point du jour, comme il avait été prescrit. Les Suisses forcèrent d'abord le 1ᵉʳ bataillon de Maine-et-Loire à se replier sur Sabernoi, puis dans les retranchements élevés à droite du col Lunga; mais, après une fusillade de deux heures, ces volontaires, à la voix de l'adjudant-général Lasalcette, sortirent des ouvrages, chargèrent les colonnes d'attaque à la baïonnette et les ramenèrent battant jusque auprès des bains de Vinadio, avec perte de 123 prisonniers, dont un colonel et trois officiers. Les attaques dirigées contre les cols de Santa-

Anna et della Lombarda furent beaucoup moins sérieuses et cessèrent après deux heures de feu; celle du col de Finestra n'ébranla nullement le faible détachement qui le gardait.

Ces divers échecs inspirèrent de la circonspection au marquis de Colli, car il différa l'attaque du col de Tende jusqu'au 21 et renonça définitivement à tout prélude. Le marquis de La Tour, chargé de cette opération avec 4,600 hommes, en forma quatre colonnes. La première, de 1,400 hommes, déboucha d'Entraque par le col de Pierre-Étroite pour se porter à Lantosca; mais le général Garnier l'arrêta à San-Martino et la força à rebrousser chemin après un engagement assez chaud. La seconde colonne, composée de 1,000 hommes, devait également pénétrer par la Trinita et le col de Finestra à Lantosca, point où sa réunion avait été marquée avec la première, si la 84e ne lui eût opposé une barrière insurmontable au col de Finestra. La troisième colonne, de 1,200 baïonnettes, qui s'avança de Limone contre le col de Cornio, l'attaqua de front et fut repoussée vivement par Dallemagne. La 4e colonne, de 1,000 hommes seulement, partie de la Chiusa avec l'intention de gagner le col de Carlino et Lupiga, fut arrêtée par les neiges et le mauvais temps.

L'issue de cette dernière tentative dégoûta le marquis de Colli de l'offensive; et comme le baron de Wins l'avait vue d'un œil indifférent, sans chercher à la favoriser par quelques démonstrations sur la gauche, Colli imputa ses revers au général en chef.

Dans le fait, c'était un spectacle étrange de voir deux armées, belles, nombreuses et ne manquant de rien, tenues en échec par une poignée de braves, nus et

mourant de faim ; car, durant l'espace de deux mois, à peine compte-t-on trois combats autres que des affaires de postes. Durant la nuit du 25 au 26 juillet, deux corsaires enlevèrent une tartane française mouillée à Albenga. Ces corsaires étant obligés le lendemain de doubler la pointe de Borghetto, en la remorquant, pour gagner le vent, quelques grenadiers du 5e bataillon sautèrent dans des barques, joignirent à force de rames la tartane amarinée, la reprirent malgré leur feu et la ramenèrent avec les hommes qu'ils y avaient mis.

Le 26, le général Ransonnet, commandant les postes de Borghetto, poussa une reconnaissance qui força le général Pittoni à déployer dans la plaine de Vado 3,500 à 4,000 hommes. Le 29, le général Cantu s'avança sur la hauteur en face de Toirano et y fit remuer de la terre ; Laharpe, inquiet de ce travail dont il ne distinguait pas les formes, sortit avec deux colonnes, les posta convenablement pour exécuter une reconnaissance, et leur défendit de répondre au feu des Autrichiens. Son objet rempli, il remit ses troupes en marche ; mais alors le général Cantu rompant ses lignes, poursuivit les Français en tiraillant. Laharpe, peu endurant, fait bientôt volte face et le ramène dans sa position, en lui mettant une vingtaine d'hommes hors de combat. Cette petite leçon rendit le général Cantu circonspect.

Il s'opéra dans le cours du mois d'août plusieurs mutations importantes à l'état-major, les unes par arrêtés du Comité de salut public, les autres par ordre du général en chef. Ces dernières étaient toutes dans l'intérêt ou les convenances du service : ainsi le général Serurier, qui connaissait parfaitement le terrain de la gauche, et avait gagné par sa loyauté et sa prudence l'affection

des habitants et des troupes, retourna en prendre le commandement et mit fin aux inconvénients qu'engendrait la mésintelligence des généraux Garnier et Mouleau. Il fut remplacé à Ormea par Laharpe, qui reçut quelque temps après le brevet de général de division. Freytag, fatigué, céda sa division au général Kilmaine, et Lebrun et Barquier, ayant obtenu leur retraite, eurent pour successeurs les généraux Dommartin et Ransonnet; enfin l'adjudant-général Joubert passa à la division du centre, et Saint-Hilaire succéda à Laharpe dans la 2e subdivision de droite. Les autres changements opérés, dit-on, dans un but économique par le Comité, frappèrent impitoyablement des officiers-généraux très-utiles, contre lesquels il ne s'était pas élevé la moindre plainte, et ils furent remplacés par des officiers sans antécédents connus, ni mérite réel. Le général Nicolas tomba en disgrâce, ainsi que plusieurs adjudants-généraux, au nombre desquels se trouvait Monnier, chargé depuis deux ans des détails de la division à la satisfaction de tous. Il fallut tout le crédit dont Massena jouissait auprès du général en chef et des représentants commissaires pour qu'il pût conserver provisoirement à Monnier son emploi.

A cette époque, l'aile droite fut de nouveau partagée en deux divisions. La première, réservée à Kilmaine mais dont Massena conserva le commandement pendant sa maladie, était composée des brigades Bizanet, Saint-Hilaire et Pijon, et campait entre le littoral et l'Alpi; la seconde, commandée par Laharpe, avait également trois brigades aux ordres des généraux Gouvion, Miollis et Pelletier; elles occupaient tous les postes de la vallée du Tanaro et des contre-forts qui la séparent de la Cor-

saglia, entre La Trappa et Termini et même au delà à Viozenna.

Lorsque toutes les troupes de la droite furent solidement établies dans la ligne de Borghetto et les ouvrages de fortification passagère presque partout terminés, le général en chef se rendit au camp de Tournoux, et s'entendit avec le général Moulin, relativement à la répartition des troupes après l'arrivée des renforts venant de l'armée du Rhin. Près de Scarena, il fut assailli par des Barbets apostés à l'endroit où, pendant la campagne précédente, Saliceti avait failli perdre la vie, et ses aides-de-camp les poursuivirent inutilement. Ce guet-apens, les fréquents assassinats commis dans le pays conquis sur les militaires isolés et les petits détachements, motivèrent l'érection d'une commission militaire, pour juger sommairement tous les Barbets pris en armes en deçà de nos avant-postes, sur nos flancs et nos derrières.

La présentation de la Constitution de l'an III à l'armée ouvrit dans les premiers jours de septembre une série de fêtes ou plutôt de cérémonies qui vinrent faire diversion aux souffrances de la faim et aux ennuis de la défensive. Les commissaires Réal, Ritter et Chiappe la présentèrent d'abord aux députations des divisions de la côte, réunies pour cet objet en grande parade à Nice, et successivement à chaque division sur la ligne; elle fut partout accueillie avec transport. C'était le troisième acte constitutionnel enfanté par la législature depuis 1789; on pouvait croire qu'il renfermait toutes les bases d'un gouvernement fondé sur la liberté et l'égalité; on lui jura fidélité avec enthousiasme et sans arrière-pensée, et chacun y crut voir le gage du bonheur

de la nation. Ces braves couverts de haillons et nu-pieds sur les róchers, où ils bivouaquaient depuis six mois, au milieu des tempêtes et des frimas, presque sans autre nourriture que les châtaignes qu'ils disputaient aux avant-postes ennemis, offrirent alors un sublime spectacle; oubliant leur misère, ils rayonnent tout à coup de joie et de fierté, confondent leurs embrassements et se félicitent d'avoir contribué par le courage et la persévérance à donner à la Convention le temps d'achever le pacte qui doit assurer la prospérité de la France.

Le Comité de salut public, informé que les premiers renforts envoyés du Haut-Rhin à l'armée, affaiblis par la désertion, ne suffiraient pas pour donner une supériorité marquée sur les Austro-Sardes, mit une seconde colonne en marche. A mesure que les corps de celle-ci atteignirent Lyon, Kellermann fit appuyer les premiers sur les Alpes maritimes et l'Apennin. Ces mouvements s'opérèrent du 18 août au 16 septembre et procurèrent un renfort de 16 bataillons, présentant environ 8,000 baïonnettes effectives, parce qu'on incorpora dans les demi-brigades des derniers échelons, les volontaires des premières sortis des hôpitaux ou revenant de congé. D'un autre côté, la tête de la colonne des Pyrénées, composée des 1re et 8e demi-brigades légères, atteignit Nice le 13; mais sa force, qui avait été annoncée de 1,600 hommes, ne dépassait pas 500. Elle fut suivie de deux brigades marchant par échelons à deux jours d'intervalle, dont l'effectif n'atteignit pas 2,400 combattants. La paix, qui venait d'être conclue avec l'Espagne, semblait autoriser les volontaires à rentrer dans leurs foyers, et la plupart n'ayant pas la vocation des armes, il n'était resté que les plus zélés sous les drapeaux.

Un changement de gouvernement, quel qu'il soit, ne s'opère jamais sans danger. Si le mécanisme administratif n'en est pas rompu, il éprouve toujours un temps d'arrêt jusqu'à nouvelle impulsion, et c'est un moment de crise favorable aux malveillants. Comme on annonçait vouloir substituer les formes régulières de la justice aux emportements et aux brutalités de la violence, les autorités civiles n'apportaient aucun frein à la désertion, et se montraient indulgentes pour les volontaires empressés d'aller embrasser leurs parents, secondant à leur insu les projets des royalistes, qui visaient à anéantir de la sorte des armées que l'étranger n'avait pu vaincre après trois ans d'efforts.

Cependant le baron de Wins, instruit de l'arrivée de ces renforts et s'en exagérant l'importance, supposa que l'orage allait éclater sur le corps de Colli et ne put se résoudre à le voir écraser sans lui porter secours. Après avoir longtemps balancé s'il dirigerait ses coups contre Rocca-Curaira et le petit Gibraltar, ou contre Zuccarello et Concento, il se décida enfin à attaquer le premier de ces points, dans l'espoir d'acculer les Français à la mer et de menacer leur flanc gauche en s'emparant de Bricco-di-Gale. En conséquence, le comte Wallis, qui commandait en second, transmit au comte Argenteau l'ordre d'exécuter cette attaque. Le général Colli fut invité à la seconder au moyen d'une diversion sur Bricco-di-Gale. La brigade d'Argenteau fut renforcée de deux bataillons que le général Liptay lui amena du camp de Savone, et le général Ternicy eut l'ordre de placer deux bataillons à Balestrino en vue de couvrir son flanc droit et de prendre position avec deux autres à Rocca-Barbena pour former réserve. Cette attaque devait être favorisée près

du littoral par une démonstration dont la conduite fut réservée au comte Wallis.

C'était donc au centre de la division Massena qu'on allait frapper les véritables coups. La garde de cette partie, la plus intéressante de la ligne, avait été confiée à l'adjudant-général Saint-Hilaire, sous le commandement duquel se trouvaient 4 compagnies d'éclaireurs et 12 bataillons, dont 5 de grenadiers, c'est-à-dire environ 4,500 baïonnettes. Ces forces étaient disposées ainsi qu'il suit : les éclaireurs et 3 compagnies de carabiniers formaient le cordon depuis le petit Cento jusqu'à Rocca-Curaira; les 3e et 12e bataillons de grenadiers campaient derrière le petit Gibraltar; le 3e de la 118e et le 3e de grenadiers, près de Due-Fratelli; le 1er bataillon de la 100e, au col de Fraissinet; le 2e, au Pizzo de la Cerasa; 2 bataillons de la 129e occupaient Zuccarello; le 2e de la 70e, la gorge de ce village; un bataillon de la 16e tenait Villaretto; le 9e de grenadiers, Coutelle; on avait posté le 11e de grenadiers au-dessus de Villaretto; enfin la crête de l'Ineprati était surveillée par le 3e bataillon de la 70e. Avec une répartition de forces si bien adaptée au terrain, une position dont les obstacles naturels avaient été renforcés par des ouvrages d'arts et un officier aussi entendu et aussi vigoureux que Saint-Hilaire, il était impossible de faire une trouée dans la ligne à moins d'efforts surhumains. Le comte Argenteau ne désespéra pourtant pas d'en venir à bout et prit toutes ses mesures à loisir : d'abord il augmenta son artillerie régimentaire de 3 pièces de 8 et de 2 obusiers piémontais, puis il porta dans la nuit du 15 au 16 septembre 3 bataillons sur le Sambucco, et fit enfin travailler au point du jour à la batterie qui de-

vait foudroyer le Petit-Gibraltar. Saint-Hilaire se garda bien de troubler les Autrichiens, et son immobilité calculée rehaussant leurs espérances, ils attribuèrent à la faiblesse le piége qu'il leur tendait.

De grands mouvements exécutés le long du littoral dans la journée du 18, faillirent donner le change à Massena sur le point menacé; il penchait à les croire combinés avec les manœuvres de l'escadre anglaise, qu'on assurait depuis si longtemps résolue à effectuer un débarquement aux environs d'Oneglia; mais il ne tarda pas à être rassuré par le général Fontbonne, qui avait pris tout récemment le commandement de la côte en remplacement du général Casalta passé à l'avant-garde.

Enfin le 19 septembre, à six heures du matin, l'attaque préparée et attendue depuis si longtemps commença par une vive fusillade entre tous les avant-postes de Bricco-di-Gale à la mer, et par une canonnade contre les retranchements de Rocca-Curaira. Cette fois, Massena comprit très-bien les vues de son adversaire; néanmoins il resta près de la côte, certain que Saint-Hilaire était en mesure de recevoir l'ennemi.

A la faveur de cette canonnade, le comte Argenteau forma deux colonnes du corps franc de Giulay, et les fit appuyer par les grenadiers de Strasoldo et le régiment de Schmidtfeld. Ces deux colonnes marchèrent au pas de course sur les retranchements avancés, percèrent le cordon formé par les éclaireurs, et rejetèrent les troupes qui les défendaient, partie sur le camp du Petit-Gibraltar, partie sur celui de Due-Fratelli, où le chef de brigade Gaspard les rallia et fit bonne contenance.

Enhardis par ces succès, les Impériaux continuèrent à

gravir la montagne et enveloppèrent le Petit-Gibraltar; ici le lieutenant Jalabert ne craignit pas de s'exposer avec 50 hommes de la 129e aux chances d'un assaut. Jusque-là ce retranchement, point de mire de la batterie ennemie, avait été labouré de boulets et d'obus, et pendant ce temps, ses défenseurs, abrités derrière le parapet, ne s'étaient pas montrés et n'avaient perdu qu'un tambour; mais lorsque l'artillerie cessa de jouer pour favoriser l'assaut, excités par la voix et l'exemple de leur commandant et du capitaine du génie Georges, ils montèrent sur la banquette. Tandis que les uns fusillaient à coup sûr, les autres faisaient rouler des quartiers de rochers sur les assaillants, et portaient un affreux désordre dans leurs rangs. Après s'être reformés à trois portées de fusil, les Autrichiens revinrent à l'assaut une seconde fois sans plus de bonheur; alors le général Liptay s'avança à la tête du régiment de Nadasdy pour les recueillir et soutenir un dernier effort, qui échoua comme les précédents.

Au premier avis de l'approche de l'ennemi, Saint-Hilaire avait expédié l'ordre de réunir des forces imposantes dans les retranchements du Petit-Quenta; mais, lorsqu'il vit les Autrichiens essuyer un échec aussi grave sur sa droite, il prescrivit au 11e bataillon de grenadiers de se glisser sur leurs derrières, et chargea son adjoint Grive d'appuyer cette manœuvre tournante avec 2 bataillons de la 129e demi-brigade et le 12e bataillon de grenadiers. Ces deux colonnes, par leur marche combinée, chassèrent l'ennemi de toutes les positions dont il s'était emparé, et le reconduisirent battant dans les retranchements de Sambucco, qu'ils insultèrent et au pied desquels ils firent encore des prisonniers. En même

temps, un fort détachement, poussé sur Balestrino, expulsa les Autrichiens de ce village et y ramassa nombre de traîneurs.

Les fausses attaques du général Montafia sur la gauche, vers l'Alpi, de même que celles du comte Wallis à la droite, vers le littoral, n'eurent aucun résultat.

Les Autrichiens accusèrent une perte de 127 hommes, parmi lesquels 11 officiers; la nôtre ne s'éleva pas à une cinquantaine. La conduite de Saint-Hilaire y fut admirable et lui valut, sur la demande de Massena, le grade de général de brigade.

Ce combat, si l'on en excepte quelques escarmouches, fut le dernier livré sous le commandement de Kellermann. Bientôt les armées des Alpes et d'Italie furent de nouveau séparées, et Scherer, qui venait de terminer sa tâche en Espagne, eut la dernière sous ses ordres. Ce changement s'opéra avec des circonstances très-mortifiantes pour Kellermann, qui n'en laissa pourtant pas percer son mécontentement. Plus tard, sous l'Empire, on a vu des généraux en chef irrités de procédés moins offensants, déserter le poste qu'ils jugeaient au-dessous de leur mérite; mais alors le patriotisme étouffait tout sentiment d'amour-propre et commandait l'abnégation; on n'avait qu'un désir, celui de servir la patrie, et le poste assigné par le gouvernement aux officiers généraux, semblait toujours assez beau s'il les mettait en position de donner de nouvelles preuves de dévouement.

Ce qui occasionna cette singulière mutation mérite d'être expliqué. Lorsque le Comité de salut public reçut la ratification du traité de paix avec l'Espagne, prenant en considération la situation politique de l'Europe et l'état des affaires sur la frontière d'Italie, il résolut de renfor-

cer Kellermann de toutes les troupes devenues disponibles aux Pyrénées orientales, et, par une dépêche du 21 août, l'invita à dresser un plan d'opérations avec la précision et le secret capables d'en assurer le succès. Il répondit à ce témoignage de confiance par l'envoi d'un projet d'offensive dont l'exécution ne pouvait être immédiate. D'après ce qu'il en communiqua à Massena, son intention était de pénétrer dans le bassin du Piémont par la vallée du Tanaro. Macquard eût débouché par le col de Tende et Carlino, tandis que Serurier aurait agi dans la vallée du Tanaro et sur la chaîne faîtière de l'Apennin, depuis l'Alpi jusqu'aux sources de la Bormida de Millesimo; pendant ce temps Massena, après avoir détaché une forte colonne sur Spinarda, se serait porté sur Melogno, San-Giacomo et les autres points perdus à l'ouverture de la campagne. La réussite de cette manœuvre aurait sans doute opéré la séparation des Piémontais et des Autrichiens, et mis la droite de ceux-ci dans l'obligation de décamper des environs de Loano, sous peine d'être coupée de la route de Savone à Acqui; elle devait être favorisée par des diversions du général Garnier dans la vallée de la Stura, et de l'armée des Alpes dans celles de la Vraita, de la Maira et d'Houlx. Ce projet, dont la réalisation eût amené au moins 30,000 républicains sous Ceva et Acqui, plaisait d'autant plus à Massena, qu'ainsi on aurait eu le temps de soumettre avant le retour de l'hiver ces deux boulevards qui eussent couvert les quartiers et servi de points de départ pour la campagne suivante. En vue d'assurer la réussite de ce plan, Kellermann avait réparti les renforts annoncés de manière à donner à son adversaire de l'incertitude sur les points de leur réunion.

Mais soit que le Comité fût pressé de ressaisir l'offensive, ou que l'erreur commise par Kellermann au début de la campagne eût laissé contre lui de fâcheuses préventions dans l'esprit de quelques membres influents, il lui adressa peu de jours après une instruction où il réservait à Massena l'honneur des premiers coups. Il était question d'enlever de vive force ou par des manœuvres les positions de Vado, de San-Giacomo et de San-Bernardo, afin de repousser les Autrichiens sur les deux Montenotte. Cet avantage obtenu, une colonne se serait portée par Millesimo sur Biestro et une autre par San-Giovanni sur Montezemolo; la division Serurier, immobile jusque-là aux environs d'Ormea, eût alors poussé les Piémontais dans la vallée du Tanaro, pour effectuer sa jonction avec celle de Massena près de Ceva, et toutes deux auraient enlevé de concert le camp retranché construit sous les murs de cette place et investi sa citadelle; la cavalerie campée au pied des montagnes eût mis une partie du plat pays à contribution. Le parc de siége embarqué à Oneglia devait être débarqué à Vado et de là conduit par Altare devant Ceva; en même temps, on eût armé les batteries de la rade de Vado avec l'artillerie trouvée sur la côte et forcé le commandant de Savone à recevoir garnison française, afin de se ménager sur le littoral un point d'appui en cas de retraite. L'artillerie arrivée sous Ceva, on aurait poussé le siége de la citadelle avec vigueur, et une fois réduite on en aurait réparé et augmenté les fortifications, cette place devant couvrir les quartiers d'hiver et remplir le rôle de place de dépôt à l'ouverture de la campagne suivante. Comme il était probable que les Piémontais chercheraient à se rapprocher des Impériaux pour agir de concert et contrarier

les opérations du siége, le Comité se flattait d'empêcher cette jonction en faisant opérer une forte diversion dans la vallée de la Stura par des détachements de l'armée des Alpes et de celle d'Italie. Ces détachements, après avoir forcé le poste des Barricades et Sambucco, se seraient emparés de la hauteur de Valloria, comme si leur intention eût été d'assiéger Demonte. Pour donner le change à l'ennemi, on eût amené quelques pièces de grosse artillerie, sans nuire à la liberté des mouvements, ni empêcher de repasser facilement le col d'Argentera, si la rigueur de la saison y forçait. On recommandait au général en chef et aux représentants d'augmenter par tous les moyens possibles la mésintelligence entre les Piémontais et les Autrichiens, d'accueillir les propositions de paix faites par les premiers, de faire en sorte qu'Alexandrie ne tombât pas entre les mains des seconds : on leur prescrivait aussi de donner leurs soins à la formation du parc de siége, de manière que, réuni à celui de l'armée des Alpes, il permît d'assiéger Turin, Alexandrie ou toute autre grande place de la Lombardie, en formant deux attaques; de rassembler tous les agrès et outils nécessaires pour la prompte construction de deux ponts de bateaux de 390 à 400 mètres chacun, d'avoir en outre un équipage de 50 nacelles de 7^{m} 15 sur haquets, afin de pouvoir passer promptement les affluents du Pô; enfin de ne pas négliger de se pourvoir des outils de mineurs nécessaires à une compagnie, attendu, disait l'instruction, qu'on entrerait en Lombardie la campagne suivante, et que si l'empereur persistait à vouloir nous faire la guerre, on franchirait les gorges de Trente et les montagnes du Tyrol pour rejoindre, par la vallée de l'Inn, l'armée du Rhin dans la vallée du Da-

nube, et de pouvoir culbuter sur Vienne les Impériaux avec 150,000 hommes.

Qu'on juge du désappointement de Kellermann à la lecture de cette instruction ! Le plan qu'elle contenait ne valait certainement pas le sien, car il rejetait les Autrichiens sur Alexandrie, dont il importait tant de les éloigner, et faisait dépendre le succès de l'opération de la chute préalable de deux places qu'on n'avait ni le temps ni les moyens de réduire. Le général en chef prit donc la plume pour le réfuter (voyez *Pièces justificatives*, n° VIII). On a dit que ces observations furent mal interprétées, et le privèrent du commandement des deux armées. C'est inexact. Le rapport fait le 31 août, par Letourneur, à la Convention, à la suite duquel Kellermann fut relégué dans les Alpes, avait été délibéré par le Comité de salut public immédiatement après la réception de son projet qui trouva des critiques parmi les membres à prétentions militaires; et la dépêche de la Convention, qui lui annonçait sa disgrâce en la déguisant sous des éloges maladroits, se croisa avec celle où il critiquait le plan élaboré au bureau topographique du Comité.

Scherer ne tarda pas à arriver, et Kellermann lui remit le commandement les larmes aux yeux, ne pouvant dissimuler le chagrin de se séparer d'une armée aux misères et aux fatigues de laquelle il s'était associé, qui avait été pour lui l'objet d'une sollicitude vraiment paternelle, et qu'il s'était flatté de conduire bientôt à la victoire; tout le monde prit part à sa disgrâce, car on avait eu vingt occasions depuis cinq mois d'apprécier son patriotisme. C'était un homme de guerre moins brillant que résolu et opiniâtre, administrateur probe

et entendu, d'une activité infatigable et d'une franchise poussée parfois jusqu'à la brusquerie, dont la rigidité toute germanique dans le service n'était pas tempérée par des formes; si ses vues manquaient de haute portée, du moins elles pouvaient subir sans trop de désavantage l'épreuve de la discussion. Au reste, Kellermann était doué d'une grande modestie; aucune observation, quelque contraire qu'elle fût à sa manière de voir, ne le blessait. Massena, qui avait aussi son franc-parler, émit, en plusieurs rencontres, un avis diamétralement opposé au sien, sans qu'il en eût conservé contre lui la moindre aigreur. On tenta vainement de les brouiller; s'il s'éleva entre eux quelques nuages à l'égard de l'occupation de Savone et de la perte de San-Giacomo, ils furent promptement dissipés, car Kellermann n'aimait pas les flatteurs et ne se laissait point prendre à leurs amorces. Son faible était d'attacher trop d'importance aux fortifications, et, sans nier leur utilité, Massena pensait qu'elles n'ont pas toujours la valeur qu'on leur attribue. Ces obstacles inertes empruntent toute leur valeur aux troupes; et en effet c'est moins la quantité et le relief que l'emplacement des ouvrages, l'intelligence et le nombre de ses défenseurs qui constituent la force réelle d'une position. S'il est vrai que dans certains cas une simple coupure, un abatis, un épaulement, une flèche, une redoute bien défendus tiendront en échec une colonne entière, comme il n'est pas de poste qu'on ne puisse éviter par un détour plus ou moins long, l'essentiel est de bien placer les postes d'avertissement et surtout la réserve, afin de la porter en temps utile contre la colonne ennemie qui serait parvenue à se faire jour avant qu'elle prenne pied. Un gé-

néral se mettra à l'abri de surprises en faisant reconnaître le terrain par des officiers qui sachent deviner au besoin ses intentions, et qui puissent donner des renseignements précis sur l'emplacement des avant-postes, du camp principal, de la réserve, et en même temps sur les points susceptibles d'être retranchés. Telle eût été toujours la manière d'agir de Massena s'il avait pu se conduire comme il l'entendait; on n'eût pas remué une pelletée de terre, qu'au préalable Saint-Hilaire, Joubert ou Vicose, adjudants-généraux qui avaient sa confiance et la méritaient par leur aptitude et leur activité, n'eussent reconnu la position ou la ligne à occuper, et donné leur avis sur les points à renforcer par des ouvrages de campagne.

CHAPITRE III.

Difficultés que rencontre Scherer en prenant le commandement. — Misère de l'armée. — Le général en chef demande un plan de campagne à Massena, qui en propose deux. — Motifs qui les font ajourner. — Développement et inconvénients du plan primitivement adopté par le général en chef. — Le mauvais temps en empêche l'exécution. — Scherer demande à Massena le second plan, et le charge d'en exécuter la partie la plus délicate. — Bataille de Loano et ses résultats. — Les deux armées prennent des quartiers d'hiver. — Misère qui assiége celle des Français. — Réorganisation de son infanterie par amalgame.

En venant reprendre le commandement de l'armée d'Italie, Scherer prévoyait bien qu'il aurait à lutter contre de grandes difficultés, mais il ne les supposait pas aussi graves; en effet, si son prédécesseur avait eu les bras liés, c'était moins à cause de l'infériorité de ses forces que par suite du dénûment absolu de toutes ressources. Or, le gouvernement n'était pas plus riche après la conclusion de la paix avec l'Espagne, et les choses ne semblaient pas devoir changer de face. Bien plus, l'arrivée prochaine des dernières colonnes de l'armée des Pyrénées orientales allait augmenter les embarras.

Les premières dépêches du général en chef au Comité de salut public contenaient un tableau déchirant de l'état de l'armée. La faible portion de solde qui s'acquittait en numéraire aux officiers et à la troupe était arriérée depuis deux mois; plus d'habillement ni de chaussure; tous les services étaient en souffrance, les

magasins et les caisses vides. On vivait au jour le jour, à force d'artifices et de privations, sans espoir de sortir de cette crise, car le commerce de Gênes, devenu circonspect à ses dépens, refusait toute espèce de crédit, et le peu de grains et d'effets qu'il fournissait au comptant était, pour comble de malheur, soumis aux chances d'un cabotage entravé par les croisières ennemies. Malgré cette triste situation, le général en chef, sentant la nécessité de préparer un plan d'opérations, visita les positions occupées par nos troupes.

La confiance qu'il avait accordée à Massena pendant son premier commandement, celle dont Kellermann l'avait honoré, engagèrent Scherer à lui demander ses vues dans le cas où l'on prendrait l'offensive. Massena ayant étudié la position des alliés, lui répondit qu'il pouvait agir à volonté par sa gauche sur la droite du Tanaro, afin de séparer les Autrichiens des Piémontais, et tomber ensuite sur les premiers dans les environs de Savone, ou percer par le centre vers Zuccarello, pour se rabattre, selon les circonstances, à droite ou à gauche, sur les Autrichiens ou sur les Piémontais, et il ajouta que chacun de ces partis avait ses avantages et ses inconvénients. Scherer, doué de plus de rectitude que de vivacité d'esprit, les balança longtemps, fit des observations, prit des renseignements auprès des autres divisionnaires, et préoccupé des soins pressants et multipliés que réclamait l'administration ajourna sa résolution.

Le Comité de salut public, croyant que la paix conclue avec l'Espagne lui donnerait plus de crédit à l'étranger, imagina de contracter un emprunt pour mettre l'armée d'Italie en état de reprendre l'offensive, et le ministre Villars fut autorisé à ouvrir des négociations dans Gê-

nes à ce sujet. Un mois s'écoula dans l'attente des premiers versements; enfin le Sénat, se retranchant derrière sa neutralité, refusa formellement son autorisation; mais lors même que la difficulté politique eût disparu, il est probable que l'emprunt n'eût pas été rempli. Trompé dans son espoir, le Comité envoya un fonds de 200,000 francs en numéraire, avec promesse du double aux représentants du peuple délégués au quartier-général, et les autorisa à l'appliquer aux besoins les plus pressants. Le représentant Peyre se rendit à Gênes, paya quelques à-compte aux négociants de cette ville sur leurs créances, et les décida à faire de nouvelles fournitures.

Pendant cet espace de temps, les troupes venues d'Espagne sous la conduite des généraux Augereau et Charlet étaient entrées en ligne tant sur la droite que derrière le centre de Massena.

Bien que la guerre d'avant-postes n'eût eu de relâche que durant les tourmentes, les événements avaient été sans importance pour les deux partis. Le 24 septembre, le poste de La Trappa, défendu par 300 Piémontais aux ordres du lieutenant-colonel Colli, fut surpris par le général Miollis et repoussé sur le village avec perte. Le 2 octobre, le général Victor Perrin, dont la brigade, récemment arrivée d'Espagne, campait entre Toirano et Borghetto, s'étant aperçu que l'ennemi travaillait à des retranchements à Castellaro, l'attaqua la nuit suivante, pendant que deux colonnes cherchaient à lui couper la retraite. Le poste fut surpris, et il n'en serait pas échappé un homme, si les sapeurs, qui suivaient la colonne d'attaque pour détruire les ouvrages, n'avaient fait feu sans commandement. Cette infrac-

tion à la discipline donna l'éveil à l'ennemi et coûta la vie à 4 ou 5 des nôtres; toutefois, on tua une vingtaine d'Autrichiens, et on ramena le double de prisonniers.

A cette époque la flottille organisée par les soins du contre-amiral Martin, profitant de l'éloignement de la division anglaise, que les vents retenaient en haute mer, longeait la côte entre Albenga et Finale, inquiétait les camps établis sur le littoral et forçait les Autrichiens à construire des batteries de côte pour se garantir de ses insultes.

Vers le même temps, plusieurs patriotes polonais offrirent leurs services à Scherer. L'un d'eux, ancien major au service de l'empereur, connu et recommandé par Laharpe, instruit que les caisses de l'armée et du baron de Wins étaient à Voltri sous la garde d'un faible détachement, proposa de les enlever et de les porter à Gênes chez notre ministre. Le coup, quoique audacieux, avait des chances de réussite, et le succès aurait aplani de grands obstacles, car il n'était bruit que des trésors amassés par le général en chef autrichien. Scherer, après en avoir conféré avec les représentants, fit embarquer six compagnies sur la corvette à l'ancre devant Villefranche, les mit sous les ordres d'un brave commandant qui accompagnait l'officier polonais, et prescrivit au capitaine de les débarquer et de les attendre sur la plage de Voltri. L'expédition atteignit ce point sans encombre et le débarquement s'effectua. Par hasard, ce jour-là, cette petite ville était remplie de troupes de passage qui accablèrent nos gens avant qu'ils eussent effectué l'enlèvement des caisses. Ceux-ci firent bonne contenance, et parvinrent à regagner la cor-

vette, à l'exception de l'arrière-garde composée d'une soixantaine d'hommes qui furent enveloppés et pris après s'être défendus comme des lions. L'ex-major polonais, reconnu par les Autrichiens, fut transféré à Vienne et fusillé. La corvette se réfugia dans le port de Gênes, dont elle ne sortit qu'après la bataille de Loano.

Si Kellermann et Scherer eussent été moins scrupuleux, il eût été facile de désorganiser l'armée austro-sarde par la défection; et leurs adversaires, sur ce point, ne montrèrent pas tant de délicatesse. A peine l'armée républicaine avait-elle été établie derrière la ligne de Borghetto que ses avant-postes furent inondés chaque jour de placards faisant appel *aux Français repentants de leurs erreurs et fidèles à Dieu et au roi,* pour passer au corps de Condé. Les engagements n'étaient que de deux ans; on garantissait les grades obtenus dans l'armée républicaine, et l'on promettait à tout bas officier, à tout chef de complot une gratification proportionnée au nombre d'hommes qu'il amènerait. Un tarif de solde établi au revers de l'appel portait à 250 francs la solde mensuelle d'un capitaine d'infanterie, à 166 celle d'un lieutenant et à 135 celle d'un sous-lieutenant; la solde des sous-officiers et soldats était double de celle que leur accordait la république. Ces promesses auraient pu tenter des âmes cupides et mercenaires, mais nos soldats rejetèrent ces offres fallacieuses avec mépris, et M. d'Autuy, ancien capitaine au régiment de Bresse, qui avait placé son dépôt de recrutement à Mondovi, n'y reçut pas un seul homme de toute la campagne.

Tant de tranquillité régnait depuis trois mois dans l'armée autrichienne, que son général en chef semblait

n'avoir d'autre dessein que celui d'affamer les Français. Tous ses efforts s'étaient tournés du côté de la mer; les corsaires qu'il avait armés à Loano, Finale, Vado et Savone, ne faisant pas à son gré une chasse assez active aux caboteurs génois et français, il s'en plaignit amèrement jusque vers la fin de septembre, où l'arrivée d'une flottille de sept canonnières napolitaines maîtrisa le golfe au point de rendre presqu'impossible de s'y montrer sans sa permission. Du reste, sauf ce soin et l'attention qu'il donnait à la construction des retranchements et à l'amélioration des chemins menant de l'intérieur du Piémont sur sa ligne, rien n'avait pu l'émouvoir. Quand la dissolution ou la défaite de l'armée républicaine n'aurait plus été qu'une affaire de temps dans laquelle les combinaisons du génie fussent étrangères et que l'armée alliée eût été entièrement à l'abri des coups de la fortune, le baron de Wins n'aurait pas montré plus de confiance.

En examinant dans ses détails la ligne occupée par son armée, il trouvait, il est vrai, quelques motifs de sécurité; elle était vraiment formidable, car nul obstacle naturel ou artificiel n'y manquait. Vu isolément, chacun de ses postes paraissait imprenable; sa gauche s'appuyait à Loano, bourgade située sur le bord de la mer dans un vallon entrecoupé de jardins, de vignes et de champs d'oliviers dont les avenues étaient couvertes par des retranchements et des batteries masquées. Du littoral en remontant vers le faîte de l'Apennin, on rencontrait trois mamelons de forme et de hauteur différentes séparés par des ravins débouchant à gauche de la Varatella. On avait assis sur le sommet de chacun de ces mamelons une forte redoute en avant de laquelle

des flèches prenaient des revers sur les plis de terrain favorisant les approches. Le dernier et le plus considérable, dit Castellaro, à cause d'un château féodal dont les ruines décoraient sa cime, barrait, en face de Toirano, l'entrée de la gorge de Balestrino. De là, la ligne se rendait par Bianco, Malsabecco, Monte-Lingo et San-Bernardo, à Garessio au fond de la gorge du Tanaro, d'où elle se prolongeait par La Trappa et Casotto jusqu'au chevet du val Corsaglia. Tous ces points étaient retranchés et la plupart garnis d'artillerie. En arrière de cette première ligne, on en avait préparé une seconde sur les hauteurs de San-Damiano, à la Chartreuse, qu'on avait retranchée pour mieux fermer la gorge de Balestrino, à Roccabarbena, La Planetta et Spinarda. Les avant-postes étaient placés entre Toirano et la mer, dans la gorge de la Varatella et au-dessus sur la rive gauche du Baressone, d'où leur chaîne se rattachait par Castel-Vecchio, Erli et le Poggio, aux sources du Cento, au pied de Bricco-di-Gale; le cordon descendait ensuite dans la vallée du Tanaro en amont de Garessio. Toutefois l'extension démesurée de la ligne diminuait singulièrement la valeur de ces dispositions, et, quoiqu'elle fût occupée par 40,000 hommes, l'ennemi devait craindre qu'elle ne pût subir l'épreuve d'une attaque bien combinée. L'occupation du Sambucco, point de départ excellent pour l'offensive, en avait plus affaibli que renforcé le centre, dès qu'on se décidait à rester sur la défensive. Cette position, en effet, se trouvait trop éloignée de San-Bernardo, et ce poste ne tirait pas de Spinarda une protection suffisante pour être à l'abri d'un coup de main. Or, si les Français devenaient maîtres du San-Bernardo et de La Planetta garnis de moins de

troupes et d'obstacles qu'ailleurs, comment l'ennemi se serait-il maintenu à Garessio, Bardinetto et Callissano? Non-seulement on eût coupé Colli de de Wins, mais en outre menacé la ligne de retraite de la brigade Argenteau, qui les liait, puisqu'on eût été en mesure de la prévenir devant Ceva.

Cette particularité n'avait pas échappé au comte, et il en fit l'observation au baron de Wins, en l'engageant à abandonner le Sambucco pour occuper pendant l'hiver à Rocca-Barbena des établissements plus sûrs qui auraient eu l'avantage d'être à portée de l'eau et du bois et de raccourcir beaucoup la ligne. De Wins ne modifia ses dispositions primitives qu'en détachant vers la fin d'octobre un bataillon et un escadron de uhlans, avec 2 pièces de canon de Savone, dans les retranchements élevés au commencement de la campagne près de San-Giovanni-di-Murialto, et 2 bataillons à Capra-Zoppa, en arrière de Finale.

Vainement le marquis de Colli, dont la droite était déjà couverte par les neiges qui obstruaient les cols de la chaîne faîtière des Alpes, avait retiré la majeure partie des troupes du côté du Piémont pour renforcer Mondovi, Garessio, Spinarda, chacun de 2 bataillons; vainement un régiment de dragons avait été campé à Priola, où la gorge du Tanaro s'élargit; ces mesures ne diminuaient pas le danger de sa gauche, et, bien que le général Montafia, posté à Spinarda, eût l'instruction d'accourir au San-Bernardo dès qu'il serait menacé, il y arriverait probablement ou trop tard, ou avec trop peu de forces pour le défendre avec succès.

Telle était la position des Austro-Sardes. Sous plusieurs rapports, elle offrait assez d'analogie avec la nôtre,

qui s'étendait, comme on l'a dit plus haut, de Borghetto jusqu'au delà de Garessio dans la vallée du Tanaro par le Monte-Alpi. Ajoutons qu'ils étaient comme nous exposés aux intempéries de la saison et aux privations. Les ouragans, en emportant et déchirant les tentes, ne leur laissaient aucun abri et ne leur permettaient pas d'allumer de feu dans les bivouacs; les pluies, en abîmant les chemins, en gonflant les torrents, retardaient souvent leurs convois et dérangeaient la régularité des distributions; du reste, les rations étaient copieuses et de bonne qualité. Toutefois, comme les Allemands souffrent la faim avec moins de patience que les Français, il régnait parmi eux un mécontentement manifesté par la désertion à laquelle la proximité de Gênes donnait de grandes facilités. Le général de Wins atténua ce fléau en envoyant des recruteurs à Gênes raccoler les déserteurs qui y affluaient. On les engageait, moyennant une faible prime, et, après quelques semaines de séjour dans un dépôt, on les ramenait à l'armée sous un autre uniforme. C'est ainsi qu'on renforça d'un bataillon le corps franc de Giulay et qu'il fut toujours tenu au complet.

Quoique les trois divisions de notre droite présentassent au commencement de novembre une force de 40,000 hommes disponible, la profonde misère de l'armée, le manque absolu de toute ressource ne laissaient pas entrevoir le jour où l'on pourrait reprendre l'offensive. Au milieu des contrariétés sans nombre dont il était abreuvé depuis son retour à Nice, Scherer sentait d'autant plus vivement le besoin de tenter un coup d'éclat pour relever le moral de l'armée, que les neiges allaient bientôt rendre toutes les opérations impossibles, et que l'inaction faisait pâlir sa gloire acquise sur la

Sambre et aux Pyrénées. Le Comité de salut public avait approuvé son plan d'opérations, peu différent du premier des deux que Massena lui avait proposé.

L'attaque de la ligne des Austro-Sardes devait s'opérer sur cinq colonnes. La première, forte de 1,600 hommes, partant de Viozenna, aurait franchi le col d'Azile et descendu sur Fonte-Fabrosa après avoir laissé un poste au pont de la Corsaglia pour tenir en échec ce qui déboucherait de Mondovi, puis attaqué Carnetto sur trois points. Maître de ce poste important, le commandant de cette colonne eût poussé un détachement à la Chartreuse afin de couper la retraite à l'ennemi par Casotto. En cas d'échec, on lui recommandait de se replier par le Pizzo-di-Revel et d'en prévenir le commandant dela deuxième colonne, sous les ordres duquel il était placé.

Celle-ci se partageait en trois sections. La première, forte de 1,000 hommes, partant de Cia-Bernardo, avait la tâche de déloger l'ennemi des hauteurs du col de l'Inferno et d'attaquer ensuite Prerondo conjointement avec les deux autres sections. Ce poste enlevé, une partie des troupes de la première aurait pris possession des hauteurs qui dominent Pamparato, l'autre passé la Corsaglia pour s'avancer jusqu'à Carnetto. Le gros de la deuxième colonne, montant à 3,600 baïonnettes, se serait divisé à Isola-Rossa en deux sections à peu près d'égale force ; la première, après avoir traversé Garessio, aurait envoyé 5 à 600 hommes chasser l'ennemi d'Intrapa, tandis que le reste eût attaqué la gauche de Prerondo ; la deuxième tournant Garessio devait attaquer Prerondo à droite. On se flattait qu'assailli pour ainsi dire simultanément sur trois points par des forces aussi considérables et menacé d'être tourné par le col de l'Inferno,

l'ennemi se retirerait sur San-Giacomo-di-Priola et Battifolo. Le commandant de la deuxième colonne, après s'être établi sur le contre-fort qui sépare les hauts affluents de la Corsaglia de ceux du Casotto, aurait détaché 2,000 hommes dans la vallée du Tanaro pour appuyer les opérations de la troisième colonne. Les siennes devaient être favorisées par les fausses attaques de 600 hommes laissés au col de Termini pour cet objet.

La troisième colonne, composée de 12,250 hommes d'infanterie avec 6 pièces de trois, réunis à Isola-Rossa, côtoyait d'abord le Tanaro, puis laissait à Priola 1,000 hommes avec l'ordre de se porter par Poggiolo sur Spinarda qu'ils devaient enlever, et 1,000 à Casali pour emporter la Sotta; le gros de la colonne aurait continué sa marche sur Spinarda et attaqué le corps du général Montafia, tandis qu'un détachement de 3,000 hommes, destiné à s'emparer plus tard de Settepani, serait allé intercepter à Calissano le chemin de Balestrino à Melogno. La tâche imposée au gros de la colonne ne se bornait pas à forcer le camp de Spinarda; il devait en outre se rendre maître de La Planetta et de San-Bernardo, opérations pour lesquelles son commandant avait la faculté d'appeler la réserve de Priola et même une partie du détachement de Calissano.

Maître de toutes ces positions, le commandant n'eût laissé à Spinarda que les troupes venues de Villa-Soprana et se serait porté en toute diligence sur Rocca-Barbena, Malsabecco, Bianco et Campo-di-Preti, en même temps que le détachement resté à Calissano se serait dirigé sur Settepani. Dans ce moment une réserve de 4,500 hommes, débouchant du Petit-Gibraltar, des Due-Fratelli et de Zuccarello, aurait assailli l'ennemi à

Castel-Vecchio et Campo-di-Preti pour le tenir dans l'attente d'une attaque de front, et les 1,000 hommes postés provisoirement à La Sotta auraient remplacé à Melogno les troupes chargées de prendre possession de la Madonna-della-Neve, de San-Giacomo, ainsi que celles qui seraient descendues à San-Pantaleone et Gorra, derrière la gauche de l'ennemi.

La quatrième colonne, de 17 à 1,800 hommes, avait l'instruction d'en faire descendre 400 de l'Alpi par la gorge de Cerisola pour attaquer le petit camp au-dessus de ce village, d'en envoyer autant contre celui de Villa-Soprana, de remplir de tirailleurs la châtaigneraie attenant à ces deux postes, en vue d'attirer l'attention de l'ennemi sur le front de San-Bernardo et de faciliter l'attaque de la troisième colonne. Il avait été prescrit au commandant de la quatrième colonne de n'agir vigoureusement qu'après avoir vu descendre la troisième de Spinarda sur La Planetta et de ne rien compromettre. Leur jonction devait s'opérer dans le camp ennemi.

La cinquième colonne, de 5,500 hommes, ne serait entrée sérieusement en action qu'au moment où l'ennemi aurait déjà été ébranlé à Campo-di-Preti et à Balestrino par les opérations combinées de la troisième colonne et de la réserve. Alors elle eût agi sur trois directions : à droite, 2,000 hommes se seraient portés le long du littoral sur La Pietra, en évitant les batteries de Loano et auraient poussé jusqu'à Borzi, où cette section se serait préparée à s'emparer des hauteurs de Finale; au centre, 1,500 hommes eussent marché par le Monte-Calvo sur Bardino-Novo en cherchant à rejeter l'ennemi dans la plaine. De ce point ils eussent pu se porter à San-Pantaleone au premier

ordre; à gauche, 2,000 hommes rassemblés sur les flancs du Monte-Giuto se seraient dirigés vers Boissano par les hauteurs en réglant leur marche sur les troupes du centre. L'escadrille de chaloupes canonnières devait quitter le mouillage d'Alassio, serrer la côte et canonner vivement la plage.

Un système de signaux avait été convenu pour faire communiquer les colonnes entre elles, du moins quand les principaux objets de leur tâche eussent été remplis.

Les détails dans lesquels nous sommes entrés prouvent assez que, malgré sa complication, ce plan si bien étudié pouvait recevoir en trois jours son entière exécution; mais son objet était double : il s'agissait de prendre à revers les Piémontais postés sur les berges escarpées du Tanaro et de les y culbuter; puis l'opération terminée, d'attaquer à dos les Autrichiens sur le versant méridional de l'Apennin, pour les refouler et les écraser ensuite dans le vallon de Laono. Le succès de l'entreprise dépendait de la précision et de la vigueur du chef de la 3e colonne; on pouvait craindre que, rencontrant dans l'attaque successive de Spinarda, La Planetta et San-Bernardo, des obstacles insurmontables, elle n'aboutît qu'à un déplacement funeste qui procurât aux Austro-Sardes l'occasion de percer une barrière jusqu'alors de fer pour eux. Massena en fit l'observation à Scherer; mais, comme toutes ses troupes étaient destinées à de fausses attaques, qu'on ne lui avait réservé aucun rôle marquant dans cette longue série d'opérations, qu'au contraire on avait confié à Laharpe, jusqu'alors son subordonné, la conduite des plus délicates, il n'insista pas, de peur de voir attribuer à la jalousie ou à un sentiment d'amour-propre déplacé

ce qui était chez lui effet de zèle et de conviction. Massena, d'ailleurs sincèrement attaché à Laharpe, et reconnaissant sa grande capacité, était charmé des preuves de confiance que le général en chef lui accordait.

On attendit d'heure en heure pendant plus de huit jours l'ordre de marche. Les généraux avaient reçu leurs instructions, les colonnes étaient formées, les cartouches distribuées; mais le manque de chaussures, de vivres et de moyens de transport enchaînait la volonté de Scherer et le dévouement des troupes. Enfin l'administration étant parvenue à se procurer 12,000 paires de souliers, trois jours de biscuit, 50,000 rations d'eau-de-vie et à emprunter quelques mulets aux Génois, l'ordre définitif fut expédié du quartier-général, et toutes les colonnes allaient s'ébranler dans la nuit du 14 au 15 novembre, lorsqu'il tomba cette nuit et les jours suivants une si grande quantité de neige que tous les cols en furent obstrués. Serurier et Laharpe prévinrent par des exprès le général en chef que le mouvement était devenu inexécutable.

Ce contre-temps contraria vivement Scherer; comment échapperait-il à l'ascendant de son adversaire? L'armée républicaine, condamnée à se fondre par le froid, la faim et les maladies derrière la ligne de Borghetto, aurait-elle assez de nerf au printemps prochain pour repousser les attaques d'un ennemi qui, aux avantages du nombre, joindrait ceux du point de départ et toutes les ressources matérielles de nature à assurer le succès d'une entreprise? En réfléchissant à sa triste position, le général en chef se rappela que Massena l'avait entretenu d'un autre projet, et l'appela pour en conférer sur-le-champ avec lui. La discussion ne fut ni longue ni

incertaine, car les objections n'étaient pas de nature à arrêter des gens déterminés à vaincre. Le temps pressait, aussi tomba-t-on bientôt d'accord sur les moyens d'exécution, et de nouvelles instructions furent adressées aux généraux.

L'effort devait se faire au centre par Massena à la tête de 13,400 hommes. Le général Laharpe, avec 5,000, reçut l'ordre de déboucher de Zuccarello sur deux colonnes : celle de gauche, sous sa conduite, pour aborder le Monte-Lingo par Eli; celle de droite, de 2,000, sous Saint-Hilaire, par Castel-Vecchio. Établie au Monte-Lingo, cette division devait attendre de Massena le signal de descendre à Bardinetto ou d'attaquer Rocca-Barbena. Le général Charlet, avec 4,000 baïonnettes, embrassait dans ses attaques la droite de Bianco, Malsabecco et la gauche de Rocca-Barbena. Maître de ces trois positions, il avait l'instruction de se rendre à Bardinetto.

Lorsque Massena aurait chassé l'ennemi de ce village, il devait marcher sur Settepani en deux colonnes. Laharpe, après avoir tourné cette position par la gorge de la Bormida, l'attaquerait ensuite du côté de la Madonna-della-Neve; Charlet à droite, face à Finale, et Massena entre eux avec la réserve, par la gorge de Melogno. L'ennemi culbuté de cette position, Laharpe devait y rester avec une brigade et pousser celle de Saint-Hilaire à San-Giacomo pour prendre possession de ce point important; Massena descendrait avec la division Charlet et la réserve sur les hauteurs de San-Pantaleone, où, après avoir laissé 3,000 hommes, il marcherait, avec les brigades Cervoni et Bizanet, dans la direction de La Pietra à la rencontre de l'ennemi s'il

se trouvait encore dans la plaine de Loano; dans le cas où celui-ci aurait pris le chemin de la gorge de la Bormida, il était entendu qu'on se bornerait à mettre le général Pijon à ses trousses avec 2,000 hommes, et que Massena continuerait sa marche sur Melogno; enfin, si l'impossibilité d'enlever Bardinetto était constatée, il redoublerait d'efforts pour couper les chemins de ce village à Toirano et à Giustinice par lesquels de Wins communiquait avec Argenteau, afin de faire filer plus tard 3,000 hommes sur les hauteurs en arrière de La Pietra.

A gauche, Serurier, avec 5,200 hommes de sa division et de celle de Massena, devait attaquer San-Bernardo de front et par Villa-Soprana et Cerisola; si cette position tombait entre ses mains, il lui était recommandé de se diriger successivement sur La Planetta et Spinarda, d'en chasser l'ennemi, de pousser un détachement sur La Sotta, enfin de menacer Calissano; le tout en vue de couvrir la gauche de Laharpe. Il lui fut aussi prescrit de faire inquiéter l'ennemi par le général Miollis à Intrapa si les neiges obstruaient les cols de Termini et d'Inferno.

Il n'y eut aucun changement dans les dispositions arrêtées pour la droite, si ce n'est qu'Augereau attaquerait en même temps que Massena, avec environ 7,000 hommes, deux de ses colonnes sur les hauteurs et une sur le rivage; l'escadrille avait la même tâche qu'auparavant.

Le second plan promettait le même résultat que le premier. On perçait également le centre des alliés, on menaçait de prime abord la retraite de leur gauche en établissant une masse imposante sur leurs derrières, et

on évitait les inconvénients reprochés à celui-ci, car les colonnes se donnaient pour ainsi dire la main; toutefois, il présentait aussi des chances défavorables. Pour qu'il réussît complétement, il ne fallait pas seulement enfoncer le centre des alliés, mais aussi en prévenir les débris à Melogno, où les comtes Argenteau et Wallis, commandant les corps séparés, devaient naturellement chercher à se réunir, et chacun d'eux se trouvait plus près de ce point que les colonnes victorieuses. D'ailleurs, comme ce projet exigeait une réunion considérable de troupes au centre, qui avait été dégarni pour renforcer la gauche, il fallait en ajourner l'exécution jusqu'au moment où la concentration serait opérée, et, dans l'intervalle, l'ennemi pouvait changer toutes ses dispositions, qu'il modifia en effet, mais à notre avantage.

Une partie des bataillons campés dans la vallée du Tanaro, sur les sommités de l'Alpi, fut appelée dans la rivière de Gênes sous prétexte d'y prendre des cantonnements vers la côte. Cette nouvelle, très-vraisemblable et adroitement répandue, fut recueillie sans méfiance par les Autrichiens, qui soupiraient après le moment de prendre des quartiers d'hiver. Leur vigilance accoutumée se relâcha et ils abandonnèrent même plusieurs postes dont l'évacuation leur causa quelques regrets dans la suite. Le baron de Wins, partageant l'erreur générale, crut la campagne terminée, et, comme d'ailleurs il était cloué à La Pietra par des rhumatismes et un abcès à la bouche, il chargea le comte Wallis de le suppléer, et ce dernier s'occupa de l'assiette des quartiers d'hiver.

Le 21 novembre, Massena passa en revue les troupes réunies au centre, les harangua et leur annonça que le lendemain il les mènerait à la victoire. Elles répondirent

à son allocution par des cris d'allégresse et de patriotisme.

Le 22 novembre au point du jour, trois bricks et six chaloupes canonnières vinrent mouiller sur la plage entre Borghetto et La Pietra. L'attaque commença au signal donné par deux fusées lancées du mont San-Spirito, et à peine les chaloupes canonnières eurent-elles lâché leur première bordée, qu'Augereau mit ses troupes en mouvement. (Voir l'ordre de bataille, *Pièces justificatives*, n° IX). Le général Banel enlève Toirano avec la première colonne, passe la Varatella au pont, et force la batterie retranchée qui couvrait la Chartreuse, bâtie à peu de distance du village; mais, blessé dans ce coup de main, il remet le commandement au chef de brigade Lannes qui, jaloux d'achever la tâche donnée à son général, déposte les Autrichiens du mamelon de San-Pietro et en descend la contre-pente avec moitié de son monde pour se réunir à l'avant-garde. Menacés par cette manœuvre, les Impériaux se retirent en désordre sous la redoute de Gazi, qui semble leur offrir une protection d'autant plus efficace qu'elle est armée de deux pièces de 12.

L'adjudant-général Rusca, commandant l'avant-garde, soutenu d'abord par la brigade Victor et la réserve, la divise en trois colonnes. L'une s'empare à gauche de la hauteur de Potenza, dont les premiers retranchements sont faiblement défendus; celle du centre prend de vive force le petit Castellaro, après quoi ces deux colonnes se réunissent, balayent les bouquets d'oliviers semés entre le grand Castellaro et San-Pietro, tournent le premier de ces mamelons et se placent sur les derrières des troupes que le mouvement de Lannes

a contraintes à lever leur camp placé à mi-côte. La troisième colonne rencontra plus d'obstacles. Le mamelon du grand Castellaro, fortement retranché, était au pouvoir de 1,000 à 1,200 hommes aux ordres du général Ruccavina, qui, peu intimidé par la vigueur et le nombre des attaques, repoussa trois assauts consécutifs. Rusca, convaincu par la perte considérable qu'il a essuyée et l'examen attentif du terrain, que, si le grand Castellaro est à l'abri de ses attaques, il n'a rien à en redouter tant que la brigade Victor Perrin, placée sur son flanc droit, observera ce poste, charge un petit détachement de couvrir ses derrières, marche sur les redoutes qui couronnent la crête de Potenza et les enlève successivement à la baïonnette. L'avant-garde se trouvant affaiblie par ces efforts et les détachements réclamés pour la sûreté des postes conquis, Augereau l'appuya avec la réserve. A peine Rusca eut-il été renforcé de deux bataillons de la 145e et du 9e bataillon de grenadiers, qu'il se porta sur la hauteur de Torrebianca, en poussant les Autrichiens vers le col de l'Arnusia, pour faciliter à Lannes l'attaque de la redoute de Gazi. Ce mouvement eut un plein succès : la redoute fut abandonnée à ses propres forces. Les lieutenants Mouroux de la 105e et Lutrin du corps franc devancent la colonne de cinquante à soixante pas, se précipitent dans l'intérieur, le sabre à la main, et, par cet acte de bravoure, empêchent la garnison de mettre le feu aux pièces et d'écraser la colonne sous la mitraille. Deux bataillons hongrois presque entiers inclinent leurs drapeaux et mettent bas les armes.

De son côté, le général Victor Perrin s'avança dans la plaine pour servir de réserve aux troupes de Bannel

et de Rusca, et tint en échec celles du général Pittony, qui, des retranchements de Loano, faisaient un feu terrible contre la flottille et manœuvraient autour du grand Castellaro.

Cependant Massena, ayant mis ses troupes en mouvement dès quatre heures du matin, était parvenu, à la faveur du silence et de la nuit sans avoir été découvert, à portée de fusil des avant-postes, qui commencèrent à tirailler; mais les républicains continuèrent leur marche sans s'amuser à répondre, et, poussant petits postes et grands gardes, baïonnette dans les reins, ils arrivèrent presque sans perte au pied des retranchements de Monte-Lingo, Malsabecco et Bianco. Leurs attaques furent si vives et si bien concertées, qu'elles déroutèrent les généraux Liptay et Ternicy placés en première ligne, et les obligèrent à combattre chacun pour soi, sans autre concert que celui résultant des instructions générales. L'issue d'une pareille lutte ne pouvait être douteuse, quelle que fût la bravoure des troupes impériales. Laharpe et Saint-Hilaire, après plusieurs assauts, enlevèrent les retranchements de Monte-Lingo, confiés aux régiments allemands et italiens; mais, le général Charlet ayant été mortellement blessé à la première attaque des ouvrages de Malsabecco, cet accident occasionna de l'incertitude et du trouble dans sa colonne. Massena courut y rétablir l'ordre et la fit soutenir à plusieurs reprises par des détachements de la réserve. Les retranchements de ce poste, comme ceux de Bianco, tombèrent presqu'en même temps aux cris de vive la république! vive Massena! sous les coups redoublés des braves de Menard, de Pijon et de Charlet, jaloux de venger leur général. Une partie de leurs défenseurs se

sauva vers Bardinetto, où le comte Argenteau, accouru trop tard pour sauver la position, les rallia sous la protection de quelques bataillons de troupes fraîches. Le reste escalada les mamelons qui dentellent la crête du contre-fort, en séparant les sources de la Bormida des torrents qui se précipitent à la mer, et gagna Toirano par la vallée de Balestrino.

Restait la position de Rocca-Barbena à enlever. Massena, sans perdre un instant, dirige la division Charlet en trois colonnes contre sa droite pour l'attaquer de front, et fait à Laharpe le signal convenu de l'assaillir en flanc. Les troupes des deux divisions disputèrent de valeur dans les assauts qu'elles livrèrent chacune de leur côté aux ouvrages dont les flancs de cette sommité avaient été hérissés. Les Autrichiens repoussèrent avec fermeté les premières attaques; mais, apercevant qu'une plus longue résistance les exposait à être débordés et coupés, ils se retirèrent sur Bardinetto. Laharpe garda momentanément Rocca-Barbena et Monte-Lingo; et Massena, à la tête de la division Charlet, se rabattit sur Bardinetto, où il arriva après deux heures de marche sur la trace des fuyards.

Le général autrichien paraissait résolu à ne pas céder sans combat. Sa position tirait un grand appui d'un vieux château assis sur une éminence, et du village de Bardinetto, fortement occupé. Massena, ne voulant pas donner au comte Argenteau le temps d'achever ses préparatifs de défense, ordonna à Laharpe de se porter par la rive gauche de la Bormida à l'entrée du village de Callissano et de l'y attendre, et au général Pijon d'attaquer avec 2 compagnies d'éclaireurs et les 8e et 16e légères, tandis que le général Cervoni chercherait à tourner la

position par sa droite. L'engagement fut vif, mais abrégé par la manœuvre menaçante de Cervoni et l'augmentation de la réserve grossie des hommes restés en arrière. Les Autrichiens, enfoncés du premier choc, ne défendirent pas sérieusement le château, et ne disputèrent Bardinetto que le temps nécessaire pour assurer leur retraite sur Callissano. On comprend l'embarras où ils se seraient trouvés si Laharpe avait eu le temps de s'établir dans ce village. Heureusement pour eux, ils l'y prévinrent, talonnés par les éclaireurs de Pijon.

Cependant le général Ternicy, ayant rallié à la Chartreuse les troupes chassées de Bianco par Massena, reprit à la 21e la batterie qu'on lui avait enlevée, et tenta de s'ouvrir par Toirano un passage vers Borghetto sur les bords de la mer. Il chassa le faible détachement chargé de la garde de ce premier village, et descendit la gorge de la Varatella jusqu'au moulin servant d'ambulance; mais ici les soldats qui avaient transporté les blessés ou formé l'escorte des prisonniers se réunirent spontanément aux débris de la 21e et l'arrêtèrent par une vive fusillade. Augereau, inquiet du feu de mousqueterie engagé subitement sur ses derrières, ordonna au général Dommartin, posté dans le chemin de Toirano à Borghetto, de remonter la gorge en la nettoyant pour soutenir la queue et le flanc droit de la brigade Victor. Cette opération fut conduite avec la plus grande vigueur. Dommartin, avec le 4e bataillon de l'Ardèche, les 39e, 145e et 147e, tombe sur les Croates et les Allemands, les pousse à Toirano, puis les en chasse; changeant ensuite de direction, il marche à droite, enlève la batterie qui couvrait la Chartreuse, refoule les fuyards dans ce couvent, le canonne aussitôt, y

jette des obus, et menace de passer sa garnison au fil de l'épée si elle ne se rend dans cinq minutes, car son poste, dit-il, n'est pas en état de résister à une attaque de vive force. Le vieux général Ternicy, à qui les hommes échappés de Malsabecco ont rapporté la déroute de la droite, n'entendant plus la fusillade que dans le lointain et voyant le découragement de ses troupes, entre en pourparlers et capitule. 800 hommes se rendent prisonniers à une brigade à peine suffisante pour prendre possession du poste conquis et fournir leur escorte.

Mais sur cette partie de la ligne les Impériaux conservaient toujours le grand Castellaro. En vain Augereau avait sommé Ruccavina, ce brave restait inébranlable. Pourtant vers trois heures, sur une seconde menace, il consentit à céder le terrain, à condition d'avoir la faculté de rejoindre sa division sur le Monte-Carmelo avec armes et bagages. Cette proposition ayant été rejetée, quelques instants après la sommation devint plus menaçante, lorsqu'il fut complétement enveloppé. Ruccavina la reçut en souriant : Voilà, dit-il, en montrant du doigt la brigade Perrin formée en colonne au pied des dernières pentes, voilà par où je passerai; et, sans plus attendre, il sort de la redoute l'épée à la main, se fait jour à travers le cordon dont elle était déjà entourée, et tombe comme un furieux sur les 117e et 118e, qu'il taille en pièces ou disperse. Perrin, voyant sa ligne enfoncée, reforme à la hâte ses troupes comme il peut, et dirige une vive fusillade sur la queue de la colonne ennemie. De son côté, Rusca vainement la foudroie de toutes les redoutes dont il est le maître; vainement la batterie de gros calibre placé sur le Monte-San-Spirito laboure la plaine, rien ne l'ar-

rête, et elle rejoint glorieusement les siens après avoir perdu, il est vrai, moitié de son monde.

Ce beau fait d'armes n'améliorait nullement la position des Autrichiens, aussi le comte Wallis renonça à la possession de Loano pour réunir les troupes de sa gauche dans une position intermédiaire qui lui permît d'occuper le contre-fort où la Bormida prend ses sources et par lequel il espérait se lier avec sa droite. Toutes ses manœuvres pendant le reste de la journée tendirent à ce but; et à part quelques charges de cavalerie contre les bataillons de Victor Perrin en vue de protéger le retour de l'infanterie de Ruccavina, elles furent défensives et empreintes de timidité.

C'était peu pour Massena d'avoir enlevé Monte-Lingo, Roccabarbena et Bardinetto, il lui restait encore à remplir la moitié de sa tâche; car, si le comte Argenteau le prévenait sur les hauteurs de Melogno et de Settepani, dont il était plus près que lui, les Français se seraient trouvés entre deux feux, et dans la même position où il s'agissait de placer le corps de Wallis attaqué de front par Augereau. Sans perdre de vue l'objet principal de sa manœuvre, il partit pour Melogno, à l'entrée de la nuit, avec les brigades Cervoni, Menard et Pijon, et, suivant des sentiers connus seulement des pâtres, il atteignit ce point important vers dix heures du soir, y plaça des postes et fit distribuer aux troupes du biscuit et de l'eau-de-vie; puis, après avoir mandé à Laharpe de presser son mouvement, il réunit à une heure du matin les meilleurs marcheurs de Cervoni et de Menard et descendit avec eux sur les hauteurs de San-Pantaleone, ne laissant à Settepani que la brigade Pijon, dont Joubert, avec le 5ᵉ ba-

taillon de grenadiers, fut détaché pour intercepter à San-Giacomo la route de Finale à Acqui. Pijon reçut en outre l'instruction de se prolonger vers ce col dès qu'il aurait été relevé par les troupes de Laharpe, et de faire filer à six heures du matin tous les hommes de Cervoni et de Menard restés en arrière.

A la gauche, Serurier avait tenu toute la journée les Piémontais sur le qui vive à San-Bernardo; ainsi la fortune se prononçait partout en faveur des républicains. Scherer se trouvait néanmoins dans une grande perplexité. Depuis l'instant où un signal lui avait appris la chute de Rocca-Barbena et de Bardinetto, il était sans nouvelles de Massena. En pressant la gauche de son adversaire, il risquait de le voir échapper si son lieutenant ne se trouvait pas en mesure de lui fermer le passage, peut-être même de compromettre la division Augereau en l'engageant contre des forces disproportionnées. Cette circonstance, le manque de cartouches, la fatigue du soldat et un ouragan effroyable qui couvrit le champ de bataille de ténèbres et de grêle, décidèrent le général en chef à faire passer la nuit aux troupes dans les positions conquises. Le comte Wallis mit à profit ce moment de relâche pour réunir toutes ses forces sur les hauteurs qui dominent la rive gauche du torrent de Loano, évacuer ou détruire les magasins de ce poste, de La Pietra et Finale, enfin pour expédier l'ordre au général Argenteau d'opérer sa retraite sur les hauteurs de Melogno.

A son arrivée devant San-Pantaleone, Massena aperçut le 23 au point du jour les Impériaux rangés en bataille sur le contre-fort dont la courbure dessine le bassin de Finale, occupant le village de San-Pantaleone,

la redoute espagnole de Feligno, Gorra et toute la partie supérieure de la croupe qui s'abaisse vers la mer. Il estima leur nombre à 8,000 hommes, et, ne pouvant leur en opposer plus de 2,000, il pressa Laharpe de le renforcer; à midi il ne disposait encore que de 4,300 hommes, ce général ayant gardé par malentendu plusieurs bataillons de la réserve. Afin de mieux dissimuler sa faiblesse et occuper l'ennemi, il fit insulter les retranchements par ses éclaireurs, qui prirent quelques hommes et un troupeau de bœufs, résultat insignifiant d'une journée dont on avait espéré les plus beaux trophées. Les troupes et l'artillerie si impatiemment attendues n'arrivèrent qu'à la chute du jour accablées de fatigue et de faim, et il les laissa reposer. Ces circonstances, réunies au manque d'instruction et de nouvelles de la droite, décidèrent Massena à remettre l'attaque au 24.

En renouvelant le 23 ses démonstrations contre San-Bernardo, le général Guillaume captiva toute l'attention du général Montafia, qui, dans l'ignorance de la défaite des Autrichiens, se félicitait du bonheur avec lequel ce poste avait repoussé les attaques opiniâtres des républicains. Pelletier, de son côté, tint en échec les troupes placées au chevet du vallon de Casotto; et Serurier, dans la main duquel restaient les brigades Lasalcette et Miollis, les employa si bien dans la gorge du Tanaro que Colli eut peine à couvrir Garessio. Malgré tous ces avantages, Scherer, sans nouvelles du centre de la gauche, n'osait attaquer le mont Carmelo, où le comte Wallis avait reformé sa ligne, ni même prendre possession de Loano évacué par les Impériaux, et se borna à renforcer le poste placé la veille sur le Monte-Calvo; mais Massena

dissipa enfin son anxiété. Certain que Scherer n'était pas éloigné du quartier-général de plus de dix à douze kilomètres, il força un paysan, qu'il trouva caché avec sa famille dans une cassine, de porter une lettre au général en chef sous peine de voir fusiller sa femme et ses enfants. Le malheureux hésitait, quand la vue de quatre pièces d'or, qui devaient être le prix de son message s'il rapportait une réponse en cinq ou six heures, fixa son irrésolution, et Scherer apprit ainsi dans l'après-midi la position de son lieutenant. En le félicitant de ses succès, il l'engagea à détacher 2,000 hommes sur La Pietra par Giustenice le plus tôt possible, afin de donner plus d'efficacité à la manœuvre tournante qu'il se proposait de faire exécuter le lendemain à Augereau pour déloger les Autrichiens du Monte-Grosso entre les torrents qui s'embouchent dans la mer à La Pietra et Borzi. La journée du 23 s'écoula donc de notre côté plutôt en manœuvres qu'en attaques. On s'affermit dans les positions menaçantes prises la veille et l'on se prépara à frapper le coup décisif.

L'attitude des Autrichiens décelait l'embarras du comte Wallis. La défaite du corps d'Argenteau rompait toutes ses communications avec Colli : l'officier porteur de la dépêche qui autorisait le premier à se retirer sur Melogno, avait été enlevé par une patrouille de Pijon, et aucun des émissaires envoyés depuis n'était revenu. Tout espoir d'obtenir le concours de l'un ou de l'autre étant évanoui, il fallait se résoudre à combattre avec le double désavantage du nombre et du terrain, ou à une prompte retraite. L'armée impériale tenait encore, il est vrai, une bonne position entre Gorra et Verezzi; mais resserrée entre deux corps, dont un occupait les

débouchés de La Pietra sur Madonna-della-Neve et de Finale à San-Giacomo, si elle y acceptait bataille, elle risquait en cas d'échec d'être acculée à la mer, et de n'avoir pour retraite que le mauvais chemin de la Corniche. La prudence conseillait d'éviter tout engagement, de gagner pendant la nuit les hauteurs de Finale et de continuer le lendemain la retraite sur Vado et Savone; le comte Wallis s'arrêta à ce parti.

Jusqu'alors le baron de Wins, général en chef, avait été retenu par une maladie grave au quartier-général de La Pietra, et il fallut l'en retirer en portantine pour ne pas l'exposer à tomber entre les mains des Français. Cette évacuation s'opéra au milieu des murmures et des manifestations peu flatteuses des troupes; le malheureux général put entendre le long du chemin qu'elles attribuaient toutes leurs disgrâces à son aveuglement et à son opiniâtreté.

Afin de mieux masquer leur retraite, les Autrichiens allumèrent de grands feux sur toute la ligne à la chute du jour; et vers huit heures, s'ébranlèrent sur trois colonnes pour aller s'établir de l'autre côté du Fiumara. Un mouvement rétrograde si court ne semblait pas devoir rencontrer d'obstacles, cependant il fut marqué par un incident qui aurait pu avoir des suites funestes, et donna la preuve de tout le soin qu'il faut apporter dans la direction des colonnes en retraite pendant la nuit, surtout quand le moral des troupes et des chefs est affaibli par une défaite. La colonne du centre, égarée par l'officier d'état-major qui lui avait été donné pour guide, après avoir erré une partie de la nuit, tomba dans la colonne de droite qui suivait le chemin du littoral déjà encombré d'artillerie et d'équipages. S'apercevant de sa mé-

prise et voulant la réparer, l'officier l'engagea alors dans une gorge dont elle ne trouva l'issue, vers neuf heures du matin, qu'en remontant le lit pierreux d'un torrent gonflé par les pluies. Mais un épais brouillard ne permettant pas au général Pittoni, qui commandait la colonne, de reconnaître en débouchant où il se trouvait; et la fusillade commençant à s'engager entre son avant-garde et des patrouilles d'Augereau, il se crut perdu, voulut revenir sur ses pas, et ne se décida, jusqu'à la réception des ordres du général en chef, à tenir ferme qu'après avoir pris l'avis d'une espèce de conseil de guerre. Ces ordres ne tardèrent pas à arriver; ils prescrivaient la retraite sur Finale. Le général, déclinant la responsabilité, s'y rendit d'abord avec un bataillon, laissant derrière lui le reste des troupes. Heureusement une pluie battante succéda au brouillard et les garantit de toute atteinte.

Le 24 au jour, Scherer donna l'ordre à Augereau d'attaquer. Ce général plia sa division en deux colonnes : celle commandée par Lannes suivit le littoral flanquée par la flottille, qui longea la côte en canonnant vivement les Autrichiens; l'autre, à la tête de laquelle se mit Augereau, s'engagea dans la montagne où l'ennemi n'avait plus qu'un cordon qui se retira en tiraillant en bon ordre. De son côté, Massena, après avoir laissé Menard avec trois demi-brigades provisoires sur les hauteurs de San-Pantaleone, descendit à Finale avec les troupes de Cervoni et de Bizanet. A la vue des bataillons qui se formaient sur sa droite, Wallis crut prudent de ne pas différer sa retraite, fit jeter les grains des magasins dans la mer et abandonna une partie de son artillerie pour alléger la marche de ses colonnes.

Lorsque les Républicains arrivèrent à portée de canon de cette ville, les Impériaux l'avaient évacuée ; Bizanet en prit possession avec trois bataillons de grenadiers et le chef de brigade Dupuy en fut nommé commandant, après quoi Massena se porta avec les troupes de Menard et de Cervoni sur Orco, et Augereau en arrière de Noli. Le lendemain tous deux poursuivirent l'armée impériale sur Vado et Savone. Massena fut renforcé à Segno de deux bataillons que lui amena Laharpe et bivouaqua sur le Monte-Rocca. Augereau, toujours flanqué par la flottille, assit son camp sur la croupe qui domine le fort de San-Stefano. Le comte Wallis détruisit pendant la nuit les magasins des forts de Vado et de Savone, et évacua ces postes dans la matinée du 26 pour se retirer sur le Monte-Giuto et les hauteurs de la rive gauche du Litimbro d'où il continua sa retraite le 27 en deux colonnes : l'une se retira par Savone, Montenotte et Malvicino à Acqui et y arriva dans un pitoyable état le 29 ; l'autre par Cadibona et Altare sur Dego et y bivouaqua le 28. Massena et Augereau continuèrent à les suivre jusqu'à la Madonna-del-Monte et le torrent d'Albissola, où les pluies, la fatigue et le manque de chaussure décidèrent Scherer à les arrêter.

Ainsi après quatre jours de marches et de combats, l'armée impériale fut chassée de la rivière de Gênes avec perte de 3,500 hommes tués ou blessés et 4,000 prisonniers, parmi lesquels un général, deux colonels et 200 officiers. Elle laissa aux Français 5 drapeaux, 48 pièces de canon, non compris les 17 bouches à feu composant l'armement de Vado, une centaine de caissons et plus de 5,000 fusils. On trouva en outre, dans

le port de Savone, nombre de bâtiments chargés de grains et trois de fourrages.

Cette victoire nous coûta le général Charlet, qui succomba malheureusement à sa blessure, et environ 500 hommes; nous eûmes en outre 1,150 à 1,200 blessés, parmi lesquels le général Saint-Hilaire, qui perdit deux doigts de la main, et le général Banet atteint d'un coup de feu à la poitrine.

Avec plus d'audace Scherer aurait complété la ruine des Autrichiens en les poursuivant jusqu'à Acqui; mais craignant d'assumer une trop grande responsabilité en descendant l'hiver dans la plaine du Montferrat, et ne tenant point compte du découragement des Autrichiens, ni de l'ardeur ordinaire des Français quand ils sont victorieux, il crut faire assez de se rabattre sur les Piémontais. En conséquence il ordonna à Serurier de les pousser tant sur la crête de l'Apennin que dans les gorges du Tanaro, du Casotto et de la Corsaglia. Il prescrivit en même temps à Joubert de prendre le commandement de 3,000 hommes réunis à Bardinetto, et pressa Menard de rassembler à Melogno 5,000 hommes, les prévenant l'un et l'autre qu'ils devaient se mettre en mesure d'attaquer Spinarda en flanc quand Serurier l'attaquerait de front.

Cet ordre reçut son exécution le 26. Serurier fit pousser si vivement les Sardes par les généraux Miollis et Lasalcette, qu'ils furent forcés après un combat sanglant d'évacuer le pas de La Trappa et Garessio. La nouvelle de la défaite des Autrichiens et la vue d'un avantage aussi important remporté sur le général Colli attiédit l'ardeur de ses lieutenants et facilita la tâche imposée à Guillaume et Pelletier. Le

lieutenant-colonel Colli, qui avait mis deux jours auparavant toute sa gloire à défendre le San-Bernardo, échangea à peine quelques coups de fusil avec les éclaireurs du premier, et traversa en tiraillant la position de La Planetta pour gagner Spinarda où le général Montafia le recueillit. Supposant qu'il n'avait pas rassemblé sur ce point 5 à 6,000 Allemands et Italiens sans intention de combattre, les généraux républicains se concertèrent pour rendre l'attaque plus prompte et plus sûre. Ils convinrent que Guillaume attaquerait Spinarda de front par le chemin de La Planetta, Joubert sur le flanc droit en face de Bardinetto, et Menard sur le flanc gauche par Villa-Vetria. Le chef de brigade du génie Clausade, qui connaissait très-bien les localités, s'engagea à guider un détachement de 1,500 hommes commandé par le chef de brigade Venoux, destiné à attaquer la redoute espagnole de Maramassa dont la prise devait couvrir les mouvements de Serurier dans la gorge du Tanaro vers Pievetta et compromettre la retraite des défenseurs de Spinarda. Ces dispositions s'exécutaient avec ensemble, mais le général Montafia ne jugea pas à propos d'en attendre l'effet, et abandonna sa position sans en sauver même l'artillerie. Serurier, de son côté, enleva les retranchements de la Sotta, de Priola, et mena battant les Piémontais dans la vallée jusqu'à cinq kilomètres du camp retranché de Ceva, où la droite de Colli trouva un refuge à côté des débris du corps d'Argenteau.

La perte de l'ennemi dans ces quatre journées de combat peut s'évaluer à 500 hommes tués et blessés, 600 prisonniers et 5 pièces de canon de tout calibre. Les relevés portent la nôtre à 56 tués et 200 blessés.

Telle fut dans ses détails la bataille de Loano (voir *Pièces justificatives*, nos X, XI, XII), où l'on obtint pour la première fois en Italie le résultat qu'on aurait vainement attendu d'une bataille rangée, en deux séries de combats amenés par des combinaisons fondées sur la connaissance parfaite des localités, de la valeur des troupes nationales et des troupes étrangères qui leur étaient opposées. Massena pouvait en revendiquer l'honneur, et néanmoins se contenta de la part d'éloges qui lui fut faite comme aux autres lieutenants dans le rapport de Scherer. L'orgueil et la jalousie ne troublaient pas son âme; aussi son esprit de justice saisit avec empressement l'occasion de cette victoire pour faire valoir les services de l'infatigable Joubert pendant cette pénible expédition et rappeler ceux qu'il avait déjà rendus. Ses recommandations furent appréciées par le général en chef, qui les mit sous les yeux du Directoire, et obtint pour ce brave le brevet de général de brigade. Le même avancement fut accordé à l'adjudant-général Rusca, et toute l'armée applaudit à ces nominations; car lorsque les grades sont la récompense de services réels, ils imposent silence à l'envie et réjouissent les cœurs généreux.

Les habitants de Savone accueillirent fort bien les Français; six mois de domination autrichienne avaient suffi pour nous faire regretter. Le gouvernement génois informé que les Impériaux dans leur retraite avaient laissé des magasins considérables de grains à Carcare et à Voltri et excité les habitants à les piller avant notre arrivée, envoya des agents pour veiller à leur garde et nous en faire la remise. On sut par le ministre Villars, qui vint visiter le général en chef à Savone, que les Gé-

nois étaient excédés des hauteurs et des exigences du baron de Wins. Peu de jours avant la défaite de son armée, il avait sommé le Sénat de lui livrer la citadelle de Savone, menaçant, en cas de refus, de la foudroyer et de n'y pas laisser pierre sur pierre; celui-ci n'osant articuler un refus formel, lui avait fait une réponse dilatoire. Scherer crut la circonstance favorable pour obtenir de bonne grâce ce qui avait été refusé à son adversaire. Il chargea donc le général Massena de sonder à ce sujet le colonel Spinola, mais ce brave officier, malgré son attachement pour nous, ne balança pas à lui déclarer qu'il ne nous ouvrirait jamais les portes de la citadelle sans ordre de son gouvernement. Cette certitude acquise, le général en chef ordonna à Massena de s'en emparer par surprise ou de vive force. Il supposait à tort que 4 bataillons de grenadiers ou de chasseurs et environ 2,000 hommes de la division Augereau campés sous Savone suffiraient pour exécuter ce coup de main. Les représentations qu'on lui fit l'engagèrent à révoquer son ordre et à soumettre de nouveau cette proposition aux chances d'une négociation diplomatique.

Avant de retourner à Nice, Scherer, désirant donner à Massena une marque de satisfaction particulière, lui confia le commandement de l'avant-garde, composée de deux divisions fortes ensemble de 13 à 14,000 combattants, lui laissant le choix des officiers généraux et des troupes qui en feraient partie. Presque tous les généraux qui avaient été sous les ordres de Massena pendant l'expédition de Loano étaient jeunes, actifs, intelligents, zélés : les troupes aguerries, pleines d'ardeur et disciplinées; c'eût été leur faire injure que de ne pas les ad-

mettre dans l'avant-garde. Il conserva la division Laharpe tout entière; seulement il demanda pour remplacer le brave Charlet le général Meynier récemment arrivé à l'armée d'Italie et alors disponible au quartier-général.

Par suite de cette organisation, la partie active de l'armée d'Italie se composa de six divisions : la première, d'avant-garde, commandée par Laharpe, occupa Savone et toutes les positions environnantes; la seconde, d'avant-garde, sous Meynier, s'étendit de San-Giacomo à Melogno; Augereau avec la troisième observa sur la crête de l'Apennin les têtes de toutes les gorges de la Bormida; Serurier avec la quatrième occupait la vallée du Tanaro et les gorges du Casotto et de la Corsaglia. Le col de Tende et les débouchés latéraux continuèrent à être surveillés par la cinquième, aux ordres de Macquard; enfin la sixième, considérablement réduite et commandée par Garnier, cantonnait dans les vallées du revers occidental de la grande chaîne des Alpes dont elle avait défendu les passages pendant les quatre mois d'été.

A peine les Autrichiens eurent-ils gagné Acqui et les Piémontais Ceva, que les neiges, en fermant les cols, rendirent toute espèce d'opérations impraticable et forcèrent les armées à entrer en quartiers d'hiver; mais il répugnait à Scherer de prendre l'initiative d'une pareille mesure, et bien qu'on eût été dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement faute de chaussure et de moyens de transport, lors même que les passages eussent été encore libres, on conserva des postes qui décimaient chaque jour les corps. Lorsqu'enfin tous les rapports confirmèrent l'établissement des quartiers des Piémontais et du corps auxiliaire de Colli dans la plaine

entre Savigliano et Ceva, la dislocation d'une division autrichienne entre Acqui, Alexandrie et Tortone, et la répartition d'une autre, au delà du Pô entre Pavie et Cremone, on se décida à descendre dans les villes de la rivière de Gênes et à faire baraquer à tour de rôle les troupes indispensables à la garde des principaux cols de l'Apennin.

Ici commença une nouvelle série de calamités pour l'armée d'Italie. Les villes de la côte n'étaient ni assez grandes, ni assez riches pour fournir le logement aux troupes. Dans toute la rivière du Ponant, la seule ville de Savone offrait des ressources, et elle pouvait à peine recevoir 2,500 hommes. Voltri, Finale, Albenga, La Pietra, Noli, Ventimiglia, Mentone sont des bourgades sans bâtiments propres à servir de casernes, et les maisons rurales ne se prêtent point comme en France et en Allemagne aux logements militaires. D'ailleurs en pays neutre ce n'était qu'en respectant les propriétés qu'il y avait espoir de faire supporter avec patience et résignation les charges inséparables de la présence des troupes. Le bois et la paille ayant manqué sur plusieurs points, l'armée tomba bientôt dans un état peu différent de celui de l'hiver précédent. Grâce à la victoire de Loano, le soldat eut du pain; mais la viande et l'eau-de-vie lui manquèrent presque constamment, et son habillement, sa chaussure ne purent être réparés. Le service des hôpitaux et des transports offrait le tableau le plus affligeant; aussi cette armée, naguère encore si redoutable, affaiblie et démoralisée en quelque sorte par la misère, ne fut plus à la fin de l'année que l'ombre d'elle-même.

Malgré cet état de détresse, les plaintes et les ré-

clamations auxquelles il donnait lieu, on s'occupa sans relâche, aussitôt après la dissolution des bataillons de grenadiers et des compagnies d'éclaireurs, à la réorganisation de l'infanterie de l'armée. Par suite des événements des trois premières campagnes, on y comptait alors 76 corps ou fractions de corps, ne présentant pas 50,000 hommes dans 180 cadres de bataillons. Il importait trop à la discipline et à la bonne administration de sortir de cette confusion. Le Directoire exécutif, dès les premiers jours de son installation, avait recommandé à la sollicitude du général en chef l'exécution de cette mesure, déjà prescrite par le Comité de salut public. On n'avait pu s'en occuper que par intervalles, les corps étant presque toujours en mouvement et le besoin du moment s'opposant à ce que l'on pût amalgamer régulièrement ceux qui étaient destinés à former les nouvelles demi-brigades, en respectant les titres de leurs officiers.

Conformément à l'arrêté du Directoire, l'armée fut composée de 12 demi-brigades de bataille et de 6 légères, qui, chacune dans sa série, conservèrent le numéro le moins élevé de celles qui s'étaient fondues dans leur nouvelle formation. Les demi-brigades de bataille provenant de cet amalgame furent donc les 19e, 20e, 21e, 39e, 46e, 56e, 69e, 70e, 83e, 84e, 99e et 100e; celles d'infanterie légère prirent les numéros 1re, 3e, 8e, 15e, 16e et 25e. L'effectif des présents de ces 18 demi-brigades s'élevait, à l'époque du 5 janvier 1796 (15 nivôse an IV), y compris deux canonniers par compagnie, à 46,780 hommes, d'où l'on voit qu'il en manquait plus de 11,000 pour qu'elles fussent au complet.

Cinq demi-brigades, dont l'effectif ne montait pas à

2,400 hommes, ne purent recevoir d'encadrement à cause de leur éloignement.

Cette opération donna beaucoup d'occupation à tous les généraux et fut conduite avec autant de zèle que d'équité par le général Fontbonne : aucune réclamation ne s'éleva contre ses décisions; chacun accepta sans murmure le rang qui lui était assigné, bien qu'un assez grand nombre d'officiers fussent mis à la suite ou réformés. Ce brave vétéran obtint sa retraite peu de temps après avoir rendu ce dernier service.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1795.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DE

LA CAMPAGNE DE L'AN II OU DE 1794.

N° I.

(*Chapitre II, page 42.*)

Au nom du Peuple Français,

Les représentants du peuple envoyés par la Convention nationale près l'armée d'Italie et dans les départements du midi, délibérant sur les moyens de mettre à exécution l'arrêté du Comité de salut public du 19 du mois passé,

Arrêtent :

1° Une division de l'armée d'Italie, dont la force sera de 18 à 20,000 hommes, se portera par terre, en passant par le territoire de la république de Gênes, sur Oneglia, dont elle s'emparera : l'armée désignée pour cette expédition sera suivie de l'artillerie nécessaire pour faire le siége d'Oneglia si la résistance de cette place venait à le rendre nécessaire ; à cet effet, le commandant de l'artillerie est autorisé à prendre, soit par terre, soit par mer, les mesures qu'il jugera convenables au transport, tant des pièces de campagne que de siége.

2° Le général destiné à commander cette expédition, en faisant occuper les hauteurs nécessaires pour assurer la prise d'Oneglia, profitera de cette occasion pour tourner Saorgio s'il en voit la pos-

sibilité, sans nuire à la prise d'Oneglia qui forme l'objet principal de cette expédition.

3° Les troupes de la république, en occupant le territoire de Gênes, ce qui sera indispensable à la prise et conservation d'Oneglia, traiteront les Génois en amis et auront pour eux les égards commandés par l'intelligence et la bonne harmonie qui règne entre les deux nations. Tous les officiers et sous-officiers, en commençant du caporal au général en chef, demeurent responsables des désordres auxquels pourraient se livrer les malveillants qui se seraient glissés dans l'armée.

Le général en chef commandant provisoirement l'armée d'Italie est chargé de tenir la main à l'exécution du présent arrêté.

Fait à Nice, le 13 germinal l'an II[e] de la République une et indivisible (2 avril 1794).

Signé : SALICETI, RICORD, ROBESPIERRE jeune.

Le général en chef provisoire de l'armée d'Italie,

DUMERBION.

N° II.

(Chapitre II, page 42.)

EXPÉDITION D'ONEGLIA.

Division de Saorgio, ci.			4,000 hommes.
Division du Tanaro. .	1[re] colonne. .	2,000	5,000 hommes.
	2[e] colonne. .	3,000	
Division d'Oneglia. .	1[re] colonne. .	2,000	6,000
	2[e] colonne. .	4,000	
Réserve.			5,000
			20,000 hommes.

Première Journée.

DIVISION DE SAORGIO.

Elle passe la Roya, se divise en deux colonnes : la seconde attaque Forcoin par le passage de l'Alpe, et s'étant d'abord rendue maîtresse du poste de la Tour-d'Abeille.

La première colonne passe par Dolceacqua et va tourner le mont Jove, dont elle s'empare.

N. B. De Sospello à la Roya, quatre heures; de la Roya à Forcoin, passant par le Straforco et l'Abeille, trois heures et demie; de la Roya à Dolceacqua, deux heures et demie.

DIVISION DU TANARO.

1re *Colonne.* — Part de Mentone, arrive à Dolceacqua, se rend le plus diligemment possible au Monte-Tanardo, qu'elle occupe.

2e *Colonne.* — Part de Mentone après la première, passe par Pigna et se rend sur le Monte-Gordale. Le gros de la colonne pourra bivouaquer sur la gauche de Monte-Gordale et occuper cette montagne par un détachement. Cette seconde colonne aidera la première dans l'attaque du Monte-Tanardo.

RÉSERVE.

Passe par Ventimiglia, Dolceacqua et se rend à Pigna, où elle campe. Elle occupe Dolceacqua et tous les postes qui intéressent la hauteur de la vallée de Nervia par des détachements.

DIVISION D'ONEGLIA.

1re *Colonne.* — Passe à Ventimiglia, va coucher à San-Remo.

2e *Colonne.* — Passe à Ventimiglia, va coucher à Bordighera.

Deuxième Journée.

DIVISION DE SAORGIO.

Elle continue ses attaques en se portant sur Monte-Jove ou plus loin si elle était maîtresse de cette position.

DIVISION DU TANARO.

1re *Colonne.* — Occupe les hauteurs qui dominent Briga et envoie 1,000 hommes sur Rocca Barbona et Monte-Grande. Elle se trouve aux ordres du général de la division de Saorgio pour combiner ses attaques avec cette 1re division.

2e *Colonne.* — Va coucher à Conio pour de là occuper le plus tôt possible Monte-Grande par la gauche.

DIVISION D'ONEGLIA.

1re *Colonne.* — Se rend à Montalto dans la vallée de La Taggia.

2e *Colonne.* — Couche à Castellaro.

17.

RÉSERVE.

Envoie 1,000 hommes au Monte-Tanardo, 500 hommes à Monte-Gordale.

Troisième Journée.

Si la colonne de Saorgio s'est emparée de Monte-Jove, si cette position, jointe à celle qu'occupera la première colonne du Tanaro maîtresse du Monte-Tanardo, oblige l'ennemi à évacuer Saorgio ou nous permet de l'attaquer avec avantage et de l'en chasser, alors :

La division de Saorgio,

La 1re du Tanaro,

Le camp de réserve se porteront en avant pour s'emparer du col de Cornio en passant par les montagnes de Bachalou.

DIVISION DU TANARO.

1re *Colonne.* — Est aux ordres de la division de Saorgio; elle est rejointe par les 1,000 hommes qu'elle avait renvoyés à Tanarello.

2e *Colonne.*—Cette colonne a dû occuper les hauteurs de Monte-Grande, Monte Pizzo, Rocca Barbona et pointe de Tanarello; par la gauche elle occupe Monte-Tanardo.

Cette colonne se prépare à marcher par la crête supérieure dite les Ciaggi sur les hauteurs de Limone dans le temps que la division de Saorgio, la première colonne du Tanaro et le camp de réserve attaquent par les autres positions.

DIVISION D'ONEGLIA.

1re *Colonne.* — Cette colonne se porte à Il-Maro (Borgomaro) afin de pouvoir remplacer la deuxième colonne du Tanaro, qui marche en avant, et nous assurer toujours la possession des hauteurs de Monte-Grande, etc.

2e *Colonne.* — A Porto Maurizio et de là attaque Oneglia.

RÉSERVE.

Se combine avec la colonne de Saorgio.

Quatrième Journée.

DIVISION DE SAORGIO.

Attaque le col de Cornio si elle n'en est pas maîtresse.

1re *Colonne du Tanaro.* — Se combine avec la division de Saorgio.

2e *Colonne du Tanaro.* — Marche par la crête supérieure de Rocca Barbona sur les hauteurs de Limone en s'avançant de concert avec la division de Saorgio.

DIVISION D'ONEGLIA.

1re *Colonne.* — Occupe les hauteurs de Monte-Grande et prend toutes les positions qui peuvent assurer les communications de la deuxième colonne du Tanaro.

Elle laisse 500 hommes à Il-Maro.

2e *Colonne.* — Prend ou bloque Oneglia; si elle en est maîtresse, elle envoie 500 hommes à Il-Maro, et occupe sur la droite les positions qui peuvent barrer l'arrivée par le chemin d'Ormea et d'Albenga.

Cinquième Journée.

Nous devons être maîtres des hauteurs de Limone et du col de Cornio, et nous devons nous y maintenir, puisque nous y avons :

Division de Saorgio.	4,000 hommes
Division du Tanaro.	5,000
Camp de réserve.	5,000
	14,000 hommes

Et tout ce que peut fournir le camp de Brouis.

Si Oneglia n'était pas encore pris, l'on peut, sans se découvrir, faire refluer une colonne à Oneglia.

VIVRES.

Dans cette hypothèse, les vivres, les bagages passeraient par Ventimiglia, Dolceacqua et arriveraient à Pigna.

DÉPOT DE PIGNA.

Ce dépôt s'approvisionnera par San-Remo et Ventimiglia; il devra nourrir :

Premier Jour.

La division de Saorgio.	4,000 hommes
La division du Tanaro.	5,000
Le camp de réserve.	5,000
	14,000 hommes

Deuxième Jour.

Division de Saorgio.	4,000 hommes
Première colonne du Tanaro.	2,000
Camp de réserve.	5,000
	11,000 hommes.

Troisième Jour.

Idem. . . . . 11,000 hommes.

Quatrième Jour.

Si le grand chemin est libre, le dépôt de Pigna devra nourrir alors sur le col de Cornio les

	11,000 hommes
ci-dessus portés, plus. . . .	3,000
de la deuxième colonne du Tanaro, qui se trouvera sur les hauteurs de Limone.	
	14,000 hommes.

Cinquième Jour.

Idem.

Sixième Jour.

Cela ira en diminuant.

L'AMBULANCE.

A Pigna.

Troisième Jour.

Deuxième hypothèse.

Si la division de Saorgio ne s'est point emparée du Mont-Jove, ou si, maîtresse de cette position, l'on s'aperçoit de l'impossibilité d'obliger l'ennemi à évacuer Saorgio, alors :

DIVISION DE SAORGIO.

Elle se met sur la défensive, occupe les hauteurs de la gauche de la Nervia; en se plaçant diagonalement, elle barre à l'ennemi l'entrée de la vallée de Nervia, ayant sa gauche appuyée à la Roya, la droite sur les montagnes qui offrent les positions les plus favorables.

DIVISION DU TANARO.

1re *Colonne.* — Si cette colonne ne s'empare point du Monte-Tanardo, elle se place dans la position la plus favorable pour assurer la droite de la rivière de Saorgio et pouvoir aider la seconde colonne du Tanaro, qui va occuper par le Monte-Grande la hauteur de Monte-Tanardo.

2e *Colonne.* — Agit comme dans la première hypothèse.

DIVISION D'ONEGLIA.

1re *Colonne.* — A Il-Maro.

2e *Colonne.* — A Oneglia.

CAMP DE RÉSERVE.

A Montalto.

Quatrième Journée.

La division de Saorgio sur la défensive.

DIVISION DU TANARO.

1re *Colonne.* — A Rocca Barbona, Monte-Grande, etc.

2e *Colonne.* — Se prépare à marcher sur les hauteurs de Ponte-di-Nava et occupe toutes les positions qui pourront favoriser cette marche.

DIVISION D'ONEGLIA.

1re *Colonne.* — A Pieve. Elle rétablira le pont si les ennemis l'avaient coupé.

2e *Colonne.* — A Oneglia.

RÉSERVE.

A Rezzo.

Cinquième Jour.

DIVISION DE SAORGIO.

Sur la défensive.

DIVISION DU TANARO.

1re *Colonne.* — Sur les hauteurs du Tanardo, du Grande, etc.

2e *Colonne.* — A Ponte-di-Nava, par les hauteurs, en calculant sa marche avec la première colonne d'Oneglia et le camp de réserve.

DIVISION D'ONEGLIA.

1re *Colonne.* — A Ponte-di-Nava.

2e *Colonne.* — A Oneglia.

Elle envoie 1,000 hommes à Pieve et occupe la hauteur de Zuccarello, sur le chemin de Ceva à Albenga.

RÉSERVE.

A Ponte-di-Nava.

Ponte-di-Nava se trouvera donc attaqué par :

2e colonne du Tanaro.	3,000 hommes
1re colonne d'Oneglia.	2,000
Camp de réserve.	5,000
	10,000 hommes.

Maîtres de Ponte-di-Nava et des hauteurs qui le dominent, la circonstance devra indiquer si l'on doit se porter à Ormea.

VIVRES. — PREMIER DÉPOT.

Pigna.

Premier et deuxième Jours.

Idem.

Troisième Jour.

Division de Saorgio. . . . . 4,000 hommes.

Jours suivants.

Idem.

DEUXIÈME DÉPOT.

Le dépôt des vivres doit se trouver à Montalto ; il s'approvisionnera par Taggia.

Première Journée.

Rien.

Deuxième Journée.

1re colonne d'Oneglia. . . . . 2,000 hommes.

Troisième Journée.

1re colonne du Tanaro	2,000 hommes
2e colonne du Tanaro.	3,000
Camp de réserve.	5,000
	10,000 hommes.

Quatrième Journée.

Division du Tanaro. . . . . 5,000 hommes.

Cinquième Journée.

1re colonne du Tanaro. . . . . 2,000 hommes.

DÉPOT DE PIEVE.

Premier jour. . . . . Rien.
Deuxième jour. . . . . Rien.
Troisième jour. . . . . Rien.

Quatrième Jour.

1re division d'Oneglia.	2,000 hommes.
Camp de réserve.	5,000
	7,000 hommes.

Cinquième Jour.

2e division du Tanaro.	3,000 hommes.
1re division d'Oneglia.	2,000
Camp de réserve.	5,000
	10,000 hommes.

ARTILLERIE.

Division de Saorgio. — 2 pièces de 3.

2e *Colonne du Tanaro.* — 2 pièces de 3.

Corps de réserve. — 2 pièces de 4 se rendront par Ventimiglia à Dolceacqua, où elles recevront des ordres du commandant de la division.

Mesures générales.

Chaque soldat sera pourvu de 40 cartouches et 3 pierres à feu, indépendamment du dépôt général.

Il faut un entrepôt considérable de cartouches à Sospello, et dans tel endroit de la colonne de droite ou du centre jugé le plus convenable par le commandant de la division, indépendamment des mulets qui en seront chargés et qui suivront les colonnes.

Les subsistances seront prises et portées dans les endroits convenus d'après les instructions données.

L'ambulance suivra la colonne de droite en se partageant où le besoin l'exigera.

3 compagnies de pionniers marcheront avec la colonne de gauche, et trois autres avec la colonne du centre ou de droite, d'après les ordres du général de la division.

Le détachement des chasseurs à cheval marchera avec la colonne du centre et se divisera d'après les circonstances et les ordres du général de la division.

Un détachement de gendarmerie accompagnera la même colonne et recevra ses instructions du général de la division.

Le commandant de la division se conformera à l'arrêté des représentants du peuple près l'armée d'Italie en date du 13 germinal an II républicain (2 avril 1794), et dont copie lui a été remise sur les moyens de mettre à exécution l'arrêté du Comité de salut public du 19 ventôse.

Le général en chef provisoire de l'armée d'Italie,

DUMERBION.

N° III.

(*Chapitre IV, page* 103.)

Nice, le 18 thermidor an II (5 août 1794).

LES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE PRÈS DE L'ARMÉE D'ITALIE AU GÉNÉRAL EN CHEF DE LA MÊME ARMÉE.

Le Comité de salut public, par sa lettre du 10 courant, nous instruit qu'il a changé de projet relativement à l'attaque de Coni,

Demonte et Ceva; il veut que les efforts de l'armée soient tournés du côté de la défense des côtes et pays conquis, et tenir de bonnes garnisons dans les places et particulièrement à Marseille et au port de la Montagne.

En conséquence, tu feras, général, des dispositions pour la défense des côtes et des places, particulièrement celles de Marseille et port de la Montagne.

Tu assureras la défense du pays conquis et te tiendras en mesure sur toutes les positions de l'armée, en cas d'attaque de la part de l'ennemi.

Salut et fraternité.

Signé RICORD.

N° IV.

(*Chapitre IV, page 114.*)

ORDRE DE BATAILLE POUR L'EXPÉDITION DE DEGO.

AVANT-GARDE (*devenue colonne de droite*).

Général Cervoni, adjudants-généraux Joubert et Galeazzini.

Détachement de 30 sapeurs.	30 h.	2,469 hommes.
6 compagnies d'éclaireurs.	600	
2 bataillons de la 3e demi-brigade. . .	565	
1er et 2e bataillon de la 101e.	1,249	
Chasseurs à cheval.	25	
Et tous les postes laissés en arrière par les autres colonnes avec 2 pièces de 3.		

CORPS DE BATAILLE.

Général Massena, général Hammel, général Beaumont commandant la cavalerie, adjudants-généraux Arenne et Valleri.

3 compagnies de sapeurs	290h.	4,488
2e bataillon de la 21e	448	
2e — de la 56e	477	
2e — de la 83e	835	
1er — de la 99e	445	
3e — de la 101e	462	
2 compagnies de la 66e	250	
5e bataillon de grenadiers	828	
Gendarmes à pied	25	
9e régiment de dragons	428	

RÉSERVE.

Chef de brigade Fiorella.

3 bataillons de la 46e demi-brigade	1,346h.	1,346

ARRIÈRE-GARDE.

Général Laharpe, adjudants-généraux Saint-Hilaire et Pardon.

Bataillon de chasseurs de ligne	558h.	3,207
2e bataillon de la 99e	542	
1er et 3e bataillons de la 129e	1,327	
1er bataillon de grenadiers	780	

ARTILLERIE.

4e d'artillerie	76h.	290
Compagnie de la 46e	61	
— de la 99e	71	
— de la 117e	82	
Conducteurs d'artillerie	8h.	644
Ouvriers	15	
Employés aux chemins	24	
Charretiers	22	
Muletiers	136	
Escorte, 1er bataillon de la 100e	439	
		12,444 hommes

Avec un matériel de 6 pièces de 3	14 bouches à feu.	
— de 6 pièces de 6		
— obusiers	2	

N° V.

(Chapitre IV, page 123.)

LES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE, PRÈS L'ARMÉE D'ITALIE.

Considérant qu'il est évidemment prouvé que les Autrichiens n'étaient venus former un rassemblement à Carcare et à Caïro, que pour se rendre maîtres de Savone et de Finale, sur lesquelles ils avaient déjà ouvert et dirigé leurs routes, que pour se réunir aux Anglais dont le projet était de s'emparer du mouillage de Vado en y stationnant leurs vaisseaux, et combiner par là les moyens d'intercepter notre commerce et se ménager l'avantage sur la république de France sur terre comme sur mer.

Considérant que les Autrichiens chassés et battus, il est essentiel de pourvoir, soit à ce que les Anglais profitant du dénûment des forts maritimes de Gênes, ne s'y établissent pour interdire aux bâtiments français l'accès de la côte de Gênes ; soit à ce que les Autrichiens s'ils venaient encore à reparaître, ne pussent effectuer avec les Anglais, les projets de réunion, que la victoire des Français vient de déjouer.

Considérant que déjà les Anglais sont entrés dans le golfe de la Spezia et dans le port de Gênes, et que des avis certains sont donnés qu'ils doivent venir pareillement stationner leurs vaisseaux au golfe de Vado, pour de là fermer à nos bâtiments de commerce tout passage et se ménager par terre communication avec les ennemis.

Considérant que les forts et batteries qui sont destinés à protéger la rade de Vado, sont sans défense de la part du gouvernement génois, qu'il est indispensablement nécessaire d'y suppléer en y établissant une garnison dont l'objet unique soit de prémunir la France contre les entreprises de ses ennemis, et en disposant d'ailleurs sur les hauteurs de Finale et de San-Giacomo, des forces qui rendent profitable le succès remporté sur les Autrichiens et les empêchent de reparaître de nouveau pour se réunir aux Anglais.

Arrêtent que le général en chef de l'armée d'Italie, établira dans les forts et batteries de Vado près Savone, une garnison

imposante, capable d'empêcher les Anglais de troubler notre commerce à portée de canon du mouillage de Vado; qu'il invitera néanmoins la troupe génoise qui s'y trouve à y demeurer en activité de service, et à fraterniser avec les troupes françaises, au nom de l'amitié qui unit les deux nations.

Arrêtent de plus, que le général en chef de l'armée d'Italie pourvoira à ce qu'il y ait sur les hauteurs de Vado, de Finale, de San-Giacomo et dans toutes les positions nécessaires, attenantes, tel nombre de troupes suffisantes pour empêcher toute nouvelle entreprise que pourraient tenter sur le pays de Gênes les Autrichiens.

Ils déclarent que l'intention de la nation française n'est nullement de porter atteinte par là à la neutralité de Gênes, mais seulement de se prémunir contre les dangers que présente la station des vaisseaux anglais dans les port et rade de Gênes, contre la reproduction des scènes d'horreur dont les Anglais se souillèrent dans le port de Gênes, contre les vaisseaux et équipages français, et de s'opposer à ce que par leur projet bien connu de venir stationner à Vado près Savone, le commerce de France et de Gênes dans la Méditerranée et les possessions de la république dans les pays conquis sur le Piémont ne soient compromis.

Le présent arrêté sera transmis au Comité de salut public et au citoyen Tilly, chargé d'affaires à Gênes, qui en donnera communication officielle au gouvernement génois.

Fait à Vado, le 4 vendémiaire, an III de la République (25 septembre 1794).

Signé : ALBITTE, SALICETI.

CAMPAGNE DE L'AN III OU DE 1795.

N° I.

(*Chapitre I, page 155.*)

ÉTAT DE L'ARMÉE ALLIÉE

OPPOSÉE A L'ARMÉE FRANÇAISE D'ITALIE DU 20 JUIN 1795.

Armée de Lombardie commandée par le f. z. m. de Wins.

Divisions.	Brigades.	Corps.	Bataillons.	Escadrons.
Feld-maréchal-lieutenant. BARON WENCKHEIM.	RUCCAVINA. .	Karlstadter, frontière. . .	2	»
		Szluiner, frontière. . . .	1	»
		Strassoldo.	2	»
		Meszaros, uhlans.	»	2
	TERNICY. . .	Nadasdy.	2	»
		Archiduc Antoine.	2	»
	PITTONY. . .	Bréchenville.	1	»
		Lattermann.	2	»
		Alvintzy.	2	»
	LIPTAY. . . .	Reisky.	3	»
		Terczy.	3	»
Général-major. TURCKHEIM.	CANTU. . . .	Thurn.	3	»
		Jordis.	1	»
		Wilh. Schrœder.	1	»
	FISCHER. . .	Meszaros, uhlans.	»	6
		Erdœdy, hussards.	»	2
	Brigade napolitaine. Prince CUTO.	Dragons du Roi.	»	4
		— de la Reine. . . .	»	4
		— du Prince royal.	»	4
		TOTAUX .	25	22 dont infant. 23,380; caval. 2,788; artill. 772

CORPS AUSTRO-SARDE

COMMANDÉ PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL
BARON COLLI.

Postés entre Millesimo, Ceva et Montebarcaro.	4 5/6	»	3,000
Postés et cantonnés près de Ceva.	16	»	5,859
Postés et cantonnés près de Mondovi.	13	»	4,749
Postés dans les vallées du Gesso et de La Stura.	18 2/6	»	6,277
Garnison de Coni.	3	»	979
Dans le camp de San-Dalmazzo.	»	28	2,113
TOTAUX. .	56 1/6	28	22,977

Sur ces 22,977, il y avait { 5,309 Autrichiens. / 1,768 Piémontais. }

Ainsi les forces des alliés s'élevaient :

Armée de Lombardie 26,940
Corps austro-sarde. 22,977

TOTAL GÉNÉRAL. . 49,917

Non compris 2,743 hommes campés à Saluces et destinés à observer les vallées de la Vraita et de la Maira. (*OEstreich. milit. Zeitschrift. Jahrgang* 1826. 11. *Helft*, pages 141 et 137.)

N° II.

(*Chapitre I, page* 157.)

Spotorno, le 27 prairial, 3e année républicaine (15 juin 1795).

LE GÉNÉRAL DIVISIONNAIRE FREYTAG, COMMANDANT LA PREMIÈRE DIVISION DE DROITE, AU GÉNÉRAL DIVISIONNAIRE MASSENA, COMMANDANT EN CHEF LA DROITE.

Je viens de donner au général Laharpe, citoyen général, l'ordre que vous m'avez adressé au sujet de la tentative sur Savone; je ne vous cache point, citoyen général, que cette entreprise, dont la réussite est chimérique, peut avoir les suites les plus funestes pour les intérêts de la république, comme vous le verrez par les observations du général Laharpe que je joins ici. L'ennemi, au nombre de 22,000 hommes, nous cerne de toutes parts; il occupe

la crête de Notre-Dame-de-Savone et s'étend jusque vis-à-vis San-Giacomo. Comment, dans une pareille situation, peut-on tenter une attaque de vive force sur le fort de Savone, tandis que nous n'avons ni troupes, ni échelles, ni canons? L'ennemi, dans deux heures, peut attaquer tous nos postes; je vous prie instamment, citoyen général, de peser dans votre sagesse les suites d'une entreprise de cette espèce, de suspendre l'exécution de l'ordre que j'ai donné de votre part au général Laharpe, de soumettre au général d'armée Kellermann les observations de ce brave général, et je ne doute pas que, lorsqu'il connaîtra la vraie situation, il ne révoque un ordre qui peut avoir les suites les plus funestes.

Je vous préviens, citoyen général, qu'il est instant que l'adjudant-général Joubert m'apporte votre réponse à cette lettre ce soir avant huit heures, pour que je puisse prévenir à temps le général Laharpe.

Ce que je vous dis ici, citoyen général, je vous le dis franchement et loyalement, comme tout bon républicain doit faire pour les intérêts de sa patrie.

Le 1er bataillon de la 117e demi-brigade n'est pas arrivé à Segno.

Je n'ai point de nouvelles non plus des 4 compagnies du 1er bataillon de la 70e demi-brigade, qui devait remplacer la 4e du 2e bataillon de la même demi-brigade, qui ont quitté Feligno par votre ordre pour renforcer San-Giacomo.

Salut et fraternité.

FREYTAG.

P. S. En cas d'attaque, je vous informerai le plus souvent possible de ce qui se passera.

Le général Freytag m'a communiqué la réponse du général Laharpe et la lettre qu'il vous écrit; je ne peux que me rallier aux observations aussi bien frappées de deux généraux si dévoués à la chose publique. Elles sont analogues à celles, général, que vous m'avez faites hier et que j'ai trouvées justes.

J'attends ici vos derniers ordres pour mettre en activité nos faibles moyens, si faibles que je ne crois pas que le génie puisse nous fournir les outils nécessaires pour faire l'épaulement d'une

batterie de 4 bouches à feu dont je vous ai parlé, dans une nuit. Pour moi, je n'en ai pas assez à ma disposition.

M. MONTFORT.

N° III.

(*Chapitre I, page* 157.)

Vado, le 27 prairial (15 juin 1795), 3e année républicaine.

LAHARPE, GÉNÉRAL DE BRIGADE COMMANDANT L'AVANT-GARDE DE LA DROITE, AU GÉNÉRAL DIVISIONNAIRE FREYTAG, COMMANDANT LA SUBDIVISION DE DROITE.

J'ai reçu, général, votre ordre relativement à la forteresse de Savone; le premier devoir d'un militaire est l'obéissance passive; jusqu'à présent, un général en sous-ordre a dû mettre à exécution les ordres reçus sans faire d'observation; mais dans ce moment, je serais un traître à la patrie, le plus grand ennemi de la chose publique, si, avant d'agir, je ne vous transmettais pas les réflexions suivantes :

J'ai eu, il y a trois jours, une conférence très-longue avec le colonel Spinola, lequel, d'accord avec le commissaire commandant en chef la forteresse, m'a déclaré qu'ils étaient décidés, au cas que les Autrichiens vinssent les assiéger, à faire la plus vigoureuse résistance; mais qu'il ne me cachait point que, si les Français faisaient une tentative, il ferait, quoique avec regret, la même résistance et que je ne pouvais le trouver mauvais puisque leur honneur les y obligeait. Ils m'ont ajouté que la seule chose qui manquait était la poudre, qu'ils en attendaient journellement un convoi par mer, et que, dans le cas où ils seraient attaqués avant d'en avoir reçu, ils compteraient sur les Français pour en avoir jusqu'à ce qu'il leur en fût arrivé. Le lendemain de cette conférence, le commissaire et le colonel ont assemblé dans la forteresse un conseil de guerre composé de tous les capitaines; leur position actuelle leur a été exposée, tous ont donné leur déclara-

tion par écrit qu'ils se défendraient contre tous attaquants, et la déclaration a été envoyée par un officier à Gênes, pour faire, au nom du corps, la demande des poudres nécessaires Vous voyez par cet exposé, général, l'impossibilité de surprendre la place.

Je passe aux moyens de l'attaquer de vive force. Vous verrez, par le rapport que je vous envoie, qu'il y a 15,000 Autrichiens, les plus éloignés à cinq lieues de cette place, sans compter 7,000 qui, de Dego, peuvent se porter sur Savone en passant par Montenotte dans une marche. Je ne puis tirer aucune troupe ni de la Roche-Blanche, ni de Segno, ni de Terme, je ne pourrais employer que la réserve du camp de l'Invincible, qui, vu ces postes, ne montera tout au plus qu'à 300 hommes; je pourrai y joindre 5 à 600 hommes pris dans les camps de la 129e; avec cette troupe, je puis bien me porter au pied de la citadelle, mais je n'ai aucun des moyens nécessaires pour l'escalader; au premier coup de canon l'ennemi se mettra en mouvement, et pendant que, par de fausses attaques, il tiendra la ligne en échec, il jettera un corps de troupes nombreux qui, non-seulement viendra protéger la citadelle, mais qui cernera et coupera la troupe assaillante. Quand même j'aurais du canon, je ne pourrais le faire avancer, parce que ce serait l'exposer à devenir la proie de l'ennemi. Je vois donc l'impossibilité, vu la proximité et le nombre d'ennemis et la pénurie de moyens où nous nous trouvons, de réussir dans cette entreprise. Je vous observe, en outre, que le premier coup de canon décidera toute la rivière contre nous et que, dès que la citadelle veut se défendre si les Autrichiens l'attaquent, cela fera une diversion favorable en notre faveur. Si nous réussissions, il n'est pas douteux que les Génois se tairaient; mais, échouant, cela peut avoir les conséquences les plus tristes pour la chose publique. Votre ordre porte d'attaquer le plus tôt possible, j'y vois l'impossibilité la plus réelle, je crois donc pouvoir différer jusqu'à ce que vous ayez eu connaissance de mes observations.

Je me résume; je suis prêt à attaquer, à payer de ma personne et à périr au pied des murs de la citadelle; arrivé là, je perdrai du monde, et, manquant de tous les moyens pour escalader, je serai forcé de me retirer honteusement au bout d'une heure, parce que, si je reste plus longtemps, le tocsin aura rassemblé un grand nombre de paysans; ils se jetteraient derrière les murs et dans les

jardins, d'où, sans courir aucun risque, ils nous tueraient beaucoup de monde.

Si j'attaque de vive force, ce ne peut être l'affaire d'une heure, alors toute l'armée ennemie est en marche, notre ligne, déjà faible, se trouvant plus faible encore et divisée, peut essuyer le plus cruel des revers. Je vous le réitère, général, je suis prêt à attaquer, mais je vous déclare par les observations que je vous fais que je me décharge des suites que pourrait avoir cette attaque.

Je vous observe que l'ennemi n'est point encore prêt à attaquer; je sais de bonne part qu'il veut attendre que les 7,000 hommes qu'il a à Dego se soient rapprochés, c'est ce qui me décide à attendre un nouvel ordre de votre part.

LAHARPE.

Nous assurons sur notre honneur, d'après la connaissance du local, la vérité des observations du général Laharpe et leur importance pour le bien de la chose publique.

FRONTIN, *adjudant-général.* JOUBERT, *adjudant-général.*

N° IV.

(*Chapitre I, page* 184.)

Ormea, le 17 messidor (5 juillet 1795).

SERURIER AU GÉNÉRAL MASSENA.

Le col de Termini vient d'être en partie enlevé et les ennemis ont coupé la retraite sur Ormea; je vais passer la rivière avec ce qui me reste. Il est nécessaire de faire passer quelque troupe ici pour empêcher leurs progrès.

Salut et fraternité.

SERURIER.

N° V.

(*Chapitre I, page* 185.)

Albenga, le 17 messidor, l'an III (5 juillet 1795),
à neuf heures du soir.

DÉLIBÉRATION PRISE PAR LE CONSEIL DE GUERRE TENU AU QUARTIER-GÉNÉRAL.

Ce jourd'hui le conseil de guerre assemblé par le général d'armée Kellermann, et où étaient présents le général en chef, le général de division chef de l'état-major, le général divisionnaire Massena, le général de brigade Laharpe, le général de brigade Pijon, le chef de brigade du génie Clausade, le chef de brigade d'artillerie Montfort, l'adjudant-général Saint-Hilaire, l'adjudant-général Vignolle, le chef de brigade Dupuy, le chef de bataillon d'artillerie Andreossy, à l'effet de délibérer sur divers objets qui rendent notre position actuelle des plus embarrassantes, et si, dans la circonstance critique où nous nous trouvons, vu la prise du col de Termini par l'ennemi, l'intérêt de la république exige d'abandonner la position qu'occupe en ce moment l'aile droite de l'armée tant sur le pays neutre que sur le pays ennemi, pour en prendre une plus reculée.

La matière mise en délibération, les questions suivantes ont été posées ainsi qu'il suit, savoir :

1re *Question.* — Si, dans la position actuelle de l'armée, et le général Serurier, commandant la 3e subdivision de droite, ayant passé sur la rive droite du Tanaro, ce qui donne lieu de craindre que l'ennemi ne soit bientôt maître de Ponte-di-Nava, il est important, pour ne pas compromettre l'aile droite de l'armée et par suite l'armée entière, de changer de position et d'en prendre une plus en arrière qui, en resserrant notre ligne, puisse lier parfaitement notre droite avec le centre, deux points importants et d'où dépend la conservation du ci-devant comté de Nice à la république ?

Il a été convenu unanimement que oui, attendu que, l'ennemi

étant maître de Ponte-di-Nava, rien ne peut l'empêcher de pénétrer dans la vallée d'Oneglia, et, par suite de cette invasion, couper la retraite aux troupes de l'aile droite. Des renseignements certains, attestés par ce que nous voyons nous-mêmes, nous donnent d'ailleurs l'assurance que l'ennemi est en force très-majeure et qui surpasse au moins le double des nôtres; le corps d'armée d'Italie est d'ailleurs, relativement à ses moyens de transport et de subsistances dans une des situations les plus alarmantes; il occupe en partie le pays génois, où l'on ne peut former des établissements et retirer le moindre secours qu'à force de numéraire dont nous sommes entièrement dépourvus, malgré toutes les observations et demandes réitérées qui ont été faites et que l'on fait tous les jours à ce sujet, ce qui met journellement ses divisions dans le cas de manquer de pain, et particulièrement la division de droite, faute de fours pour le faire cuire et de mulets pour le transporter. Toutes ces considérations exigent que nous ne différions pas plus longtemps à faire un mouvement rétrograde et à prendre une position qui puisse nous mettre à même d'arrêter les progrès de l'ennemi et de pourvoir aux besoins indispensables de l'armée. On court le risque, si on diffère d'exécuter cette mesure, d'être obligé d'abandonner tous nos magasins, et l'artillerie, faute de moyens pour faire une prompte évacuation.

La pénurie de mulets est si grande que, même en exécutant ce mouvement dans ce moment, nous sommes obligés d'abandonner dans les montagnes occupées par nos troupes une grande partie des effets de campement.

2ᵉ *Question.* — Quelle est la ligne qu'il convient le mieux de prendre, afin de resserrer et lier parfaitement notre droite avec le centre de manière à opposer à l'ennemi, dans les points principaux, une réunion de forces pareille à celle avec laquelle il pourrait les attaquer?

Il a été convenu unanimement que celle de San-Remo pouvait remplir ce but, et qu'il convient de la prendre en ce moment, parce qu'étant moins étendue que celle que nous occupons, elle nous mettra à même d'opérer la réunion de nos forces et d'occuper tous les débouchés par où l'ennemi pourrait nous couper entre la division du centre et la droite. Mais, dans la supposition où, malgré la bonté de cette position et les moyens de défense dont

elle est susceptible, les cols de Tanarello ou de Tende viendraient à être forcés, alors le général Massena, commandant l'aile droite de l'armée, se reploierait sur la position de Ventimiglia, en prolongeant sa gauche de manière à la lier parfaitement avec la droite de la division du centre, par les hauteurs de Marta se prolongeant en arrière de Saorgio.

3° *Question.* — Quelles sont les positions intermédiaires à prendre successivement avant d'arriver sur les positions indiquées, afin de protéger l'évacuation de tous nos magasins, de notre artillerie, et de faire reposer nos troupes?

Il a été convenu que le général Massena, après avoir fait faire une reconnaissance sur nos derrières, déterminerait lui-même quelles sont les positions qui peuvent remplir le plus efficacement cet objet, et dirigerait en conséquence la marche des colonnes.

L'objet de la délibération du conseil, ayant eu pour cause la nouvelle de la prise du col de Termini, cette délibération ne pourra avoir son plein effet que dans le cas où ce poste n'aura point été repris par les troupes de la république.

Signé : *Le chef de bataillon d'artillerie* ANDREOSSY; *le chef de brigade* CLAUSADE; *le chef de brigade d'artillerie* MONTFORT; VIGNOLLE; SAINT-HILAIRE; A. BERTHIER; MASSENA; LAHARPE; KELLERMANN; SAVY, *faisant fonctions de commissaire ordonnateur des guerres.*

N° VI.

(*Chapitre I, page 186.*)

Ormea, le 17 messidor an III (5 juillet 1795),
à six heures du soir.

LE GÉNÉRAL DIVISIONNAIRE SERURIER AU GÉNÉRAL DIVISIONNAIRE MASSENA, COMMANDANT EN CHEF L'AILE DROITE DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Bonne nouvelle!

Le col de Termini, après avoir été entièrement cerné par des forces très-considérables qui avaient pris la ligne d'Albera, Cassine et Prerondo, s'est dégagé de tous ses ennemis en les chargeant à la baïonnette; je n'exagère pas de dire qu'il y a eu de leur côté plus de 60 hommes tués, une multitude de blessés et 15 prisonniers. Le général Pelletier a combattu partout; il a placé son artillerie à propos; il a parfaitement distingué les points où l'ennemi voulait pénétrer, et a sauvé l'armée; car ayant été cerné de toutes parts, je le croyais perdu, Ormea et toute la rivière découverts; les nouvelles fâcheuses que lui-même m'avait mandées m'avaient décidé à faire retirer les postes d'Albera et de Cia-Bernardo, ainsi que celui de Viozenna; ce dernier a été attaqué toute la journée; je n'ai point encore de nouvelles de l'issue du combat; j'ai fait reprendre tous les postes à la nouvelle de l'arrivée d'un nouveau bataillon de grenadiers, et nous nous y défendrons jusqu'à ce que nous recevions des ordres contraires.

Salut et fraternité.

SERURIER.

N° VII A.

(*Chapitre I*, *page* 191.)

Ce 27, à cinq heures (15 juillet 1795).

LE GÉNÉRAL DE BRIGADE RANSONNET AU GÉNÉRAL DIVISIONNAIRE MASSENA.

Ma foi! j'y perds la tête; je n'entends plus crier que du pain! du pain! du pain! Le poste est en danger à raison de cette pénurie, je ne puis vous le cacher. Il en est arrivé cette nuit, il est vrai; mais combien? 1,000 ou 1,200 rations, et l'on vient de me dire qu'un convoi de 350 rations s'est perdu, ce qui n'est pas possible. Voyez, général, vous qui êtes à la source; il n'y a que quelques corps qui ont touché une ration par homme, et les autres n'ont rien mangé depuis vingt-quatre heures. Le temps presse, général, je suis affaibli et le cri affreux : du pain! du pain! retentit sans cesse à mes oreilles.

L'ennemi n'a fait aucun mouvement; nos postes avancés se fusillent toujours.

Salut et fraternité.

RANSONNET.

B.

Concento, le 8 thermidor an III (26 juillet 1795).

LAHARPE, GÉNÉRAL DE BRIGADE, AU GÉNÉRAL MASSENA.

Les soldats se refusent aux travaux, n'ayant ni vin, ni eau-de-vie et recevant du riz en place de pain; c'est pour du pain qu'ils travaillent. Tout va donc être ralenti.

LAHARPE.

C.

Le 6 thermidor an III (24 juillet 1795).

Vous m'avez envoyé des officiers de santé pour former une ambulance ici; votre but était, comme le mien, de soulager nos frères d'armes, mais il faut qu'il ne soit pas connu des chefs de cette partie. Depuis huit jours, les officiers de santé sont à leur poste, l'ambulance devrait être ouverte; elle n'existe pas. Tout y manque. Je viens de donner ordre au commissaire des guerres de la pourvoir de paille aujourd'hui à quelque prix que ce soit; mais il n'y a ni bandages, ni linge, ni charpie. Les caisses à pansement sont vides. Au nom de l'humanité, faisons un exemple. M. Grass, chargé en chef de cette partie pour sa division, est tranquillement à Albenga ou sur les derrières, pendant que nos braves soldats souffrent. Envoie-le moi, je le ferai bivouaquer de manière qu'il conserve une idée de leurs peines.....

LAHARPE.

D.

Le 13 fructidor an III (30 août 1795).

..... L'adjudant-général Giacomoni part pour Pieve pour vérifier par lui-même d'où peut provenir la disette où nous retombons. Hier on a distribué de la galette faute de pain. Aujourd'hui on n'aura que le quart de ration. Je continue à croire que l'ennemi verse des fonds largement à Gênes pour empêcher l'armée française de s'y approvisionner.

LAHARPE.

Le 23 fructidor (9 septembre 1795),

... Aujourd'hui nous pouvons encore donner la demi-ration de pain; nous sommes sans viande, et, s'il ne nous arrive rien dans la soirée, ce sera jeûne général demain.....

LAHARPE.

E.

Le 15 vendémiaire an IV (7 octobre 1795).

Vous dites, mon cher général, qu'il doit nous avoir été envoyé 30,000 fr. en numéraire. Nous n'avons pas reçu un sou. Le total de toutes les recettes se monte à. . . . . . . 18,862 l. 18 s.

La dépense à. 21,570

Il est redu au payeur. 2,712 2

Outre cela, nous devons immensément aux Génois, et ils ne viennent plus que par force. . . . .

LAHARPE.

F.

Le même jour.

Le bruit se répand dans cette division que la première a le pain et les légumes, pendant que celle-ci n'a rien du tout. Cela fait le plus mauvais effet et occasionne de violents murmures. Les camps sont déserts; et que dire aux malheureux qui s'en vont en vous disant : *Je suis mouillé, transi de froid ; j'ai faim?*

LAHARPE.

G.

Le 17 vendémiaire (9 octobre 1795).

Les troupes souffrent au delà de toute expression et ne peuvent plus résister sur la montagne. Il n'existe ni baraques ni tentes, les camps sont déserts, on n'y peut plus retenir les soldats. Leur misère et leur nudité sont au comble. Pour surcroît de maux, l'eau-de-vie qu'on nous a envoyée est allongée des trois quarts d'eau. Il est impossible que cela dure plus longtemps. Je tremble que cette malheureuse division ne se débande. . . . .

LAHARPE.

H.

Le 20 vendémiaire an IV (12 octobre 1795).

Nous n'avons vu ni l'agent chargé de payer les Génois ni son argent. Tout nous manque à la fois.....

LAHARPE.

I.

Le 21 vendémiaire (13 octobre).

J'ai fait partir hier pour Pieve le détachement de chasseurs à cheval. Leurs chevaux allaient crever ici. Ils vont vous consommer du fourrage bien précieux, mais qu'y faire? à moins de les faire filer plus loin? Il gèle à pierre fendre sur les montagnes, et je suis obligé de faire descendre à Ormea tous les soldats qui sont pieds nus. Cela embarrasse cette petite ville.

LAHARPE.

J.

Le 1er brumaire (23 octobre).

Il est cinq heures du soir; il est arrivé 1,000 rations de pain de Pieve. Hors cela il n'y a rien. Voilà toutes les ressources pour cette division. Les fours sont froids depuis hier. Plus de 500 hommes sont arrivés chez moi, mais à moitié morts de froid et de faim.....

LAHARPE.

K.

Le même jour.

La nuit a été aussi affreuse que la soirée d'hier. Il n'est resté qu'une seule tente au col de Termini. Toutes ont été enlevées ou déchirées; aucune ne peut se redresser. Le général Pelletier vient de m'envoyer un adjoint, ne pouvant écrire, pour me prévenir

qu'il ne répondait pas de sa subdivision. Pas un seul poste n'a pu tenir cette nuit; tous ont été abandonnés. Beaucoup d'hommes y sont morts par suite du mauvais temps et de la nudité dans laquelle on les a laissés.

LAHARPE.

N° VIII.

(*Chapitre II*, *page* 216.)

MÉMOIRE SUR LES MOYENS D'EXÉCUTION DU SYSTÈME DE GUERRE ADOPTÉ POUR L'ARMÉE D'ITALIE PAR LE COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Le premier mouvement que doit opérer la droite de l'armée d'Italie, quand elle aura reçu les renforts qui doivent la rendre supérieure en nombre à l'armée de Lombardie, c'est de s'emparer des postes de San-Bernardo et de Rocca-Barbena. Le surlendemain se porter par Bardinetto à Madonna-della-Neve, dans le temps que par les hauteurs de Loano on se porterait à Melogno, que l'ennemi se trouverait obligé d'évacuer.

L'on pourra également se porter par Murialto-Borda, sur les hauteurs de Biestro, intercepter le grand chemin de Savone à Alexandrie à Carcare. Si l'ennemi avait transporté de

OBSERVATIONS DU GÉNÉRAL KELLERMANN.

A mon arrivée à l'armée, j'ai envoyé au Comité de salut public, un plan de campagne qui avait pour but l'invasion du Piémont; ce qui me conduisait au plan adopté aujourd'hui, de pénétrer dans les états de l'empereur en Italie.

Aussitôt que j'ai été instruit de l'arrivée des forces autrichiennes dans l'Alexandrin et que j'ai vu que la saison serait trop avancée lorsque je pourrais obtenir des renforts, j'ai conçu le plan adopté par le Comité, et j'ai continuellement sollicité les moyens nécessaires à son exécution.

J'ai examiné avec attention le mémoire ci-contre et j'y réponds.

l'artillerie de siége devant Savone il se trouverait dans l'impossibilité de la retirer, l'on pousserait une tête sur la hauteur de San-Joanno, afin de donner l'alarme à Ceva, tandis que véritablement on occuperait les hauteurs de Pallare et de Carcare. L'ennemi fera alors une des trois choses.

1° Il évacuera San-Giacomo, et se retirera par Montenotte, pour assurer ses magasins de Dego et sa communication avec Alexandrie, dans ce cas nous aurons pris San-Giacomo, Loano, Vado et sa grosse artillerie.

2° Il réunira ses forces et marchera à la rencontre de l'armée pour l'attaquer sur les hauteurs de Pallare et de Carcare, afin de recouvrer sa communication; nous aurons encore atteint notre but, puisqu'au lieu de l'attaquer dans le poste avantageux de San-Giacomo, il sera obligé de livrer bataille, tout au moins à égalité de position et avec le grand désavantage que donne toujours à la guerre la situation d'être tourné.

3° Il évacuera ses postes de San-Giacomo, Vado, il appuiera sa gauche sur Altare, sa droite du côté de Frabiosa; pour se donner le temps d'éva-

Le Comité verra dans les dispositions que j'avais ordonnées, en faisant embarquer un équipage complet de siége à Antibes où il est prêt à mettre à la voile depuis un mois, et dans celles que j'ai faites pour l'emploi des renforts qui me sont annoncés, que j'avais prévu ses intentions et que les premiers mouvements indiqués dans le mémoire, sont dans leur ensemble ceux que je m'étais proposé d'exécuter.

J'observe que si j'occupais Pallare et Carcare, sans être maître des hauteurs de San-Giacomo, j'exposerais mon armée à avoir elle-même ses communications coupées et à être attaquée avec un grand avantage; il faut observer que malgré les renforts qui arrivent l'armée républicaine sera toujours inférieure en nombre à celle des Autrichiens, qui reçoivent chaque jour de nouvelles troupes. Je persiste dans le projet de m'emparer de Melogno et de San-Giacomo, ce qui ne m'empêchera pas, dans le cas où mes attaques réussiraient, de pousser un corps pour intercepter par les hauteurs

cuer, il faudrait alors l'attaquer vivement dans cette position où il n'aura aucun avantage.

La division qui aurait occupé Melogno et Madonna-della-Neve, se tiendra aux aguets, surveillant les mouvements de l'ennemi et toujours prête à occuper le poste qu'il évacuerait, ou à attaquer celui qu'il aurait considérablement dégarni. Cette surveillance est nécessaire afin que cette diviison puisse toujours se trouver assez près de l'armée pour pouvoir attaquer et participer au combat.

Il peut se passer, dans le premier mouvement, des affaires d'une telle conséquence qu'elles décident du sort de la campagne; notre retraite en cas d'événement malheureux s'opérera par la Bormida et Calissano.

Si l'ennemi est battu, ou s'il évacue sans combat, l'on doit le poursuivre, le pousser jusqu'à une marche d'Acqui, enlevant alors Montezemolo, le camp retranché de Ceva et investir la citadelle.

La division restée sur Ormea investira Ceva du côté de Battifolo et cherchera à pénétrer dans la ville, dans le temps que l'on forcera le camp retranché.

L'on affectera un corps de troupes au siége de la citadelle de Biestro le grand chemin de Savone à Alexandrie.

Si j'avais deux mois de campagne devant moi et 60,000

de Ceva, l'armée d'observation tiendra tête à l'armée de Lombardie, la tiendra occupée à se défendre et à couvrir Acqui, Cherasco; il lui sera très-possible en dérobant une marche aux ennemis, de se porter sur Mondovi ou tout autre point du bassin du Piémont, où les Piémontais se réuniraient en force.

hommes disponibles à la droite, au lieu de 30,000, je pourrais, en même temps que je tiendrais les Autrichiens en échec, tenter une opération dans le bassin du Piémont; mais je ne peux calculer sur cette opération qui tiendra à des succès qui amèneraient la déroute totale de l'ennemi, puisque les cols des montagnes commencent déjà à devenir difficiles et qu'ils seront bientôt impraticables.

L'artillerie de siége sera transférée dans la rade d'Oneglia avant de commencer l'attaque, et lorsque les Autrichiens auront évacué, débarquera à Vado.

L'armée se nourrira par Ormea et Oneglia, pour ce qui lui viendra du côté de Nice; par Vado, Carcare, Cairo, pour ce qui lui viendra du côté de Gênes.

Le projet d'embarquer l'artillerie de siége tenait aux miens et un équipage complet est prêt à partir depuis plus d'un mois; mais dans la position actuelle de la mer, dont les Anglais sont entièrement maîtres, je regarde comme impraticable de faire marcher l'artillerie à Oneglia, d'autant qu'aux premiers succès que je dois espérer, elle peut partir d'Antibes comme d'Oneglia et alors elle ne courrait pas le hasard d'être enlevée.

La cavalerie, hormis quelques escadrons de hussards qui suivront la marche des colonnes, se tiendra sur le Tanaro, elle s'y rendra, en passant par Ormea, elle pourra lever des contributions et éclairer les mouvements des Piémontais, en suivant les rives du Tanaro et le chemin de Mondovi.

L'artillerie à cheval campera

Les succès de l'attaque de droite, et la position de l'armée peuvent seuls déterminer les mouvements des troupes à cheval, qui sont très-difficiles à cause de la pénurie des fourrages et la difficulté des chemins, jusqu'au débouché de Garessio sur le Tanaro.

avec la cavalerie et lui sera d'une grande utilité.

Lorsque l'artillerie sera arrivée à Vado, l'on obligera le commandant du fort de Savone à recevoir deux bataillons d'infanterie et deux compagnies d'artillerie de garnison qui y resteront comme auxiliaires.

J'ai toujours senti l'utilité de Savone, puisque, malgré l'infériorité de mes forces, j'ai fait tout ce qui a été en mon pouvoir pour l'occuper au commencement de la campagne.

La gauche de l'armée d'Italie et la droite de l'armée des Alpes se réuniront dans la vallée de la Stura, après s'être emparées des Barricades et de la position de Sambucco. Elles investiront Demonte en s'emparant de Valloria.

Le centre de l'armée d'Italie fera des mouvements pour occuper les troupes qui lui sont opposées, et opérer une diversion favorable à l'attaque de Valloria.

La saison et le peu de forces qui restera tant au corps d'armée des Alpes qu'à la gauche du corps d'armée d'Italie, ne peuvent pas faire espérer de réussir dans la prise de Demonte, et de déboucher des montagnes. Pour s'y maintenir on doit se borner à cet égard, à donner de grandes inquiétudes à l'ennemi.

Après que l'on aura reconnu la forteresse de Demonte, l'on sera dans le cas de juger si on a le temps d'enlever cette place. Si l'on pensait que la saison est trop avancée et si l'hiver était prématuré, l'on ferait toujours le simulacre du siége, sans trop s'embarrasser avec de la grosse artillerie.

L'opération sur Demonte a trois avantages.

1° D'opérer une diversion qui oblige les Piémontais à occuper des positions intermédiaires à

L'avantage de s'emparer de Demonte serait certainement inappréciable, si le temps et les moyens le permettaient, et cette opération a toujours fait partie

Ceva et à Demonte, et dès lors à s'éloigner de l'armée de Lombardie.

2° Par les positions que l'on se trouve occuper en bloquant cette place, d'améliorer la ligne de défense de la gauche de l'armée d'Italie qui ne se trouve alors avoir à garder que le col de Madonna-di-Finestra.

3° Si l'on s'emparait de Demonte, l'on se trouverait dans la position la plus brillante, et les quartiers d'hiver que l'armée doit prendre en Piémont seraient d'autant plus sûrs et infiniment plus avantageux.

Si l'attaque de la droite se fait en tournant tous les postes comme nous l'avons indiqué dans l'instruction, il faut alors que l'opération de Demonte précède de deux jours l'attaque de San-Bernardo.

L'on ne saurait, dans ce cas, trop recommander de circonspection au commandant, qui devrait s'emparer sans hésiter des Barricades et de Sambucco, et mettre plus de précaution et de prudence à l'attaque de Valloria.

Si l'on attaquait les positions de la droite de front, il faudrait alors que l'attaque de Demonte ne commençât que le second jour de celle de la droite.

Maître de Ceva, l'on en ré- de mes projets, en faisant déboucher les troupes qui sont à Tende.

parera les fortifications, l'on se renforcera par les troupes qui deviendront disponibles sur toute la ligne des Alpes, à mesure que les neiges obstrueront les cols.

L'on pourra, selon les circonstances et les forces des ennemis, enlever le château d'Acqui, peut-être même ne serait-il pas impossible de s'emparer de la ville d'Alexandrie et d'en bloquer le fort. Les débordements du Tanaro et la paix que nous devons vraisemblablement conclure avec le roi de Sardaigne rendront cette opération beaucoup plus facile, au mois de janvier ou février.

La campagne que l'on ouvrira en janvier ou février, aura pour but de s'emparer de Turin, si nous sommes encore en guerre avec le roi de Sardaigne, ou de pénétrer en Lombardie, entrer dans le Mantouan, pouvoir passer l'Adige au printemps prochain et s'emparer des gorges du Trentin.

L'on doit à cet effet préparer les équipages d'artillerie de siége et de ponts et organiser ses moyens de charrois et de subsistances.

Pour copie conforme :

Signé : DOULCET.

La suite du mémoire contient les dispositions pour suivre la campagne qui seraient bien dans mes vues, si le temps et la force m'en donnaient la possibilité.

Alexandrie a une citadelle des plus fortes de l'Europe, et exigerait un siége et une armée d'observation.

Au reste, mes projets seraient subordonnés à la conduite du roi de Sardaigne.

Le projet pour la prochaine campagne tiendrait au renfort que le Comité enverra ; et avec 100,000 hommes disponibles on peut chasser les Autrichiens de l'Italie et s'emparer du Piémont, si nos ennemis persistent dans la coalition.

KELLERMANN.

N° IX.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

POUR LA BATAILLE DE LOANO,

Livrée les 2, 3 *frimaire an* IV (22, 23 *novembre* 1795) *à l'armée austro-sarde aux ordres du comte de Wallis.*

Aile droite : AUGEREAU.	*Généraux de brigade :* BANNEL. VICTOR. DOMMARTIN. — *Adjudants-généraux :* RUSCA. VERDIER.	6ᵉ bat. de grenadiers.	384	6,961
		14ᵉ idem.	188	
		Détach. de la 8ᵉ. .	116	
		1ᵉʳ légère.	401	
		Chasseurs de ligne.	650	
		Détach. de la 21ᵉ. .	164	
		99ᵉ.	396	
		10ᵉ bat. de l'Ain.	393	
		Détach. de la 18ᵉ.	158	
		105ᵉ demi-brigade.	450	
		55ᵉ.	217	
		69ᵉ.	274	
		4ᵉ demi-brigade provisoire. . . .	179	
		15ᵉ idem.	131	
		Bat. de grenadiers.	423	
		145ᵉ.	261	
		147ᵉ.	488	
		19ᵉ.	911	
		39ᵉ.	571	
		12ᵉ bat. de grenadiers.	206	

A reporter. . . 6,961

			Report. . .		6,961
Centre : MASSENA.	CHARLET	*Généraux de brigade* : MENARD. CERVONI. — *Adjudants-généraux* : CHABRAN. JOUBERT.	2 comp. de sapeurs.	216	4,334
			13ᵉ demi-brigade provisoire. . . .	516	
			14ᵉ idem.	649	
			8 compag. d'éclaireurs.	800	
			Détach. de la 8ᵉ légère.	144	
			16ᵉ légère.	619	
			6ᵉ provis. 2ᵉ bat.	108	
			122ᵉ 3ᵉ bat. . . .	208	
			11ᵉ bat. de grenadiers.	440	
			79ᵉ demi-brigade.	634	
	LAHARPE	*Généraux de brigade* : SAINT-HILAIRE. PIJON. — *Adjudants-généraux* : QUESNIN. GIACOMINI.	2 comp. de sapeurs.	180	5,255
			129ᵉ demi-brigade.	836	
			3ᵉ légère, 2ᵉ bat. .	272	
			84ᵉ demi-brigade 3ᵉ bataillon. . .	198	
			1ᵉʳ bat. de grenadiers.	422	
			5ᵉ idem.	400	
			3ᵉ idem.	460	
			10ᵉ idem.	431	
			101ᵉ demi-brigade.	900	
			3ᵉ légère 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons. . . .	644	
			102ᵉ demi-brigade 2ᵉ bataillon. . .	238	
			84ᵉ 2ᵉ bataillon. .	274	
	RÉSERVE	*Général de brigade* : BIZANET. — *Adjudant-général* : MONNIER.	152ᵉ demi-brigade.	1,205	3,687
			13ᵉ bat. de grenadiers.	496	
			2ᵉ idem.	445	
			100ᵉ demi-brigade 1ᵉʳ bataillon. . .	266	
			1ʳᵉ provisoire. . .	625	
			70ᵉ.	650	
			A reporter. . .		20,237

Report. . . 20,237

Gauche : SERURIER.	*Généraux de brigade :* PELLETIER. MIOLLIS. GUILLAUME. — *Adjudant-général :* VICOSE.	2e bataillon de la Haute-Loire. . .	310	5,155
		1er bat. de la 84e. .	351	
		3e comp. d'éclaireurs.	195	
		1re et 2e bataillons de la 46e. . . .	609	
		51e demi-brigade.	599	
		3e bataillon de la 6e légère. . . .	594	
		3 comp. de grenadiers de la 109e.	152	
		2e et 3e bataillons de la 117e. . . .	678	
		1er bat. de Maine-et-Loire.	600	
		3e bat. de la 35e. .	600	
		1re et 3e bataillons de la 56e. . . .	257	
		2e bat. de la 166e.	210	

TOTAL. . . 25,392

RÉCAPITULATION.

Aile droite,	28	bataillons.	6,961 hommes
Centre,	45	—	13,276
Gauche,	16	—	5,155
Totaux.	89		25,392 hommes.

Non compris les troupes restées sur la ligne de Borghetto et dans les postes fermant les débouchés des gorges de Casotto et de la Corsaglia.

N° X. A.

Rapport du général en chef Scherer au Directoire sur la bataille de Loano.

Le Comité de salut public m'ayant ordonné de rouvrir la communication avec Gênes en livrant bataille à l'ennemi qui l'avait interceptée par l'établissement d'une ligne formidable de défense, dont la gauche appuyait à Loano et la droite allait se perdre du côté de Coni, je ne pouvais exécuter les ordres du Comité qu'en forçant cette même ligne.

Elle commençait à Loano. Les avenues de cette place entrecoupées de bouquets d'oliviers et de petits murs marquant les propriétés particulières, étaient en outre défendues par des coupures et des batteries masquées. Cette ligne se prolongeait ensuite sur trois mamelons fortement retranchés et garnis d'artillerie, dont le dernier commandait le village de Toirano placé à l'entrée de la vallée de Balestrino et de Bardinetto; l'entrée de cette dernière vallée était plus particulièrement fermée par la Chartreuse de Toirano, défendue par 800 hommes et deux pièces de canon. L'ennemi au moyen de cette Chartreuse était entièrement maître de la vallée de Bardinetto, par laquelle il communiquait ensuite avec le corps d'Argenteau occupant les hauteurs de Roccabarbena. 2,400 Hongrois liaient par des postes intermédiaires les deux corps de de Wins et d'Argenteau. De Roccabarbena, la ligne se prolongeait sur le Monte-Lingo, occupé par une partie des troupes d'Argenteau, et par la gauche de l'armée Piémontaise; celle-ci occupait ensuite la crête d'une chaîne de montagnes jusqu'au Tanaro. Plusieurs de ces montagnes, telles que celles de San-Bernardo, La Planetta et Spinarda, étaient, ainsi que Roccabarbena et Monte-Lingo couvertes de retranchements et garnies d'artillerie. Les Piémontais continuaient cette ligne formidable, de l'autre côté du Tanaro, en occupant la montague de Prerondo et ses dépendances, jusqu'à la plaine de Coni. Un vallon étroit et quelquefois profond de 2,000 toises séparait l'armée française de

l'armée austro-sarde; la première était à peu près forte de 28,000 hommes, l'autre de 48,000. Par le premier plan d'attaque, l'armée austro-sarde devait être tenue en échec au centre et à la gauche, et 18,000 hommes devaient pendant la nuit forcer la gorge de Garessio, pousser jusqu'à Spinarda, se rendre maîtres à la pointe du jour de cette montagne qui dominait toutes les positions des Piémontais. Si la chute des neiges n'eût point empêché l'exécution de ce plan, toute l'armée piémontaise était prise à dos et jetée dans le Tanaro. Successivement ensuite on prenait à revers les positions des Autrichiens à Roccabarbena, on les rejetait dans la petite plaine de Loano et il ne leur restait d'autre ressource que de mettre bas les armes ou d'être jetés à la mer.

Mon premier plan d'attaque ne put s'effectuer à cause de l'immense quantité de neige qui tomba les 23 et 24 brumaire, mais j'avais médité un second plan dans le cas où le premier ne pourrait avoir lieu.

Une marche rapide à travers les plus grands obstacles de la nature et du terrain me donna la facilité de porter sur le centre de l'ennemi un corps de 12,000 hommes pour opérer dans cette partie. Je me décidai alors à former trois attaques, une fausse et deux véritables. Les troupes, commandées par le général Serurier ayant sous ses ordres les généraux de brigade Miollis, Pelletier et l'adjudant-général Vicose, furent destinées à attaquer le camp de San-Bernardo et de La Planetta, à emporter tout ce qui se trouverait dans la gorge de Garessio, ou, s'il ne pouvait s'en emparer, à le tenir en échec. Le corps du centre, commandé par le général Massena ayant sous ses ordres les généraux de division Laharpe et Charlet et les généraux de brigade Saint-Hilaire, Pijon, Mesnard, Bizanet et Cervoni, fut chargé d'attaquer l'ennemi par son centre; de le percer et de couper la communication du corps d'Argenteau avec le général de Wins dans les lignes de Loano. Le 3e corps, commandé par le général Augereau ayant sous ses ordres les généraux de brigade Banel, Victor et Dommartin, fut destiné à emporter la droite des troupes du général de Wins appuyée à Monte-Calvo et à couper la communication avec d'Argenteau.

Le 2 frimaire, à la pointe du jour, 9 chaloupes canonnières et un brick vinrent prendre poste sur la plage entre Borghetto et La

Pietra, pour inquiéter le flanc gauche de l'ennemi. L'attaque générale commença au signal de deux fusées parties du mont San-Spirito ; à peine les chaloupes canonnières eurent lâché leur bordée, que le général Augereau fit avancer l'adjudant-général Rusca à la tête de 1,700 hommes de troupes légères. Cet officier marcha, sans tirer un seul coup de fusil, sur trois mamelons retranchés qui formaient les avant-postes de l'ennemi ; deux furent emportés en 20 minutes ; le troisième fit une très-longue résistance, et l'ennemi en sortit désespérant de s'y maintenir. Mais, ayant trouvé sur son passage les troupes du général Victor, il fut assailli d'une grêle de coups de fusil, et ce qui ne fut pas tué ou pris se sauva en désordre vers le centre.

Pendant que cette attaque s'exécutait, le général Banel, avec un corps de 2,500 hommes, emporta avec la plus grande valeur le village de Toirano et gagna sur-le-champ les hauteurs escarpées auxquelles appuyait le flanc droit de l'ennemi ; dans ce moment, ce général fut blessé au cou ; le chef de brigade Lannes prit le commandement, et, de concert avec l'adjudant-général Rusca, ils parvinrent à emporter successivement 4 positions retranchées les unes derrière les autres et garnies de canons.

Pendant que l'on poussait les ennemis de ce côté, le feu meurtrier parti d'une Chartreuse placée sur le flanc de Toirano, dans la gorge de Bardinetto, annonça qu'une partie des ennemis battus à Toirano s'y était réfugiée. Le général Augereau ordonna sur-le-champ au général Dommartin de s'y porter avec quelques bataillons pour y forcer l'ennemi ; j'y fis diriger en même temps un obusier ; l'ennemi entouré capitula ; un général, un colonel, beaucoup d'officiers et 600 hommes se rendirent.

L'attaque du centre exigeait non-seulement une grande audace de la part des troupes, mais encore une savante combinaison de la part du général ; car non-seulement il fallait battre l'ennemi dans une position extrêmement difficile et garnie de canons, mais encore couper la communication avec le général de Wins, et, après l'avoir battu, le gagner de vitesse sur les positions importantes de Settepani et Melogno, où il devait naturellement se retirer. C'est ce qu'exécuta le général Massena. Le poste important de Roccabarbena fut attaqué sur les deux flancs par les généraux Laharpe et Charlet ; ils s'emparèrent ensuite successivement de Malsabecco

et de Bianco, après y avoir fait un grand carnage et pris tous les canons; le gros de l'ennemi, placé à Bardinetto, fut attaqué de front, sur les deux flancs, et bientôt forcé à une retraite honteuse. Le général Massena dirigea, au moment de la déroute, un corps de 1,500 hommes commandé par le général Cervoni, pour s'emparer des chemins très-difficiles qui conduisent aux hauteurs de Settepani et de Melogno, et, avec le reste du corps à ses ordres, poursuivit l'ennemi, qui, effrayé par une attaque si impétueuse, n'osa risquer le sort d'un second combat sur les mêmes hauteurs et s'enfuit du côté de Bagnasco. Le général Massena, après avoir détaché à sa poursuite un corps de troupes, s'empara de ces hauteurs importantes, et, après une marche forcée, descendit sur celles de San-Pantaleone et Gorra pour prendre l'ennemi à dos, en supposant que l'on n'eût pu le forcer dans la ligne de Loano.

Le corps du général Serurier, quoique très-inférieur en nombre, contint parfaitement les Piémontais dans leurs camps retranchés et les empêcha de porter aucun secours au général Argenteau. A trois heures de l'après-midi, le centre de l'ennemi était coupé et séparé du corps principal du général de Wins, et le général Massena, maître dans la nuit des hauteurs de Settepani et de Melogno, pouvait prendre à revers les troupes de ce général. Les positions les plus respectables sur son front avaient été emportées à la baïonnette, avant trois heures, dans la journée du 2; il ne lui en restait plus qu'une adossée à la montagne de Monte-Carmelo, que je n'aurais pas balancé à faire attaquer si j'avais pu avoir connaissance assez à temps de la réussite des attaques du centre; mais la distance, la difficulté des chemins dans des rochers escarpés ne le permettaient pas.

Cependant des signaux placés sur les montagnes de distance en distance me firent connaître, vers les 4 heures du soir, que le général Massena avait complétement battu l'ennemi à Roccabarbena et Bianco; il ne me fut pas possible d'avoir connaissance, pendant le reste du jour, des mouvements de ce général sur Settepani et Melogno; toutes les troupes du corps de droite eurent ordre de bivouaquer sur le champ de bataille et de se tenir prêtes à achever le lendemain la défaite de l'ennemi, qui, instruit plus tôt que moi de la déroute du général Argenteau, se replia en grande hâte pendant la nuit sur les hauteurs de Gorra et de Finale,

pour essayer de couvrir les évacuations de ses magasins de Finale.

Prévenu enfin de l'arrivée du général Massena sur le flanc de l'ennemi, je fis marcher la division Augereau sur son front pour l'attaquer. Le mauvais temps et les chemins difficiles ne lui permirent d'y arriver que tard. J'étais presque convaincu que l'ennemi n'attendrait pas un second combat sur ces hauteurs; je fis donc prévenir le général Massena de tenir sur lui pendant toute la nuit des troupes pour éclairer ses mouvements et tomber sur son arrière-garde; ce général ordonna à Cervoni de s'approcher de l'ennemi et de profiter de tous ses mouvements rétrogrades. Cette opération réussit parfaitement, car, se voyant cerné par les troupes du général Cervoni, il fit retraite pendant la nuit avec précipitation et abandonna dans la vallée de Finale tout ce qui lui restait d'artillerie avec plus de 100 caissons. L'ennemi s'étant décidé à se retirer sur Vado, je le fis poursuivre par 4,000 hommes dirigés sur deux colonnes pour hâter sa retraite et harceler son arrière-garde. Le fort de Vado et les hauteurs de Savone furent bientôt en notre pouvoir, et l'ennemi se retira en désordre sur la Lombardie sarde. L'ennemi a laissé sur le champ de bataille 3,000 morts et 5 à 6,000 prisonniers parmi lesquels des généraux, des colonels et près de 200 officiers; 48 pièces de canon, 5 drapeaux, plus de 100 caissons. Il a été obligé d'abandonner ses magasins de Finale après en avoir jeté une partie à la mer.

Nota. Le général Augereau fut chargé avec 10,000 hommes de l'attaque du corps principal de l'armée autrichienne retranchée dans la plaine de Loano et sur la croupe de Monte-Calvo. Outre les 3 mamelons retranchés qui couvraient le front de l'ennemi, il avait profité de toutes les hauteurs escarpées en arrière de ces mamelons. Elles furent toutes enlevées à la baïonnette à mesure que la gauche de l'armée française, grimpant sur des rochers horribles, gagnait le flanc droit de l'ennemi.

SCHERER.

B.

Rapport d'Augereau a Scherer.

Chargé d'attaquer l'ennemi sur toute sa ligne, depuis Toirano jusqu'à Borghetto, j'ai placé la brigade Banel dans le petit bois d'oliviers en face Toirano, la brigade Victor à la gauche de celle de Banel, dans le chemin qui conduit du village de Borghetto à Toirano et en face du mamelon dit le grand Castellaro, pour soutenir au besoin celle de Rusca, qui était placée en avant le long de la rivière, comme destinée à attaquer le mamelon dit le petit et le grand Castellaro; la brigade Dommartin à la gauche de celle de Victor, dans le chemin de Borghetto à Toirano, pour marcher en suite du général Victor et le couvrir sur la queue et le flanc droit de sa colonne. Au signal, les colonnes se mirent en mouvement. La brigade Banel se dirigea sur Toirano pour passer le pont et attaquer la batterie qui se trouvait au-dessus de la Chartreuse qui est en arrière de ce village et qui défendait le passage du chemin qui conduit aux différents camps qui étaient à mi-côte de la montagne San-Pietro. Cette redoute fut enlevée à la baïonnette et au pas de course; les deux premiers camps pour la défense de cette batterie enlevés de même, ce qui donna la facilité de s'emparer des hauteurs qui commandaient toute la ligne des camps ennemis placés dans les bois à mi-côte de la montagne San-Pietro, ce qui força l'ennemi à faire sa retraite en se jetant en partie dans les oliviers qui sont entre cette montagne et le mamelon dit le grand Castellaro, en partie sur le sommet de la montagne San-Pietro.

Pendant que cette colonne continuait sa marche, celle de Rusca attaqua de front la ligne ennemie sur les trois mamelons en trois colonnes. Celle de gauche attaqua les hauteurs de Potenza, où l'ennemi avait pratiqué trois grands retranchements; celle du centre, le petit Castellaro. Ces deux positions furent enlevées aussitôt qu'attaquées; les deux colonnes se réunirent, et Rusca les fit marcher en descendant et s'emparant des oliviers qui sont entre la montagne de San-Pietro et le grand Castellaro. Sa colonne

de droite, destinée à attaquer le grand Castellaro, s'y porta avec intrépidité; mais le nombre, la difficulté du terrain et l'art employé pour le défendre, la mirent dans l'impossibilité d'y pénétrer. Elle se retira après une attaque plusieurs fois répétée et avec une perte considérable. Rusca, voyant que cette position lui nuit, se décide à laisser une troupe en observation et à marcher sur les redoutes de Potenza, qu'il enleva à la baïonnette. Tous ces points enlevés nécessitèrent du renfort afin de garder ces batteries et de marcher sur la redoute de gauche, qui, croisant son feu avec le grand Castellaro, incommodait beaucoup cette colonne. Le 9e bataillon de grenadiers ayant joint cette colonne, on marcha sur cette batterie, qui fut enlevée de suite. Pendant tout ce temps, la colonne Banel avançait et arriva chassant devant elle tout ce qu'elle rencontrait sur le mont San-Pietro, où elle se divisa en deux. Une moitié resta sur la hauteur et l'autre redescendit pour se joindre à Rusca. Cette manœuvre intimida si fortement l'ennemi, qu'il prit la déroute et fut se rallier sur la redoute de Gazi, où étaient deux pièces de 12.

Une portion de la colonne Banel, sous les ordres du chef de brigade Lannes, descendit sur cette redoute du camp, tandis que Rusca menaçait l'ennemi de s'emparer de la hauteur de l'Arnusia ou Torre-Bianca. La redoute fut enlevée à la baïonnette, et l'ennemi, en pleine déroute, se replia de suite pour s'emparer du col d'Arnusia, où il fit sa retraite en très-mauvais ordre.

Aussitôt que Rusca se fut emparé du petit mamelon, je m'y portai avec ma troupe de réserve et je donnai ordre au 9e bataillon de grenadiers et à deux bataillons de la 145e de partir pour alimenter la colonne de Rusca. Pendant tout ce temps, l'ennemi se renforça dans Toirano, par la gorge de Balestrino, des troupes que Massena chassait devant lui, ce qui donna de l'audace à l'ennemi renfermé dans la Chartreuse et lui fit faire un mouvement offensif pour chercher à se faire un passage. Ils réattaquèrent la batterie qui est en avant de la Chartreuse, et s'en emparèrent après une forte résistance d'un petit détachement laissé par Banel. Ils entreprirent ensuite de venir par le chemin de Toirano à Borghetto, mais les volontaires qui avaient conduit les blessés se rassemblèrent et les arrêtèrent à hauteur du moulin où était l'ambulance. Tous ces mouvements m'inquiétèrent et me déterminèrent

à y envoyer Dommartin avec sa brigade pour me dire ce que c'était. Étant instruit de ce qui se passait, j'ordonnai à Dommartin d'attaquer vivement ce poste, ce qui fut fait en obligeant à capituler ceux qui y restèrent.

La brigade Victor, étant destinée à protéger le flanc droit de la colonne Rusca, s'était portée sur le flanc droit du grand Castellaro et se jetant dans la plaine pour empêcher que ce poste ne reçût de secours et empêcher l'ennemi de nous prendre en queue en tournant le grand Castellaro. Cette brigade, toute la journée en face de Loano, a résisté à différentes attaques que l'ennemi a faites pour dégager les troupes qui étaient sur le grand Castellaro, et qu'un coup de désespoir a décidées à faire une retraite très-périlleuse en passant à travers nos troupes, qui en ont fait un carnage affreux. La nuit étant survenue, j'ai donné ordre à tous les généraux de brigade de prendre position et d'attendre, en se gardant militairement, de nouveaux ordres de ma part. L'aide-de-camp Noireau m'a beaucoup servi à la reddition des troupes qui étaient dans la Chartreuse, en ralliant, dans le premier moment de la sortie de ces troupes, une grande quantité de volontaires qui, se voyant attaqués, fuyaient à toutes jambes.

Le général Banel a été légèrement blessé au commencement de l'affaire, ce qui l'a obligé de céder le commandement au chef de brigade Lannes, qui a parfaitement exécuté tous les mouvements dont était chargé le général Banel, et s'est conduit avec autant d'intelligence que de bravoure. Cet officier a mérité les plus grands éloges et la reconnaissance nationale.

Le citoyen Mouroux, sous-lieutenant à la 105ᵉ, non content d'être à la tête de sa troupe, s'est jeté lui seul dans la redoute carrée, le sabre à la main, et a empêché, par cet acte de bravoure, les canonniers de faire feu, et a donné le temps à nos troupes de monter. Le citoyen Lutrin, officier du corps franc, que j'avais pris avec moi, a marché à la tête des colonnes du général Banel, et, d'après le rapport de ce général, il s'est conduit avec beaucoup de bravoure et d'intelligence, et a partagé l'action de Mouroux.

Le général Dommartin rend compte que le chef de bataillon Bachard, commandant le 10ᵉ bataillon de l'Ain, s'est particulièrement distingué à la tête de son bataillon à la prise de la redoute

au-dessus de la Chartreuse. Le général Victor rend compte que, si sa brigade a eu quelque succès, elle le doit en partie au citoyen Campaux, capitaine des chasseurs du corps franc, et au citoyen Pélissier, officier d'infanterie, dont le courage et l'intelligence sont portés au plus haut degré.

Notre perte est de 100 hommes morts et 280 blessés, celle de l'ennemi est considérable; on n'a pas compté les prisonniers. Il y a eu 5 drapeaux pris par la 39ᵉ et le 4ᵉ bataillon de l'Ardèche.

AUGEREAU.

C.

RAPPORT DE MASSENA A SCHERER.

Conformément à mes instructions je fus prendre position le 1ᵉʳ de ce mois à Campo-di-Preti.

Le général divisionnaire Laharpe, commandant la 1ʳᵉ division sous mes ordres, forte de 5,000 hommes, ayant avec lui les généraux de brigade Saint-Hilaire et Pijon et l'adjudant-général Joubert, se rendit en avant de Zuccarello; il y divisa son corps de troupes en deux colonnes. Il prit le commandement de la première colonne, forte de 3,000 hommes, ayant avec lui le général de brigade Pijon et l'adjudant-général Joubert, pour attaquer Monte-Lingo par la gauche. Il donna le commandement de la seconde colonne, forte de 2,000 hommes, au général de brigade Saint-Hilaire pour attaquer Monte-Lingo par le flanc droit.

Le général divisionnaire Charlet, commandant la 2ᵉ division, forte de 4,000 hommes, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Cervoni et Menard et l'adjudant-général Quenin, se rendit au point qui lui fut désigné pour attaquer la gauche de Roccabarbena, le front de Malsabecco et la droite de Bianco. Le général Cervoni fut chargé d'attaquer avec 800 hommes la droite de Bianco; le général Menard avec 1,000 hommes, la gauche de Malsabecco; le général divisionnaire Charlet avec le restant de sa troupe, le front de Malsabecco.

Le général de brigade Bizanet, ayant avec lui le chef de brigade Dupuy, commanda la réserve, forte de 3,697 hommes.

Je gardai près de moi les adjudants-généraux Monnier et Chabran, le chef du génie Maubert, le commandant d'artillerie

Ravignan, mes deux aides-de-camp Lautour et Reille, les adjoints Ducos et Paillés, et plusieurs autres officiers intelligents. Toutes les troupes, rendues sur leurs points respectifs, y bivouaquèrent dans le plus grand ordre et attendirent avec impatience le signal du combat.

Le 2 frimaire, jour à jamais mémorable, toutes les colonnes se mirent en marche à quatre heures du matin et s'avancèrent, à la faveur de la nuit, à très-peu de distance des avant-postes de l'ennemi sans tirer un seul coup de fusil; elles essuyèrent les premières décharges sans pour cela ralentir leur marche, repoussèrent les avant-postes la baïonnette aux reins et arrivèrent de cette manière jusqu'au pied des retranchements; alors le combat le plus vif et le plus décisif s'engagea. Je me plaçai sur une position avantageuse pour juger tous les mouvements et donner les ordres nécessaires. L'affaire à peine engagée, j'appris que le général Charlet, commandant la 2e division, venait d'être dangereusement blessé; je me portai de suite à la tête de sa troupe pour donner des ordres et faire vigoureusement soutenir l'attaque du front de Malsabecco et celles de Roccabarbena et de Bianco.

L'ennemi, rassuré par son artillerie et l'avantage des positions fortifiées qu'il défendait, faisait de toutes parts le feu le plus vif; nos républicains y ripostaient avec leur intrépidité ordinaire. Le moment me parut pressant et décisif, j'avais fait approcher la réserve, je la divisai en plusieurs corps et je la fis donner : le feu devint terrible de part et d'autre; mais l'ennemi enveloppé ne put soutenir l'impétuosité de nos troupes, elles sautèrent dans les retranchements et y firent des prodiges de valeur, le sabre à la main, la baïonnette en avant; là, combattant corps à corps, elles enfoncèrent les rangs et portèrent partout la mort et la terreur, enfin elles culbutèrent l'ennemi et s'emparèrent de Monte-Lingo, Malsabecco, Bianco et Roccabarbena, c'est-à-dire de tous les points attaqués.

Maîtres de ces positions importantes, les généraux attaquants y laissèrent, conformément à mes ordres et à leurs instructions, les corps de troupes nécessaires pour soutenir les opérations ultérieures.

Profitant d'un succès aussi éclatant, je fis, sans perdre de temps, poursuivre l'ennemi à outrance. Après deux heures de

marche, un nouveau combat s'engagea dans la vallée de Bardinetto; l'ennemi, malgré sa résistance, y fut taillé en pièces. Un corps de troupes occupait le château de Bardinetto, situé sur une éminence qui le rendait susceptible d'une grande défense; je fis les dispositions nécessaires pour le faire enlever, mais l'ennemi se retira sur Calissano; je fis marcher sur le village, qui fut promptement évacué. Pour remplir le but de mes instructions, je dirigeai ma marche, malgré l'extrême fatigue des troupes, sur Melogno, sentant tout l'avantage d'occuper ce poste important avant l'ennemi; j'y arrivai sur les dix heures du soir, j'y fis établir un camp et occuper tous les points qui rendent cette position inexpugnable. J'en donnai provisoirement le commandement au général Pijon, en attendant l'arrivée du général Laharpe, qui était resté à Bardinetto pour y donner des ordres, protéger notre marche et couvrir nos nouvelles positions. Je fis partir l'adjudant-général Joubert, officier très-distingué, avec le 5e bataillon de grenadiers, pour s'emparer de San-Giacomo, afin de couper tout à fait la ligne de l'ennemi et d'empêcher les troupes qui occupaient les positions de Loano et de Finale d'opérer leur retraite par là.

Pour seconder les opérations dirigées sur cette partie, après avoir donné des ordres au général Pijon de partir avec un nouveau corps de troupes à l'arrivée du général Laharpe pour renforcer le poste de San-Giacomo, je rassemblai le plus de troupes qu'il me fut possible, et je partis de Melogno à minuit, ayant avec moi les généraux Menard et Cervoni, pour San-Pantaleone. Nous nous emparâmes des hauteurs en face de ce poste à la pointe du jour du 3 du courant, nous aperçûmes l'ennemi rangé en bataille et occupant San-Pantaleone, la redoute espagnole et toutes les montagnes environnantes du côté de la mer; sa force dans cette partie était au moins de 8,000 hommes.

Je donnai des ordres au général Laharpe, arrivé au camp de Melogno, pour lui envoyer de nouvelles troupes, n'ayant alors qu'environ 2,000 hommes.

Je fis toutes les dispositions nécessaires pour attaquer l'ennemi à l'arrivée des renforts que je venais de demander, en attendant je le fis inquiéter par les éclaireurs commandés par le chef de brigade Gaspard, officier d'un rare mérite; ces braves s'avancèrent

jusque sous les retranchements, s'emparèrent de douze bœufs et firent quelques prisonniers. Le peu de monde que j'avais ne me permettait pas de tenter une attaque de vive force; les troupes marchaient lentement, vu leur extrême fatigue. Je fis avancer quelques pièces d'artillerie; lorsqu'elles furent placées, on canonna la redoute espagnole et les retranchements; la nuit survint, et je remis, à mon grand regret, l'attaque au lendemain matin.

Avant la nuit j'avais trouvé le moyen de vous faire passer une lettre, général, par laquelle je vous donnais connaissance de mes opérations et de ma position; vous fîtes des dispositions pour faire attaquer une seconde fois l'ennemi par la tête de la ligne pendant que je l'attaquerais sur tous les points accessibles et notamment par ses derrières, ce qui l'aurait mis entre deux feux et forcé à mettre bas les armes. Vous me donnâtes connaissance des dispositions que vous veniez de faire, je reçus votre lettre dans le courant de la nuit, mais l'ennemi profita de la seule ressource qui lui restait et que nous ne pouvions lui enlever; il fit dans cette même nuit sa retraite en suivant le rivage de la mer, ne pouvant la faire par Feligno, car j'avais eu la précaution de faire occuper San-Giacomo, ce qui le força d'abandonner toute son artillerie et ses magasins. Le lendemain 4, l'ennemi ayant évacué San-Pantaleone et la redoute espagnole, je le fis suivre dans sa fuite; il est en ce moment en pleine déroute, je ne doute point qu'il soit forcé de quitter la rivière de Gênes et de se retirer en Piémont.

Le général Argenteau, commandant toutes les positions dont je me rendis maître le 2, ne pouvant se rallier ni communiquer avec la tête de la ligne ennemie que j'avais coupée par une marche forcée de plus de vingt-quatre heures, a été forcé de fuir avec les débris de ses troupes sur le fort de Ceva.

Après avoir donné tous les ordres que les circonstances exigèrent, je marchai sur Finale et je m'emparai de la nombreuse artillerie que l'ennemi avait été forcé d'abandonner sur la route de Feligno. Notre victoire est complète et la perte de l'ennemi est immense.

Dans les attaques de Monte-Lingo, Malsabeco, Rocabarbene, Banco et la vallée de Bardinetto, les Piémontais ont laissé sur le champ de bataille au moins 1,500 hommes autant morts que bles-

sés, nous leur avons fait en outre dans ces différentes affaires plus de 4,000 prisonniers et pris huit pièces de canon. Dans leur retraite de Finale, les alliés ont abandonné toute leur artillerie, qui consiste en quarante pièces de canon de différents calibres et obusiers, tous leurs caissons, chariots, munitions de guerre et des magasins immenses. Notre perte est peu considérable, nous n'avons pas eu en tout 40 hommes mis hors de combat. Les généraux Charlet et Saint-Hilaire sont du nombre des blessés, le premier l'est dangereusement.

Il n'est point, général, d'expression assez forte pour exprimer le courage du soldat; les fatigues qu'il a essuyées, l'intrépidité qu'il a montrée dans les combats, son adresse, son ardeur et son dévouement pour la cause de la liberté sont au-dessus de tout éloge, et doivent faire pâlir et trembler les tyrans coalisés. Le général Laharpe, dont les talents militaires sont connus, mérite les plus grands éloges; après avoir enlevé Monte-Lingo, il fit attaquer avec la plus grande intrépidité la droite de Rocabarbene et contribua beaucoup par là à forcer ce point, le plus important de la ligne de l'ennemi. Le général Cervoni s'est aussi particulièrement distingué; chargé de l'attaque de Banco, il enleva ce poste, défendu par deux pièces de canon, et coupa la retraite de l'ennemi en s'emparant du chemin de Bardinetto. Les plus grands éloges sont également dus à la conduite du général Pijon et à celle du brave adjudant-général Joubert. Enfin j'ai été parfaitement secondé par les officiers sous mes ordres, tout le monde a fait son devoir. J'ai donné des ordres aux généraux et commandants des corps pour qu'ils me fassent passer les noms des militaires qui se sont immortalisés par des actions d'éclat; quand je les aurai reçus j'aurai bien du plaisir à vous les transmettre.

Je continue de poursuivre et de faire poursuivre l'ennemi; bientôt j'aurai de nouveaux succès à vous annoncer. Vive la république!

MASSENA.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

CAMPAGNE DE L'AN II OU DE 1794.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CAMPAGNE DE L'AN III OU DE 1795.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

TOME Ier.

Page 2, ligne 26, populaires, *lisez :* populaire.
Page 7, ligne 10, Corno, *lisez :* Cornio.
Page 14, ligne 4, au-dessus, *lisez :* au-dessous.
Page 14, ligne 14, Monte Regna, au-dessous, *lisez :* Monte Regaia, au-dessus.
Page 14, ligne 27, Montoggio, *lisez :* Montobbio.
Page 36, ligne 13, Triola, *lisez :* Triora.
Page 50, ligne 20, Cormio, *lisez :* Cornio.
Page 51, ligne 15, Ilmaro, *lisez :* Il Maro.
Page 77, ligne 29, Madonna-de-Vaucla, *lisez :* Madonna-de-Viaula.
Page 120, ligne 14, la gauche, *lisez :* le centre.
Page 228, ligne 25, Isola Rossa, *lisez :* Isola Prosa.
Page 228, ligne 27, Intrapa, *lisez :* La Trappa.
Page 229, ligne 10, Isola Rossa, *lisez :* Isola Prosa.
Page 231, ligne 18, Laono, *lisez :* Loano.
Page 233, ligne 10, Eli, *lisez :* Erli.
Page 234, ligne 20, Intrapa, *lisez :* La Trappa.

